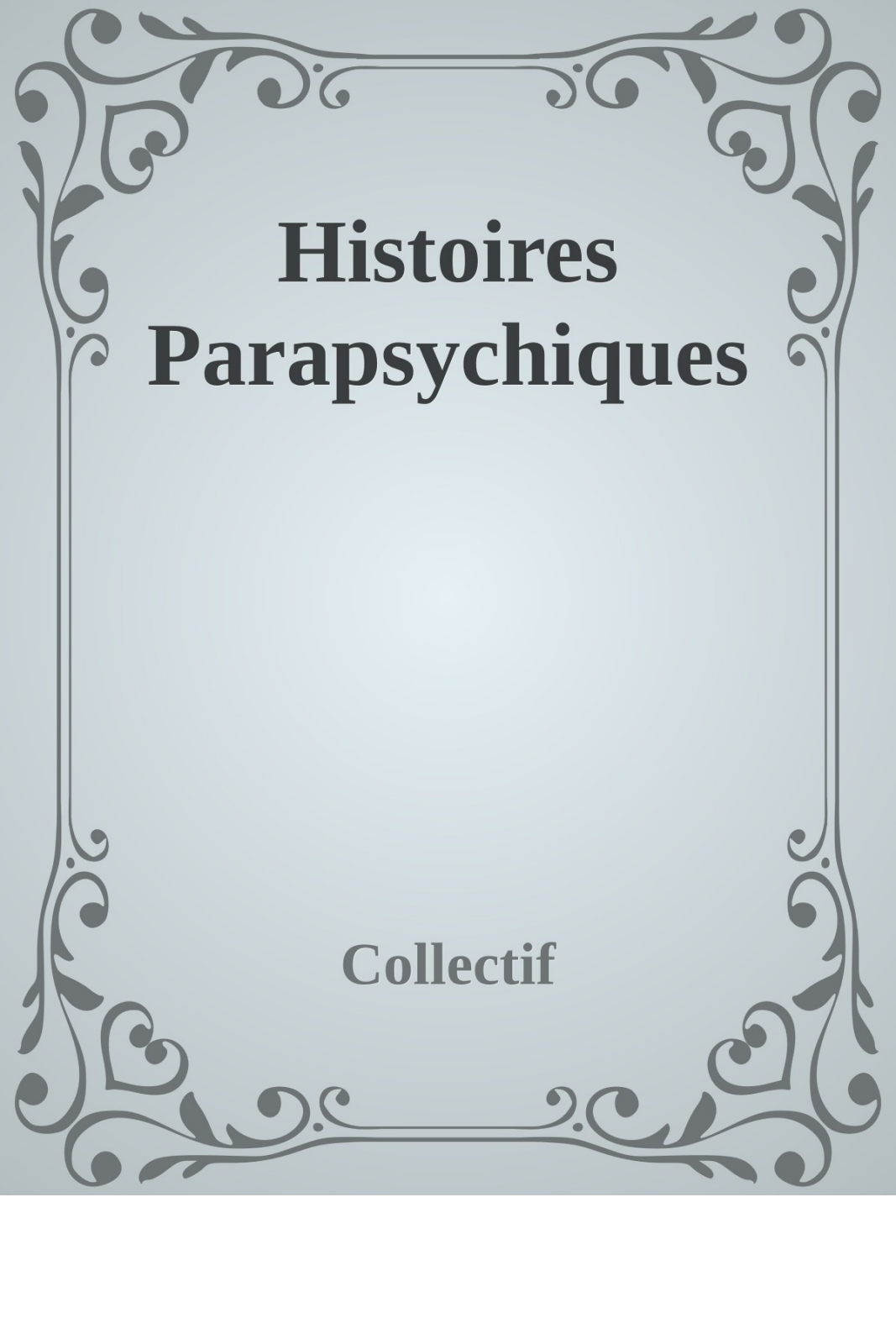


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Histoires Parapsychiques

Collectif

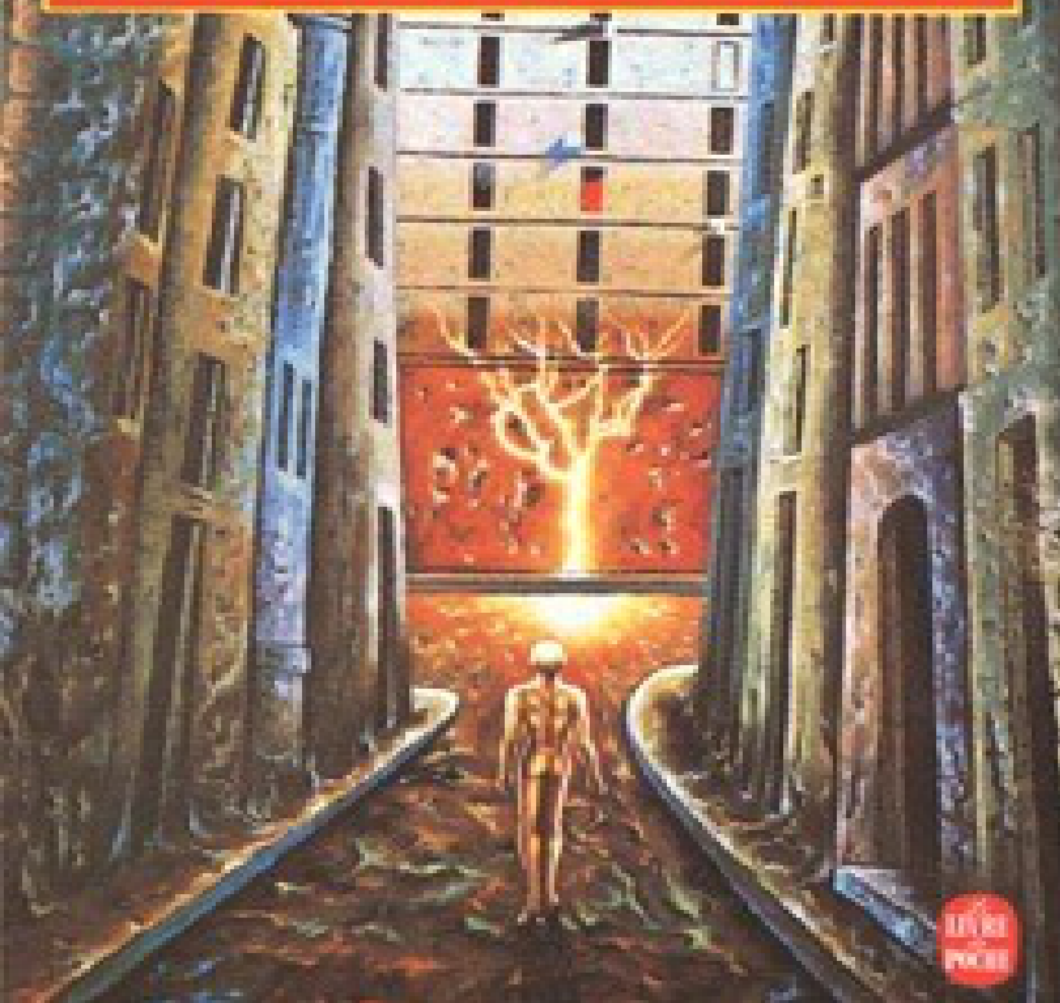
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

PARAPSYCHIQUES



LEVI
POUR
POUR

INTRODUCTION

VARIATIONS SUR UN THÈME EN PSI

Dans son édition de 1981, le *Petit Larousse Illustré* indique que *parapsychique* est synonyme de *métapsychique*, et définit ce dernier terme – en tant qu'adjectif – en indiquant qu'il concerne des phénomènes paranormaux. Quant à l'adjectif *paranormal*, on apprend qu'il « se dit des phénomènes en marge de la normalité, tels que ceux qui sont étudiés par la parapsychologie ». La boucle est-elle bouclée en se refermant sur elle-même ? Pas tout à fait, car si on voit confirmer que la *parapsychologie* est l'« étude des phénomènes paranormaux », il est ajouté la précision « essentiellement la perception extrasensorielle et la psychokinésie » avec l'indication – on s'en serait douté – que le terme a le substantif *métapsychique* comme synonyme...

Il n'y a pas lieu de s'étonner devant de tels renvois, devant de telles définitions qui apparaissent surtout comme des repères de synonymes. La terminologie dans ce domaine a été introduite assez récemment, et d'abord dans le but d'établir la distinction entre le spiritisme et l'étude aussi scientifique que possible des phénomènes qu'on lui associait. Ce fut le physiologiste français Charles Richet qui créa le néologisme de *métapsychique* vers l'époque – 1913 – à laquelle il reçut le Prix Nobel de médecine pour ses travaux concernant ce que nous nommons actuellement les allergies.

Avant Richet, divers chercheurs avaient tenté de faire la preuve rigoureuse des phénomènes généralement groupés sous le nom de spiritisme, en particulier en rapport avec la survie. Une Société pour la Recherche Psychique avait été fondée à Londres en 1882, et un Institut Métapsychique fut organisé à Paris en 1920. Quelques années plus tard, le psychologue anglais William McDougall, qui enseignait alors à l'Université de Duke à Durham, en Caroline du Nord, fonda un laboratoire de parapsychologie dans cette institution, et appela en 1927 Joseph Banks Rhine à la tête dudit laboratoire. Il est permis d'affirmer que si la métapsychologie – ou plutôt la *parapsychologie*, selon le terme que lui-même adopta – a acquis quelque respectabilité scientifique et, indirectement, une place parmi les thèmes importants de la science-fiction moderne, cela est dû pour une grande part aux

travaux de Rhine.

En énumérant les domaines de la parapsychologie dans lesquels Rhine a effectué des recherches ou des expériences, on obtient comme un aperçu des différents pouvoirs évoqués par les auteurs de science-fiction : survie, clairvoyance (au sens de perception de signaux autres que physiques provenant d'une source extérieure autre qu'un cerveau), connaissance du futur, psychokinésie, perception extrasensorielle, télépathie. Pour expliquer de tels phénomènes, Rhine a postulé l'existence d'une « fonction psi », ce psi étant parfois écrit comme l'avant-dernière lettre de l'alphabet grec moderne, mais résultant en réalité d'une abréviation de parapsychique. Selon Rhine, cette fonction psi agirait en dehors des lois physiques, indépendamment de l'espace et du temps : par exemple, la distance entre le sujet et des cartes devinées ne jouerait aucun rôle, pas plus que l'ordre entre l'action de battre un paquet de cartes et l'énoncé de ces cartes une à une par le sujet. En d'autres termes, celui-ci serait à même de percevoir les cartes à travers plusieurs murs, de même qu'il indiquerait le résultat d'un mélange avant que ce mélange ne soit effectué. On entrevoit sans peine les problèmes posés par une telle situation, ne serait-ce que celui de distinguer entre perception extrasensorielle et connaissance du futur : le sujet a-t-il vraiment perçu les cartes, ou a-t-il puisé dans sa connaissance future du résultat de l'expérience ?

Pour Rhine, l'existence de pouvoirs parapsychiques est indubitablement établie, en particulier grâce aux recherches menées par lui-même et par ses collègues. Dans la communauté scientifique, cependant, la grande majorité reste sceptique, pour des raisons qui ne concernent aucunement la personnalité de Rhine (celui-ci a été décrit comme un chercheur enthousiaste mais probe, sans aucun des traits communément rencontrés chez les charlatans). Les principales objections adressées à Rhine concernent le fait que ses expériences n'ont pu être reproduites avec des résultats comparables aux siens que par des chercheurs qui partageaient ses convictions. A cela, Rhine répondit que le scepticisme du chercheur devait influencer le sujet. D'autres objections ont porté sur l'étude statistique des résultats, et c'est là un point qu'on peut rapprocher de témoignages recueillis par exemple sur la connaissance du futur ou sur la perception extrasensorielle.

Un homme rêve qu'un être qui lui est cher, mais qui se trouve éloigné de lui cette nuit-là, est gravement malade. A son réveil, il donne un coup de téléphone qui lui apprend que l'être cher est en effet tombé brusquement malade. L'homme sera ultérieurement tenté de communiquer cette expérience à un chercheur en parapsychologie,

parce qu'elle lui semblera illustrer l'existence de pouvoirs parapsychiques. Considérons cependant un autre homme, qui a un rêve identique et qui téléphone lui aussi à son réveil, mais qui apprend alors que la santé de l'être cher est excellente. Ce second personnage n'éprouvera très probablement pas le besoin de parler de son expérience à un parapsychologue, oubliant par la suite son rêve dans la multitude des autres. La comparaison de ces deux situations peut aider à comprendre la multiplication des témoignages concernant des pouvoirs parapsychiques, et c'est un tri similaire parmi les résultats de ses observations que Rhine s'est vu reprocher par certains de ses critiques.

Quelle que soit l'opinion qu'un psychologue de formation traditionnelle puisse avoir sur les travaux de Rhine et de ses émules, il reconnaît sans peine dans les diverses manifestations de l'hypothétique « fonction psi » une transposition moderne d'aspirations très anciennes de l'humanité. Ces aspirations se retrouvent au cœur de légendes mythologiques et de contes de fées, de récits populaires et de biographies de thaumaturges. Quoi de plus humain que de rêver ou d'aspirer à des pouvoirs qui seraient un peu plus qu'humains, justement ? Connaître l'immortalité, imposer sa volonté à autrui, communiquer à distance sans intermédiaires physiques, comprendre le langage des animaux, prévoir l'avenir avec certitude : envers des dons comme ceux-là, notre inconscient laisse apparaître une ambivalence. Il y a, d'une part, la poursuite du bonheur, de la santé, de la fortune ou de la gloire, que de tels dons pourraient faciliter. Et il y a également, d'autre part, la vague crainte que ces dons ne sont pas vraiment pour nous, que nous ne saurions pas en user correctement, et que leur effet final s'avérerait indirectement ou directement nuisible si nous parvenions à en disposer. Persée utilise à bon escient le casque d'Hadès qui confère l'invisibilité, Parsifal finit par guérir la blessure d'Amfortas grâce à l'épée sacrée et le Petit Poucet tire un excellent parti des bottes de sept lieues. Mais un serpent dévore la précieuse plante qui devait rendre Gilgamesh immortel, Crésus interprète de travers l'oracle de Delphes et provoque la destruction de son propre empire, et Orphée finit par perdre définitivement Eurydice qu'il avait pourtant réussi à ramener des Enfers.

Les motifs fondamentaux étaient là, depuis très longtemps, et pourtant ils furent pratiquement dédaignés pendant toute la première période de la science-fiction moderne. Il n'y a en fait rien de réellement surprenant à cela, si on se rappelle que cette période a été dominée par l'influence des périodiques, et si on veut bien considérer les noms portés par ceux-ci. A partir de 1908, Hugo Gernsback – alors nouvellement venu aux États-Unis de son Luxembourg natal – fit

paraître successivement ou simultanément *Modern Electrics*, *The Electrical Experimenter*, *Science and Inventions*, *Radio News*, les noms pouvant d'ailleurs passer d'une publication à l'autre. Ce fut dans de tels périodiques qu'il publia, à côté d'articles concernant principalement la radio et d'autres applications de l'électricité, divers récits d'imagination. Ces derniers se rattachaient souvent d'assez près aux sciences exactes dont traitaient les articles, et le spiritisme – pour s'en tenir au terme courant à l'époque – n'avait manifestement pas grand-chose à faire là. Même lorsqu'il lança en 1926 le premier périodique entièrement consacré à la science-fiction, *Amazing stories*, Gernsback voulait en faire une sorte de guide vers la science pour de jeunes lecteurs ; non point un ensemble de textes de vulgarisation, mais plutôt une succession de récits susceptibles de « mettre en appétit de science » ceux qui les liraient. Le métapsychique n'était qu'exceptionnellement jugé digne d'un tel contexte, à moins d'être rattaché à l'une ou l'autre des sciences dites exactes – ou d'avoir pour avocat un auteur célèbre.

Dans le dernier quart du XIX^e siècle déjà, l'hypnotisme avait été utilisé à des fins médicales, en particulier par Liébeault, Bernheim et Charcot en France, et par Breuer et Freud en Autriche. Ses phénomènes, romanesquement interprétés, avaient fourni la matière de deux récits célèbres au moins. Dans *La Vérité sur le cas de M. Valdemar* (1845), Edgar Poe avait imaginé qu'on s'en servait pour assurer une sorte de sursis de vie à un mourant : l'esprit de celui-ci continuait à se manifester pendant des mois après la « mort » du sujet, mais le corps, conservé intact jusqu'alors, tombait en putréfaction à l'instant où le contact était rompu. Sans doute pour le prestige de l'auteur plutôt qu'à cause du sujet, Gernsback avait repris cette nouvelle de Poe dans le premier numéro d'*Amazing stories*, où une place importante fut longtemps consacrée à la réédition de récits classiques. Dans *Trilby* (1894), George du Maurier avait mis en scène un hypnotiseur malfaisant qui conférait, par la seule suggestion, une splendide voix de cantatrice à l'héroïne.

Gernsback connaissait évidemment aussi le cycle martien d'Edgar Rice Burroughs, au début duquel (1912) le héros, John Carter – « le conquérant de la planète Mars », selon le titre sous lequel fut traduit en français le premier roman de la série – parvenait à se téléporter par un effet de volonté et de ferveur combinées jusqu'à l'astre rouge. Le procédé avait déjà été employé en France par Camille Flammarion dans *Uranie* (1889) et il devait être repris dans *Star maker* (*Créateur d'étoiles*, 1937), où Olaf Stapledon tenait à développer l'épopée cosmique de sa vision sans avoir à s'embarrasser de problèmes d'astronautique.

Ce n'était cependant pas là un thème propre à séduire Hugo Gernsback. Lorsque celui-ci publiait des récits où un thème parapsychique était utilisé, il se limitait en général aux nouvelles où l'explication du phénomène pouvait être apportée par quelque élément se rattachant scientifiquement ou pseudo-scientifiquement à telle ou telle application des lois de la physique, voire de la chimie. Tel est le cas dans *The tissue-culture king* de Julian Huxley (le biologiste, frère aîné d'Aldous) repris en 1927 dans *Amazing stories* et où est postulé une sorte d'amplificateur d'ordres, imposant à distance la volonté de celui qui s'en sert.

La télépathie pouvait, d'autre part, constituer un ingrédient utile dans les récits où les humains entraient en contact avec des extra-terrestres. Elle permettait en effet de gagner un temps précieux dans la progression du récit, celui où chaque race eût normalement dû apprendre la langue de l'autre. On peut remarquer à ce sujet qu'Edgar Rice Burroughs avait pourvu John Carter du don de télépathie dans le premier roman de son cycle martien, mais qu'il n'a guère été fait usage de ce don dans les volumes ultérieurs.

Cette préférence de Hugo Gernsback pour les récits fondés sur les sciences physiques et biologiques se retrouvait chez les autres principaux rédacteurs, F. Orlin Tremaine puis John W. Campbell Jr., tout au moins dans la première période de l'activité de celui-ci. Il est bien connu que Campbell, devenu en 1938 rédacteur en chef d'*Astounding Science-Fiction*, encouragea ses auteurs à écrire des récits dans lesquels des événements conditionnés par la science arrivaient à des êtres humains. Jusqu'alors, l'aventure scientifique avait constitué la raison d'être des récits de science-fiction ; grâce à Campbell les protagonistes humains (ou non-humains) de cette aventure pouvaient acquérir quelque relief et montrer une personnalité qui dépassait celle de simples faire-valoir. Cela permit à la science-fiction d'acquérir une composante psychologique, pratiquement inexistante jusqu'alors, et dont une exploitation assez systématique allait être encouragée après 1950 par un des principaux rivaux de Campbell, Horace L. Gold, alors rédacteur en chef de *Galaxy*.

Parmi ces personnages auxquels Campbell reconnaissait le droit d'être « différents » apparurent les plus remarquables télépathes de l'âge d'or, les *Slans* d'A. E. van Vogt (1940). Sans doute s'agit-il d'une race de mutants, créés par l'homme mais en butte à sa jalousie ; leur supériorité physique et intellectuelle traduit certains des rêves de notre espèce (et sans doute aussi de l'auteur, qui avait été brutalisé par des camarades de classe plus forts que lui au cours de son enfance). En créant particulièrement Jommy Cross, le protagoniste, van Vogt enrichit la science-fiction d'un personnage qui est un

surhomme par ses pouvoirs, mais pour lequel le lecteur peut éprouver de la compassion et de la sympathie – cela en partie grâce à l'artifice consistant à présenter d'abord le héros dans son enfance. En cela, Jommy Cross diffère radicalement d'*Odd John* (Rien qu'un surhomme, 1935) d'Olaf Stapledon, où le personnage central n'a d'une part aucun pouvoir parapsychique – ses facultés sont celles d'un humain, mais plus grandes et plus sûres – et apparaît d'autre part comme un être psychologiquement inadapté du fait même de sa supériorité.

Un autre des auteurs-maison de Campbell, Robert A. Heinlein, écrivit en 1941 un récit qui fut publié sous le titre parfaitement incompréhensible de *Lost legion* (en fait, il s'agissait certainement d'une révision volontaire de la part d'un rédacteur, ou involontaire de la part d'un typographe, de *Lost legacy* : avec le contexte, un *héritage perdu* se comprend beaucoup plus aisément qu'une *légion perdue*). Bien que procédant d'un manichéisme sommaire, le récit est intéressant car il se fonde sur l'utilisation de pouvoirs parapsychiques : à l'époque à laquelle il fut publié, cela représentait une rareté dans l'univers de la science-fiction. Il faut noter aussi que ce récit marqua une infidélité de Heinlein à Campbell, puisque c'est dans la revue *Super Science Stories* qu'il fut publié, en novembre 1941, signé du pseudonyme Lyle Monroe. Si Heinlein avait pu deviner les préoccupations qui allaient être celles de Campbell une quinzaine d'années plus tard...

Jack Williamson, encore un autre des écrivains dont Campbell publiait habituellement les récits dans *Astounding*, avait fait paraître en 1947 un récit intitulé *With folded hands...*, dans lequel il racontait le martyre de l'humanité sous la coupe de robots trop scrupuleusement prêts à la protéger du moindre danger. Invité à écrire une suite à cette longue nouvelle, Williamson prépara un roman qui devait être publié en feuilleton dans *Astounding* en 1948 sous le titre de... *And searching mind* et l'année suivante, rebaptisé *The Humanoids* (*Les Humanoïdes*), en volume. La nouvelle se terminait sur une note franchement pessimiste, avec la domination des robots sur les humains. Pour le roman, Williamson choisit une conclusion d'un optimisme nuancé, où les humains retrouvent quelque chose de leur dignité. Lors de la préparation de ce redressement, Campbell suggéra à Williamson d'incorporer à son récit des pouvoirs parapsychologiques que les humains utiliseraient lors de leur relèvement. Et ce roman en vint donc à exploiter largement, en plus du thème des robots, les motifs de la téléportation, de la télépathie et de la création de matière à partir de ce qui pourrait être assimilé à une forme d'énergie psychique : application nucléaire, en quelque sorte, de la « fonction psi » postulée par Rhine.

A ces trois noms – ceux de van Vogt, de Heinlein et de Williamson –

il convient d'ajouter ici celui d'un quatrième grand auteur de l'âge d'or, Isaac Asimov. Dans le cycle *Foundation* (*Fondation*, 1942-1950 en magazine), c'est grâce à la faculté parapsychique qui lui permet de contrôler les sentiments d'autrui à son égard que le Mulet réussit son ascension au pouvoir, et c'est en utilisant leurs propres capacités parapsychiques que les membres de la Seconde Fondation parviennent à assurer la continuation du plan du psychohistorien Hari Seldon.

Pour le simple historien de la science-fiction qui se contente, pour sa part, de considérer l'évolution du genre, il est clair que le thème des pouvoirs parapsychiques resta largement sous-employé durant la période de l'âge d'or. Cependant, plusieurs auteurs commençaient alors à en découvrir les possibilités, même s'ils ne l'employaient d'abord qu'assez timidement.

Il était par exemple parfaitement logique de présenter d'abord un être humain qui découvre dans l'isolement qu'il possède un pouvoir insolite comme celui de la télépathie, et de le montrer aux prises avec les autres humains, déroutés ou inquiétés par ce don. Dans *Wild talent* (1953), Wilson Tucker sut évoquer cette tension sans recourir au pathétique, et son roman illustre de façon particulièrement satisfaisante l'art de développer logiquement une action plausible à partir d'une hypothèse fondamentale. *Command performance* (1952), de Walter M. Miller Jr., est une variation plus brève sur un thème analogue, avec la mise en évidence de la solitude que le don impose à son possesseur. Avec *The power* (1956), Frank M. Robinson imagina un télépathe malfaisant pour raconter une histoire de poursuite où la tension était celle d'un récit policier. Le thème de la découverte de son pouvoir par le télépathe fut encore utilisé avec habileté par Arthur Sellings dans *Telepath* (1962) où les deux protagonistes communiquent d'abord sans le vouloir, puis s'aperçoivent qu'ils peuvent répandre leur don – comme on transmet une bonne nouvelle ou comme on communique une maladie.

L'interrogation sur les bienfaits et les dangers de la télépathie, ou sur l'étendue de ses possibilités, se retrouve au centre de nombreux récits plus récents. En racontant dans *Dying inside* (*L'Oreille interne*, 1972) la tragédie d'un télépathe qui perd progressivement son pouvoir, Robert Silverberg a signé un de ces romans dans lesquels il utilise la science-fiction comme reflet d'une réalité familière à ses lecteurs : il est facile de faire un parallèle entre son héros qui subit son affaiblissement et celui d'un être sans pouvoir psychique qui se sent devenir vieux. En cela, le roman de Silverberg peut être mis en opposition avec *The whole man* (1964), où John Brunner montre au contraire un télépathe parvenant à surmonter ses problèmes psychologiques grâce à son pouvoir parapsychique. Encore un autre

type de tension a été imaginé par Lester del Rey dans *Pstalemate* (Psi, 1971) où, après avoir progressivement pris conscience de ses pouvoirs, le héros découvre que ceux-ci risquent de le mener à la folie.

Sans doute la télépathie reste-t-elle le thème parapsychique le plus fréquemment employé dans la science-fiction. Mais la gamme des pouvoirs possibles est très étendue. La tentation est forte, pour un auteur, d'en postuler un nouveau pour tirer son héros d'une situation en apparence inextricable. Et il n'est guère nécessaire, dans un tel contexte, de posséder une grande maîtrise des sciences exactes. Pourtant, le recours à des pouvoirs apparemment illimités donna lieu à quelques récits de qualité, parmi lesquels *It's a good life* (*La Meilleure des vies*, 1953) de Jerome Bixby est un petit chef-d'œuvre d'horreur tenant en une vingtaine de pages : un enfant aux pouvoirs monstrueux tyrannise les habitants du village où il est né en les obligeant, sous peine des pires supplices, à se proclamer incessamment heureux de leur sort ; personne ne connaît les limites de son pouvoir – personne n'est capable de dire, par exemple, s'il a détruit tout le reste de l'univers ou s'il a « simplement » projeté le village et ses habitants en dehors de l'espace-temps familier. Sur une note beaucoup moins sombre, Alfred Bester imagine dans *Disappearing act* (*Un numéro d'escamotage*, 1953) un groupe de militaires chez lesquels le dégoût de la guerre révèle le don de voyager dans les dimensions du temps, et qui peuvent ainsi vivre des aventures sur mesure dans des passés historiques revus et corrigés en conformité avec leurs rêves.

Télépathes véritables, lévitateurs, pyrotiques, caméléons, nocturnes, malléables, hypnos, supersoniques, mini-ingénieurs, radiosensibles, insectivocaux, téléporteurs : cette liste de « supranormaux » apparaît près du début d'un roman d'Erik Frank Russell, *Sentinels from space* (1953). Ces types de supranormaux n'interviennent pas tous directement dans l'action, mais leur énumération symbolise en somme la multiplicité des variations que les auteurs entrevoyaient à l'époque derrière le thème parapsychique.

Quelques années plus tard, ce dernier allait recevoir un soutien inattendu, celui de John W. Campbell Jr. De plus, ce soutien n'allait pas au domaine parapsychique en tant que thème de science-fiction, mais bien à son éventuelle existence réelle. Joseph Banks Rhine continuait ses expériences dans le domaine, et il continuait également à publier des livres dans lesquels il s'efforçait de convaincre ses lecteurs de la réalité de la fonction psi. Campbell avait obtenu son diplôme de physicien à l'Université de Duke, celle-là même où Rhine effectuait ses expériences (il ne semble cependant pas qu'il y ait là autre chose qu'une coïncidence, Campbell ayant quitté l'institution quelques années seulement après que Rhine eut été appelé à la tête du

laboratoire de parapsychologie). Jusqu'en 1955, Campbell avait défendu principalement la cause des sciences dites exactes dans *Astounding Science Fiction*, tout en satisfaisant assez régulièrement son goût pour les paradoxes dans ses éditoriaux.

Manifestement influencé par les écrits de Rhine, Campbell fit paraître, dans le numéro de février 1956 d'*Astounding*, un éditorial intitulé *The science of psionics*. Il avait créé ce dernier terme en combinant la fonction psi chère à Rhine avec le mot anglais signifiant électronique, et il proposait de désigner ainsi des appareils qui permettraient de contrôler ou d'accentuer les phénomènes parapsychiques. Campbell demandait à ses lecteurs s'ils souhaitaient voir d'autres articles sur le sujet dans la revue. Ayant reçu une réponse affirmative, il se lança dans le sujet avec un enthousiasme de missionnaire.

Il décrivit en juin 1956 ce qui fut ultérieurement appelé la machine de Hieronymous (machine qui avait effectivement été brevetée en 1949 par un certain Thomas G. Hieronymous). Composé d'un circuit électrique relié, à une plaque de substance non conductrice, l'appareil était sensé transmettre à un opérateur qualifié des vibrations permettant d'identifier la composition d'objets placés à un certain endroit de la machine. Ces vibrations étaient apparemment liées au « rayonnement éloptique » découvert par Hieronymous. Il est sans doute superflu d'ajouter que l'existence de ce rayonnement n'a été confirmée par aucun autre expérimentateur si ce n'est Campbell – lequel révéla cependant que la machine de Hieronymous fonctionnait également si on remplaçait le circuit électrique par un simple *schéma* du circuit électrique...

Par la suite, Campbell s'enthousiasma pour une autre machine psionique, qui n'était autre que la baguette des sourciers. Puis vint le moteur de Dean, un dispositif dont l'inventeur affirmait qu'il transformait l'accélération centripète d'un mouvement rotatif en accélération linéaire. L'inventeur en question, Norman L. Dean, mourut malheureusement sans avoir laissé examiner son appareil ; il avait cependant été disposé à le céder contre une somme d'un million de dollars et un Prix Nobel de physique. Quelles qu'aient pu être les possibilités du moteur de Dean, il donna à Campbell l'occasion de tonner contre l'immobilisme de l'establishment scientifique et son refus des innovations non-conformistes. A en croire Lester del Rey – qui conserva des relations amicales avec Campbell alors même qu'il désapprouvait son prosélytisme en faveur des phénomènes parapsychiques – l'animateur d'*Astounding* défendait en privé des idées encore plus bizarres que celles qu'il exposait dans sa revue.

Beaucoup d'auteurs dont les récits apparaissaient jusqu'alors

régulièrement dans *Astounding* s'éloignèrent de Campbell à la suite de ses prises de position parascientifiques. D'autres écrivains, en revanche, virent là un encouragement à exploiter cet ensemble de thèmes auxquels l'intérêt de Campbell conférait une sorte de respectabilité supplémentaire.

Beaucoup de lecteurs, oubliant que Campbell avait toujours aimé défendre les points de vue excentriques et paradoxaux, virent en outre là le revirement d'un physicien, lequel paraissait se détourner de la science conventionnelle et accepter tacitement la « connaissance cachée ». Une telle interprétation allait probablement plus loin que la pensée de Campbell, mais elle contribua à l'admission du domaine parapsychologique en tant que composante thématique importante de la science-fiction, au même titre que les voyages cosmiques, les robots et les déplacements dans le temps.

En 1953, Alfred Bester avait imaginé, dans *The demolished man* (*L'Homme démoli*), une société future dans laquelle les télépathes constituaient une minorité certes fermée, mais acceptée par la masse. Au cours de la même année, Theodore Sturgeon présentait dans *More than human* (*Les plus qu'humains*) un groupe d'êtres qui appartenaient bien à l'humanité, mais dont chacun possédait quelque pouvoir parapsychique, et dont l'association formait *l'homo gestalt*, à la fois individu et petite collectivité. C'étaient là des thèmes originaux et assez audacieux à l'époque. Après la « période psionique » de Campbell, des notions analogues allaient devenir courantes dans la thématique de la science-fiction. Comme Van Vogt l'avait fait précédemment pour la logique non-aristotélicienne de Korzybski, Campbell rendait la parapsychologie familière aux amateurs de science-fiction. Mais les applications littéraires de la seconde étaient évidemment beaucoup plus nombreuses et plus variées.

Pendant, et surtout après, la « période psionique » de Campbell, les histoires parapsychiques laissèrent apparaître une sorte d'évolution. En général, le motif de la découverte du pouvoir, de sa révélation, perdit de son importance ; l'accent fut mis sur les conséquences de ce pouvoir, sur le contexte scientifique, social ou aventureux, des faits et gestes de ceux qui en étaient pourvus. Les articles de Campbell ont pu indirectement contribuer à accélérer cette évolution dans le cas des récits parapsychiques, mais il s'agit en réalité là d'un changement que l'on distingue à propos de tous les principaux thèmes de la science-fiction. Au fur et à mesure que grandit la familiarité du lecteur avec un motif donné, l'auteur éprouve davantage de difficulté à renouveler la substance d'un récit construit autour d'une découverte fondamentale dans le cadre de ce thème.

Dans le cas des pouvoirs parapsychiques, la difficulté est encore

accrue par la tentation de la chute facile – celle déjà mentionnée, qui consiste à faire apparaître un pouvoir supplémentaire, supérieur aux autres mais caché jusque-là, grâce auquel le héros résout tous les problèmes encore en suspens. Le jeu est d'autant moins aisé à bien jouer qu'il n'existe pas, malgré Rhine, d'énoncé scientifique de ses règles.

Le jeu est praticable, cependant, et plusieurs auteurs ont montré qu'il se prêtait à des variations et à des renouvellements multiples. Avec *The stars my destination* (*Terminus les étoiles*, 1956), Alfred Bester réussit pour la téléportation ce qu'il avait déjà réalisé pour la télépathie (dans *The demolished man*) en plaçant un pouvoir parapsychique au vu et au su de toute une société future. Avec *Ararat* (1952), Zenna Henderson avait commencé son cycle du « Peuple », groupe d'extra-terrestres naufragés sur notre planète, possesseurs de dons parapsychiques et qui nous sont moralement supérieurs tout en ayant une apparence physique semblable à la nôtre.

Dans plusieurs cycles plus récents, d'autres combinaisons thématiques ont été essayées. Avec celui de *Dorsai* (1960) – lequel s'inscrit dans un ensemble de romans devant dépasser le cadre de la science-fiction – Gordon R. Dickson imagine une sélection génétique destinée à produire des soldats, et l'apparition d'un individu doué d'une intuition infaillible en matière de tactiques militaires puis révélant progressivement diverses aptitudes insolites. Dans *Dragonflight* (*Le Vol du dragon*, 1968), Anne McCaffrey créa une étrange faune extraterrestre : des dragons, télépathiquement liés à leurs cavaliers humains, possédant le don de téléportation, et aussi celui de voyager dans le temps. Larry Niven a raconté, dans *The long ARM of Gil Hamilton* (1969), les enquêtes d'un policier du futur possédant un pouvoir limité de télékinésie ; ce pouvoir peut se manifester comme par l'action d'un troisième bras, immatériel, dont le personnage serait pourvu. Les récits de Katherine Kurtz sur les *Deryni* (1970) se déroulent au Pays de Galles médiéval d'un univers parallèle, où des humains aux pouvoirs parapsychiques sont notamment en conflit avec l'Église, laquelle les accuse de sorcellerie. Dans *Dune* (1963), Frank Herbert introduit des pouvoirs parapsychiques parmi les nombreux thèmes de ce cycle ; ces pouvoirs sont liés à un état de réceptivité et d'ouverture de l'individu, ce qui peut être mis en parallèle avec la conception chrétienne de l'eucharistie. Avec *The sword of Aldones* et *The planet savers* (1962), Marion Zimmer Bradley entreprit son vaste cycle de Darkover. Ce nom est celui d'une planète dont les habitants – descendants d'anciens colons terriens – résistent à l'implantation d'innovations technologiques et utilisent divers pouvoirs parapsychiques en s'organisant en « matrices » et en utilisant les propriétés de mystérieux cristaux : souvenir, peut-être, du « Grey

Lensman » d'E. E. Smith et de sa lentille de matière semi-vivante qui multipliait les pouvoirs de celui auquel elle était liée.

Différents auteurs ont joué avec l'idée selon laquelle la magie, la sorcellerie et leurs dérivés auraient été un ensemble de « recettes » empiriques permettant l'utilisation de pouvoirs parapsychiques. Clifford D. Simak en avait fait mention dans *Time is the simplest thing* (*Le Pêcheur*, 1961) où, en dépit du titre original, c'est l'espace et non le temps qui est conquis par des moyens télépathiques, et où les pouvoirs du personnage central sont transformés par une sorte de symbiote mental extra-terrestre. L'idée de la conquête parapsychique du temps est au centre de *There will be time* (1973) de Poul Anderson, dont le protagoniste s'aperçoit qu'il peut franchir les siècles sous l'effet de sa seule volonté – et que d'autres personnages, tout au long de l'histoire, ont possédé ou posséderont le même don.

Dans l'immense majorité des récits, ce sont évidemment des humains, des animaux et des extraterrestres qui se voient attribuer divers pouvoirs parapsychiques. Dans une courte nouvelle publiée en 1951, *Here there be tygers*, Ray Bradbury a imaginé que c'était toute une planète qui possédait de tels pouvoirs, pour lesquels il ne fournissait aucune explication. Des variations de ce schéma peuvent être reconnues dans *Solaris* (1961) de Stanislaw Lem, ainsi que dans *Deathworld* (1960), de Harry Harrison. Ce dernier roman décrit une planète où les formes de vie animale et végétale sont impitoyablement hostiles à l'homme à cause d'un mécanisme de défense : sensibles aux émissions psychiques de la crainte qu'éprouvent les explorateurs terriens, elles perçoivent celles-ci sous une forme agressive fortement amplifiée, et éprouvent le besoin de se défendre en conséquence, d'où un effet de rétroaction psychique.

Des aspirations conscientes ou inconscientes, des pressions nées de conditions insolites, amenant l'épanouissement de pouvoirs nouveaux, masqués ou négligés jusqu'à ce moment : le thème n'est pas nouveau, mais il n'est pas usé pour autant, ainsi, par exemple, que Frederik Pohl le montra dans *The gold at the starbow's end*. Cette longue nouvelle, où les passagers d'un vaisseau intersidéral en viennent à développer tout un ensemble de pouvoirs parapsychiques lorsqu'ils sont lancés dans une mission impossible, est la première que Pohl ait publiée dans *Analog* (*ex-Astounding*) ; elle parut en 1972, l'année qui suivit celle de la mort de Campbell, mais le rapprochement peut prendre la valeur d'un symbole. Il traduit la vitalité d'un motif romanesque, même si celui-ci n'est pas fondé sur des phénomènes du genre de ceux que Campbell eût voulu voir détecter.

La communauté scientifique demeure sceptique au sujet de l'existence de ces phénomènes, malgré les investigations de Rhine et

de ses émules. Mais l'évocation de phénomènes analogues dans le cadre d'une œuvre de fiction continue à stimuler l'imagination, car elle traduit toujours un ensemble d'aspirations humaines, celles qui procèdent d'un désir de pouvoir un peu plus, de voir un peu plus loin, de communiquer un peu mieux, par les ressources de l'être lui-même. Si l'homme a le choix, pour un certain registre de rêves, entre les différents thèmes que développe la science-fiction, les pouvoirs parapsychiques représentent peut-être, parmi ces thèmes, celui où il peut prendre le plus de libertés en se rêvant lui-même.

Demètre IOAKIMIDIS.

Alex Apostolides : SANDY ET SON TIGRE

Un proverbe familial affirme que vouloir, c'est pouvoir. Et si ce proverbe était vrai, littéralement, chez certains êtres dont la volonté pourrait influencer directement le monde matériel ? La question est posée dans ce récit qui se fonde au départ sur le thème du compagnon de jeux invisible (et habituellement imaginaire) que se créent tant de petits enfants. L'action est vue à travers les yeux d'un adulte parfaitement normal, lequel ne veut pas remarquer qu'il y a des pouvoirs parapsychiques en jeu – et en conflit – tout près de lui. Peut-être, d'ailleurs, que ces pouvoirs disparaissent lorsque les enfants deviennent des adultes. En attendant...

VOUS savez comment sont les gosses. Ils prennent un objet, n'importe lequel – un ours en peluche, une poupée, une couverture – et ils lui attribuent quelque propriété particulière qui en fait la couverture, ou la poupée, ou l'ours en peluche. Et il ne s'agit pas de les confondre avec d'autres. C'est celle-là ou celui-là.

Et les amis « pour faire semblant ». Les gosses se trouvent un ami imaginaire et ni vous ni moi ne pouvons le voir, mais l'ami « pour faire semblant » est pourtant là, ne nous en déplaît à nous autres adultes. La petite fille d'en face avait ainsi une amie aux cheveux bleus qu'elle appelait Faeryanna. Le petit garçon deux maisons plus bas avait un vieil Indien qu'il appelait Jim-le-Faucon.

Sandy, lui, avait un tigre.

Le tigre vint vivre avec nous juste avant notre départ pour San Francisco (non pas un départ définitif – hélas ! Quinze jours de vacances à y passer seulement, après quoi il nous fallut regagner Los Angeles.)..

Je rentrai un soir à la maison et trouvai Sandy assis au milieu de la pièce, fredonnant une chanson d'enfant de son âge – cinq ans – et caressant le tigre.

« Qu'est-ce que tu as là, Mimi ? »

Il me jeta un regard distant.

« Un tigre.

– C’est très bien, ça. (Allons-y, entrons dans le jeu.) Un *gros* tigre ? »

Je fus gratifié d’un autre regard qui voulait dire : « *Tu n’y connais donc RIEN ?* » et de cette réponse :

« Non, c’est un bébé tigre. »

Puis ses yeux devinrent grands comme des soucoupes et j’aurais presque cru voir le mécanisme de son esprit tourner par-derrière.

« Il... euh... il a perdu sa maman et je l’ai trouvé, et il va vivre avec nous et grandir, et quand il sera devenu un gros, *gros* tigre, il s’occupera de moi ! »

J’avais presque fini de caser le tout à l’arrière de la voiture au jour J quand Sandy passa la tête par la portière arrière.

« Hé ! papa, fais attention de laisser assez de place pour le tigre !

– Oh ! mon petit garçon, tu n’emmènes pas cette bête avec toi, non ? »

Son visage prit momentanément une expression incrédule. Puis il sourit, sûr que je plaisantais.

« Si, il faut qu’il vienne. Qui est-ce qui le soignerait pendant qu’on serait parti ?

– Je crois que les tigres sont capables de prendre soin d’eux-mêmes, Mimi. »

Il réfléchit à ces paroles, mais un moment seulement.

« Il est encore bébé, et puis il serait en colère si on partait sans lui et alors il ne reviendrait plus.

– Tu en prendrais un autre.

– Celui-là est à moi. » Sandy prit un air sérieux comme seul sait le faire un enfant de cinq ans. « Et j’ai besoin de lui. J’ai vraiment besoin de lui. Oh ! dis, p’pa, fais-lui de la place. *S’il te plaît !* »

Il avait gagné. Comme d’habitude. Nous laissâmes de la place pour un tigre imaginaire.

Mais je ne me tins pas pour satisfait. J’insistai :

« Sandy, mon petit – pourquoi as-tu besoin de ce tigre ?

– Mais... (et c’était la chose la plus naturelle du monde) pour me *défendre*.

– Te défendre contre quoi ? »

De nouveau le regard incrédule. *Qu’est-ce que peut bien y comprendre une grande personne ?* – puis :

« Contre *des choses*. »

– Quelles sortes de choses ? »

Il se contenta de me regarder. De toute évidence, la question ne méritait même pas une réponse. Puis il eut un petit haussement d'épaules et tourna les talons pour rentrer à la maison. J'entendis sa voix venant de la chambre à coucher.

« Tout va bien, mon petit tigre, disait-il d'un ton joyeux, ne pleure plus. Tu viens avec nous. J'ai arrangé ça. »

Quelques instants plus tard, nous nous entassâmes tous dans la voiture, attendîmes que le tigre fût confortablement installé et démarrâmes en direction du nord de la civilisation.

Nous passâmes deux semaines délicieuses, à respirer de l'air véritable, à marcher dans de véritables rues et à nous réhabituer à l'aspect d'une véritable ville. Ce fut comme une seconde lune de miel ; les grands-parents font de bons gardes d'enfants.

Nous rentrions en général, Mary et moi, au terme d'un après-midi passé à redécouvrir San Francisco, pour trouver Sandy et sa grand-mère favorite, Oglix (sandyisme pour « Alice »), agenouillés, le front l'un contre l'autre, au milieu du living-room, jouant, « faisant semblant », conspirant.

Ce jour-là, quand nous entrâmes, Sandy donnait à Oglix tous les détails sur le tigre, et sa grand-mère, approuvant de la tête, se pencha pour caresser l'animal.

« Je sais qu'ils ne peuvent pas le voir, dit-elle. Mais *nous*, nous le voyons, n'est-ce pas, Sandy ? »

Et Sandy approuvait à son tour, avec autant de sérieux qu'elle. Mais il faut dire qu'Oglix était toujours bizarre comme ça ; elle croyait que Prométhée vivait réellement, que l'Olympe existait en réalité et que tous les dieux étaient réels et non pas des créatures mythiques.

Ainsi, pendant que nous faisions semblant de nous laisser prendre au jeu et que, dans la cuisine, grand-père ricanait, ils passèrent le reste de la journée à s'amuser avec le tigre.

Ce soir-là, au dîner, je dis à Oglix, moitié par plaisanterie :

« C'est très bien de jouer, mais il ne faut pas pousser les choses trop loin. Sandy vit, mange, respire et dort avec ce satané tigre depuis que nous avons quitté Los Angeles. Nous avons dû nous arrêter deux fois en route pour que le tigre puisse faire ses besoins. »

Grand-père se mit à rire, mais Oglix prit son expression la plus grave et dit :

« Voyons, nous quittons tous trop tôt ce merveilleux monde de l'enfance, nous fermons la porte sur la beauté et les splendeurs qu'il

renferme. Si cet enfant est heureux avec son tigre, laissez-le tranquille. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle avec un sourire à Sandy, c'est un très beau tigre.

– Et il est notre ami ! » renchérit Sandy.

Que pouvions-nous répliquer à cela ? Nous finîmes de dîner et sortîmes pour aller faire une petite tournée des bars. Nous entrâmes dans la chambre pour dire bonsoir à Sandy, mais Oglix et lui étaient accaparés par une histoire relatant comment Ulysse et ses compagnons s'étaient échappés de la caverne des Cyclopes en se cramponnant au ventre des moutons.

« Bonsoir... A demain », dis-je, et ils levèrent tous deux la tête, surpris, ramenés brusquement des lointaines rives de la Méditerranée.

Ils murmurèrent « Bonsoir » et nous nous en allâmes. Je ne sais ce qui me poussa, mais, parvenu à la porte, je me retournai et demandai avec un sourire :

« Qu'est-il arrivé au tigre ? Vous l'avez changé contre Ulysse ?

– Certainement pas. » C'était Oglix qui me répondait, sans sourire, elle. « Le tigre dort. Là-bas », dit-elle en désignant un coin de la pièce. Et Sandy et elle me regardèrent avec une telle insistance que, me sentant un peu stupide, mal à l'aise et contrit, je tournai les talons et quittai la pièce.

Nous nous accoutumâmes donc au tigre. Puisque Sandy voulait un tigre, pourquoi pas, après tout ? (De plus, comme Mary me le fit remarquer, ces choses-là n'ont qu'un temps. Le tigre resterait avec nous un moment, puis Sandy trouverait autre chose. Peut-être une petite fille. Peut-être une fée...) Le triste jour du départ arriva – nos deux semaines avaient passé incroyablement vite – et nous étions là dans l'allée, nous préparant à partir, bien à contrecœur. Il y eut des embrassades à n'en plus finir et nous commençâmes à nous installer dans la voiture. Oglix tint Sandy contre elle un moment et ils se regardèrent dans les yeux et elle lui dit :

« Tu veux bien me laisser le tigre pendant quelque temps, mon chéri ? »

Et il répondit avec le plus grand sérieux : « Non. Je vais avoir besoin de lui. » Ils s'entre-regardèrent encore longtemps. Ils avaient une façon de se comprendre que nous aurions cherché en vain à imiter. Ces choses-là semblent toujours sauter une génération...

Ce fut le voyage de retour. Sans incidents. Sandy et le tigre dormirent sur le siège arrière pendant la plus grande partie du trajet et nous n'eûmes à faire halte qu'une seule fois.

Nous nous arrê tâmes enfin dans la ruelle derrière la maison et je pris Sandy dans mes bras et le portai dans son lit. Je le croyais profondément endormi, mais il bougea et murmura :

« Bonne nuit. » Puis il ajouta, dans un demi-sommeil : « N'oublie pas de laisser la fenêtre ouverte pour que le tigre puisse entrer. »

J'ouvris donc la fenêtre et m'éloignai sur la pointe des pieds et quand nous vîmes le voir un peu plus tard, il était pelotonné dans son lit, entourant quelque chose de ses bras et souriant dans son sommeil.

Nous finîmes de déballer nos affaires et nous nous jetâmes au lit avec l'impression que nous ne nous étions jamais absentés et que rien n'avait changé.

Mais nous nous trompions.

En notre absence, la famille Hadley avait emménagé. Dans la maison d'à côté.

Les Hadley se manifestèrent à cinq heures du matin. Oui, je dis bien à cinq heures du matin. Il y eut d'abord un cri perçant, puis un bruit de pas précipités, un claquement de porte, et une voix féminine, haut perchée et nasale, braillant :

« Ponnsey, – veux-tu venir ici ! Attends que je te flanque une fessée ! »

Il y eut un hurlement inarticulé qui n'avait rien d'humain, une tape, le bruit d'une contre-porte fermée avec vigueur, et le silence revint momentanément. Puis la contre-porte claqua de nouveau, le nom de « Ponnsey ! » retentit encore et cela mit fin au sommeil pour cette fois-là. Pour moi du moins. La nuque de Mary avait cet air de me dire, avec quelque suffisance : « C'est ton tour, ce matin, mon chéri. »

Pas moyen d'y couper, je me levai, préparai le café, pris un comprimé de benzédrine et attendis. Au bout d'une vingtaine de minutes je commençai à y voir net et tout allait bien. Mais il n'empêche qu'il y a quelque chose *d'immoral* à être debout, la vue nette et l'esprit éveillé, à cinq heures et demie du matin. Ce n'est pas *convenable*.

Il y eut encore quelques coups violents dehors, quelques cris et de nouveau un appel suraigu et prolongé : « Ponnnnnnnsey ! »

Quel infernal boucan ! Comme je restais là, je commençai à entrevoir la charmante réalité. Ce que j'entendais devait être le bruit de nos nouveaux voisins. Quand nous étions partis, la maison d'à côté était vide depuis longtemps, ce dont nous ne nous étions jamais plaints, ayant aperçu la tête de quelques-uns des locataires éventuels

venus visiter les lieux avec le propriétaire ; mais on était à Santa Monica, et cette localité n'a jamais passé pour être le rendez-vous des individus au physique impressionnant.

Mais quand j'allai à la porte et que je vis Ponnsey...

Une araignée vous a-t-elle déjà monté inopinément sur la main ? C'était à se demander s'il fallait rentrer à la maison pour y prendre le pulvérisateur antimites, écraser cet avorton sous le pied, ou encore... eh bien, l'envie la plus forte était de le prendre entre le pouce et l'index et *pffft* ! Il était trop gros pour cela, mais on se sentait de force à le faire.

Ponnsey, le nouveau petit trésor de la maison d'à côté, mesurait dans les quatre-vingt-dix centimètres. Son teint était proche de la couleur d'un champignon malsain et ses yeux étaient si rapprochés que, vu de côté, on aurait dit une caricature signée Vip. Ou un carrelot.

Et Ponnsey ne marchait pas, il détalait. C'est le seul mot qui convienne. Son allure était un saut de crabe suivi d'une gambade couvrant du terrain à une vitesse étonnante, et l'on eût dit une grosse araignée qui courait, là-bas sous les arbres.

Ponnsey s'arrêta au bout de la ligne de buissons, sentant que je l'observais. Il me regarda à son tour. Mais il n'avait pas la façon de regarder qu'ont les enfants. Il se tenait de côté, voûté, le menton rentré dans l'épaule, et ses petits yeux sans couleur fixaient sur moi leur regard strabique. Il resta immobile ainsi un moment, puis s'élança dans ma direction. Je reculai involontairement derrière la contre-porte et il vira au dernier moment pour entrer dans sa maison, toujours de la même allure saccadée et de biais.

Seigneur ! pensai-je, et je rentrai prendre une autre tasse de café. Et je faillis pousser un cri moi aussi, car, en me retournant, je manquai de trébucher sur Sandy. Il était venu près de moi et j'ignore depuis combien de temps il se tenait là, à regarder.

Sa main se glissa dans la mienne en un geste *rassurant*.

« Qu'est-ce qu'il y a, p'pa ? »

Je me ressaisis.

« Rien, Mimi. Rien, dis-je. Viens, nous allons déjeuner. »

Il me suivit et liquida tout ce que je lui mis dans son assiette, sans rien dire avant d'avoir englouti sa tranche de bacon. Alors il me regarda par-dessus la table et sa main s'avança de la même façon étrangement rassurante.

« T'en fais pas, p'pa, dit-il. Tout ira bien.

– De quoi veux-tu parler ? » fis-je.

Il descendit de sa chaise avec un regard sérieux et regagna la chambre.

« En bien, c'est parfait, dis-je, m'adressant aux murs de la cuisine. Je ne m'en ferai pas. »

Mais à ce moment retentirent encore dans la maison d'à côté des cris, des hurlements, des coups et... des chants. Des chants comme ceux qui sortent d'un poste de radio à pleine puissance. Avec guitares, tyroliennes, voix nasales et tout. Et à entendre ce tintamarre, on avait l'impression que ce n'était pas une chose accidentelle, mais le décor sonore *permanent* dans lequel on vivait à côté.

Alors... s'en faire ? *Moi* ? Une année où il n'était pas possible de trouver un autre appartement, alors qu'il n'y avait pas si longtemps que tous les propriétaires affichaient de petits sourires satisfaits suggérant que vous auriez dû vous incliner et dire : « *Merci, merci bien* », en payant votre loyer ? *S'en faire* ?

« Tout ira bien, p'pa », entendis-je comme un écho tardif venant de la chambre.

Je finis de faire ce que fait tout homme qui se prépare à partir le matin et quittai la maison avec les paroles rassurantes de Sandy tintant encore à mon oreille.

C'est alors que je vis *le reste* de la famille Hadley.

Ponnsey m'apparaissait comme une tache pâle sous les buissons au bout de l'impasse. Sa mère était sur la véranda, agitant un torchon tout en lui criant des menaces. Ce n'était pas d'elle que Ponnsey tenait son visage. Ses yeux, à elle, étaient sur le *côté* de sa tête. Je me mis à appréhender de rencontrer le père. Sur le côté de la maison, il y avait un homme âgé, que rien ne caractérisait, en vêtements de dessous de couleur jaunâtre, en train de se moucher dans ses doigts au-dessus de l'herbe. L'oncle Jed (nous apprîmes les noms par la suite) était assis sur la balustrade de la véranda, en blue-jeans, un large chapeau de paille sur la tête, penché sur un illustré qu'il dévorait avec un plaisir extrême. Il lui fallait toute la journée pour le lire en entier, mais il le faisait en remuant les lèvres. Même quand il ne lisait pas, ses lèvres remuaient. Et – comme dessert – le père de Ponnsey apparut sur le seuil. C'était de lui que Ponnsey tenait. J'avais devant moi le portrait de Ponnsey, mais en grand format. Charmant. Tout à fait charmant.

Je commençai à remuer moi aussi les lèvres...

« Salut ! » entendis-je crier de la véranda, d'une voix colorée d'un fort accent du Texas.

Et le père de Ponnsey, Jawn, descendit les marches au galop pour venir me saluer. Nous échangeâmes quelques propos plaisants et, avant que j'eusse pu m'arracher à lui, Jawn dit, avec une expression qui était presque suppliante, mais truculente à la fois :

« J'espère ben qu'on n'aura point d'ennuis ici.

– Des ennuis ?

– Ouais. » Jawn regarda vers le bout de l'impasse où les buissons bougeaient. « Je pourrais pas vous dire de combien d'endroits il a fallu partir depuis deux ans. Maintenant, nous v'là ici. J'espère que ça ira... » Il fit un geste pour désigner les buissons et se pencha vers moi pour ajouter, sur un ton de confiance : « Ponnsey, vous comprenez. C'est un enfant qu'est pas *normal*, qu'y disent. Bah ! Ils ont jamais rien *prouvé*, mais... »

Un miaulement s'éleva des buissons et un chat s'éloigna lentement de ceux-ci à reculons, chaque poil de son corps hérissé et raide comme un crin. Une petite main gris pâle se tendit pour le saisir et l'animal cracha, fit un bond vertical et disparut de l'autre côté de la clôture, ses miaulements s'évanouissant derrière lui.

« Ouais, dit Jawn. C'est ce qu'y a de drôle avec Ponnsey. Les animaux peuvent pas s'entendre avec lui. » Il me regarda. « Ponnsey, c'qu'y veut, c'est les *serrer* un peu dans ses mains, voir comment y sont faits, c'est tout, dit-il comme si c'était la chose la plus simple du monde. Y a rien d'anormal là-dedans, pas vrai ? Bon... c'est l'heure de casser la croûte. Heureux de vous avoir vu, l'ami. »

Il rentra chez lui et je restait là un moment, un sourire figé sur le visage. Puis je descendis l'allée en direction de la grille. Les buissons s'écartèrent sur mon passage et la petite face grise d'araignée de Ponnsey me considéra avec curiosité. J'eus un mouvement involontaire de la main et les branches se refermèrent sur cette apparition. Il y eut un bruit de fuite qui décrut dans le sentier derrière les buissons.

Peu de temps après, des choses commencèrent à arriver dans l'impasse. La petite fille d'en face arriva en larmes parce que, dit-elle, Faeryanna avait disparu.

« Et c'est Ponnsey qui a fait ça, geignit-elle. Il l'a prise et il... l'a découpée en petits morceaux. »

Il ne fallut rien de moins qu'un tricycle rouge flambant neuf et un délai de deux semaines pour lui faire oublier l'incident. Ensuite, Jim-le-Faucon quitta le petit garçon qui habitait deux maisons plus loin.

J'entendis le dialogue suivant venant de la chambre de Sandy.

Sandy disait :

« ... Et alors qu'est-ce qu'il y a eu ? »

Je souris, pensant qu'il faisait une de ses interminables parties avec le tigre. Mais la voix du petit garçon qui habitait deux maisons plus loin lui répondit, avec des larmes tremblant juste à la surface :

« Et alors... et alors Jim-le-Faucon a dit qu'il s'en allait, quelque part loin d'ici, et qu'il... qu'il ne reviendrait plus jamais, jamais. »

Il y eut quelques paroles marmonnées et je ne pus plus rien saisir jusqu'à ce que la voix de Sandy s'élevât de nouveau.

« Mais on ne *peut pas*...

– Si, il faut ! »

Le silence pendant un moment, puis :

« Bon, on verra... »

La porte s'ouvrit et le petit garçon parut et sursauta en me voyant là. Il baissa la tête et murmura : « Pardon... » puis il franchit le seuil et passa devant moi comme une flèche. Sandy sortit peu après, me cria simplement : « Salut, p'pa ! » et suivit le petit garçon sans un regard en arrière.

Après cela, des choses commencèrent *réellement* à arriver dans le quartier.

La maison du fond prit feu une nuit et fut entièrement détruite. Par bonheur, les locataires étaient allés au cinéma. Ils arrivaient tout juste lorsque le feu éclata. Quand elle vit les flammes, la femme poussa des cris qui nous firent tous sortir de chez nous en émoi, mais nous ne pouvions rien faire d'autre que rester là à contempler l'incendie.

C'était un furieux incendie, qui ravageait tout incroyablement vite, et la maison n'était plus qu'un amas de cendres longtemps avant que la première voiture de pompiers pût arriver sur les lieux.

La femme n'arrêta pas de crier un seul instant en montrant la maison, malgré tous les efforts de son mari pour la calmer. Quand elle se fut suffisamment remise pour prononcer des paroles intelligibles, on s'aperçut qu'elle aurait aussi bien pu rester en état d'hystérie, car tout ce qu'on obtint d'elle fut :

« Je l'ai vu. J'ai vu quelque chose qui s'enfuyait derrière la maison. Je l'ai vu ! »

Là-dessus, elle s'effondrait en sanglotant et il fallait la calmer de nouveau. Quand on la pressa de questions, cependant, elle dit que ses nerfs avaient été surexcités et qu'elle n'avait rien vu du tout, et il n'y eut rien de plus à en tirer.

Mais, plus tard, elle fit ses confidences à Mary, qui me les répéta. La femme lui dit qu'elle avait vu quelque chose qui s'enfuyait de la maison au moment où leur voiture s'était arrêtée. Quelque chose de gris et de pâle au clair de lune, quelque chose qui courait de biais et comme plié en deux, et qui pouvait avoir un peu moins d'un mètre de haut. Mais, comme elle le dit à Mary, qui croirait une telle histoire, et d'ailleurs que peut-on voir à une heure du matin ? C'est-à-dire voir et être vraiment *sûr* ?

On ne trouva aucun indice de malveillance et la cause du sinistre ne fut jamais établie. Mais les paroles de la femme excitèrent en moi un sentiment d'inquiétude qui remontait à la nuit de l'incendie, et je compris ce qui m'avait tourmenté. Malgré cette agitation, ces claquements de portes, ces cris, ces lumières jaillissant soudain, cette foule qui se pressait là... malgré tout cela, la maison des Hadley était restée sombre et silencieuse. Mais après tout, qu'est-ce que cela prouve ? Dans un tel remue-ménage, qui peut être sûr de ce qui se passe, qui peut avoir vu ou ne pas avoir vu ?

Ensuite, les choses restèrent calmes pendant une semaine. Et puis cela recommença. Des jouets furent retrouvés brisés. Non seulement brisés, mais pulvérisés, comme s'ils avaient été soulevés à grande hauteur et *projetés* avec force sur le sol. Les enfants cassent leurs jouets, certes, et ils font des choses qui paraissent parfois impossibles, mais de là à hacher cette matière plastique incassable en menus fragments...

Et des fenêtres volaient en éclats quand il n'y avait personne à proximité. De petits incendies se déclarèrent où l'on s'y serait le moins attendu. Le propriétaire se fractura une jambe en trébuchant sur la lance d'arrosage qui n'était pas là une seconde avant qu'il posât le pied à cet endroit.

L'herbe même se mit à virer au brun et à mourir. Et, comme toujours, rien sur quoi on pût mettre le doigt, rien qui permît de localiser la source de ces accidents. Des bruits de fuite dans la nuit, naturellement... mais il aurait pu s'agir de chats, ou de n'importe quoi. La sensation que des yeux rapprochés *observaient*, louchaient de joie... mais encore une fois, que pouvait-on prouver ? Que pouvait-on découvrir et venir exposer de concret, en pleine lumière, en affirmant : « *Voici* ce qui se passe. »

Rien. Il n'y avait rien que des voisins vraiment malheureux.

Chacun parlait de déménager mais il n'y avait aucun endroit où aller se fixer, rappelez-vous. Et les choses continuaient d'arriver.

Jusqu'au jour de l'épreuve décisive.

Un cri retentit au-dehors un jour et je reconnus la voix de Sandy gonflée de colère. Normalement, personne ne faisait attention. Depuis l'arrivée de Ponnsey, les cris et les piailllements de colère étaient quotidiens. Mais, de même qu'on peut dire si un enfant pleure réellement ou s'il fait semblant, on peut distinguer entre les cris. Et celui qu'avait poussé Sandy était vraiment chargé de fureur.

Il y eut un coup mat, puis un autre cri. J'allai à la porte. Ponnsey était couché à terre, ses bras ramenés sur le visage, hurlant. Sandy était sur son tricycle rouge et lui disait en se penchant sur lui :

« Redis-le seulement et je te passe dessus encore un coup ! »

Ponnsey se dressa à demi. Il y avait dans ses petits yeux rapprochés quelque chose qui me glaça le sang, mais qui semblait ne faire aucun effet sur Sandy.

Ponnsey murmura quelque chose et Sandy répliqua :

« Essaie seulement de toucher à ma maison et je te lance le tigre après, tu m'entends ? »

Ponnsey se releva et détala en direction de sa maison. Il se retourna en arrivant en sûreté à sa contre-porte et brandit son poing maigre : « J'ai pas peur de ton vieux tigre ! » cria-t-il, et il se hâta de fermer la porte en voyant Sandy faire le mouvement de s'élancer avec le tricycle.

Sandy resta un moment immobile sur son tricycle, puis il décrivit un demi-tour. A ce moment, il me vit, debout à la porte. Une expression étrange se peignit sur son visage, mais elle disparut si rapidement que j'aurais pu l'imaginer. Il sourit et me fit un signe en criant : « Salut, p'pa », puis il contourna la pelouse sur son tricycle comme si rien ne s'était passé.

La boîte à ordures, dans la cuisine, prit feu le même après-midi. Je l'éteignis et reprochai à Mary d'y avoir vidé les cendriers sans s'être assurée qu'ils ne contenaient pas de cigarettes brûlant encore. Elle me dit que j'étais resté tout l'après-midi à écrire dans la cuisine, qu'elle n'avait pas approché d'un cendrier et que c'était moi le responsable. Sandy apparut à la porte au milieu de la confusion.

« Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda-t-il, les yeux ronds.

– Rien, Mimi. Va jouer dehors. »

Son regard tomba sur la boîte à ordures et, sans s'occuper de moi, il s'en approcha. Il l'examina un long moment. Puis il leva les yeux sur moi et dit : « C'est bon, p'pa. » Il regarda encore la boîte à ordures, répéta : « Bon », en hochant la tête d'une façon étrange, comme un adulte, et sortit.

Rien d'autre n'arriva ce jour-là. Au dîner, Sandy était d'humeur bizarre. Il restait distant et répondait distraitement aux questions. « J'écoute », dit-il à un certain moment. J'attribuai cela à un état d'esprit passager et n'y pensai plus. Il en sortit bientôt et, le dîner terminé, nous fîmes une partie ensemble, nous bousculant et nous traînant sur le parquet, jouant au cow-boy et riant à qui mieux mieux tandis que je le poursuivais et qu'il cherchait à enfiler son pyjama tout en se sauvant.

Mais après lui avoir lu son histoire quotidienne et l'avoir bordé, j'entendis des chuchotements venant de sa chambre. Et ces chuchotements ne rendaient pas le son habituel. Cela continua un bon moment. Il y eut un intervalle de silence après que j'eus, crié : « Dors, maintenant ! » puis les murmures pressants reprirent, comme si Sandy s'efforçait de convaincre quelqu'un de quelque chose.

Des bribes de phrases me parvenaient : « ... je m'en fiche qu'il soit un *polter-gars* ou je sais pas quoi... faire quelque chose contre *nous* maintenant... la boîte à ordures... après nous... tu ne voudrais pas voir ça, hein ? »

Finalement, je me levai et entrai dans sa chambre pour le faire taire, mais Sandy était adossé contre ses oreillers, l'air innocent, et il me dit : « J'étais sage, p'pa. Je me reposais. » Je l'embrassai donc encore une fois en lui souhaitant bonne nuit et retournai à mon livre.

Mais je ne pouvais me concentrer sur ma lecture, aussi fermai-je le livre et allai-je me coucher. Je savais que je ne dormirais pas, mais je dus dormir quand même – et rêver – car lorsque je repris la notion des choses, c'était le matin et Mary était penchée sur moi, l'air soucieuse. Mes draps étaient trempés de transpiration et Mary me dit qu'elle avait essayé en vain de me réveiller et que j'avais dû faire encore une petite crise de paludisme.

Je mentis en lui disant que c'était probablement cela et je me levai, pris une douche et me préparai à prendre mon petit déjeuner. J'avais l'impression d'avoir été retourné comme un gant.

Des lambeaux de mon rêve passaient et repassaient dans mon esprit. Des choses stupides. Comme par exemple un bébé tigre qui n'était plus un bébé – et plus un tigre non plus. Ou bien Sandy, debout sur un monticule, les bras levés au ciel et chantant d'une voix étrangement profonde pour un enfant. Et d'autres voix, également étranges et profondes et qui répondaient en écho. Et la voix de Sandy...

Cette même voix me dit : « Bonjour, p'pa ! » comme mon fils entrait et s'asseyait pour déjeuner. Il me lança un regard comme s'il y avait entre nous un secret – quelque secret qui n'avait rien de plaisant – et

malgré tous mes efforts pour me rappeler le reste du rêve, celui-ci se brouilla, s'estompa et disparut complètement et il ne resta plus que Sandy, assis là, avec une expression de soulagement sur le visage. Et alors...

« Ponnsey ! Ponnsey, viens ici tout de suite, tu m'entends ? » entendis-je dans l'impasse.

Sandy me regarda puis baissa la tête dans son porridge.

« Ponnsey ! Je vais te flanquer une fessée si tu ne viens pas... » criait la voix. Il y eut un bruit confus au-dehors, une sorte de gémissement et de hurlement confondus, et : « Sors de ces buissons, petit sacripant, tu vas recevoir une de ces tripotées ! » Des pas résonnant avec décision au-dehors, un cri de protestation et le claquement de la contre-porte.

Que puis-je dire ? Que je me sentis soulagé ? Dépité ? Que, peut-être, j'espérais que Ponnsey ne serait pas là ce matin ? Non. C'était du dépit. Une sorte de dépit mêlé de découragement, parce qu'il est plutôt extravagant d'espérer voir disparaître quelqu'un le matin sur la foi d'un rêve à demi oublié et que tout semblait indiquer que les Hadley resteraient nos voisins pendant un bon bout de temps.

Oui, c'était du dépit. Qu'avais-je espéré ?

C'est à ce moment que Sandy fit le tour de la table pour venir glisser sa main dans la mienne et la presser tout en fixant sur moi un regard plein de gravité.

« T'en fais pas, p'pa... tout va s'arranger. »

D'accord. J'admets que c'est idiot. Mais je me sentis étrangement *soulagé* et le jour me sembla tout à coup ensoleillé, bien qu'un bruit de voix nasales, de guitares, de chansons et de braillements filtrât encore à travers la porte en toile métallique.

Des choses commencèrent alors à arriver, chez les Hadley. Ponnsey se cassa le bras en tombant et dut garder la chambre. Le premier jour, deux carreaux furent cassés chez eux.

L'oncle Jed se mit à rater son coup quand il se mouchait dans ses doigts.

Il y eut un commencement d'incendie dans lequel tous les illustrés de l'oncle Jed furent détruits, bien que rien d'autre ne fût endommagé.

La baignoire déborda et gâcha le beau linoléum que les Hadley avaient dans leur living-room.

Quinze jours plus tard, un grand remue-ménage se fit dans la ruelle. Les Hadley allaient et venaient au pas de course, chargeant tous leurs trésors sur une vieille remorque branlante et non couverte. L'opération

faisait un fameux bruit. Mais c'était une *agréable* sorte de bruit.

Finalement, la dernière corde fut nouée, la dernière statuette de plâtre calée en place et la famille s'entassa dans le véhicule, en grommelant et en grimaçant. J'entendis quelque chose comme « Californie ».

La dernière vision que nous eûmes des Hadley fut celle de l'arrière de la remorque cahotant dans la ruelle sur ses ressorts cassés, avec le poste de télévision à grand écran tressautant dangereusement au sommet de toute la fichue cargaison.

Je sortis dans la ruelle, savourant cet heureux moment, et bientôt je sentis une petite main se glisser dans la mienne.

« Tu vois, p'pa ? Je t'avais bien dit de pas t'en faire. »

Sandy me fit un large sourire que je lui rendis et nous restâmes un instant immobiles, nous laissant envahir par une douce sensation de bien-être.

« Tu vois, dit Sandy tandis que nous regagnions la maison, le feu, ça se combat avec le feu. »

J'éclatai de rire et il leva la tête vers moi en fronçant les sourcils.

« C'est vrai. On a ce qu'il faut pour se défendre. »

Il gravit les marches en sautillant devant moi et quand j'entrai à la maison, il était dans sa chambre, s'amusant avec ses jouets comme si de rien n'était.

Et voilà ! Tout est parfait maintenant. Il y a pas mal à faire pour remettre à neuf la maison d'à côté et c'est pourquoi elle est encore libre, mais nous n'avons pas besoin de nous tourmenter au sujet des prochains locataires. Sandy s'en occupera et fera en sorte qu'ils conviennent. Nous n'avons aucun tracas à nous faire... aussi longtemps qu'il sera d'âge à avoir un tigre pour compagnon.

Traduit par ROGER DURAND

Sandy had a tiger.

© Mercury Press Inc. 1958. Reproduit d'après *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

Fritz Leiber : L'UNIVERS EST A EUX

Le chat domestique était fort rare dans l'Antiquité. Pour les Egyptiens, c'était un animal sacré, et la déesse Bastet avait une tête de chatte. En Europe occidentale, le chat apparut au Moyen Age, et il fut considéré jusqu'au XVI^e siècle comme un animal rare et précieux. De là à se demander si cette espèce, aujourd'hui si familière mais si mystérieuse, ne nous cache pas quelque chose, il n'y a qu'un pas. Anthony Boucher a posé la question dans une nouvelle intitulée Conquest : les chats ne seraient-ils pas d'origine extra-terrestre ? Avant lui, H. P. Lovecraft leur fit jouer un rôle de génies tutélaires dans The dreamquest of unknown Kadath. Petronius, l'arbitre des élégances, est une personnalité attachante bien que féline dans The door into summer (Une porte sur l'été) de Robert Heinlein, un autre ami des chats. Ici, c'est un éclairage fantastique qui est jeté sur des événements naturels : les chats nous cachent quelque chose et il suffit, pour s'en convaincre, de regarder le monde à travers leurs yeux à eux.

GUMMITCH était un sur-chaton, possesseur d'un Q. I. d'environ 160, et il le savait fort bien. Bien sûr, il ne parlait pas. Mais chacun sait que les tests d'intelligence basés sur la facilité d'élocution sont très arbitraires. De plus, il parlerait dès que l'on commencerait à lui mettre son couvert à table et à lui servir du café. Assurbanipal et Cléopâtre mangeaient de la viande de cheval dans des assiettes en fer blanc posées par terre et ils ne parlaient pas. Bébé buvait du lait au biberon dans son berceau et il ne parlait pas. Soeusement mangeait à table, mais on ne lui servait pas de café et elle ne parlait pas : pas un mot. Père et Mère (que Gummitch avait surnommés Brave-Viande-de-Cheval et Kitty-Viens-Là) mangeaient à table, se servaient du café : et ils parlaient. C. Q. F. D.

En attendant, il s'arrangeait très bien avec la transmission de pensée et la compréhension intuitive du langage humain – sans parler du patois des chats, que presque tout animal civilisé sait par cœur. Les monologues dramatiques ou les dialogues socratiques, les participations au « Quitte ou Double » ou aux « Lectures pour Tous », l'expédition félinologique au cœur de l'Afrique (où il dévoilerait les dessous de la vérité sur les lions et les tigres), l'exploration des planètes extérieures : tout cela pouvait attendre. De même les livres

pour lesquels il accumulait sans cesse de la documentation : *L'Encyclopédie des odeurs*, *La Psychologie anthropoféline*, *Signes invisibles et merveilles secrètes*, *L'Univers est aux félins*, *Regards en amande sur le monde*, etc. Il suffisait pour l'instant de vivre pleinement sa vie et de s'imprégner de savoir, sans manquer une expérience propre à votre âge : de courir en tous sens, la queue en bataille.

Donc, selon toute apparence extérieure, Gummitch n'était qu'un chaton d'une vivacité toute normale, comme en témoigne la succession de surnoms qui l'accompagnèrent, de l'état de bébé aux yeux bleus à celui d'adolescent : Petit, Brailleur, Gros-Bedon, Bourdon (à cause de son ronron, non de sa maladresse), L'Affamé, Fierso, Don Juan (question d'affection), Le Revenant et Chatnik. Seule cette dernière appellation demande peut-être une explication : les Russes venant d'expédier un Moutnik après la série des Spoutniks, un soir, Gummitch franchit trois fois le firmament du plancher du salon dans le même sens, laissant sur place les étoiles fixes qu'étaient les humains et les corps célestes plus lents des deux chats plus âgés ; sur ce, Kitty-Viens-Là cita du Keats :

Alors me sentis-je comme un veilleur des deux

Qui voit se lever une nouvelle planète...

et tout naturellement Brave-Viande-de-Cheval répliqua :

« Ah ! un chatnik ! »

Le nouveau nom dura trois jours entiers, après quoi il fut remplacé par Gummitch, qui semblait devoir durer.

Le petit chat était sur le point de devenir adulte, du moins est-ce ce que Gummitch entendit dire à Kitty-Viens-Là par Brave-Viande-de-Cheval. Encore quelques semaines, dit celui-ci, et la chair ardente de Gummitch se durcirait, son cou mince s'épaissirait, son électricité disparaîtrait sauf de sa fourrure, et tout son charme de chaton laisserait rapidement place à l'obstination terre à terre du matou. Ils auraient de la chance, conclut Brave-Viande-de-Cheval, s'il ne devenait pas aussi hargneux qu'Assurbanipal.

Gummitch, qui en savait plus long que cela, écoutait ces prédictions avec indifférence et amusement secret, tout comme il acceptait tant d'incidents de son existence apparemment conventionnelle : les regards meurtriers que lui décochaient Assurbanipal et Cléopâtre pendant qu'il dévorait sa propre viande de cheval dans sa petite assiette en fer blanc, pour la bonne raison qu'on ne lui donnait jamais de nourriture en conserve pour chats, comme à eux ; l'idiotie complète

de Bébé, qui ne connaissait pas la différence entre un chat vivant et un ours en peluche, et qui essayait de dissimuler son ignorance en émettant des sons inarticulés et en fourrant ses doigts dans tous les yeux à sa portée ; la méchanceté bien plus grave, car dissimulée, de Soeusœur, dont il fallait se méfier avec vigilance, spécialement quand on était seul – Gummitch savait que son développement tardif (et même anormal) était le souci le plus profond et le plus secret de Brave-Viande-de-Cheval et de Kitty-Viens-Là (nous reparlerons bientôt de Soeusœur et de ses agissements coupables) ; l'intelligence limitée de Kitty-Viens-Là, qui malgré les quantités de café qu'elle buvait était aussi tête-en-l'air que les chatons sont censés l'être, et croyait par exemple fermement que les chatons se déplacent dans le même espace-temps que les autres êtres – que pour aller d'ici à là il leur faut traverser l'espace *entre* – et autres fadaïses ; la balourdise intellectuelle de Brave-Viande-de-Cheval lui-même, qui certes connaissait un bon bout de la doctrine secrète et parlait intelligemment à Gummitch quand ils étaient seuls, mais souffrait néanmoins des limitations dues à son état : c'était un brave dieu plutôt gentil, mais d'une lenteur d'esprit désespérante.

Mais Gummitch pouvait facilement pardonner toutes les insuffisances et même l'abrutissement complet rassemblés dans cette maisonnée féline-humaine : il était conscient d'être le seul à savoir la vraie vérité sur lui-même, comme sur les autres chatons et les autres bébés, la vérité cachée aux esprits plus faibles, la vérité aussi intrinsèquement incroyable que l'origine microbienne des maladies ou la naissance de l'univers entier par l'explosion d'un seul atome.

Alors qu'il était tout bébé, Gummitch avait cru que les deux mains de Brave-Viande-de-Cheval étaient des chatons chauves attachés en permanence à ses bras, mais possédant une vie indépendante. Comme il avait haï et aimé ces deux monstres jaunâtres à cinq pattes, ses premiers camarades de jeux, tout à tour rassurants ou adversaires de combat !

Eh bien, même cette idée fantastique, rejetée depuis, n'était qu'une fantaisie sans conséquence à côté de la vraie vérité sur Gummitch.

Le front de Zeus se fendit pour donner naissance à Minerve. Gummitch était né à l'abri que formaient au-dessus de la ceinture les deux pans d'une veille robe de chambre de velours sale, le vêtement essentiel de Brave-Viande-de-Cheval. Le chaton en possédait la certitude intuitive et se l'était prouvé à lui-même comme l'aurait fait un Descartes ou un Aristote. Dans un repli, à la mesure d'un chaton, de cette antique robe de chambre, les atomes de son corps s'étaient rassemblés et avaient pris vie. Ses premiers souvenirs remontaient à des sommes emmitouflés de velours, à la chaleur du corps de Brave-

Viande-de-Cheval. Lui et Kitty-Viens-Là étaient ses vrais parents. L'autre théorie sur ses origines, celle que Brave-Viande-de-Cheval et Kitty-Viens-Là exposaient de temps en temps, et selon laquelle il était le seul survivant d'une portée abandonnée à la porte à côté, avait eu des convulsions dues à une carence de vitamines, avait perdu le bout de sa queue et le poil des pattes, et avait dû être ramené à la vie et à la santé par l'ingestion au compte-gouttes d'un mélange jaunâtre de lait et de vitamines – cette autre théorie n'était qu'une de ces rationalisations dont la nature avide de mystère enrobe la naissance des héros, voilant peut-être avec sagesse la vérité aux esprits incapables de la supporter, rationalisation aussi fausse que la croyance touchante de Kitty-Viens-Là et de Brave-Viande-de-Cheval, selon laquelle Soeusœur et Bébé étaient leurs enfants, plutôt que les petits d'Assurbanipal et de Cléopâtre.

Le jour où Gummitch avait découvert par pure intuition le secret de sa naissance, il avait aussitôt été rempli d'une sauvage excitation, qui l'aurait écartelé s'il n'avait foncé dans la cuisine pour saisir et dévorer une escalope panée, après l'avoir démoniaquement torturée pendant vingt minutes.

Et le secret de sa naissance n'était qu'un début. Une fois ses facultés intellectuelles éveillées, Gummitch eut deux jours plus tard l'intuition d'un secret plus grand encore : étant l'enfant d'humains, il deviendrait, en atteignant cet âge adulte dont avait parlé Brave-Viande-de-Cheval, non pas un matou renfrogné, mais un jeune humain semblable aux dieux, aux cheveux d'un or roux comme sa fourrure actuelle. On lui servirait du café ; et aussitôt il serait capable de parler, probablement toutes les langues. Tandis que Soeusœur (comme c'était clair maintenant !), à peu près à la même époque, se ratatinerait, se couvrirait de poil, et deviendrait une chatte mauvaise aux griffes acérées, le poil aussi noir que le cheveu, intéressée uniquement par la débauche et par elle-même, digne compagne de harem pour Cléopâtre, la concubine d'Assurbanipal.

Et Gummitch s'aperçut aussitôt que la même chose s'appliquait à tous les chatons et tous les bébés, tous les hommes et tous les chats, partout. La métamorphose faisait autant partie de leur vie que de celle des insectes. C'était aussi le fait à l'origine de toutes les légendes de loups-garous, de vampires et de « familiers » de sorcières.

Il suffit de débarrasser son esprit des idées préconçues, se dit Gummitch, et tout devient très logique. Les bébés sont des créatures stupides, gauches et vindicatives, sans parole ni raison. Quoi de plus naturel s'ils deviennent des animaux muets, hargneux et égoïstes

portés uniquement sur la rapine et la reproduction ? Alors que les chatons sont vifs, sensibles, fins, vivants à l'extrême. Comment pourraient-ils devenir autre chose que les maîtres du monde, habiles, doués du langage, auteurs de livres et de musique, procureurs et dispensateurs de viande ? S'arrêter aux différences physiques, faire ressortir que les chatons et les hommes, les bébés et les chats, ne se ressemblent guère en apparence et en taille, serait laisser les arbres cacher la forêt ; tout comme si un entomologiste déclarait que la métamorphose est un mythe parce que son microscope n'a pas découvert des ailes de papillon dans la bave de chenille ou bien un scarabée dans une larve.

Pendant c'était là une vérité si difficile à concevoir, réalisa Gummitch en même temps, qu'il était naturel que les humains, les chats, les bébés et peut-être la plupart des chatons ne s'en doutent pas le moins du monde. Comment expliquer sans risques à un papillon qu'il a été naguère une créature rampante et poilue ou à une triste larve qu'elle sera un jour un bijou ambulant ? Non, en de telles situations les esprits délicats des hommes et des félins sont protégés par une miséricordieuse amnésie générale, comme celle qui selon Velikovsky nous empêche de nous souvenir qu'en des temps historiques Vénus a catastrophiquement bousculé la Terre, avant de s'installer sur son orbite actuelle (avec un soupir de satisfaction cosmique, sûrement !)

Cette conclusion se trouva confirmée quand Gummitch, dans la première fièvre de sa découverte, essaya de communiquer son grand aperçu à d'autres. Il le dit en patois de chat (autant que cet idiome limité le permettait), à Assurbanipal et à Cléopâtre, et même, à tout hasard, à Soeusœur et à Bébé. Ils ne manifestèrent aucun intérêt, sauf que Soeusœur profita de sa préoccupation sans méfiance pour le frapper d'un coup de fourchette.

Plus tard, seul avec Brave-Viande-de-Cheval, il projeta sa grande découverte, fixant le vieux dieu de ses yeux jaunes solennels, mais le dieu se montra de plus en plus nerveux et finit même par montrer des signes de peur réelle, aussi Gummitch renonça-t-il. (« On aurait juré qu'il essayait de faire comprendre quelque chose d'aussi profond que la théorie d'Einstein ou le dogme du péché originel » dit plus tard Brave-Viande-de-Cheval à Kitty-Viens-Là).

Mais Gummitch était maintenant un homme, l'aspect mis à part, se rappela le chaton à lui-même après ces échecs, et cela faisait partie de son destin de porter seul le fardeau des secrets, s'il le fallait. Il se demanda si l'amnésie générale le frapperait lors de sa métamorphose. Il n'y avait pas de réponse certaine à cette question, mais il espérait que non... et il sentait parfois qu'il avait raison d'espérer. Peut-être

serait-il le premier vrai chaton-homme, s'exprimant avec une sagesse sans limites.

Une fois, il fut tenté d'activer le processus par l'emploi de drogues. Resté seul dans la cuisine, il sauta sur la table et commença à laper la mare noire qui restait au fond de la tasse à café de Brave-Viande-de-Cheval. Le goût était infect comme du poison et il recula avec un petit grondement, effrayé et révolté. Le breuvage sombre ne pourrait accomplir sa tâche magique et délier sa langue, réalisa-t-il, sauf en temps voulu et entouré des cérémonies appropriées. Des incantations pourraient également se montrer nécessaires. Y goûter illicitement était certainement des plus dangereux.

La futilité d'espérer voir le café faire des miracles par lui-même fut démontrée plus amplement encore à Gummitch lorsque Kitty-Viens-Là, harcelée sans paroles par Soeusœur, en donna quelques cuillerées à la petite fille, non sans y ajouter libéralement lait et sucre d'abord. Bien sûr, Gummitch savait maintenant que Soeusœur devait sous peu se transformer en chat, et que nulle quantité de café ne pourrait la faire parler, mais il était néanmoins instructif de voir comment elle recracha la première cuillerée pour baver ensuite d'abondance, puis lancer la tasse et son contenu à la poitrine de Kitty-Viens-Là.

Gummitch continuait de ressentir une grande sympathie envers ses parents et de compatir à leurs soucis au sujet de Soeusœur, et il aspirait au jour où, métamorphosé, il pourrait les consoler en véritable enfant d'homme. Il était déchirant de voir comment chacun essayait de persuader la petite fille de parler, essayant toujours quand l'autre n'était pas là, comment ils s'emparaient de chaque son qui pouvait ressembler à un mot parmi les rares qu'elle prononçait, pour le lui répéter pleins d'espoir, comment ils étaient de plus en plus en proie à la crainte, due non pas tant à son développement (selon eux) retardé, mais à sa méchanceté de plus en plus évidente, dirigée principalement contre Bébé... bien que les deux chats et Gummitch en eussent subi leur part. Une fois, elle avait trouvé Bébé seul dans son berceau et s'était servi du coin pointu d'un cube pour marquer sa tête, couverte d'un léger duvet, d'une série de triangles rouges. Kitty-Viens-Là l'avait découverte, mais son premier geste fut de frotter la tête de Bébé pour effacer les marques afin que Brave-Viande-de-Cheval ne les vît pas. C'est ce soir-là que Kitty-Viens-Là cacha les livres traitant de psychologie anormale.

Gummitch comprenait très bien que Kitty-Viens-Là et Brave-Viande-de-Cheval, sincèrement persuadés d'être les parents de Soeusœur, se sentissent à ce point concernés par elle, et il fit le peu qui était alors en son pouvoir pour les aider. Il lui était venu récemment un autre genre d'affection pour Bébé – le malheureux petit proto-chat était si

complètement stupide et sans défense -, aussi s'institua-t-il à titre privé le protecteur de cette créature, faisant la sieste derrière la porte de la nursery et courant çà et là bruyamment chaque fois que Soëusœur se montrait. De toute façon, il réalisait qu'en tant que membre potentiellement adulte d'une maisonnée féline-humaine, il avait ses responsabilités naturelles.

Accepter ses responsabilités faisait autant partie de la vie d'un chaton, se disait Gummitch, qu'endosser des intuitions et des secrets incommunicables, dont le nombre continuait de croître de jour en jour.

Il y eut, par exemple, l'Affaire du Miroir à l'Ecureuil.

Grummitch avait tôt résolu le mystère des miroirs ordinaires et des créatures qui y apparaissaient. Un peu d'observation, de reniflements et un essai pour passer derrière la lourde glace murale du salon l'avaient convaincu que les habitants des miroirs étaient des créatures immatérielles ou du moins hermétiquement enfermées dans leur monde, probablement de purs esprits, d'inoffensifs fantômes imitateurs ; y compris le silencieux Double de Gummitch qui lui donnait la patte d'une façon si douce mais si froide.

Tout de même, Gummitch avait laissé errer son imagination sur ce qui se passerait si un jour, en regardant dans le monde du miroir, il perdait son emprise sur son esprit et le laissait glisser dans le Double de Gummitch pendant que l'esprit de l'autre se glissait dans son corps ; bref, s'il changeait de place avec le chaton fantôme sans odeur. Etre condamné à une vie tout en imitation et manquant complètement d'occasions de montrer de l'initiative – sauf en ce qui concerne le jugement et la vitesse nécessaires pour se précipiter d'un miroir à l'autre pour rejoindre le vrai Gummitch – serait ennuyeux à mourir, conclut Gummitch ; aussi décida-t-il de garder un ferme contrôle de son esprit chaque fois qu'il serait près d'un miroir.

Mais cela nous éloigne du Miroir à l'Ecureuil. Un matin, Gummitch regardait par la fenêtre de la chambre du devant qui donnait sur le toit de la marquise. Gummitch avait déjà classifié les fenêtres comme des semi-miroirs possédant deux sortes d'espace de l'autre côté : d'une part, le monde du miroir et de l'autre, cette rude région emplie de bruits mystérieux et dangereux qu'on appelait le monde extérieur, où les hommes adultes se hasardaient régulièrement à contrecœur, se couvrant de vêtements spéciaux pour ce faire, et lançant des « au revoir » sonores, qui se voulaient rassurants, mais obtenaient l'effet exactement contraire. La coexistence de deux sortes d'espace ne semblait pas un paradoxe au chaton dont l'esprit contenait l'esquisse

en 27 chapitres de *L'espace-temps est aux félins* ; en fait, cela constituait l'un des thèmes mineurs du livre.

Ce matin-là, la chambre était sombre et le monde extérieur gris et nuageux, de sorte que le monde du miroir était inhabituellement difficile à distinguer. Gummitch levait justement le visage vers lui, le nez frémissant, les pattes de devant sur le rebord... lorsque se dressa de l'autre côté, exactement à l'endroit qu'occupait habituellement le Double de Gummitch, une image brun sale, au visage étroit, au front bas de brute, avec de mauvais yeux vairons et une énorme mâchoire bourrée de dents en forme de pelle.

Gummitch fut énormément surpris et atrocement effrayé. Il sentit son contrôle sur son esprit se relâcher, et sans le vouloir, il se téléporta de trois mètres en arrière, utilisant cette faculté qu'il avait de prendre des raccourcis dans l'espace-temps, en fait de se déplacer par gauchissement de l'espace, faculté en laquelle Kitty-Viens-Là refusait de croire et que même Brave-Viande-de-Cheval n'acceptait que par un acte de foi.

Puis, sans perdre un instant, il s'attrapa par son derrière soyeux, tourna sur lui-même, descendit l'escalier en quatrième vitesse, sauta sur le divan et contempla plusieurs secondes l'habituel Double de Gummitch dans le miroir mural – sans relâcher une fibre de ses muscles avant d'être entièrement convaincu qu'il était toujours lui-même et qu'il n'avait pas été transformé en cette hideuse créature marron apparue devant lui dans la fenêtre de la chambre.

« Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver encore ? » demanda Brave-Viande-de-Cheval à Kitty-Viens-Là.

Plus tard, Gummitch apprit que ce qu'il avait vu était un écureuil, un sauvage chasseur de noix appartenant entièrement au monde extérieur, et non à celui du miroir (exception faite pour ses explorations au grenier). Néanmoins, il garda un souvenir vivace de sa conviction de l'époque, selon laquelle l'écureuil avait pris la place du Double de Gummitch et s'apprêtait à prendre la sienne propre. Il frissonnait à la pensée de ce qui aurait pu se passer si l'écureuil s'était vraiment intéressé à un échange d'âmes. Visiblement, les miroirs étaient de grands conducteurs de transferts d'esprits, comme il l'avait toujours redouté. Il classa cette information dans le compartiment de sa mémoire réservé aux éléments dangereux, excitants et pouvant devenir utiles, tels les plans pour escalader des surfaces de verre verticales (à l'aide de pointes de diamant aux griffes !) ou pour voler au-dessus des arbres.

Ces temps-ci, il avait l'impression que les tiroirs de sa mémoire

étaient pleins à craquer et il attendait avec impatience le moment où la riche saveur du vrai café, bu selon les règles, lui permettrait de parler.

Il se représentait la scène en détail : la famille assemblée en conclave autour de la table de la cuisine. Assurbanipal et Cléopâtre observant, respectueux, depuis le niveau du sol, et lui-même, assis tout droit sur une chaise, tenant délicatement sa tasse de porcelaine fine entre ses pattes (ou seraient-ce des mains ?) pendant que Brave-Viande-de-Cheval versait le filet de liquide noir fumant. Il savait que la Grande Transformation devait être très proche.

Il savait aussi que l'autre situation critique de la maisonnée empirait rapidement. Soeusœur, réalisait-il maintenant, était bien plus âgée que Bébé et aurait dû depuis longtemps subir sa propre transformation, tout aussi nécessaire, quoique moins captivante (la première platée de viande crue pouvait difficilement être aussi attirante que la première tasse de café). Elle était très en retard. Gummitch éprouvait une horreur croissante à la pensée de cet être vampirique et muet qui occupait le corps de la petite fille en pleine croissance, sans avoir d'autre vocation que de devenir une chatte des plus sanguinaires. Qu'il était affreux de penser que Brave-Viande-de-Cheval et Kitty-Viens-Là pourraient avoir toute leur vie à s'occuper d'un monstre pareil ! Gummitch se disait que si jamais une occasion se présentait à lui de soulager la détresse de ses parents, il n'hésiterait pas une seconde.

Puis une nuit, alors que le pressentiment du Changement l'oppressait si fort qu'il savait que le lendemain serait le Jour – la maison était exceptionnellement troublée de craquements de planches, de robinets coulant goutte à goutte et de froissements mystérieux de rideaux contre les fenêtres fermées (il était clair que les mondes des esprits, y compris celui du miroir, rôdaient très proches) – l'occasion se présenta à Gummitch.

Kitty-Viens-Là et Brave-Viande-de-Cheval avaient sombré dans un sommeil particulièrement profond et artificiel, la première avec un mauvais rhume, l'autre avec un malencontreux cocktail de trop (Gummitch savait qu'il s'était tracassé au sujet de Soeusœur). Bébé dormait aussi, mais mal à l'aise, en gémissant et en s'agitant ; le clair de lune tombait directement sur son berceau, par-dessous un store qui s'était relevé en sifflant, sans intervention humaine ou féline. Gummitch montait la garde sous le berceau, les yeux fermés, mais projetant son esprit furieusement agité dans toutes les régions de la maison, s'aventurant même de temps en temps dans le monde extérieur. Impossible de penser à dormir, cette nuit entre les nuits.

Alors soudain, il perçut des pas, des pas si légers qu'ils devaient être, pensa-t-il, ceux de Cléopâtre.

Non, plus légers encore, si légers qu'ils auraient pu être ceux du Double de Gummitch enfin échappé au monde du miroir et s'approchant de lui à pas de loup dans la maison obscure. La fourrure se hérissa tout le long de sa colonne vertébrale.

Alors, en quête d'une proie, Soeusœur pénétra dans la nursery. Elle semblait svelte comme une princesse égyptienne dans sa longue et mince chemise de nuit jaune, et aussi sûre d'elle-même, mais elle avait tout du chat également, depuis les yeux profonds jusqu'aux délicates dents pointues légèrement découvertes ; un seul regard sur elle aurait suffi pour précipiter Kitty-Viens-Là vers le numéro de téléphone qu'elle gardait caché, celui du spécialiste ; et Gummitch réalisa qu'il assistait à une monstrueuse suspension des lois naturelles, puisque cet être pouvait encore exister un temps sans se couvrir de fourrure et changer ses pupilles rondes contre des fentes étroites.

Il recula dans le coin le plus sombre de la pièce en réprimant un grondement.

Sœusœur s'approcha du berceau et se pencha sur Bébé dans le clair de lune, évitant de le couvrir de son ombre. Elle le couva un moment du regard. Puis, doucement, elle se mit à lui écorcher la joue avec une longue épingle à chapeau, évitant l'œil, mais seulement de justesse. Bébé se réveilla, la vit, et ne pleura pas. Soeusœur continua son manège, toujours un peu plus profondément. Le clair de lune étincelait sur la tête de l'épingle.

Gummitch comprit qu'il se trouvait devant une abomination qu'il ne pourrait conjurer en galopant, ni même en crachant et en miaulant. Seule la magie pouvait combattre une manifestation d'un caractère aussi surnaturel. Et ce n'était pas le moment de penser aux conséquences, si clairement et amèrement qu'elles apparussent à un esprit lucide.

Il sauta sur l'autre bord du berceau, sans un bruit, et fixa ses yeux dorés sur ceux de Soeusœur, dans le clair de lune. Puis il avança droit sur son visage diabolique, à tout petits pas, se servant de sa connaissance extraordinaire des propriétés de l'espace pour *traverser la main et le bras qui le lardaient de coups d'épingle*. Lorsque le bout de son nez ne fut plus qu'à un centimètre du sien, ses yeux n'avaient pas cillé une fois et elle ne put détourner son regard. Alors, sans hésiter, il projeta son esprit dans le sien, et fit agir l'Enchantement du Miroir.

Le visage félin et terrifié de Soeusœur, éclairé par la lune, fut en quelque sorte la dernière chose que Gummitch, le vrai Gummitch-chaton, vit jamais en ce monde. Car l'instant suivant, il se sentit

englouti par l'odieuse brume obscure de l'esprit de Sœusœur, que le sien avait évincé. Au même moment, il entendit la petite fille hurler, très fort, mais plus distinctement encore : « Maman ! »

Ce cri aurait pu sortir Kitty-Viens-Là de sa tombe, sans parler de son sommeil, fût-il profond ou drogué. En quelques secondes, elle était dans la nursery, suivie de près par Brave-Viande-de-Cheval ; elle avait pris Sœusœur dans ses bras et la petite fille articulait encore et encore le mot merveilleux, miraculeusement suivi par l'ordre incontestable (Brave-Viande-de-Cheval l'entendit aussi) : « Prends-moi ! »

Alors Bébé osa enfin pleurer. On s'aperçut des écorchures de sa joue, et Gummitch, comme il avait su que cela arriverait, fut exilé au sous-sol au milieu des cris d'horreur et de dégoût – spécialement ceux de Kitty-Viens-Là.

Le petit chat ne leur en voulut pas. L'obscurité de l'esprit de Sœusœur qui le retenait à jamais prisonnier était dix fois plus profonde que celle de n'importe quel sous-sol ; elle avait englouti tous les tiroirs et les étiquettes des classeurs, effaçant à jamais l'image même de la première tasse de café et de la première parole.

Dans une dernière intuition, avant que l'aveuglement animal devienne complet, Gummitch réalisa que, hélas ! l'esprit n'est pas la conscience, et que l'on peut perdre l'un – par sacrifice – et rester accablé de la seconde.

Brave-Viande-de-Cheval avait vu l'aiguille à chapeau (qu'il avait vivement cachée à Kitty-Viens-Là) ; aussi savait-il que la situation n'était pas ce qu'elle semblait être et que, pour le moins, on avait fait de Gummitch un bouc émissaire. Son attitude était remplie d'excuses chaque fois qu'il apportait la pâtée au sous-sol, durant la période d'exil du petit chat. Bien que légère, c'était une consolation pour Gummitch. Il se disait, dans son nouveau raisonnement obscur et tâtonnant, qu'après tout le meilleur ami d'un chat est son homme.

De ce jour, l'évolution de Sœusœur ne s'arrêta plus. En deux mois, elle avait rattrapé trois ans de retard pour parler. Elle devint une petite fille remarquablement brillante, au pied léger, à l'humeur enjouée. Bien qu'elle ne le dît jamais à personne ses premiers souvenirs étaient la nursery au clair de lune et la face si proche de Gummitch. Tout ce qui précédait était d'un noir d'encre. Elle fut toujours très gentille envers Gummitch, mais en se tenant sur ses gardes. Elle ne put jamais supporter de jouer à « Je te tiens par la barbichette ».

Au bout de quelques semaines, Kitty-Viens-Là oublia ses peurs et

Gummitch eut de nouveau droit de cité dans la maison. Mais la transformation dont avait toujours parlé Brave-Viande-de-Cheval s'était alors entièrement accomplie. Gummitch n'était plus un chaton, mais un matou de forte carrure. Il n'était ni maussade ni hargneux, mais extrêmement digne. Il ressemblait toujours un peu à un vieux pirate méditant sur des trésors qu'il ne déterrerait pas ou des rivages aventureux qu'il n'atteindrait jamais. Et parfois, en regardant ses yeux jaunes, on sentait qu'il avait en lui toute la matière de *Regards en amande sur le monde* – trois ou quatre volumes pour le moins – mais qu'il ne l'écrirait jamais. Et quand on y pense, c'est naturel, puisque, comme Gummitch ne le savait que trop bien, son destin faisait de lui le seul chaton au monde qui ne fût pas devenu un homme.

Traduit par CATHERINE.

Space time for springers.

© Ballantine Books, 1958.

© Nouvelles Editions Opta, pour la traduction.

Ray Bradbury : YLLA

Bradbury a dépeint « sa » planète Mars bien avant que Mariner 4 n'en transmette les premières photographies rapprochées. Cependant, on savait alors déjà que la planète rouge née de sa plume n'avait pas grand-chose de commun avec celle dont les astronomes reconstituaient le signalement. Pour Bradbury, Mars était un reflet parfois poétisé de la Terre : le temps s'y comptait en mois, mais l'atmosphère y était suffisamment dense pour soutenir un attelage d'oiseaux. Dans ce reflet de la Terre, le rêve a bien entendu sa part. Et des pouvoirs parapsychiques peuvent se manifester chez les Martiens de ce rêve – ou dans les rêves de certains de ces Martiens.

ILS habitaient une maison en piliers de cristal sur la planète Mars, au bord d'une mer vide et, tous les matins, on pouvait voir Mrs. K. manger les fruits d'or qui poussaient aux murs de cristal, ou nettoyer la maison avec des poignées de poudre magnétique qui, après avoir attiré toute la poussière, s'envolait dans le vent chaud. L'après-midi, quand la mer fossile était chaude et inerte, les arbres à vin immobiles dans la cour, la lointaine petite ville martienne refermée sur elle-même et nul habitant ne mettant le nez dehors, on voyait Mr. K. lui-même, dans sa chambre, lire un livre de métal aux hiéroglyphes saillants qu'il effleurait de la main, comme on joue d'une harpe. Et, du livre, au toucher de ses doigts, s'élevait une voix chantante, une douce voix ancienne qui racontait des histoires évoquant le temps où la mer roulait des vapeurs rouges sur ses rives, où les ancêtres avaient jeté dans la bataille des nuées d'insectes métalliques et d'araignées électriques.

Il y avait vingt ans que Mr. et Mrs. K. vivaient au bord de la mer morte, et leurs aïeux avaient vécu dans la même maison qui tournait et suivait la courbe du soleil, comme un tournesol, depuis dix siècles. Mr. et Mrs. K. n'étaient pas vieux. Ils avaient la belle peau bronzée, les yeux comme des pièces d'or et la voix douce et musicale des vrais Martiens. Naguère, ils avaient aimé peindre des tableaux au feu chimique, nager dans les canaux aux saisons où les arbres à vin les remplissaient de liqueurs vertes, et bavarder jusqu'à l'aube près des portraits aux phosphorescences bleues dans le conversoir.

Ils n'étaient plus heureux.

Ce matin là, Mrs. K., debout entre les piliers, écoutait les sables du désert se consumer, fondre en cire jaune et ondoyer à l'horizon comme s'ils couraient.

Il allait se passer quelque chose.

Elle attendait.

Elle surveillait le ciel bleu de Mars comme si, d'une seconde à l'autre, il allait se ramasser sur lui-même, se contracter et projeter sur le sable quelque étincelant miracle.

Rien ne se passait.

Fatiguée d'attendre, elle se mit à marcher entre des piliers vaporeux. Une pluie fine jaillissant du sommet des minces colonnes rafraîchissait l'air brûlant et, doucement, l'aspergeait. Par les journées torrides, c'était comme une promenade à proximité d'une cascade.

Des filets d'eau fraîche luisaient sur le sol de la maison. Elle entendait non loin de là son mari qui jouait sans discontinuer de son livre ; ses doigts ne se lassaient jamais des vieilles romances. Silencieuse, elle souhaitait qu'un jour il passât de nouveau à la toucher et à la caresser comme une petite harpe, autant de temps qu'il en consacrait à ses livres impossibles. Mais non. Elle secoua la tête avec un haussement d'épaules plein d'indulgence. Ses paupières se refermèrent doucement sur ses yeux d'or.

Le mariage faisait les êtres vieux et routiniers avant l'âge. Elle se laissa aller au fond d'un siège qui s'incurva pour épouser ses formes avant même qu'elle ne fût installée. Elle ferma les yeux avec force. Elle était nerveuse.

Le rêve survint.

Ses doigts bronzés frémirent, ses mains s'élevèrent et se crispèrent dans le vide.

L'instant d'après, elle se dressait, haletante, éperdue. Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, comme s'attendant à une présence toute proche. Puis elle sembla déçue. L'espace entre les piliers était vide.

Son mari apparut dans la porte triangulaire.

« Tu as appelé ? demanda-t-il avec irritation.

– Non ! s'écria-t-elle.

– Il me semblait bien t'avoir entendue.

– Vraiment ? J'étais à moitié endormie et j'ai fait un rêve.

– En plein jour. Ça ne t'arrive pas souvent. »

Elle se redressa comme si son rêve l'avait frappée en plein visage.

« Bizarre, murmura-t-elle. Très bizarre, mon rêve.

– Oh ! »

Visiblement il n'avait qu'une envie : aller retrouver son livre.

« J'ai rêvé d'un homme.

– Un homme !

– Un homme très grand. Près d'un mètre quatre-vingt-cinq.

– Ridicule ; un géant, un géant monstrueux.

– Pourtant, dit-elle, cherchant ses mots. Il avait l'air normal. Malgré sa taille. Et il avait... oh ! je sais bien que tu vas me trouver stupide... Il avait les yeux *bleus* !

– Les yeux bleus ! Dieux ! s'exclama Mr. K. Qu'est-ce que tu rêveras la prochaine fois ? Je suppose qu'il avait les cheveux noirs ?

– Comment l'as-tu deviné ? » Elle était surexcitée.

« J'ai choisi la couleur la plus invraisemblable, répliqua-t-il froidement.

– C'est pourtant vrai. Ils étaient noirs ! Et il avait la peau très blanche ; oh ! il était tout à fait extraordinaire ! Avec un uniforme étrange. Il descendait du ciel et me parlait très aimablement. »

Elle se mit à sourire.

« Descendre du ciel, quelle sottise !

– Il arrivait dans un appareil en métal qui luisait dans le soleil. » Elle ferma les yeux pour en retrouver la forme.

« Je rêvais d'une chose brillante qui traversait le ciel ; c'était comme une pièce lancée en l'air ; tout à coup elle devenait énorme et se posait doucement sur le sol. Une espèce d'engin long, argenté, inconnu. Puis une porte s'ouvrait sur le côté de la machine et ce géant en sortait.

– Si tu travaillais un peu plus, tu ne ferais pas de ces rêves stupides.

– Mais j'étais très contente, répliqua-t-elle. Je ne me serais jamais cru autant d'imagination ; des cheveux noirs, des yeux bleus et une peau blanche ! Quel homme étrange... et pourtant si beau !

– Pour un peu, tu prendrais tes désirs pour des réalités.

– Comme tu es désagréable. Je ne l'ai pas inventé exprès. Et son image m'est venue à l'esprit pendant que je somnolais. C'était si inattendu, si différent de tout. Il me regardait et me disait : J'arrive de la troisième planète avec ma fusée. Je m'appelle Nathaniel York...

– Quel nom grotesque, c'est insensé !

– Naturellement que c'est insensé, puisque c'est un rêve, expliqua-t-elle avec douceur. Ensuite, il disait : C'est la première traversée intersidérale. Nous ne sommes que deux à bord de notre fusée, mon ami Bert et moi.

– Encore un autre nom grotesque.

– Et il disait : Nous venons d'une ville sur la *Terre* ; c'est le nom de notre planète. La *Terre*, c'est le mot qu'il a prononcé. Et il employait aussi une autre langue et pourtant je le comprenais. Dans ma tête. La télépathie, probablement. »

Mr. K. lui tourna le dos. Elle l'arrêta d'un mot :

« Yll ? dit-elle d'une voix calme. T'es-tu jamais demandé s'il y avait des êtres vivants sur la troisième planète ?

– La vie est impossible sur la troisième planète, fit le mari d'un ton patient. Nos savants ont dit et répété que leur atmosphère était beaucoup trop riche en oxygène !

– Mais ce serait tellement passionnant s'il y avait des habitants ? Et s'ils pouvaient circuler dans l'espace avec je ne sais quels appareils ?

– Je t'en prie, Ylla. Tu sais que je déteste ces crises de vague à lame. Continuons notre travail ! »

La journée finissait quand elle se mit à chantonner en déambulant au milieu des piliers chuchotant de pluie. Et le même air se répétait inlassablement.

« D'où sort cette chanson ? aboya finalement son mari en venant s'asseoir à la table de feu.

– Je ne sais pas. » Elle leva les yeux, interdite et posa une main sur sa bouche, l'air incrédule. Le soleil se couchait. La maison se refermait comme une énorme fleur avec le déclin de la lumière.

Un souffle de vent passa entre les piliers.

La nappe de lave argentée se mit à bouillonner sur la table de feu.

Le vent souleva les cheveux briques de Mrs. K. murmurant à ses oreilles. Debout, silencieuse, elle regardait les profondeurs lointaines et ternes de la mer, ses yeux d'or embués de larmes. Elle semblait évoquer des souvenirs anciens. « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment... » Elle chantait d'une voix douce et paisible. « Chagrin d'amour dure toute la vie. »

Elle fredonnait maintenant, agitant doucement les mains dans le vent, les yeux fermés. Puis elle acheva sa chanson. C'était une très

belle chanson.

« Je n'ai encore jamais entendu cet air-là. C'est toi qui l'as inventé ? demanda-t-il, l'œil inquisiteur.

– Non. Oui... Non ; je ne sais pas. » Elle hésitait, prise de panique. « Je ne comprends même pas les paroles. Elles sont dans une langue inconnue.

– Quelle langue ? »

L'esprit ailleurs, elle lâchait des morceaux de viande dans la lave en fusion.

« Je ne sais pas. »

L'instant d'après, elle retirait la viande et la lui servait, cuite, sur une assiette.

« C'est une espèce d'idée folle qui m'a traversé la tête, voilà tout... Je ne sais pas pourquoi. »

Il ne répondit pas. Il la regardait poser la viande dans la vasque de feu grésillante. Le soleil s'était couché. Lentement, très lentement, la nuit envahissait la pièce, noyant les piliers, les noyant tout deux, comme un vin noir déversé du plafond. Seule, la lueur de la lave argentée éclairait leurs visages.

Elle se remit à fredonner la chanson inconnue. Brusquement, il bondit de son siège et, furieux, quitta la pièce.

Plus tard, il termina seul son dîner. Puis il se leva, s'étira, regarda sa femme et suggéra en bâillant :

« Si on prenait les oiseaux de feu pour aller faire un tour en ville et voir un spectacle.

– Tu parles sérieusement ? dit-elle. Est-ce que tu te sens bien ?

– Je ne vois pas en quoi c'est tellement extraordinaire.

– Mais nous n'avons pas vu un seul spectacle depuis six mois !

– L'idée me paraît bonne.

– Tu es bien prévenant tout à coup.

– Oh ! je t'en prie, dit-il avec irritation, veux-tu y aller ou non ? »

Elle regarda le désert pâle. Les deux lunes jumelles se levaient. L'eau fraîche coulait sans bruit entre ses orteils.

Elle fut prise d'un tremblement presque imperceptible. Elle voulait rester là, assise, immobile, silencieuse jusqu'à ce que la chose se produisît, la chose attendue tout le jour, la chose qu'elle espérait

contre toute espérance. Des bribes de chanson lui traversèrent l'esprit.

« Je...

– Ça te fera du bien, dit-il, pressant. Allons, viens donc.

– Je suis fatiguée, dit-elle. Un autre soir.

– Voilà ton écharpe. » Il lui tendait un flacon. « Nous n'avons pas bougé depuis des mois.

– Sauf toi, deux fois par semaine à Xi, dit-elle, détournant les yeux.

– Les affaires, dit-il.

– Oh ? murmura-t-elle pour elle-même. »

Du flacon, un liquide s'écoula, s'étira en un brouillard bleu et s'enroula, ondoyant, autour de son cou.

Les oiseaux de feu attendaient, rutilants sur le doux sable frais comme un brasier de charbons. La nacelle blanche, attelée aux oiseaux par mille rubans verts, flottait sous la caresse du vent nocturne.

Ylla s'installa dans la nacelle et, sur un mot de son mari, les oiseaux embrasés s'élancèrent vers le ciel noir. Les rubans se tendirent, la nacelle décolla. Au-dessous, le sable glissa avec un crissement léger.

Les montagnes bleues défilaient, défilaient, laissant en arrière la maison, les piliers suintants, les fleurs en cage, les livres chantants, le sol aux ruisseaux murmurants.

Elle ne regardait pas son mari. Elle l'entendait crier des ordres aux oiseaux qui prenaient de la hauteur, comme un million d'étincelles, comme une gerbe de fusées orange lancées vers le ciel, tirant la nacelle comme un pétale de rose et brûlant dans le vent.

Elle ne regardait pas les squelettes géométriques des cités mortes s'étirer au-dessous d'eux, ni les anciens canaux vides et noyés de rêves.

Ils survolaient les fleuves et les lacs asséchés, comme une ombre de lune, comme une torche ardente.

Elle ne regardait que le ciel.

Son mari se mit à parler.

Elle regardait le ciel.

« Tu as entendu ce que j'ai dit ?

– Pardon ? »

Il soupira.

« Tu pourrais faire un peu attention.

– Je réfléchissais.

– Je n’ai jamais eu l’impression que la belle nature t’intéressait, mais le ciel a vraiment l’air de te fasciner ce soir.

– Il est très beau.

– Je me demandais... dit le mari lentement. J’ai envie d’appeler Huile ce soir. Je voudrais lui parler d’un séjour possible pour nous, oh ! huit jours, pas plus, dans les Montagnes Bleues. Ce n’est qu’une idée en l’air...

– Les Montagnes Bleues ! »

Une main sur le bord de la nacelle, elle se tourna vers lui avec vivacité.

« Oh ! c’est une simple suggestion.

– Quand veux-tu partir ? demanda-t-elle, tremblante.

– Je pensais que nous pourrions nous en aller demain matin. Tu vois d’ici, départ à la première heure, etc., dit-il négligemment.

– Mais nous ne partons jamais si tôt dans la saison !

– Une fois n’est pas coutume, je me disais... » Il sourit. » Ça nous ferait du bien de changer d’air. Le repos et la tranquillité. Tu sais. Au fait, tu n’as rien projeté de spécial ? Alors nous partons, d’accord ? »

Elle prit sa respiration, fit une pause et déclara :

« Non.

– Quoi ? » Son exclamation surprit les oiseaux. La nacelle fit un bond.

« Non, dit-elle d’une voix ferme. C’est décidé. Je ne pars pas. »

Il la regarda. Le silence s’établit entre eux ; elle lui tourna le dos.

Les oiseaux continuaient à voler, mille brandons lancés dans le vent.

A l’aube, le soleil, entre les piliers de cristal, se mit à dissiper le brouillard sur lequel Ylla demeurait étendue dans son sommeil. Toute la nuit, elle était restée en suspens au-dessus du sol, flottant sur le moelleux tapis de brume que diffusaient les murs dès qu’elle s’allongeait pour se reposer. Toute la nuit, elle avait dormi sur cette rivière muette, comme une barque sur un courant silencieux.

Maintenant, la brume s’estompait peu à peu en baissant de niveau. Enfin Ylla se trouva déposée sur le seuil de l’éveil.

Elle ouvrit les yeux.

Son mari, debout au-dessus d'elle, l'observait comme s'il était planté là depuis des heures.

Sans savoir pourquoi, elle se sentait incapable de le regarder en face.

« Tu as encore rêvé ! dit-il. Tu as parlé tout haut et tu m'as empêché de dormir. A mon avis, tu devrais absolument voir un docteur.

– Ce ne sera rien.

– Tu n'as pas arrêté de bavarder en dormant !

– Vraiment ? » Elle se redressa.

Le petit jour était froid dans la pièce. Toujours étendue, Ylla baignait dans une lueur grisâtre.

« De quoi as-tu rêvé ? »

Elle dut réfléchir un instant pour se souvenir.

« De cette machine. Elle arrivait encore une fois du ciel, et atterrissait. Le géant en sortait et venait me parler. Il plaisantait avec moi en riant. C'était très agréable. »

Mr. K. toucha l'un des piliers. Une fontaine d'eau chaude jaillit, embuée de vapeur, et chassa l'air froid.

Mr. K. demeurait impassible.

« Et alors, reprit sa femme, cet homme qui portait ce nom bizarre, Nathaniel York, me disait que j'étais belle et... et m'embrassait.

– Ha ! s'écria le mari se détournant avec violence, les mâchoires crispées.

– Ce n'est qu'un rêve, dit-elle, amusée.

– Alors, garde tes stupides rêves de jeune évaporée pour toi !

– Tu te conduis comme un enfant. » Elle se recoucha sur les dernières volutes de brume chimique. Puis après un moment, elle se mit à rire doucement.

« Il me revient d'autres détails de mon rêve, avoua-t-elle.

– Alors, raconte-moi... mais raconte !

– Yll, quel sale caractère tu as.

– Dis-le-moi tout de suite, exigea-t-il. Tu n'as pas le droit de me cacher quoi que ce soit. »

L'air sombre, les traits tendus, il se dressait au-dessus d'elle.

« Je ne t'ai jamais vu dans cet état, dit-elle, mi-choquée, mi-intéressée. Tout simplement, ce Nathaniel York me disait... enfin il me disait qu'il allait me prendre dans sa fusée, repartir dans le ciel et me

ramener sur sa planète. C'est ridicule, voilà tout.

– Ridicule, par exemple ! » Il hurlait presque. « Tu aurais dû t'entendre le cajoler, lui parler, chanter avec lui..., toute la nuit ; Dieux ! oui, tu aurais vraiment dû t'entendre !

– Yll !

– Quand doit-il atterrir ? Quand arrive-t-il avec son foutu engin ?

– Yll, ne crie pas si fort.

– Je crierai si ça me plaît ! » Il se pencha sur elle, le buste raide.

« Et dans ce rêve... » Il lui saisit le poignet. « Est-ce que la fusée n'atterrissait pas dans la vallée verte, hein ? Réponds-moi !

– Mais... oui.

– Et il arrivait cet après-midi, c'est bien ça ?

– Oui, oui, je crois, oui, mais seulement en rêve.

– Bon. » Il rejeta brusquement sa main. « Tu fais bien de ne pas mentir ! J'ai entendu tout ce que tu as raconté en dormant. Tu as même parlé de la vallée et de l'heure. »

Le souffle précipité, il marchait entre les piliers comme un homme aveuglé par un éclair.

Lentement, il reprit son calme. Elle le regardait comme s'il était devenu fou. Finalement, elle se leva et s'approcha de lui.

« Yll ! murmura-t-elle.

– Je vais très bien !

– Tu es malade ?

– Non. » Il eut un sourire las. « Je suis puéril, c'est tout. Pardonne-moi, ma chérie. » Il lui donna une tape maladroite. « Trop de travail ces temps-ci, excuse-moi. Je crois que je vais m'étendre un peu.

– Tu étais si énervé.

– Ça va maintenant. Ça va très bien. » Il soupira.

« N'en parlons plus. A propos, on m'en a raconté une bien bonne sur Uel hier, je voulais te raconter ça. Si tu préparais le petit déjeuner, pendant ce temps je te dirais l'histoire ; et ne parlons plus de cet incident.

– Ce n'était qu'un rêve.

– Mais oui, bien sûr. » Il l'embrassa sur la joue avec un geste machinal.

« Un simple rêve. »

A midi, le soleil était haut et brûlant et les montagnes vibraient dans la lumière.

« Tu ne vas pas en ville ? demanda Ylla.

– En ville ? » Il souleva légèrement les sourcils.

« C'est le jour où tu as l'habitude d'y aller. »

Elle rajusta une fleur en cage sur son piédestal.

Les fleurs s'agitèrent, ouvrant leurs avides bouches jaunes. Il ferma son livre.

« Non. Il fait trop chaud et il est trop tard.

– Oh ! » Elle acheva ses arrangements et se dirigea vers la porte.

« Bon. Je m'absente un moment.

– Une minute ! Où vas-tu ? »

Elle avait franchi le seuil d'un pas vif.

« Je vais voir Pao. Elle m'a invitée.

– Aujourd'hui ?

– Je ne l'ai pas vue depuis longtemps. C'est tout près d'ici.

– Dans la vallée verte, si je ne me trompe ?

– Oui, c'est à deux pas, juste un petit tour. Je pensais... »

Elle hâta le pas.

« Je suis désolé, absolument désolé », dit-il courant pour la rattraper. Il semblait très contrarié de son oubli.

« Ça m'était complètement sorti de l'esprit. J'ai invité le docteur Nlle pour cet après-midi.

– Le docteur Nlle ! » Elle revenait vers la porte.

Il la prit par le coude et l'attira à l'intérieur.

« Oui.

– Mais Pao...

– Pao peut attendre, Ylla. Nous devons recevoir Nlle.

– Mais quelques minutes...

– Non, Ylla.

– Non ? »

Il secoua la tête.

« Non. D'ailleurs, à pied, c'est très loin, chez Pao. Il faut traverser

toute la vallée verte, passer le grand canal et descendre, c'est bien ça ? Et il fera très, très chaud. De plus, le docteur Nlle sera ravi de te voir. Alors ? »

Elle ne répondit pas. Elle voulait se sauver en courant. Elle avait envie de pleurer. Mais elle s'assit simplement sur son siège, tournant lentement ses doigts en les regardant d'un œil vide, l'air prise au piège.

« Ylla ? murmura-t-il. Tu resteras ici, n'est-ce pas ?

– Oui, dit-elle au bout d'un long moment. Je resterai ici.

– Tout l'après-midi ?

– Tout l'après-midi », dit-elle d'une voix morne.

Vers la fin de la journée, le docteur Nlle n'était pas encore apparu. Le mari d'Ylla ne semblait pas autrement surpris. Quand il fut vraiment très tard, il marmonna quelque chose, alla vers un placard et en sortit une arme d'aspect sinistre : un long tube jaunâtre muni d'une gâchette et, à son extrémité, d'une sorte de soufflet.

Il se retourna. Sur son visage était ajusté un masque de métal argenté, inexpressif, le masque qu'il portait toujours quand il voulait cacher ses sentiments, le masque qui épousait si étroitement les lignes de ses joues plates, de son menton et de son front.

Le masque luisait et il examinait l'arme menaçante qu'il tenait à la main.

Elle bourdonnait sans discontinuer, d'un bourdonnement d'insecte. Par le tube, des essaims d'abeilles dorées pouvaient être projetés au-dehors avec un sifflement strident.

D'horribles abeilles dorées qui piquaient, empoisonnaient et tombaient mortes sur le sable comme des graines.

« Où vas-tu ? demanda-t-elle.

– Quoi ? » Il écoutait le bourdonnement féroce dans le soufflet.

« Si le docteur Nlle est en retard, je veux bien être pendu si je l'attends. Je vais faire un petit tour de chasse. Tu ne bouges pas d'ici, c'est entendu ? »

La masque d'argent reluisait.

« Oui.

– Et dis au docteur Nlle que je vais revenir. Je vais juste chasser un petit moment. »

La porte triangulaire se referma. Les pas d'Yll décrurent le long de

la colline. Elle le regarda s'éloigner dans le soleil jusqu'à ce qu'il eût disparu. Puis elle reprit ses occupations avec les poussières magnétiques et les fruits qu'il fallait cueillir aux murs de cristal.

Elle travaillait avec énergie et application, mais à l'improviste, une sorte d'engourdissement s'empara d'elle et elle se surprit à chanter cette étrange et si belle chanson eu regardant le ciel au-delà des piliers de cristal.

Puis elle retint son souffle et debout, immobile, elle attendit.

Cela se rapprochait.

Cela pouvait se produire d'un instant à l'autre. On eût dit l'attente d'une tempête imminente, dans le silence précurseur. L'atmosphère s'appesantit par degrés tandis que le climat nouveau envahit le ciel avec ses sautes de vent, ses ombres et ses nuées. Alors la pression s'accroît sur les tympanes et l'on reste suspendu dans l'attente de l'orage à venir. On commence à trembler. Le ciel se plombe et s'assombrit ; les nuages s'épaississent ; les montagnes prennent la couleur du fer. Les fleurs en cage émettent de légers soupirs avant-coureurs. On sent ses cheveux s'agiter doucement. Quelque part dans la maison, l'horloge chantante annonce : Attention, attention, attention... d'une voix ténue, comme des gouttes d'eau tombant sur du velours.

Puis, c'est l'orage. L'illumination électrique, l'écroulement des sombres cataractes, le tonnerre roulant dans la nuit qui se referme, pour toujours.

Elle ressentait tout cela à ce moment précis.

Une tempête s'amassait, et, pourtant, le ciel était clair ; les éclairs allaient le sillonner, pourtant il n'y avait pas un nuage, Ylla marchait dans la maison d'été. La foudre allait tomber d'un instant à l'autre. Le tonnerre claquerait, il y aurait un nuage de fumée, un silence, des pas dans l'allée, un coup frappé à la porte de cristal et elle se précipiterait pour ouvrir.

« Pauvre folle ! dit-elle, se gourmandant. Pourquoi laisser ta cervelle oisive inventer ces chimères ? »

Alors, la chose se produisit.

Une chaleur d'incendie traversa l'atmosphère ; un son modulé, rugissant, et, dans le ciel, un reflet métallique.

Ylla poussa un cri.

Elle bondit entre les piliers et ouvrit une porte toute grande. Elle regarda les montagnes. Mais il n'y avait plus rien.

Elle était sur le point de descendre en courant la colline quand elle

se ravisa.

Elle devait rester là sans bouger, n'aller nulle part. Le docteur allait lui rendre visite et son mari serait furieux si elle se sauvait.

Elle attendait sur le seuil, haletante, la main tendue.

Elle s'efforça de scruter la vallée verte, mais ne vit rien.

« Sotte créature. » Elle rentra. « Toi et ton imagination, pensa-t-elle. Ce n'était rien qu'un oiseau, une feuille, le vent, ou un poisson dans le canal. Assieds-toi. Détends-toi. »

Elle s'assit.

Une détonation retentit.

Sèche, très nette. L'horrible arme aux insectes.

Elle eut un violent sursaut. Un coup. Il venait de très loin. Les foudroyantes petites abeilles. Un coup. Puis un second coup, précis et froid, lointain.

Elle tressaillit de nouveau, et, sans raison définie, se dressa et se mit à hurler, hurler, comme si elle n'allait plus jamais s'arrêter.

Elle traversa la maison en courant et, une fois de plus, ouvrit grande la porte.

Les échos mouraient peu à peu.

Puis se turent.

Elle attendit dans la cour, blême, pendant cinq minutes.

Enfin, à pas lents, la tête basse, elle revint entre les piliers, effleurant les objets de la main, les lèvres tremblantes, puis alla s'asseoir dans la chambre aux vins que gagnait la pénombre et attendit. Elle se mit à essuyer un verre d'ambre avec le bout de son écharpe.

A quelque distance, s'éleva un bruit de pas, crissant sur le gravier fin.

Elle se releva et s'immobilisa au milieu de la pièce silencieuse. Le verre glissa de ses mains et se brisa en éclats.

Les pas hésitèrent devant la porte d'entrée. Fallait-il parler ? Fallait-il crier « Entrez, oh ! entrez. » ?

Elle s'avança en hésitant.

Les pas montèrent la rampe. Une main fit tourner le bouton de la porte.

Les yeux fixés sur la porte, elle sourit. La porte s'ouvrit. Elle cessa de sourire.

C'était son mari. Son masque d'argent luisait d'un éclat sombre.

Il pénétra dans la pièce et contempla Ylla un instant. Puis il déclencha l'ouverture du fusil à soufflet, en fit tomber deux abeilles mortes, les écouta cracher en heurtant le sol, les piétina et déposa son arme vide dans un coin, tandis qu'Ylla, courbée en deux, s'efforçait, sans y parvenir, de ramasser les débris de verre.

« Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-elle.

– Rien, dit-il le dos tourné, ôtant son masque.

– Mais ton fusil... Je t'ai entendu tirer... Deux fois.

– Je chassais, voilà tout. De temps en temps, ça fait plaisir. Le docteur Nlle est arrivé ?

– Non.

– Voyons... au fait. » Il fit claquer ses doigts, l'air dégoûté. « Mais oui, ça me revient. C'est demain après-midi qu'il devait venir. Je suis vraiment trop bête. »

Ils se mirent à table. Elle regardait sa nourriture sans y toucher.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il sans lever les yeux de la lave bouillonnante où il plongeait sa viande.

– Je ne sais pas. Je n'ai pas faim.

– Pourquoi donc ?

– Je ne sais pas. C'est comme ça. »

Le vent se levait, haut dans le ciel. Le soleil se couchait. La pièce lui sembla très petite et soudain glaciale.

« J'essayais de me souvenir, dit-elle dans le silence, regardant son mari, distant, rigide, avec ses yeux d'or.

– Te souvenir de quoi ? dit-il, sirotant son vin.

– Cette chanson. Cette si belle chanson. »

Elle ferma les yeux et fredonna, mais ce n'était pas l'air.

« Je l'ai oubliée. Et pourtant, je ne voulais justement pas l'oublier. J'aurais voulu me la rappeler toute ma vie. »

Elle agita les mains comme si le rythme de ses mouvements risquait de lui faire retrouver la mélodie. Puis elle se renversa en arrière sur son siège.

« Je ne peux pas. » Et elle se mit à pleurer.

« Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas. Je ne sais pas, mais je n'y peux rien. Je suis triste sans raison. Je pleure sans raison, mais je pleure. »

Elle. se tenait la tête dans les mains ; ses épaules étaient secouées de mouvements convulsifs.

« Demain, ce sera passé », dit-il.

Elle ne leva pas les yeux vers lui.

Elle ne voyait que le désert vide, les étoiles qui commençaient à scintiller dans le ciel noir et, très loin, elle écoutait le murmure du vent qui se levait et le clapotis léger de l'eau dans les longs canaux.

Elle ferma les yeux, tremblante.

« Oui, dit-elle. Demain, ce sera passé. »

Traduit par HENRI ROBILLOT.

Ylla.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Éditions Denoël, 1955, pour la traduction.

John Brunner : LE DERNIER HOMME SEUL

La recherche de l'immortalité apparaît fréquemment dans les mythologies. La recherche peut être fructueuse. Mais en général le héros qui a découvert l'agent de l'immortalité ou qui en a reçu le don, Gilgamesh ou Achille, perd cet agent ou est frappé là où le don n'agit pas. Le désir de survivre, de retarder et si possible de supprimer l'instant du grand départ, persiste à travers les siècles et les civilisations. Mais imaginons que l'on puisse assurer la transmission de notre moi psychique, en faire une sorte d'héritage qui reviendrait à quelqu'un que nous aurions choisi préalablement grâce à une télépathie électronique convenablement réglée de notre vivant. Imaginons que nous puissions de même assurer la survie psychique d'êtres chers, qui deviendraient littéralement une partie de nous-mêmes s'ils venaient à mourir avant nous.

ON ne vous voit plus souvent, Mr. Haie, dit Geraghty en posant ma commande devant moi.

– Ça doit faire dix-huit mois, dis-je. Mais ma femme est en voyage, et je suis venu faire un tour pour me rappeler le bon vieux temps. »

Regardant le long comptoir et les tables placées contre le mur, j'ajoutai :

« Il semble que vous ne voyez plus grand monde, en fait. Je n'ai jamais vu le bar aussi vide à cette heure de la soirée. Vous prenez quelque chose ?

– Un soda, si cela ne vous fait rien, Mr. Haie, et merci beaucoup. »

Il sortit une bouteille et se versa le liquide gazeux. Il ne buvait rien de plus fort que de la bière, et encore, rarement.

« Les choses ont bien changé, reprit-il. Vous savez pourquoi, évidemment. »

Je secouai la tête.

« Le Contact, bien sûr. Exactement comme ça a changé tout le reste. »

Je le fixai un moment, puis dis en étouffant un rire :

« Eh bien... Je savais que cela avait frappé un tas d'activités, les églises en particulier. Mais je n'aurais jamais cru que cela vous toucherait.

– Que si ! »

Il se percha sur un tabouret, de l'autre côté du bar. C'était nouveau, cela. Du temps où je venais régulièrement, un an et demi plus tôt, il n'aurait pas eu le temps de s'asseoir une minute de toute la soirée ; à l'heure de la fermeture, il ne tenait plus sur ses jambes.

« Voilà comment je vois les choses, reprit-il. Le Contact a rendu les gens plus prudents dans certains domaines, et moins dans d'autres. En tout cas, ça a supprimé un tas de raisons pour lesquelles les gens fréquentaient les bars et buvaient. Vous savez comment c'était. Un patron de bar, c'était en quelque sorte une oreille compatissante, à titre professionnel, un gars à qui vous pouviez raconter vos ennuis. Après l'arrivée du Contact, ça n'a pas tardé à disparaître. Je connais un barman au cœur tendre qui avait continué pareil après Contact. Il en avait plein jusque-là (il leva sa main au-dessus de sa tête) de mecs solitaires – et de filles aussi.

– Risque professionnel ! fis-je.

– Oh ! ça n'a pas duré longtemps. Un jour, il a commencé à se demander ce que ça deviendrait s'ils venaient tous s'installer en lui pour de bon, alors il les a tous fait effacer et a recommencé avec des gens qu'il choisissait lui-même, comme tout le monde. Après ça, c'était fini. Les gens ne viennent plus vous raconter leurs ennuis. Ils n'en éprouvent plus le besoin. Et l'autre raison majeure pour laquelle les gens allaient dans les bars – trouver de la compagnie, faire des rencontres -, elle a disparu aussi. Maintenant que les gens savent qu'ils n'ont plus besoin d'avoir peur de la solitude ultime, ça les rend plus calmes et surtout plus indépendants. Quant à moi, je suis en train de chercher un autre job. Les bars ferment les uns après les autres.

– Vous feriez un bon consultant pour Contact », dis-je en ne plaisantant qu'à moitié.

Il ne le prit d'ailleurs pas pour une plaisanterie :

« J'y ai songé, répondit-il avec sérieux. C'est pas impossible. Pas impossible du tout. »

Je regardai de nouveau autour de moi. Maintenant que Geraghty avait mis le doigt dessus, je me figurais assez bien ce qui s'était passé. Mon propre cas en était une bonne illustration, même s'il ne s'en était pas encore rendu compte. Moi aussi, j'avais raconté mes ennuis à des patrons de bar dans le temps, et j'étais allé dans des cafés pour fuir la solitude. Contact avait commencé il y avait quelque trois ans et il y

avait environ deux ans, cela avait vraiment démarré : tout le monde, mais absolument tout le monde avait fait la queue pour être traité ; quelques mois après, j'avais cessé de venir ici, où dans le temps on aurait pu croire que je faisais partie du mobilier. Cela ne m'avait pas fait réfléchir ; j'attribuais ça au fait que j'étais marié, que je comptais avoir des enfants et que je dépensais mon argent autrement.

Mais ce n'était pas cela. La vraie raison, c'était que je n'en ressentais plus le besoin.

Derrière le bar, il y avait un miroir à la mode ancienne et dans ce miroir, je pouvais voir quelques-unes des tables. Une seule était occupée, par un couple. L'homme ne sortait pas de l'ordinaire, mais la fille – non, la femme – retint mon attention. Elle n'était plus tellement jeune, la quarantaine peut-être, mais elle avait quelque chose.

Elle était bien faite, certes, mais cela venait surtout de son visage. Elle était mince, avec une bouche très expressive et, autour des yeux, les fines rides de ceux qui aiment rire. Elle prenait visiblement plaisir à la conversation. Elle était agréable à regarder, et je ne la quittai pas des yeux tandis que Geraghty poursuivait :

« Comme je disais, ça rend les gens à la fois plus prudents et moins prudents. Ils font davantage attention à la façon dont ils traitent les autres, parce que s'ils se conduisent mal, leurs propres Contacts risquent de les effacer, et que deviendraient-ils, alors ? Mais ils prennent moins garde à eux-mêmes, parce qu'ils n'ont plus tellement peur de mourir. Ils savent que si ça se passe vite, sans douleur, leur esprit sera simplement brouillé et confus, puis se reprendra pour se fondre en quelqu'un d'autre. Pas de rupture brutale, pas de cessation. Avez-vous déjà accueilli quelqu'un, Mr. Haie ?

– Oui, effectivement. J'ai accueilli mon père, il y a environ un an.

– Et ça a marché ?

– Comme sur des roulettes. Au début, c'était déconcertant, comme d'avoir une démangeaison qu'on ne peut pas gratter, mais ça a passé au bout de deux ou trois mois ; il s'est tout simplement intégré, et voilà. »

J'y repensai un moment, en particulier à la curieuse sensation que me procurait le fait de me souvenir de quoi j'avais l'air dans mon berceau, vu de l'extérieur, et autres détails dans ce genre. Mais c'était également réconfortant dans un sens, et de toute façon, aucune méprise n'était possible. Les souvenirs qui affluaient lorsqu'un Contact était accompli avaient toujours une sorte d'aura indéfinissable qui permettait de les identifier et d'éviter toute confusion mentale.

« Et vous ? demandai-je.

– Ouais. Un gars que j'avais connu à l'armée. Il a eu un accident de voiture il y a tout juste quelques semaines. Le pauvre type a survécu dix jours avec une colonne vertébrale fracturée, – dix jours d'enfer. Il était dans un sale état quand il est arrivé. Cette douleur... c'était terrible !

– Vous devriez écrire à votre député, pour faire passer cette nouvelle loi. Vous en avez entendu parler ?

– Laquelle ?

– Légaliser l'euthanasie lorsque le gars a un Contact valide. Tout le monde en a un maintenant, alors pourquoi pas ?

– Oui, j'en avais entendu parler, dit Geraghty d'un air songeur. Ça ne me plaisait pas tellement. Mais depuis que j'ai accueilli mon pote et ses souvenirs de ce qu'il a subi, je crois bien que j'ai changé d'avis. Je vais faire ce que vous m'avez conseillé. »

Nous restâmes silencieux un moment, pensant à ce que le Contact avait fait pour le monde. Geraghty avait dit que la loi sur l'euthanasie ne lui disait d'abord rien de bon – au début, beaucoup de gens avaient la même attitude à l'égard du Contact. Par la suite, nous avons vu tout ce qu'il pouvait faire, et avons eu le temps d'y réfléchir ; aujourd'hui, je me demande comment j'ai fait pour m'en passer si longtemps. Il m'est impossible de m'imaginer dans un monde où quand on mourait, c'était la fin. Quelle épouvante !

Grâce au Contact, ce problème a été résolu. On meurt comme on change de voiture. L'esprit se trouble, on perd peut-être conscience, mais en sachant qu'on se réveillera, pour ainsi dire, en voyant le monde par les yeux d'une personne avec laquelle on a le Contact. Vous ne prenez plus les décisions, mais il ou elle possède votre mémoire ; vous mettez deux à trois mois à vous adapter à votre partenaire, et puis, clic, la fusion s'accomplit. Pas d'interruption : un processus harmonieux et sans douleur, aboutissant à une nouvelle période de vie sous la forme d'une personne qui n'est ni vous, ni l'autre, mais un produit des deux.

Pour le receveur, comme je le savais par expérience, c'était tout au plus gênant, et qu'est-ce qu'un petit inconfort quand c'est pour quelqu'un que l'on estime ou que l'on aime !

En repensant à ce qu'était la vie avant le Contact, je ne pouvais me retenir de frissonner. Je demandai à Geraghty de me resservir, un double, cette fois. Il y avait longtemps que je n'avais pas bu autant.

Je bavardais avec Geraghty depuis environ une heure, et j'en étais à mon troisième ou quatrième verre, lorsque la porte s'ouvrit et qu'un type entra. Il était de taille moyenne, d'aspect assez commun, plutôt

bien habillé ; n'était l'expression de son visage, je ne l'aurais même pas regardé. Il avait l'air à la fois tellement malheureux et tellement en colère que je n'en croyais pas mes yeux. Il se dirigea vers la table où étaient assis l'homme et la femme et se planta face à eux. Le sourire quitta instantanément le visage de la femme que j'avais remarquée tout à l'heure, et son compagnon se redressa, visiblement alarmé.

« Des ennuis en perspective, me murmura Geraghty. Ça fait au moins un an que je n'ai pas eu de bagarre ici, mais je n'ai pas oublié les signes. »

Il descendit de son tabouret et se dirigea vers le bout du comptoir, prêt à intervenir si besoin était.

Me tournant de côté, j'essayai de suivre la conversation ; d'après ce que j'en percevais, elle se déroulait à peu près comme suit :

« Tu m'as effacé, Mary ! disait le type au visage malheureux. C'est vrai, n'est-ce pas ?

– Un moment, vous ! intervint l'homme. Ce qu'elle fait ne regarde qu'elle.

– Taisez-vous, vous, dit le nouveau venu. Alors, Mary ? L'as-tu fait ou non ?

– Oui, Mack, je l'ai fait. Sam n'y est pour rien. C'était entièrement mon idée – et ta faute. »

Je ne pouvais pas voir le visage de Mack, mais son corps se tendit et il avança les bras comme pour tirer Mary de son siège. Sam – si c'était bien lui l'homme assis en face d'elle – lui empoigna le bras et se mit à l'insulter.

Ce fut alors que Geraghty intervint, leur ordonnant de laisser tomber. Ils obéirent à contrecœur ; Mary et Sam vidèrent leurs verres et s'en allèrent. Mack les suivit d'un regard furieux, puis vint s'installer au bar, juste à côté de moi, et commanda un rye.

« Pouvez me donner la bouteille, j'en aurai b'soin. »

Sa voix était rude et amère ; je me rendis compte qu'il y avait des mois que je n'avais plus entendu ce ton-là. Je devais avoir l'air intrigué ; toujours est-il que, se tournant vers moi, il vit que je le regardais, et m'adressa la parole :

« Vous savez à propos de quoi c'était, tout ça ? »

Je haussai les épaules : « Votre amie vous a lâché ? suggérerai-je.

– Bien pire que ça. C'est pas une fille perdue, mais un démon sans cœur. »

Il avala d'un trait le premier verre qu'il s'était versé. Geraghty s'était ostensiblement éloigné et lavait des verres. Il ne tenait sans doute plus à entendre les gens raconter leurs ennuis, et je ne le blâmais pas.

« Elle n'en avait pourtant pas l'air, dis-je sur un ton qui se voulait indifférent.

– Non, hein ? »

Il vida son second verre, puis resta un bon moment sans bouger, à contempler le verre vide qu'il tenait entre les mains.

« Je suppose que vous avez des Contacts ? » me demanda-t-il soudain. C'était une question pour le moins bizarre, mais, pris par surprise, je répondis automatiquement :

« Oui, bien sûr !

– Eh bien, dit-il, pas moi. Je n'en ai pas, ou plutôt, je n'en ai plus. Au diable cette femme ! »

J'en avais froid dans le dos. S'il disait la vérité, il était... une sorte de fantôme en chair et en os ! Tous les gens que je connaissais avaient au moins un Contact ; moi-même, j'en avais trois. Ma femme et moi avions un mutuel, bien entendu, comme tous les couples mariés, et comme assurance pour le cas où nous trouverions la mort tous les deux, dans un accident de voiture par exemple, j'en avais un autre avec mon frère cadet Joe et un troisième avec un ancien camarade de lycée. Probablement, du moins : il y avait plusieurs mois que j'étais sans nouvelles de lui, et il m'avait peut-être effacé. Je pris mentalement note d'aller le voir et de maintenir des relations amicales.

J'examinai attentivement mon compagnon solitaire. Il s'appelait Mack – je l'avais entendu appeler par ce nom. Il avait sans doute une dizaine d'années de plus que moi, ce qui devait lui faire dans les quarante-cinq ans : largement assez vieux pour avoir des dizaines de possibilités de Contact. Il paraissait parfaitement normal, mis à part son air intensément malheureux – et s'il n'avait réellement pas de Contacts du tout, il était étonnant qu'il n'ait l'air que malheureux, et non terrorisé.

« Est-ce que... euh, Mary savait qu'elle était votre seul Contact ?

– Et comment ! C'est bien pourquoi elle a fait ça sans me le dire. »

Mack se reversa du rye et approcha la bouteille de mon verre ; j'allais refuser, mais si personne ne lui tenait compagnie, le pauvre diable allait sans doute la vider tout seul, puis sortir ivre-mort et peut-être bien se faire écraser par une voiture. Il me faisait réellement de.

la peine. Il en aurait fait à n'importe qui.

« Comment vous en êtes-vous aperçu ?

– Eh bien... elle n'était pas là ce soir ; j'étais allé voir chez elle, où quelqu'un, m'a dit qu'elle était sortie avec Sam, et c'est en général ici qu'il l'emmène. Et elle était bien là, et quand je l'ai mise au pied du mur, elle a avoué. Heureusement que le patron du bar est intervenu, sans ça je ne sais pas ce que je lui aurais fait.

– Mais comment se fait-il qu'elle était la seule ? lui demandai-je. Vous n'avez donc pas d'amis ? »

Cela ouvrit les vannes. Le pauvre gars – il s'appelait Mack Wilson – était un orphelin qui avait été élevé dans une institution qu'il haïssait ; il se sauva et fut mis en maison de correction pour un petit vol sans importance, et ce n'était bien entendu pas mieux ; lorsqu'il fut en âge de gagner sa vie, il était devenu aigri ; il avait fait tout son possible, mais il ne savait pas comment s'y prendre, car il ne l'avait jamais appris : quelque part en cours de route, les choses avaient mal tourné, et il ne savait pas se faire d'amis.

Quand il m'eut tout raconté, j'eus vraiment pitié de lui. J'avais presque honte en comparant sa solitude avec ma propre situation. Le whisky y était peut-être pour quelque chose, mais je ne crois pas. J'avais envie de pleurer, et ça ne me paraissait même pas stupide.

Vers les dix heures, dix heures et demie, la bouteille presque vide, il abattit sa main sur le comptoir et se mit en demeure de descendre de son tabouret. Comme il vacillait dangereusement, je voulus l'aider, mais il me repoussa.

« Faut que je rentre, dit-il avec fatalisme. Si j'y arrive. Si je me fais pas écraser par un trompe-la-mort qui se fiche d'avoir un accident parce qu'il a des Contacts à la pelle... »

Il avait parfaitement raison : c'était là le hic. « Vous ne croyez pas que vous feriez mieux de vous dessoûler un peu, d'abord ?

– Comment voulez-vous que je m'endorme, si je ne suis pas bourré ? » rétorqua-t-il. Là aussi, il avait probablement raison. « Vous pouvez pas savoir ce que c'est, poursuivit-il, d'être allongé dans le noir, les yeux grands ouverts, sans un Contact au monde. L'univers entier devient sombre, haïssable et hostile...

– Mon Dieu ! » soupirai-je, sentant cette fois mon cœur se serrer pour de bon.

Une lueur d'espoir apparut soudain dans son regard : « Je pense que vous ne... Non, ce ne serait pas juste. N'en parlons plus. »

Je le pressai de parler ; cela faisait du bien de voir une trace

d'espoir sur ce visage-là. Après avoir hésité un peu, il se décida :

« Vous n'accepteriez pas de faire un Contact avec moi ? Juste pour me permettre de franchir le cap, en attendant de persuader un de mes amis. Au travail, il y a des gars qui voudraient peut-être. Rien que pour quelques jours, c'est tout.

– « A cette heure ? » dis-je.

En fait, l'idée ne me plaisait pas tellement ; d'autre part, je savais que je m'en voudrais si je refusais.

« A l'aéroport La Guardia, il y a un service Contact ouvert toute la nuit, pour les gens qui en veulent un de plus en guise d'assurance avant de prendre l'avion. Nous pourrions y aller.

– Mais il faudra prendre un simple, pas un mutuel, dis-je. Je ne peux pas mettre les vingt-cinq dollars.

– Alors, vous acceptez ! » Il semblait ne pas en croire ses oreilles. Il s'empara de ma main et la secoua énergiquement ; après avoir payé l'addition, il m'entraîna dans la rue et trouva un taxi ; nous roulions vers l'aéroport avant que j'aie eu le temps de me rendre compte de ce qui m'arrivait.

A La Guardia, le conseiller tenta de me convaincre de prendre un mutuel – Mack avait offert de le payer – mais je ne céda pas. Je ne pense pas qu'il soit bon d'ajouter des Contacts à sa liste quand les autres sont de vrais amis. S'il m'arrivait quelque chose et que je sois recueilli par quelqu'un d'autre que ma femme, mon frère ou mon vieux copain de lycée, j'étais certain qu'ils en seraient tous très blessés. Comme il y avait pas mal de gens qui attendaient avant de prendre l'avion pour l'Europe, le conseiller n'insista pas trop.

J'ai toujours été stupéfait de la simplicité du processus du Contact. Trois minutes pour régler les appareils ; une ou deux minutes pour ajuster les casques sur nos têtes ; pas plus de quelques secondes pour un balayage complet, pendant lequel le cerveau vrombit de bribes de souvenirs sortis de nulle part, qui défilent comme un film dans le champ de la conscience... et c'est tout.

Le conseiller nous remit les certificats types avec une garantie valable cinq ans, et nous fit les recommandations d'usage concernant le renforcement pour tenir compte de l'évolution de la personnalité et des facteurs temporels et géographiques ; en cas de décès, transfert instantané, prévoir un délai d'ajustement ; si plus d'un Contact était disponible, il existait une certaine possibilité de choix, etc. Et voilà.

Je n'ai jamais compris selon quel principe le Contact fonctionne. Je sais que ça n'a été possible qu'après l'invention de l'électronique à molécules imprimées, qui donna à la mémoire des ordinateurs une

capacité égale, voire supérieure, à celle du cerveau humain. Je crois que ce qu'ils cherchaient, c'était la télépathie électronique ; ils trouvèrent un moyen de lire le contenu entier du cerveau et de le transférer dans une mémoire électronique. Je sais aussi que pour la télépathie, ça ne marcha pas – par contre, ils découvrirent l'immortalité.

En termes simples : la mort constitue pour la personnalité un choc suffisant pour la décider à bouger, à sortir d'elle-même. A ce moment-là, elle le désire désespérément. Et si, peu auparavant, cette personnalité a été, en quelque sorte, « montrée » à l'esprit d'une autre personne, elle possède un havre prêt à l'accueillir.

Ensuite, les explications devenaient trop complexes pour moi. Peu de gens y comprenaient quelque chose, d'ailleurs. Il y avait une question de résonance : peut-être l'esprit du receveur vibrait-il en sympathie avec celui de la personne qui était sur le point de mourir. Ce n'est peut-être pas tout à fait cela, mais cela donne une bonne idée de ce qui se passe ; ce qui est certain, en tout cas, c'est que cela fonctionne, et c'est le principal, non ?

Je mis plus longtemps que lui pour revenir à moi ; c'était un « simple », et son esprit était balayé, ce qui est rapide, tandis que le mien en recevait l'empreinte, ce qui prend un petit peu plus longtemps. Il parlait au conseiller, qui ne paraissait guère s'intéresser à ce qu'il disait, mais il insista pour qu'il lui donne une réponse – et le conseiller la lui donna au moment même où j'émergeais de mon casque :

« Non, il n'existe pas d'effet connu. Sobre ou ivre, le résultat est le même ! »

Tiens, je n'y avais jamais pensé – l'alcool pouvait-il nuire à la qualité du Contact ?

A propos d'alcool, d'ailleurs, j'avais pas mal bu – et j'en avais perdu l'habitude, mis à part une ou deux bières tous les trois mois. Au début, je me sentais merveilleusement bien, en partie à cause du whisky, et en partie *parce* que grâce à moi ce dernier homme seul n'était plus seul.

Ensuite, je perdis pied. Il faut dire que Mack avait emporté le restant de la bouteille, et insisté pour que nous buvions à notre amitié – ou quelque chose de ce genre. Je me souviens en tout cas qu'il avait appelé un taxi et donné mon adresse au chauffeur, que nous étions le lendemain matin, qu'il dormait sur une chaise-longue dans la salle de jeux, et qu'on sonnait avec insistance à la porte. Il faut dire que je n'ai pu mettre de l'ordre dans ces souvenirs qu'un peu plus tard.

Lorsque j'ouvris la porte, je me trouvais face à Mary. Vous vous souvenez : la femme qui avait effacé Mack, la veille.

Elle entra et poliment mais avec une détermination à laquelle je ne pus résister compte tenu de ma gueule de bois matinale, prit un siège et me dit de m'asseoir également.

« C'est vrai, ce que Mack m'a dit au téléphone ? » me demanda-t-elle de but en blanc.

Mon regard stupide ne reflétait que le vide de mon esprit.

« Vous auriez conclu un Contact avec lui ? expliqua-t-elle, excédée. Il m'a appelée à deux heures du matin et m'a tout raconté. J'avais envie de jeter le combiné par la fenêtre, mais je me suis forcée à l'écouter, et j'ai réussi à lui arracher votre nom et une partie de votre adresse – j'ai trouvé le reste dans – l'annuaire. Parce que je ne souhaite à personne d'avoir Mack sur le dos. A personne. »

A ce stade, mes idées commençaient à se remettre en place, mais je n'avais pas grand-chose à dire. Je la laissai donc continuer :

« J'ai lu une histoire, une fois. Je ne sais plus de qui elle est. Peut-être la connaissez-vous. Il s'agit d'un homme qui en avait sauvé un autre qui se noyait. Celui-ci était tellement reconnaissant qu'il lui fit des cadeaux, essaya de lui rendre des services ; il était devenu son plus grand ami, et ne le quittait plus d'un pas ; il s'installa même chez lui. Et un jour, le gars qui l'avait sauvé en eut assez et le poussa dans le fleuve d'où il l'avait tiré. Voilà : c'est le portrait tout craché de Mack Wilson. C'est pour cela qu'il a été effacé par tous ceux qu'il avait convaincus d'établir un Contact avec lui au cours des deux années écoulées. J'ai tenu le coup pendant près de trois mois, et si je ne me trompe pas, c'est le record. »

J'entendis une porte s'ouvrir, et Mack apparut, en bras de chemise ; sans doute avait-il été réveillé par la voix de Mary.

« Vous voyez ? dit-elle sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche. Il a déjà commencé.

– Toi ! s'exclama Mack. Tu n'en as donc pas fait assez ? » Se tournant vers moi, il poursuivit : « Non contente de m'effacer et de me laisser sans un Contact au monde, il faut qu'elle vienne ici pour essayer de vous pousser à faire de même ! Pouvez-vous imaginer une haine pareille ? »

Sur ces derniers mots, sa voix s'était brisée, et je vis qu'il avait les yeux emplis de vraies larmes.

« Ecoutez, dis-je après avoir mis un peu d'ordre dans mes idées. J'ai agi ainsi uniquement parce que je pense que, de nos jours, personne

ne devrait être sans Contact. Je l'ai fait uniquement pour aider Mack à passer un cap difficile. J'avais trop bu hier soir (je m'adressais avant tout à Mary) et il m'a ramené chez moi ; c'est pour cela qu'il est ici ce matin. Peu m'importe ce qu'il est ou ce qu'il a fait. J'ai moi-même des Contacts, et je ne sais pas ce que je deviendrais si je n'en avais pas, et jusqu'à ce que Mack arrange sa situation, peut-être avec un de ses camarades de travail, je me porte garant de lui. Voilà tout.

– Ça a commencé exactement pareil avec moi, dit Mary. Ensuite, il est venu s'installer dans mon appartement. Puis, il s'est mis à me suivre dans la rue pour s'assurer qu'il ne m'arriverait rien. C'est du moins ce qu'il prétendait.

– Imaginez ma situation s'il lui était arrivé quelque chose ! » protesta Mack.

Juste à ce moment, mon regard se porta sur l'horloge murale et je vis qu'il était midi. Je me levai d'un bond :

« Ciel ! Ma femme rentre à quatre heures avec les gosses, et je lui avais promis de faire de l'ordre dans l'appartement pendant leur absence.

– Je vais vous aider, dit Mack. Je vous dois bien ça ! »

Mary se leva. Elle me regarda avec la lassitude d'une personne qui a perdu tout espoir : « En tout cas, dit-elle, vous aurez été prévenu. »

Elle avait raison, à coup sûr. Et à coup sûr, Mack se révéla très précieux. Il faisait mieux le ménage que bien des femmes que je connais ; nous en eûmes jusqu'au moment où ma femme arriva avec les enfants, mais le résultat était parfait. Même ma femme en fut impressionnée. Comme il se faisait tard, elle insista pour que Mack reste dîner avec nous, et il sortit acheter quelques bouteilles de bière ; en les vidant, il raconta à ma femme dans quelle situation on l'avait mis, puis, vers neuf heures ou un peu plus tard, il dit qu'il voulait se coucher tôt parce qu'il travaillait le lendemain, et rentra chez lui.

Ce qui était formidable, compte tenu des circonstances. Je mis ce que Mary avait dit sur le compte de l'amertume d'une femme déçue, et eus même pitié d'elle. Elle ne m'avait pas paru amère, la première fois que je l'avais vue au bar.

Je ne commençai à comprendre que trois ou quatre jours plus tard. La mode était aux films pré-Contact ; je ne pensais pas que ça me ferait grand-chose de voir des soldats ou des malfaiteurs se tuer sans espoir de Contact, mais toutes ses amies avaient dit à ma femme qu'elle ne devait pas manquer cette étrange sensation.

Seulement, il y avait le problème des gosses. On ne pouvait guère y emmener des jumeaux de onze mois. Nous n'avions plus notre baby-

sitter habituelle, et personne d'autre ne semblait être libre ce soir-là.

J'essayai de la convaincre d'y aller seule, mais cela ne lui disait rien. Elle ne regardait d'ailleurs plus les programmes pré-Contact à la télé, ce qui semblait aller dans le même sens.

Nous avions donc décidé d'y renoncer, bien qu'elle fût visiblement déçue, lorsque Mack appela et, mis au courant du problème, s'offrit à garder les enfants.

Excellent ! nous dûmes-nous. Mack semblait compétent et était, de plus, enthousiaste à l'idée de nous rendre ce service. Nous pouvions donc sortir l'âme en paix, d'autant plus que les petits dormaient déjà à poings fermés.

Après avoir garé la voiture, nous continuâmes à pied jusqu'au cinéma. Nous étions largement à temps pour la deuxième séance, mais nous pressions le pas parce qu'avec la nuit tombante, il commençait à faire frais.

Soudain, ma femme jeta un coup d'œil derrière elle et s'arrêta pile. Un homme et un petit garçon qui nous suivaient de près lui rentrèrent dedans et je dus m'excuser avant de pouvoir demander à ma femme ce qui se passait.

« J'avais cru voir Mack nous suivre, m'expliqua-t-elle. C'est drôle...

– Très drôle, en effet. Et où l'as-tu vu ? »

Il y avait pas mal de gens sur le trottoir, dont plusieurs avaient l'allure générale de Mack et était habillés comme lui. Je le lui fis remarquer, et elle admit qu'elle avait pu se tromper, mais elle n'était visiblement pas convaincue.

Jusqu'au cinéma, nous avançâmes pour ainsi dire en crabe, car elle ne cessait de regarder derrière elle, au point que cela devenait embarrassant. Soudain, je crus comprendre la raison de son attitude :

« En fait, tu ne tiens pas tellement à y aller, hein ?

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Ça fait une semaine que j'en ai envie.

– Je ne pense pas que tu en aies réellement envie. Ton subconscient te joue des tours – il te fait croire que Mack nous suit, pour te donner une excuse de rentrer au lieu de voir ce film. Si tu n'y vas qu'à cause des potins de tes amies, qui ont réussi à te convaincre qu'il fallait le voir, mais qu'en fait ça ne te dit rien, rentrons, et voilà tout. »

Je vis à son expression que je ne me trompais pas entièrement. Mais elle secoua la tête : « Ne sois pas stupide. Que penserait Mack en nous voyant revenir ? Il s'imaginerait sûrement que nous n'avons pas confiance en lui. »

Nous sommes donc allés au cinéma, et avons vu le premier film, qui nous rappela sans pitié ce qu'était la vie – et, pire, la mort – en ces jours lointains d'il y a deux ou trois ans où le Contact n'existait pas. Lorsque les lumières se rallumèrent pour l'entracte, je me tournai vers ma femme. J'avais à peine commencé à lui faire part de mes impressions lorsque les mots me restèrent dans la gorge...

Mack était là, à tout juste deux rangées de nous.

J'étais sûr que c'était lui, et pas simplement quelqu'un qui lui ressemblait, à cause de la façon dont il relevait son col et détournait la tête pour que je ne le reconnaisse pas. Ma femme suivit mon regard, et devint blanche comme un linge. Dès qu'il vit que nous nous levions, il s'enfuit. Je le rattrapai trois rues plus loin, et le pris par le bras, l'obligeant à me faire face : « On peut savoir ce que ça signifie ? C'est vraiment le pire tour de cochon qu'on m'ait jamais joué ! »

Si quelque chose était arrivé aux gosses, c'était bel et bien la fin. On ne peut pas faire de Contact pour un enfant avant l'âge où il sait lire, au plus tôt.

Pour comble, il eut le culot de discuter et de se trouver des excuses, dans le genre : « Je suis désolé, mais je me faisais tellement de bile que je ne pouvais plus tenir. Je me suis assuré que tout allait bien, avant de sortir. Je ne comptais pas rester longtemps... »

Entre-temps, ma femme nous avait rattrapés. Je n'aurais jamais pensé qu'elle connaissait autant de gros mots, mais c'était apparemment le cas, et elle les utilisa tous ; pour terminer, elle frappa Mack en plein visage avec son sac à main avant de m'entraîner vers la voiture, pendant tout le trajet, elle ne cessa de me répéter quel crétin j'avais été de me laisser avoir par Mack, et moi, de lui assurer qu'elle avait parfaitement raison, et qu'en réalité, j'avais simplement voulu lui rendre service parce que je ne trouvais pas juste qu'à notre époque quelqu'un se retrouve seul et sans Contact – vrai ou faux, cela semblait maintenant une piètre excuse.

De ma vie, je n'ai entendu quelque chose de plus terrifiant que les hurlements des deux mômes à notre retour. Heureusement, il ne leur était rien arrivé, sinon qu'ils se sentaient seuls et malheureux. Nous les avons consolés et cajolés jusqu'à ce qu'ils se calment.

Pendant que nous soupirions de soulagement, la porte s'ouvrit et il réapparut. Nous lui avons bien sûr laissé la clef pour le cas où il aurait dû sortir un instant. Quelques minutes, soit, mais de là à nous suivre au cinéma, puis à y rester pendant tout le film...

J'étais tellement stupéfait de le voir que j'en restai muet, et il en profita pour se lancer de nouveau dans des explications : « Je vous en

supplie, il faut que vous compreniez ! Je voulais seulement m'assurer qu'il ne vous arriverait rien. Imaginez ma situation s'il vous était arrivé un accident en allant au cinéma, et que je ne le sache pas ! Je me faisais tellement de mauvais sang qu'à la fin je n'ai plus pu y tenir ; je voulais seulement être sûr que vous étiez arrivés au cinéma sains et saufs, et une fois arrivé là, j'ai eu peur de ce qui pouvait vous arriver sur le chemin du retour... »

Je ne l'avais toujours pas interrompu – uniquement parce que j'étais muet de rage. A la fin, n'y tenant plus, je lui envoyai un direct au menton qui le propulsa en direction du couloir ; il se retint à la porte pour ne pas tomber, et se mit à pleurnicher comme un chouchou à sa maman qui s'est fait rudoyer par les méchants copains :. « Ne me rejetez pas ! gémissait-il. Vous êtes mon seul ami au monde ! Ne me repoussez pas !

– Ami ! crachai-je. Après ce que vous avez fait ce soir, je ne vous appellerais pas mon ami si vous étiez le dernier survivant de l'espèce humaine ! J'ai voulu vous rendre service, et vous m'en avez remercié exactement comme Mary l'avait prédit. Foutez le camp d'ici et ne vous avisez pas de revenir ; dès demain matin, je vais aller à une agence de Contact pour vous faire effacer !

– Non ! hurla-t-il d'une voix suraiguë, comme si on lui enfonçait un fer rouge dans le visage. Non ! Vous ne pouvez pas me faire ça ! C'est inhumain ! C'est... »

Je le pris par le collet et lui arrachai la clef des mains ; malgré ses protestations, je le poussai dehors et lui claquai la porte au nez.

Cette nuit-là, je n'arrivai pas à m'endormir. Je ne cessais de me retourner en tous sens, les yeux grands ouverts. Au bout d'une demi-heure de ce manège, j'entendis ma femme se redresser :

« Qu'est-ce qui ne va pas, chéri ? me demanda-t-elle.

– Je ne sais pas, dis-je. Je suppose que j'ai honte d'avoir mis Mack à la porte de cette façon.

– Penses-tu ! Tu es trop sentimental. Tu as agi exactement comme il fallait. Solitaire ou pas, ce type nous a joué un tour répugnant en laissant les jumeaux seuls, après tout ce qu'il nous avait promis. De toute façon, tu ne lui devais rien ; comme tu l'as dit toi-même, tu lui faisais une faveur. Tu ne pouvais pas savoir qu'il allait se révéler comme ça. Et maintenant, calme-toi et dors. Je te réveillerai tôt pour que tu aies le temps de passer à une agence de Contact avant d'aller au travail – j'y tiens. »

Juste à ce moment – à croire qu'il nous écoutait – je l'accueillis.

Même si je devais vivre vingt vies, je ne pourrais jamais décrire le

sentiment de triomphe gluant et ricanant qui emplissait son esprit au moment où cela se produisit. Cela tenait du « Tu vois, tu t'es laissé avoir une deuxième fois ! » et du « Tu as été méchant avec moi... regarde ce que je te fais maintenant... »

Quand je me suis rendu compte de ; ce qui m'arrivait, j'ai dû hurler deux ou trois fois. C'était tout simple. Comme il l'avait fait avec un tas d'autres avant moi, il avait réussi à m'extorquer un Contact – seulement, les autres avaient vu clair dans son jeu et l'avaient effacé sans le prévenir ; quand il s'en apercevait, il était trop tard pour qu'il leur joue le tour qu'il venait de me jouer.

Je lui avais dit que j'allais le faire effacer dès le lendemain matin – c'est ce qu'on appelle une décision unilatérale, et il ne pouvait rien faire pour m'en empêcher. Quelque chose dans mon ton a dû le convaincre que je parlais sérieusement. Parce que, voyez-vous, s'il ne pouvait m'en empêcher, il pouvait par contre me devancer. Et c'est exactement ce qu'il avait fait. En se tirant une balle dans le cœur.

Je continuai à espérer pendant quelque temps, combattant l'horreur qui était entrée dans mon cerveau. J'envoyai de nouveau ma femme et les enfants chez ses parents pour le week-end, parce que je voulais être seul pour digérer tout ça. En vain. Au début, je me préoccupais surtout de déterminer combien de mensonges Mack m'avait racontés – sur la maison de correction, le temps qu'il avait passé en prison, ses vols divers et les sales tours qu'il avait joués à ceux qu'il nommait ses amis... – puis ça craqua ; n'y tenant plus, je me précipitai sur le téléphone pour appeler mon beau-père afin de lui demander si ma femme était arrivée ; et elle ne l'était pas, et je me rongai les ongles jusqu'au sang, puis j'appelai mon copain Hank, qui me dit, salut, bien sûr j'ai encore ton Contact, mon vieux pote, comment ça va, je viens peut-être à New York en avion pour le week-end..

J'étais *épouvanté*, c'était plus fort que moi. Je suppose qu'il me prit pour un imbécile ; en tout cas, il me trouva stupide et impoli lorsque je tentai de le dissuader de prendre l'avion, et cela se termina par une belle engueulade ; il alla jusqu'à me dire que si c'était ainsi que je parlais à un vieux copain, il allait faire effacer notre Contact.

Pris de panique, j'appelai mon frère cadet Joe, mais il n'était pas là – la moitié de mon esprit me disait qu'il était sûrement parti quelque part pour le week-end et qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Mais la moitié de Mack, elle, disait qu'il était sûrement mort, et que mon copain Hank allait me laisser tomber et que d'ici peu, j'allais me retrouver sans Contact du tout, et qu'alors, je serais mort pour de bon, comme dans le film d'hier soir, où un tas de gens se faisaient tuer sans avoir un seul Contact...

Je rappelais alors mon beau-père : oui, ma femme et les gosses étaient arrivés et ils allaient faire une promenade sur le lac dans le bateau d'un ami ; j'en avais froid dans le dos et j'essayai de lui expliquer que c'était bien trop dangereux, qu'il ne fallait pas les laisser y aller, et qu'au besoin, je viendrais en personne pour les en empêcher et... Et ça n'a pas changé. Assimiler peu à peu l'esprit de Mack avait été une rude épreuve, mais j'espérais toujours que quand le clic viendrait, cela allait s'améliorer. Au contraire : c'est devenu pire que jamais.

Pire ?

Ça dépend... En fait, c'est vrai que jusqu'à présent, je prenais des risques effroyables. Par exemple, j'allais travailler toute la journée en laissant ma femme seule à la maison – il pouvait lui arriver n'importe quoi ! Ou bien je restais des mois sans voir Hank. Et je ne m'occupais pas assez de savoir comment allait Joe, de façon à pouvoir le remplacer par un autre Contact si jamais il se faisait tuer.

Je dois dire que je suis plus en sécurité, maintenant. J'ai acheté un pistolet, et aussi, je ne vais plus au boulot, ce qui me permet de surveiller ma femme vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et nous allons conduire très prudemment en allant chez Joe pour l'empêcher de commettre des imprudences, et quand je serai sûr de lui, nous irons voir Hank pour l'empêcher de faire cette folie de prendre l'avion pour New York. Quand tout cela sera fait, ça ira peut-être un peu mieux.

Il y a quand même un truc qui me travaille : à un moment ou à un autre, il faudra bien que je me repose – mais si jamais il leur arrivait quelque chose, pendant que je dors... ?

Traduit par FRANK STRACHITZ.

The last lonely man

© Brunner Fact and Fiction Ltd, 1967, Reproduit d'après « Out of my mind », avec l'autorisation de l'auteur et de ses agents américains Paul R Reynolds Inc., et de l'Agence Hoffman, Paris.

© Librairie Générale Française, 1979, pour la traduction.

Richard Matheson : LA FILLE DE MES RÊVES

La faculté de prédire l'avenir est un autre thème qui a longtemps figuré dans les mythologies et les légendes – bien avant qu'il ne soit question de parapsychologie. Dans le domaine de la science-fiction, il y a eu de nombreux récits où les possesseurs de cette faculté tentent de l'exploiter pour leur profit individuel, généralement avec des résultats désastreux ou paradoxaux. Sur ce même motif, voici une variante à l'intérêt psychologique évident où l'exploitation de la connaissance de l'avenir est envisagée sous l'angle du cynisme et de la cupidité.

IL s'éveilla dans l'obscurité, un mauvais sourire aux lèvres. Carrie était en train d'avoir un cauchemar. Couché sur le côté, il l'écouta haleter et gémir. Ça devait en être un bon, pensa-t-il. Il étendit le bras et lui toucha le dos. La chemise de nuit était humide de transpiration. *Magnifique*, pensa-t-il. Elle se tordit comme sous l'effet d'une douleur intense et il retira sa main. De sa gorge sortaient de faibles bruits, comme si elle essayait de dire « Non ! »

Non ? Et puis quoi encore ? pensa Greg. Rêve donc, sale garce, à quoi serais-tu bonne sans ça ? Il bâilla et sortit son bras gauche de dessous les couvertures. Deux heures seize. Sans hâte, il remonta sa montre. Il faudra que je me paie une de ces montres électriques un de ces jours, se dit-il. Peut-être ce rêve-là le lui permettrait-il. Il était vraiment dommage que Carrie n'eût aucun contrôle sur ses cauchemars. Car alors que n'aurait-il pu faire !

Il se coucha sur le dos. Le cauchemar tirait à sa fin maintenant ; à moins qu'il ne soit à son apogée ; il n'y avait jamais moyen de savoir. De toute façon cela n'avait aucune importance, le mécanisme ne l'intéressait pas ; pour lui, seul comptait le produit du rêve. De nouveau, il grimaça un sourire, puis tendit le bras pour attraper ses cigarettes sur la table de nuit. Il en alluma une et rejeta lentement la fumée. Son visage se crispa de fureur : maintenant, il allait falloir la consoler. Et il s'en serait aisément passé. Sotte et laide, voilà ce qu'elle était. Pourquoi donc n'était-elle pas blonde et belle ? Il rejeta une bouffée de fumée. Oui, évidemment, mais on ne pouvait pas tout avoir. Si elle était belle, elle ne ferait sûrement pas ce genre de rêves

et, après tout, il y avait bien assez d'autres femmes pour lui apporter le reste.

Avec un violent sursaut, Carrie s'assit, criant et rejetant les couvertures. Greg regardait sa silhouette dans l'obscurité. Elle était secouée de frissons. « Oh ! non », gémit-elle. Il vit qu'elle commençait à secouer la tête. « Non, non. » Puis elle se mit à pleurer, le corps secoué de sanglots. Oh ! Dieu ! Pensa-t-il, ça va prendre des heures. D'un geste hargneux, il écrasa sa cigarette dans le cendrier et s'assit.

« Mon chou ? » murmura-t-il.

Avec un cri d'angoisse, elle se retourna et fixa sur lui ses yeux grands ouverts. « Allons, viens par là », dit-il. Il lui ouvrit les bras et elle se jeta contre sa poitrine. Il sentait ses doigts maigres lui griffer le dos ; il sentait le poids de son corps comme une masse spongieuse, collée à lui. Oh ! Seigneur, pensa-t-il. Il lui embrassa le cou et l'odeur aigre de sa peau couverte de sueur le fit grimacer de dégoût. Seigneur, par quoi faut-il passer ! Il lui caressa le dos. « Calme-toi, mon chou, dit-il, je suis là. » Il la laissa s'accrocher à son cou, pleurant toujours à petits sanglots. « Un mauvais rêve ? » Il essayait d'avoir l'air inquiet.

« Oh ! Greg. » Elle pouvait à peine parler. « C'était horrible. Oh ! Greg, si tu savais à quel point ! »

Un sourire tordit de nouveau la bouche de l'homme. C'en était bien un bon.

« De quel côté ? » demanda-t-il.

Carrie, très raide, était assise sur l'extrême bord du siège. Elle fixait sur la rue des yeux pleins d'angoisse. Sans doute allait-elle raconter maintenant qu'elle ne savait rien ; elle faisait toujours comme ça. Les doigts de Greg se crispèrent sur le volant. Un de ces jours, bon Dieu, il enverrait une paire de gifles sur son affreux visage et il s'en irait enfin libre. Abominable avorton ! Il sentit le sang bourdonner à ses tempes.

« Alors ? demanda-t-il.

– Je ne...

– *De quel côté, Carrie ?* » Dieu, qu'il aimerait tordre un de ces bras osseux jusqu'à ce qu'il casse, et serrer ce cou maigre jusqu'à ce que le souffle s'arrête.

« A gauche », murmura Carrie, la gorge sèche.

Ça y était. Greg faillit éclater de rire, tout en mettant son clignotant. *A gauche* : donc, en plein Eastridge, quartier riche par excellence. Ma vieille, cette fois tu as bien rêvé comme il faut, se dit-il, cette fois, c'est le grand coup. Tout ce qui lui restait à faire

maintenant, c'était de jouer le jeu et de le jouer habilement ; alors, il serait débarrassé d'elle pour de bon. Il en avait assez bavé ; maintenant c'était le moment de passer à la caisse.

Les pneus crissèrent sur la chaussée quand il tourna dans une rue tranquille bordée d'arbres. « A quelle distance ? » demanda-t-il. Elle ne répondit pas et il la regarda d'un air menaçant. Elle avait les yeux fermés.

« J'ai dit : à quelle distance ? »

– Greg, je t'en prie », murmura Carrie, joignant les mains. Des larmes coulaient sur ses joues.

« Tu vas répondre ? »

Carrie gémit et murmura quelque chose.

« Quoi ? aboya-t-il.

– Au milieu du prochain bloc, dit-elle, reprenant avec peine sa respiration.

– De quel côté ?

– A droite. »

Greg sourit. Il se laissa aller contre le dossier et se détendit. Ça lui ressemblait bien, la petite salope essayait toutes les fois le même truc : j'ai oublié. Quand comprendrait-elle qu'il la tenait toujours à sa merci ? Il retint un éclat de rire. Jamais sans doute ; parce qu'après cette expédition-là, il partirait et elle rêverait pour rien.

« Tu me diras quand nous y serons, reprit-il.

– Oui. »

Son visage était tourné vers la portière et elle appuyait le front sur la vitre froide. Il lui jeta un regard amusé. Faut pas trop te refroidir la cervelle, pensa-t-il, j'en ai encore besoin. Il réprima son envie de sourire, car elle se tournait vers lui. Toujours la même chose. Juste avant d'atteindre leur but, elle le regardait intensément, comme pour se convaincre que cela en valait la peine. Il eut envie de lui rire au nez. Certes, cela en valait la peine. Sans cela, comment un avorton comme elle aurait-il pu mettre le grappin sur quelqu'un de sa classe à lui ? S'il n'avait pas été là, elle aurait un lit éternellement vide et des nuits interminables.

« On y est presque ? » s'enquit-il.

Carrie regarda de nouveau devant elle.

« La blanche, dit-elle.

– Celle qui a une allée en demi-cercle devant ? »

Elle hocha la tête affirmativement, par saccades.

Greg serra les dents ; à l'idée du gain prochain, il se sentait frissonner de plaisir. Cinquante mille comme rien, pensa-t-il. Sacrée garce, cette fois tu as mis le doigt dessus ! Il tourna le volant, se dirigeant vers le trottoir. Il coupa le contact tout en examinant la rue. C'est de là que viendrait la décapotable. Il se demandait qui serait au volant, non pas que cela eût de l'importance...,

« Greg ? »

Il lui jeta un coup d'œil glacé.

« Quoi ? »

Elle se mordit la lèvre et commença à parler.

« Non », dit-il en l'interrompant. Il retira la clef de contact et ouvrit brusquement la portière. « Allons-y. » Il sortit, referma et fit le tour de la voiture. Carrie était encore à l'intérieur. « Allons, mon chou, on y va », reprit-il, la menace couvant sous ses mots.

« Greg, je t'en prie. »

Il tremblait tant l'effort était grand pour ne pas lui hurler des injures en pleine figure, ouvrir la portière à toute volée et la tirer dehors par les cheveux. Ses doigts se crispèrent sur la poignée, il ouvrit la portière et attendit. Dieu, qu'elle était laide ! Les traits, la peau, le corps... Jamais, elle ne lui avait semblé plus répugnante. « *J'ai dit : on y va* », reprit-il. Il ne pouvait réussir à masquer le tremblement de fureur de sa voix.

Carrie sortit et il referma la portière. Le temps s'était rafraîchi ; Greg frissonna et remonta le col de son pardessus. Ils empruntèrent l'allée qui montait à la porte de la maison. Il pourrait avoir un manteau plus épais, pensa-t-il, avec une belle doublure bien chaude. Un qui soit très élégant, noir peut-être. Il s'en achèterait un, un de ces jours, et peut-être très bientôt. Il jeta un rapide coup d'œil à Carrie, se demandant si elle avait quelque idée de ses projets. Pourrait-elle avoir l'air plus ennuyé plus qu'elle ne l'était maintenant ? Mais que diable avait-elle donc ? Elle n'avait jamais semblé aussi désespérée. Était-ce parce qu'il s'agissait d'un enfant ? Il haussa les épaules. Quelle importance cela avait-il ? Elle ferait tout de même son travail.

« Du courage, dit-il. C'est jour de classe. Tu n'auras même pas à le voir. » Elle ne répondit pas.

Ils montèrent deux marches sous le porche de pierre et s'arrêtèrent devant la porte. Greg appuya sur le bouton et, très loin à l'intérieur de la maison, résonna un carillon harmonieux. Pendant qu'ils attendaient, il plongea la main dans sa poche et palpa le petit carnet de cuir.

Curieusement, il avait toujours l'impression d'être une sorte d'étrange marchand quand ils faisaient une expédition. Un marchand peu commun, pensa-t-il amusé. Personne d'autre ne pouvait offrir ce qu'il avait à vendre, c'était hors de doute.

Il jeta un coup d'œil rapide à Carrie.

« Allons, du courage. Après tout, nous venons pour les aider, non ? »

Carrie frissonna. « Ce ne sera pas trop, n'est-ce pas, Greg ?

– Je déciderai après... »

Mais la porte s'ouvrait et il s'arrêta. Pendant quelques instants, il fut déçu de voir que ce n'était pas une bonne qui était venue ouvrir. Et puis au diable, pensa-t-il. Il y a quand même de l'argent, et il sourit à la femme qui se tenait devant eux.

« Bonjour, madame », dit-il.

La femme le regarda avec ce sourire moitié poli moitié soupçonneux que la plupart des femmes lui adressaient au début.

« Oui ? dit-elle.

– C'est au sujet de Paul. »

Le sourire disparut, le visage de la femme se ferma.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est bien le prénom de votre fils ? »

La femme se tourna vers Carrie. Elle était déjà perplexe, c'était évident.

« Ses jours sont en danger, dit-il. Cela vous intéresserait-il d'en savoir davantage ?

– *Qu'est-ce qui lui est arrivé ?* »

Greg eut un sourire aimable.

« Rien encore. »

La femme se mit à haleter comme si quelque chose lui serrait la gorge.

« Vous l'avez enlevé », murmura-t-elle.

Le sourire de Greg s'élargit.

« Rien de semblable.

– Alors, où est-il ?

– Il n'est donc pas à l'école ? » dit Greg, regardant sa montre et feignant la surprise.

Complètement déconcertée, la femme le dévisagea pendant quelques instants, puis s'éloigna en tirant sur elle la porte que Greg retint avant qu'elle se fermât.

« Entrons, ordonna-t-il.

– Ne pourrait-on attendre dehors ?... »

Carrie s'interrompit brusquement quand les doigts de Greg s'enfoncèrent dans son bras pour la tirer jusque dans le hall. Tout en refermant la porte, il entendait le bruit caractéristique d'un numéro de téléphone formé sur un cadran par une main rapide. Il sourit et reprit Carrie par le bras pour la faire entrer dans le salon. « Assieds-toi », dit-il.

Carrie s'assit timidement sur le bord d'une chaise tandis que Greg jetait sur la pièce un regard appréciateur. De toute évidence, ces gens-là avaient de l'argent. Cela se voyait aux tapis, aux draperies, aux meubles d'époque, aux bibelots. Greg respira profondément ; il exultait et avait beaucoup de peine à masquer un sourire d'enfant avide. Cette fois, ça y était bien. Il se laissa tomber sur le canapé et s'étira avec bonheur ; puis il s'appuya au dossier et croisa les jambes, regardant un nom sur une revue ouverte sur la table devant lui. Dans la cuisine, il entendait parler la femme.

« Il est dans la classe 14, la classe de Mrs. Jenkins. »

Un bruit grinçant fit sursauter Carrie. Tournant la tête, Greg vit à travers les rideaux un chien de berger écossais qui grattait aux vitres de la porte-fenêtre. Au-delà, il remarqua avec un renouveau de satisfaction le reflet métallique de l'eau d'une piscine. Ses yeux revinrent au chien. Ce devait être lui qui...

« *Merci* », dit la femme d'une voix empreinte de reconnaissance. Greg se tourna pour regarder dans cette direction. La femme raccrocha le récepteur et on entendit résonner ses pas sur le carrelage de la cuisine ; le bruit en fut ensuite étouffé par le tapis du hall. Prudemment, elle se dirigea vers la porte d'entrée.

« Nous sommes ici, Mrs. Wheeler », cria Greg. La femme sursauta violemment et se retourna.

« Qu'est-ce que ça signifie ?

– Il va bien ? s'enquit Greg.

– *Qu'est-ce que vous voulez ?* »

Greg tira de sa poche le carnet et le lui tendit.

« Voulez-vous jeter un coup d'œil ? »

La femme ne répondit pas et elle jeta à Greg un regard aigu et

soupçonneux.

« Oui, c'est ça, dit-il, nous vendons bien quelque chose. »

Le visage de la femme se durcit.

« *La vie de votre fils* », termina Greg.

La femme ouvrit la bouche, toute colère faisant place à la peur. Ce que tu as l'air stupide, ma pauvre vieille, avait envie de dire Greg. Il se força à sourire. « Ça vous intéresse ? dit-il d'un ton interrogateur.

– Sortez d'ici avant que j'appelle la police, dit la femme d'une voix rauque et tremblante.

– La vie de votre fils ne vous intéresse donc pas ? »

La femme frissonna.

« Vous m'avez entendue ? » reprit-elle.

Les dents serrées, Greg laissa échapper un soupir d'exaspération.

« Mrs. Wheeler, dit-il, si vous ne nous écoutez pas *avec la plus grande attention*, votre fils mourra bientôt. »

Du coin de l'œil, il vit tressaillir Carrie et eut envie de lui écraser le visage à coups de poing. C'est ça, pensa-t-il fou de rage, montre-lui bien à quel point tu as peur, imbécile !

Mrs. Wheeler avait les yeux toujours fixés sur Greg et ses lèvres tremblaient.

« De quoi parlez-vous ? demanda-t-elle enfin.

– De la vie de votre fils, Mrs. Wheeler.

– Pourquoi iriez-vous faire du mal à mon petit garçon ? » demanda-t-elle, la voix soudain changée. Greg se détendit. L'affaire était presque dans le sac.

« Ai-je dit que nous allions lui faire du mal ? demanda-t-il avec un sourire ambigu. Je ne me souviens pas d'avoir dit quelque chose de semblable.

– Mais... »

Il l'interrompit.

« Au cours de la première quinzaine du mois, Paul se fera écraser par une voiture et sera tué sur le coup.

– Quoi ? »

Greg resta silencieux.

« Quelle voiture ? reprit la femme, prise de panique.

– Nous ne savons pas exactement.

– Où ? Quand ? cria la femme.

– C'est cette information-là que nous sommes venus vous vendre », répliqua Greg.

La femme tourna vers Carrie des yeux affolés ; Carrie, les paupières baissées, mordait nerveusement sa lèvre inférieure. Les yeux de la femme se posèrent de nouveau sur Greg, comme il reprenait :

« Il faut que je vous explique, Mrs. Wheeler : ma femme est ce qu'on appelle un médium. Peut-être ce terme ne vous est-il pas familier. Cela veut dire qu'elle a des visions et des rêves. Très souvent, il s'agit de gens qui existent réellement. Comme ce rêve qu'elle a fait la nuit dernière... au sujet de votre fils. »

La femme tressaillit à ces mots et, comme Greg s'y attendait, une expression soupçonneuse et attentive vint modifier la pure terreur sur ses traits durcis.

« Je sais ce que vous êtes en train de penser, reprit Greg. Ne perdez donc pas votre temps et regardez plutôt ce carnet, vous verrez...

– Sortez d'ici, dit la femme.

– Encore ? dit Greg, toujours souriant mais avec une note de lassitude dans la voix. Vous voulez vraiment dire que la vie de votre fils vous importe peu ?

– Alors, j'appelle la police maintenant ? La brigade des escrocs ?

– Si vous y tenez, mais je vous suggère de m'écouter avant. » Il ouvrit le carnet et commença à lire : *Le 22 janvier, un homme du nom de Jim tombera d'un toit où il était en train de poser une antenne de télévision. Ramsay Street. Immeuble de deux étages, décorations vertes et blanches.* » Et voici maintenant la coupure de presse relatant l'événement. »

Greg regarda Carrie, hocha la tête et, sans tenir compte de son regard implorant, se leva et traversa la pièce. La femme amorça un mouvement de recul mais ne bougea pas. Greg lui tendit le carnet ouvert. « Comme vous le voyez, reprit-il, l'homme ne nous a pas crus et il est bien tombé de son toit le 22 janvier ; c'est difficile de convaincre quand on ne peut pas donner de détails sans livrer l'histoire tout entière. » Il se racla la gorge comme s'il était soudain désolé. « Il aurait tout de même mieux fait de nous payer, ça lui aurait coûté tellement moins cher qu'une fracture de la colonne vertébrale.

– Qui pensez-vous... ?

– En voici un autre, dit Greg, tournant une page. Celui-ci devrait vous intéresser. *Le 12 février, dans l'après-midi, un garçon de treize ans, nom inconnu, tombera dans un puits à sec. Fracture du bassin. Habite*

Darien Circle, etc., etc. Vous pouvez voir les détails ici, continua-t-il, montrant la page. Voilà la coupure du journal. Comme vous le voyez, ses parents arrivèrent juste à temps. Tout d'abord, ils avaient refusé de payer, avaient menacé d'appeler la police, comme vous. » Il adressa un sourire à la femme. « En fait, ils nous avaient jetés dehors. L'après-midi du 12, je les ai appelés au téléphone à la dernière minute ; ils étaient fous d'inquiétude.' »

Leur fils avait disparu et ils n'avaient aucune idée de l'endroit où il pouvait se trouver. Je n'avais pas dit de quel puits il s'agissait, naturellement. »

Il s'arrêta pour donner encore plus de poids à ce qui allait suivre, jouissant de cette minute. « Je suis donc allé chez eux, reprit-il, ils ont payé et je leur ai dit où était leur fils. » Il désigna du doigt la coupure. « On l'a trouvé, comme vous le voyez, dans un puits abandonné, avec le bassin brisé.

– Vous pensez vraiment... ?

– Est-ce que je pense que vous allez croire tout ça ? dit Greg, achevant la phrase. Pas complètement, non. Jamais personne n'y croit au début. Je m'en vais vous dire ce que vous êtes en train de penser maintenant. Vous croyez que nous avons découpé ces nouvelles dans des journaux et que nous avons inventé une histoire qui aille avec. Vous avez bien le droit de croire ça, si ça vous chante, mais, continua-t-il le visage durci, votre fils sera mort avant le 15 du mois, vous pouvez y compter. »

Il eut un brillant sourire. « Je ne pense pas que vous aimeriez que je vous raconte comment cela va se passer. »

Son sourire s'effaça.

« Et cela va *arriver*, Mrs. Wheeler, que vous le croyiez ou non. »

La femme était maintenant trop terrorisée pour être certaine de ses soupçons ; elle regardait Greg qui se tournait vers Carrie.

« Alors ? dit-il.

– Je ne...

– *Allons, vas-y.* »

Carrie se mordit la lèvre inférieure et essaya de contenir ses sanglots.

« Que comptez-vous faire ? demanda la femme.

– Nos preuves », dit Greg avec un sourire. Puis il regarda de nouveau Carrie. « *Alors ?* »

Elle parla avec difficulté, les yeux clos :

« Il y a une carpette par terre près de la porte de la nursery. Vous allez glisser dessus avec le bébé dans les bras. »

Greg la regarda surpris et ravi, il ne savait pas qu'il y avait un bébé. Il jeta un coup d'œil rapide à la femme tandis que Carrie continuait d'une voix saccadée : « Il y a une araignée, une veuve noire, sous le coffre à jouets, sur le patio, elle va piquer le bébé, il y a...

– Cela vous intéresse-t-il de vérifier tout ça, Mrs. Wheeler ? » interrompit Greg. Soudain il la détesta pour sa lenteur, et parce qu'elle ne voulait pas accepter. « Ou bien voulez-vous que nous partions tout de suite, continua-t-il durement, *et que nous laissions cette décapotable bleue traîner la tête de Paul tout le long de la rue jusqu'à ce que la cervelle en sorte ?* »

Les yeux de la femme s'emplirent d'horreur. Le cœur de Greg se mit à battre. En avait-il trop dit ? Puis il se détendit en réalisant que non. « Je vous suggère de vérifier », dit-il d'un ton léger. La femme recula de quelques pas, puis se précipita vers la porte du patio. « Oh ! à propos », dit Greg, se souvenant d'un détail. Elle se retourna. « Ce chien qui est là dehors, eh bien, il essaiera de sauver votre fils, mais il ne pourra y parvenir ; la voiture le tuera lui aussi. »

La femme lui jeta un regard vide, comme si elle ne comprenait pas et, poussant la porte du patio, sortit. Greg vit le berger écossais tourner autour d'elle tandis qu'elle traversait le patio. Il retourna au canapé et s'y laissa tomber paresseusement.

« Greg ? »

Son visage se crispa et, d'un geste impatient, il intima à Carrie l'ordre de se taire. Des bruits de raclements venaient du patio ; la femme était en train de tirer le coffre à jouets. Il écouta intensément. Il y eut un cri, puis un piétinement de semelles sur le ciment et les aboiements excités du chien. Greg sourit et se laissa aller contre le dossier avec un soupir de soulagement. Dans le sac !

Quand il vit revenir la femme, il lui sourit, remarquant qu'elle était haletante.

« Ça aurait pu arriver n'importe où, dit-elle sur la défensive.

– Vraiment ? dit Greg, toujours souriant. Et la carpette ?

– Vous avez bien pu regarder pendant que j'étais en train de téléphoner.

– Non.

– *Vous avez peut-être simplement deviné par hasard.*

– Et peut-être que non, dit-il, son sourire faisant place à une expression glacée. Peut-être tout ce que nous avons dit est-il vrai ?

Voulez-vous courir ce risque ? »

La femme ne répondit pas. Il se tourna vers Carrie. « Autre chose ? » demanda-t-il. Carrie frissonna, ce qui tombait à pic.

« Il y a une couverture électrique près du berceau du bébé, dit-elle. Il y a aussi une grande épingle de nourrice, le bébé va essayer de la mettre dans la prise et...

– Mrs. Wheeler ? » dit Greg, la regardant intensément. Il rit sous cape en la voyant se précipiter vers la porte. Quand elle fut sortie, il se tourna en souriant vers Carrie et lui fit un clin d'œil complice.

« Mon petit chou, tu es vraiment en forme aujourd'hui », dit-il.

Elle tourna vers lui ses yeux brillants de larmes.

« Greg, je t'en prie, ne demande pas trop. », murmura-t-elle.

Greg se détourna ; toute trace de gaieté avait disparu de son visage. Calme-toi, pensait-il, calme-toi. Dès demain tu seras débarrassé d'elle. Machinalement, il remit le carnet dans sa poche.

Plusieurs minutes s'étaient écoulées quand la femme revint. Son visage n'exprimait plus qu'une intense terreur. Entre le pouce et l'index de la main droite elle tenait une épingle de nourrice.

« Comment le saviez-vous ? dit-elle, la voix tremblante de stupeur.

– Je crois vous l'avoir expliqué, Mrs. Wheeler, dit Greg. Ma femme a un don. Elle sait exactement où et quand cet accident aura lieu. Cela vous intéresse-t-il d'acheter cette information ? »

La femme se tordit les mains.

« Qu'est-ce que vous demandez ?

– Dix mille dollars comptant », dit Greg. Carrie eut un sursaut et il crispa les poings, mais il ne la regarda pas ; ses yeux restèrent fixés sur le visage figé d'angoisse de la femme.

« Dix mille... répéta-t-elle stupidement.

– Exactement. Ça fait beaucoup ?

– Mais nous ne...

– *C'est à prendre ou à laisser, madame.* Vous ne pouvez pas vous permettre de marchander. Ne vous figurez pas que vous puissiez faire quoi que ce soit pour empêcher cet accident. Il arrivera... à moins que vous sachiez l'endroit exact et le moment exact. » Il se leva brusquement et elle sursauta. « Alors, aboya-t-il, qu'est-ce que vous décidez, dix mille dollars ou la vie de votre fils ? »

La femme était incapable de formuler une réponse. Les yeux de Greg se portèrent sur Carrie, assise immobile et muette de désespoir.

« Partons, dit-il en se dirigeant vers le hall.

– Attendez, »

Greg se retourna et regarda la femme.

« Oui ?

– Comment puis-je... savoir... dit-elle, butant sur les mots.

– Vous ne pouvez pas, interrompit-il, vous ne savez absolument rien. Nous, nous savons. »

Il attendit encore quelques instants pour lui laisser le temps de prendre une décision, puis s'approcha du téléphone. Il sortit son memento de sa poche intérieure, tira le crayon et releva le numéro inscrit au centre du cadran. Derrière lui, il entendait la femme implorer Carrie dans un murmure. Il rangea crayon et carnet et se retourna. « Partons », dit-il à Carrie qui était debout. Il jeta à la femme un regard indifférent. « Je téléphonerai cet après-midi, dit-il, vous pourrez me dire ce que vous et votre mari aurez décidé de faire. » Il plissa les lèvres. « Et vous ne recevrez pas d'autre appel. »

Il se dirigea vers la porte d'entrée, l'ouvrit. « Allons, dépêche-toi donc », dit-il à Carrie d'un ton irrité. Elle passa devant lui, essuyant d'un revers de main les larmes qui avaient coulé sur ses joues. Greg la suivit et commença à tirer la porte derrière lui, puis s'arrêta comme s'il se souvenait brusquement de quelque chose.

« A propos, si j'étais vous, je n'appellerais pas la police. On ne peut retenir aucune charge contre nous, et naturellement nous serions alors dans l'impossibilité de vous donner les renseignements, et votre fils devrait mourir. »

Il ferma la porte et se dirigea vers la voiture, l'image de la femme gravée dans son esprit : silhouette immobile et tremblante aux yeux tragiques. Il eut un grognement amusé.

Elle était prise.

Greg finit son verre et tomba lourdement sur le canapé avec une grimace de dégoût. C'était bien la dernière fois qu'il buvait du whisky bon marché ; désormais il n'achèterait plus que le meilleur. Il regarda Carrie. Elle était debout près de la fenêtre du living de leur hôtel. Elle avait les yeux fixés sur la ville. Que diable ruminait-elle encore ? Elle était sans doute en train de se demander où se trouvait en ce moment la décapotable bleue. Pendant quelques instants, Greg se posa la question. Était-elle dans un garage ? Était-elle en train de rouler ? Il eut un sourire d'ivrogne. Cela lui donnait un sentiment de puissance de savoir au sujet de cette voiture quelque chose que son propriétaire

lui-même ignorait : à savoir que, huit jours plus tard, à deux heures seize, un jeudi après-midi, elle écraserait un petit garçon et le tuerait.

Ses yeux se rétrécirent et fixèrent Carrie intensément. « Alors, vas-y, parle, sors ton boniment. »

Elle tourna vers lui des yeux implorants. « Est-ce qu'il faut vraiment que ce soit aussi cher que ça ? » demanda-t-elle.

Il détourna la tête et ferma les yeux.

« Greg, est-ce que vraiment...

– *Oui.* »

Il tremblait de rage et avait de la peine à respirer. Dieu qu'il serait heureux quand il serait délivré d'elle.

« Et s'ils ne peuvent pas payer ?

– *Tant pis.* »

Elle réprima un sanglot et Greg grinça des dents de rage.

« Va te coucher, aboya-t-il.

– Greg, il n'a pas la moindre chance d'y échapper. »

Il se retourna, le visage blanc comme de la craie.

« Avait-il davantage de chance avant que nous venions ? hurla-t-il. Sers-toi donc de ta cervelle pour une fois ; quand le diable y serait, si nous n'étions pas là, il serait promis à la mort de toute façon !

– Oui, mais...

– J'ai dit : va te coucher.

– Tu n'as pas *vu* comment ça va arriver, Greg ! »

Il tremblait de colère, luttant contre le violent désir de se saisir de la bouteille de whisky et de lui écraser la tête avec. « Sors d'ici », marmonna-t-il.

Elle traversa la pièce d'un pas mal assuré, le dos de la main pressé contre ses lèvres. La porte de la chambre se referma doucement et il l'entendit se jeter sur le lit en sanglotant. La garce, toujours la larme à l'œil ! Il serra les dents jusqu'à en avoir mal aux mâchoires, puis il se versa une autre rasade de whisky ; il grimaça comme le liquide lui brûlait la gorge. Ils se rendraient, se dit-il. De toute évidence, ils avaient l'argent, et de toute évidence, la femme l'avait cru. Ils y viendraient. Dix mille. Son passeport pour une vie nouvelle. De riches vêtements, un hôtel luxueux, de belles femmes ; peut-être une femme dans sa vie pour de bon. Un de ces jours, pensa-t-il, hochant la tête.

Il tendait la main pour attraper son verre quand il entendit Carrie parler d'une voix étouffée dans la chambre à coucher. Pendant

quelques instants son geste resta suspendu entre le canapé et la table. Puis, en une seconde, il fut debout et se précipita en trébuchant vers la porte de la chambre. Il l'ouvrit à toute volée. Carrie sursauta violemment, le récepteur du téléphone à la main, le visage décomposé de terreur. « Le jeudi 14, bredouilla-t-elle dans l'appareil, deux heures seize de l'après-midi. » Elle hurla quand Greg lui arracha le récepteur, coupant la communication de l'autre main.

Il tremblait de tous ses membres, fixant sur Carrie des yeux de fou. Lentement, elle leva le bras pour détourner les coups. « Greg, je t'en prie, non !... »

La fureur l'aveuglait. De toute sa force et sans s'en rendre compte, il lui asséna en pleine figure un coup d'une violence inouïe avec le récepteur du téléphone. Elle tomba et son cri s'étrangla dans sa gorge. « Garce, garce, garce », criait-il, ponctuant chaque répétition d'un nouveau coup. Il la voyait mal ; elle apparaissait floue derrière un écran trouble de rage aveugle. Tout était fini ! Elle avait fait avorter l'affaire. La grande affaire de sa vie ! *Je te tuerai, garce !* Il ne savait pas si les mots avaient éclaté dans son cerveau ou s'il les criait en la frappant.

Brusquement, il se rendit compte qu'il tenait le récepteur serré dans sa main douloureuse et que Carrie était couchée sur le lit, la bouche ouverte et les yeux fixes ; elle avait le visage écrasé et plein de sang. Il relâcha son étreinte et entendit le récepteur tomber sur le tapis ; cela lui sembla à des kilomètres de là. Il regarda Carrie, malade d'horreur. Était-elle morte ? Il colla son oreille contre sa poitrine et écouta. Tout d'abord, il n'entendit que les pulsations de son propre cœur cognant contre ses côtes. Puis, en y mettant toute son attention, tendu de tout son être, il réussit enfin à entendre les battements du cœur de Carrie, faibles et irréguliers. Elle n'était pas morte ! Il releva la tête brusquement.

Elle le regardait, la mâchoire pendante, les yeux étrangement fixes.

« Carrie ? »

Pas de réponse. Ses lèvres se mirent à remuer silencieusement. Elle tenait toujours son regard fixé sur lui. « Quoi ? » demanda-t-il, reconnaissant le genre de regard qu'elle avait. « *Quoi ?* » répéta-t-il en tremblant.

« La rue », chuchota-t-elle.

Greg se pencha au-dessus de son visage tuméfié. « Dans la rue, répéta-t-elle en un souffle,... la nuit. » Le sang l'étouffait et sa respiration était sifflante. « Greg », dit-elle, essayant en vain de

s'asseoir. Une angoisse mortelle se lisait maintenant sur son visage.
« Un homme... avec un rasoir... *toi*... Oh ! non ! »

Greg sentit une chape de glace lui tomber sur les épaules. Il lui serra le bras. « Où ? » dit-il d'une voix indistincte. Elle ne répondit pas et les doigts de Greg s'enfoncèrent dans sa chair. Il ne pouvait s'arrêter de trembler. « Carrie, dit-il d'une voix pressante, Carrie, *quand* ? »

C'était le bras d'une morte qu'il secouait. Avec un cri étouffé, il retira sa main et resta la bouche ouverte, les yeux fixés sur la femme, incapable de parler ou de penser. Puis, comme il s'éloignait à reculons, ses yeux furent attirés par le calendrier sur le mur et une phrase, lentement, se formula dans son esprit : *un de ces jours*... Et soudain il se mit à rire et à pleurer. Et avant de s'enfuir, il resta à la fenêtre pendant une heure et vingt minutes, regardant la ville à ses pieds et se demandant qui était l'homme, où il se trouvait pour le moment, et ce qu'il était en train de faire.

Traduit par CHRISTINE RENARD.

Girl of my dreams.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

Bernard Wolfe : RÊVES SOUS CONTRÔLE

Tout au long de son existence, un être humain consacre au sommeil un temps qui représente, au total, environ un tiers de cette existence. De ce tiers, il ne se souvient que de la partie qui correspond aux rêves ; et ce souvenir est d'ailleurs flou, éphémère et incomplet. Pendant longtemps, les rêves ont été considérés comme des ouvertures sur quelque chose d'« autre » : messages de divinités, instantanés arrachés au futur, avertissements ou signaux transmis hors des lois physiques. Freud y voyait des manifestations d'aspirations refoulées d'origine généralement sexuelle. Plus récemment, certains psychologues ont avancé l'idée que la raison d'être du sommeil était le rêve lui-même, lequel traduirait des sortes d'opérations de tri s'effectuant dans la mémoire. Le fait est que l'étude scientifique, expérimentale, du sommeil n'a été entreprise que récemment, grâce à l'impulsion de psychologues tels que William C. Dement, et qu'il nous reste beaucoup à apprendre sur tout ce qui se passe en nous pendant que nous dormons et que nous rêvons.

LE soir du 22 avril, en revenant d'une conférence que je venais de donner à l'A. E. P. U. N. R. (Association Estudiantine Pour Un Nouveau Roman) sur Hemingway (« Une Etude Psycho-Statistique Des Os Cassés dans l'Œuvre de Papa »), le service des Abonnés Absents me communiqua un message énigmatique. De la part de Kid Nemesis, autrement dit Quentin : Appeler à n'importe quelle heure. Impossible d'appeler à quelque heure que ce fût, le numéro qu'il avait laissé étant faux. La harpie à l'autre bout du fil me répondit, d'une voix qui fleurait le Placidyl, qu'elle ne connaissait pas de Quentin et que si elle en connaissait un – vu que c'était sûrement un ami à moi – elle le ferait arrêter pour ce qui devait être l'essentiel de ses activités, à savoir l'agression de mineurs. Je lui dis que rien ne lui permettait de prétendre que mon coup de téléphone constituait une agression de mineur, d'autant moins que celle-là même que j'agressais au téléphone semblait avoir trois cents ans à l'entendre, et être sénile. Elle répondit qu'elle n'était pas sénile au point d'ignorer que les professionnels de l'agression de mineurs s'en prenaient à n'importe qui pour garder la main quand ils n'avaient pas de mineurs à leur disposition. Pour

garder la main. La main dans quoi, étant bien élevée, elle ne le dirait pas ; je répliquai que si elle était bien élevée, n'importe laquelle des sœurs Gabor était une petite fille modèle ; et lui demandai si c'était convenable qu'elle me dise dans quoi elle gardait la main, où que ce fût ; laissant entendre que ma question s'adressait à toute personne de son sexe, bien élevée ou pas, allant se coucher avant neuf heures. Elle me dit alors que si j'étais à portée de sa main, elle me ferait voir dans quoi elle mourait d'envie de me la mettre, en l'occurrence dans la bouche pour arracher ma langue de dégénéré dégoûtant et s'en faire un pique-épingles.

En voilà assez pour cette conversation. J'en relate les grands moments, avant tout pour montrer à quel point les nerfs sont à vif de nos jours. Ce qui me fit bouillir, ce ne fut pas tant le ton de la vieille sorcière que le je-m'en-foutisme typique de Quentin, laissant un faux numéro à rappeler d'urgence.

Je ne l'appelai pas le matin suivant, lui donnant jusqu'à midi pour sentir suffisamment l'urgence qu'il y avait à m'appeler. Quand ma curiosité culmina, menaçant le zénith, je fis le numéro de chez lui. Le téléphone sonna une douzaine de fois avant qu'il ne réponde ; sa voix semblait sortir du fond d'un tonneau de mélasse, d'une bouche pleine de mélasse. Pour dire les choses plus simplement, d'une bouche se trouvant dans un tonneau de mélasse.

« Gordon, pfouh, je meurs de sommeil ; je peux savoir de quoi il retourne ?

– Il s'agit de ton coup de téléphone d'hier soir, de quoi retournait-il ? »

– Un moment passa.

« Tu es »cinglé, je ne t'ai pas appelé.

– Veux-tu dire par là que le service des A. A. a des hallucinations ?

– Sans doute qu'ils te donnent des coups de fil pour que tu ne croies pas que personne ne se soucie de toi. Sans blague, ils ont vraiment dit que je t'avais appelé ?

– Que tu avais laissé entendre que c'était une question de vie ou de mort et que tu avais donné un numéro pour que je te rappelle. Un faux numéro qui m'a valu un plat copieux d'injures servi par quelqu'un que je ne connais même pas. »

Un moment passa de nouveau.

« Ça me titille, Gordon ; tchhi ; je me souviens d'avoir appelé les Cèdres du Liban, heumm, oui et le Bureau de Renseignement du *Times* de Los Angeles, c'est ça. Mais toi, non, non.

– Reconstitue les faits. Où te trouvais-tu ?

– Chez des copains, près de Laurel Canyon ; je t'ai parlé d'eux, « The Omen ». Il faut dire que nous étions complètement défoncés, à la puissance moins trois, et je crois bien que je le suis toujours. On était allongés raides dans cette herbe.

– Je suppose que ce n'est pas d'une pelouse dont tu veux parler ?

– La Pelouse des Forêts peut-être. Et j'ai l'impression de m'y trouver encore ; j'entends venir les embaumeurs, tinter les aiguilles des seringues. Gordon, je te serais immensément redevable, d'une somme d'argent que je suis tout prêt à fixer, une somme importante, si tu arrêtais de me torturer de questions et si tu me laissais me recoucher. Tu as tout du tortionnaire quand tu questionnes.

– Je ne laisse pas les gens se recoucher après qu'il a été établi que les gens en question au cours d'une soirée entre amis ont téléphoné aux Cèdres et aux Renseignements du *Times*. Et particulièrement quand j'apprends que dans leur esprit je vais de pair avec un hôpital connu et un éminent journal de la ville. Je vais te faire défoncer à coups de pierre, Quentin, et jeter hors de la ville si tu n'éclaircis pas toute cette affaire. Pourquoi as-tu appelé l'hôpital et le journal ?

– Voyons voir. Ah oui ! voilà. C'était au sujet des craquements de jointures des doigts.

– Naturellement.

– Tu vois, on était là, assis, on écoutait des disques, et on s'est mis à se faire craquer les jointures, d'abord moi, ensuite tout le monde. D'abord en suivant la musique puis après non. Quelqu'un a dit alors : qu'est-ce qui fait craquer les jointures ? On s'est mis à parler de ça. C'est un sujet de conversation effrayant, Gordon. Plus on s'enfonçait dedans et plus on se rendait compte que finalement on n'est pas si intelligent que ça. Tes jointures font plus partie de toi-même que Jean-Paul Sartre, disons. Or, nous savons tout ce qu'on peut savoir sur Sartre et rien du tout sur nos propres jointures qu'on entend depuis toujours. Si je ne vais pas me coucher tout de suite, je vais perdre toutes mes dents. Qu'est-ce qui fait craquer les jointures, Gordon ?

– En général c'est de plier ses doigts vers l'arrière, Quentin.

– Je sais ce qu'il faut « faire » pour le provoquer, ce que je veux savoir c'est « pourquoi ». Tu vois, on s'est plongés là-dedans et on était dans le noir absolu quant au fonctionnement. On a commencé à paniquer. C'est comme d'entendre battre son cœur pour la première fois sans avoir été averti de la présence d'un organe aussi bruyant. On a l'impression d'être soudain envahi par un ennemi inconnu. C'est à ce moment-là que quelqu'un a dit : téléphone aux Cèdres, demande à un

médecin de garde pour avoir l'avis d'un spécialiste. Personne n'a voulu répondre là-bas, et c'est un hôpital qui se dit être au service du public. Quand un service public se soucie des gens, ne penses-tu pas qu'il doit se sentir motivé pour prévenir la panique ? Tu sais à quelle débâcle la panique peut mener de nos jours, quand elle commence à gagner du terrain.

– Tu as donc essayé les Renseignements du *Times*.

– Gordon, le public a le droit d'être informé, et c'est le devoir d'un journal d'informer les gens. Les gars du *Times* ont fait les malins ; ils nous ont dit d'aller au lit et qu'au réveil, nos doigts ou nos jointures ne nous tarabusteraient plus. Ce genre de sarcasmes ne sert qu'à camoufler leur ignorance.

– Et alors tu m'as appelé.

– Vraiment ?

– Tu as intérêt à t'en souvenir avant que je ne fasse de la saucisse de foie de tes doigts ». Il me vint à l'esprit que j'aurais dû dire saucisse de doigts, mais le moment était mal choisi pour ces subtilités anatomiques.

« Maintenant réfléchis.

– Voyons ; hmmm... Gordon, ne menace pas mes jointures. J'ai horreur de ça. Vers ce moment-là, il s'est passé quelque chose d'autre ; voyons voir, heum, ça vient, j'étais vert de peur, je transpirais. Quelqu'un a dit « *Gnothi Seauton* » ; j'ai dit c'est du grec ; alors quelqu'un a dit : Oui ça veut dire Connais-Toi Toi-même en grec. Puis quelqu'un a dit : Le Connais-Toi Toi-Même était l'essence même de la sagesse chez les philosophes grecs, et si tu ne sais même pas ce qui provoque ce bruit dans tes jointures, que peux-tu prétendre connaître de toi-même ? Alors quelqu'un a dit, bon, si les médecins et les journalistes ne sont d'aucun secours et que les philosophes essaient d'étudier leur soi-même, téléphone à un philosophe. Et quelqu'un a dit, Sartre est un philosophe, or il n'a jamais écrit une ligne d'éclaircissement sur les jointures. Puis quelqu'un a dit, Sartre n'est pas une référence, les existentialistes étudient l'aliénation, alors évidemment il s'intéresse plus aux fractures qu'aux jointures. Ensuite quelqu'un a dit, les philosophes ne sont pas dans les pages jaunes de l'annuaire, même pas à la rubrique S. O. S. Toi-Même...

« Oui, sûr, c'est comme ça que ça s'est passé. Ah ! ouais j'ai dit, je connais un philosophe, un homme d'un certain âge qui réfléchit à tout et qui a pas mal étudié le développement de l'homme. Alors quelqu'un a dit, mais bon dieu téléphone-lui, et je pense que c'est à ce moment que je t'ai appelé, Gordon. Ce n'est plus si important maintenant.

L'important c'est que tu arrêtes de menacer mes jointures de ton poing et que j'aille me recoucher avant que j'attrape un infarctus.

– Pas tout de suite. La réponse, au cas où cela t'intéresserait, c'est le liquide synovial.

– Quoi, Gordon ? liquide qui ? Synovial le guitariste de flamenco ? »

– Non, ça c'est Segovia, pas Synovial, d'ailleurs, nous parlons de liquides et non de musiciens. Les craquements sont une question de liquide synovial.

– Gordon, je ne vais pas rester assis là une heure à causer de liquides et à me faire venir une thrombose, bon sang. Je me fiche éperdument que tu sois un philosophe fantastique, quand je te parle d'os ne détourne pas la conversation en me parlant de liquides, bon dieu. Je t'en supplie, Gordon, il faut que j'aille dormir sinon je vais devenir tout bleu.

– Tu étais pris de panique hier soir, ça pourrait se reproduire, il vaudrait mieux que tu saches de quoi il s'agit. Le liquide synovial est un suc incolore, visqueux et lubrifiant. Il contient une substance proche des mucines. Il est sécrété par les membranes synoviales des articulations, les bourses synoviales et les gaines de tendons. Il sert à empêcher un frottement important dans les cavités articulaires quand on en actionne les différentes parties. On trouve ce liquide dans les jointures des doigts, ainsi que dans les genoux, les coudes, les hanches et ainsi de suite...

– Gordon, pour l'amour de Dieu, qu'est-ce donc que tout ça et tous ces liquides ont à voir avec les craquements dont je te parlais ?

– Je ne saurais le dire, Quentin.

– Ah ! Pchh. Hein ?

– Je n'ai pas encore étudié ce côté-là de la question, j'ai eu d'autres choses en tête. Je dis seulement que si tu prends le *Gnothi Seauton* vraiment au sérieux, il faut que tu connaisses le liquide synovial qui est en Toi-Même, tes lubrifiants les plus intimes, c'est un point de départ...

– Espèce de sale, pourri, misérable pue de la gueule, suce son pouce. »

Tout bien considéré, y compris l'égalité du score ainsi que mon éblouissante intervention sur le fonctionnement des charnières du squelette – ce qui me fit comprendre d'ailleurs que je ne Gnothais pas tellement mon propre Seauton car je n'aurais jamais cru posséder de telles connaissances.

Tout bien considéré donc, il me parut logique de raccrocher à ce moment-là.

Je connaissais Quentin Seckley depuis ce qu'on appelle généralement la meilleure partie de l'année. Pourtant ce n'est pas ainsi que je la nommerais. La partie de l'année où l'on connaît Quentin, quel que soit le nombre de mois qu'elle comporte, n'est assurément pas la meilleure.

Méfiez-vous des gens qui vous souhaitent du bien. Souvent ce sont des gens qui se souhaitent « des » biens pour eux-mêmes (sous forme de puits de pétrole ou de gaz naturel), qu'ils obtiennent par votre intermédiaire et à la limite en marchant sur votre cadavre, pour pouvoir vous brandir un tas d'argent sous le nez. Ce sont des amis de ce style, je pense, qui suggérèrent qu'après vingt ans passés à écrire, je devrais en tirer profit en enseignant l'art d'écrire aux jeunes. Tout le monde pensait que je devrais être mis au contact de la nouvelle et très électrique génération. Personne ne se pencha un moment sur les problèmes d'isolation que ça pourrait me poser.

Je les écoutai. Quand on me proposa un poste de maître de conférence en art littéraire à la faculté de Santana State, près de Los Angeles, je l'acceptai. Il s'avéra que mon cours tenait plus de la récréation que de la création littéraire à proprement parler. Certains étudiants avaient choisi ce cours comme délassement, comme ils auraient choisi la gymnastique ou la danse folklorique, ou une glace au butterscotch. D'autres réécrivaient laborieusement du Joyce, de l'Hemingway, du Kafka, du J. P. Donleavy, du Dylan Thomas, sans parler quoique j'y sois obligé de O. Henry et Albert Payson Terhune.

Quentin, un New-Yorkais arrivé à Santana après avoir été renvoyé de quatre universités de l'Est (certaines fois pour des grossesses sans préméditation, d'autres fois pour avoir prémédité la synthèse du S. T. P. dans les laboratoires des 1^{ers} cycles), Quentin, lui, était l'exception. Écrire pour se divertir ne l'intéressait pas du tout, une seule chose le préoccupait : écrire pour de l'argent. D'ailleurs il n'avait pas plus envie d'écrire des imitations de prose célèbre, il se fichait d'écrire de la prose ou non. Pour commencer, il m'inonda de paroles de chansons de rock'n'roll.

Très lié avec des musiciens psychédéliques, Quentin écrivait des paroles de chansons pour un de leurs groupes, moyennant finance, si ça marchait. Deux de ses chansons avaient été enregistrées, le résultat ayant été plus proche du bide que du tube, il venait à mon cours, expliquait-il, pour apprendre à écrire de meilleures paroles de rock. Il m'accusait de perpétuer le fossé des générations quand je faisais valoir

que, même si ce n'était pas une contradiction formelle que de dire de « meilleures paroles de rock », le lyrisme en général et tout particulièrement ce genre de lyrisme électronique ne faisait pas partie de mes compétences. Quentin en avait conclu que j'étais un philosophe de portée cosmique, une autorité dans tous les domaines, et en tant que tel, le meilleur guide qui soit pour écrire des textes de rock. Les chansons sont faites de mots, n'est-ce pas ? j'étais un spécialiste du mot, pas vrai ? eh bien, alors ? Pourquoi si ce n'est par entêtement, par pure et simple mesquinerie, ne lui apprendrais-je pas à améliorer ses chansons, qu'il puisse ainsi améliorer ses revenus ?

Pour montrer l'ampleur du problème qu'il me posait, tant à moi qu'à la littérature, sans parler de la langue anglaise, je donne ici une de ses œuvres. Le titre en était : *Quand t'auras empaqueté tes problèmes, ne me renvoie pas cette vieille musette*. Voilà ce que ça donnait :

*Le feu descend de la maountagne
y va brûler ta maison et tes biens
le feu descend de la maountagne
y va tout brûler ta maison et tes biens
ouaip, ce feu-là y descend du haut pays
et fait partir en fumée tous tes biens maté'iels
mais fais-nous quand même un p'tit sou'ire, ire, ire
en relevant les deux coins de ta bouche.*

*Et quand t'as remballé tous tes p'oblèmes
dans cette vieille musette-là
qu'est-ce qui te prend de m'l'envoyer à moi
t'enverrais même pas ces saletés aux Bonnes Œuv'es
alors pourquoi expédier ce colis-là chez moi ?*

*Le filou t'a pris tout ton fric
le touche-à-tout t'a pris ta femme
le filou a filé avec ton fric
le touche-à-tout se tape ta madame
le vieux baratineu se barre avec tes économies
le touche-à-tout prend part à ta meilleure moitié*

*allez fais-nous un grand sou'ire, ire, ire
relève les deux coins de ta bouche.*

« Vous ne voyez pas comment je pourrais l'arranger ? me dit Quentin le soir où il me montra cette œuvre.

– Oui, brûlez-là dans le premier feu qui descendra de la maountagne. Si le feu ne descend pas, montez le chercher.

– Allez ! je trouve vraiment ma voix dans celle-là.

– Je dirais plutôt que vous la perdez. Maountagnes ! je suppose que c'est votre meilleure interprétation de l'accent des montagnes des Ozarks. Les p'oblèmes et les sou'ires pourraient être de l'Oncle Remus du vieux Sud ou bien du Brooklynois, je ne suis pas sûr duquel.

– Un peu des deux.

– Un peu d'un des deux suffirait amplement, Quentin. Le Montagnard du Kentucky, l'accent de DeKalb Avenue, le patois petit nègre accompagné par des sitars, ce n'est pas « une » voix, c'est de la glossolalie. C'est ce qu'on appelle le don des langues, mais chez vous c'est une calamité ; un grand nombre de vos langues devrait être lié.

– Doux Jésus, je n'ai peut-être pas entendu ces façons de parler à la table familiale dans le quartier des Bas de Soie, mais je les ai entendues dans les disques, et les disques font partie de mon environnement, et mon environnement fait partie de moi. Devrais-je donc être snob et ne m'en tenir qu'à la façon de parler de la Junior League et des familles d'agents de change ?

– Quentin, en ce moment même votre façon de parler est plus proche des Bas de Soie que de celle d'un mélange de débardeur, cueilleur de coton, et trafiquant de whisky. Il devrait y avoir une place au soleil de la linguistique pour les Bas de Soie au côté des Bas de Cuir.

– Mr. Rengs, réfléchissez, quand je parle à une seule personne, inutile que j'aie l'accent de plus d'une personne. Dans les paroles de chansons, c'est à une multitude de personnes différentes que l'on parle, l'astuce, c'est d'être démocratique et d'avoir l'accent de tous à la fois !

– De tous ceux qui n'ont jamais dépassé la neuvième ? pourquoi ne pas s'adresser également à des diplômés de l'université ? ou bien est-ce que ton genre de démocratie exclut les gens instruits ?

– Vous voyez, il y a une théorie derrière tout cela. La plupart des choses ne se sont jamais fondues comme elles auraient dû dans ce prétendu creuset ; il est temps que nous laissions au moins se fondre

les différents accents et façons de parler.

– Fondre est une chose, casser en est une autre.

– Je sais, les choses se liquéfient en fondant et doivent être dures pour casser. Vous mélangez les liquides et les os ; j'aimerais que vous arrêtiez cela, Mr. Rengs.

– Quentin, si vous n'arrêtez pas de m'empoisonner l'existence avec des textes schizoïdes, vous allez avoir droit à un véritable mélange de liquides et d'os, à savoir ce minestrone qui va se mélanger avec votre crâne. »

Nous étions assis à ce moment à la Maison du Gnocchi, un infâme tord-boyaux italien sur Santa Monica Boulevard à Hollywood. L'endroit avait si peu à voir avec un restaurant ou tout autre établissement chargé de nourrir l'homme que les gnocchis auraient dû servir à boucher les fuites de robinets, quant aux linguinis ils auraient dû être servis dans une auge. Quentin avait insisté pour m'emmener dans son restaurant favori pour y discuter de ses problèmes d'écriture, insuffisamment traités dans le cours.

« Mr. Rengs, vous prétendez être au-dessus de ce mélange des langues qui a cours de nos jours. C'est se cacher derrière le fossé des générations.

– Vous ne mélangez pas les mots, Quentin, vous les démantibulez. Examinons votre dernière affirmation : comment quelqu'un pourrait-il se cacher derrière un fossé ? c'est comme de dire il se camoufla dans le vide, ou bien il se réfugia dans une quantité de néant.

– Une quantité de néant, je ne vous le fais pas dire. Qu'est-ce qu'un fossé par définition sinon une tranchée et qu'est-ce qu'une tranchée si ce n'est quelque chose sans rien dedans, ni choses ni personnes ? S'il n'y a personne d'autre dans la tranchée, eh bien, il n'y a personne pour vous voir et donc c'est une cachette sacrément efficace.

– C'est logique, Quentin, il n'y a personne d'autre, et pas de raison de se cacher.

– Ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a personne dans cette tranchée, ils sont tous en haut, alignés sur les bords.

– Dans ce cas il faudrait que la tranchée soit très large, disons 16 kilomètres, avant qu'on puisse s'en servir pour s'y cacher.

– Eh bien, à vous voir creuser cette tranchée-là, elle fera 16 kilomètres de large en un rien de temps.

– Quentin, quelle que soit la dimension d'une tranchée, on ne peut se cacher « derrière », au mieux on peut se cacher « dedans ».

– Je ne peux pas avaler ça, Mr. Rengs. Si un arbre tombe dans la

forêt et qu'il n'y a personne pour l'entendre, y a-t-il eu un bruit ? C'est de la philosophie, ça, Mr. Rengs, non, ne le niez pas cette même logique fait que si on se sert d'une tranchée pour s'y cacher et que ça marche, ce qui veut dire qu'il n'y a personne assez près pour voir s'il y a quelqu'un dedans, qui donc peut savoir si ce quelqu'un est dans la tranchée, ou derrière, ou bien dessous ?

– Quentin, chaque fois que vous vous trouvez dans un rayon de 16 kilomètres autour de moi, je bois le bouillon, et ce n'est pas de ce minestrone dont je parle, ce n'est pas un bouillon mais de la Bouillie bordelaise. »

Au-dessus d'un sabayon qui avait un goût de détergent, Quentin fit une soudaine déclaration. Il dit : « The Omen » sont intéressés par les paroles de la « Maountagne » ; je lui répondis que je ne savais pas qu'il avait aussi écrit une chanson à la gloire de ses odeurs intimes. Il me dit alors que ça avait quand même un rapport avec les paroles de la Vieille Musette dans laquelle il était question de cette affaire que Sir Edmund Hillary escaladait tout le temps.

Je lui dis : « Quand le sujet est un « Omen » le verbe doit être est, faites donc attention à ces singuliers et pluriels. »

Il me fit remarquer que « The Omen » étaient très singuliers mais qu'ils étaient plusieurs ; que c'était un groupe qui faisait des disques de raga rock, avec un apport de hard folk mais surtout du raga où dominaient les sitars et les tablas.

Je venais juste de prendre conscience de cette tendance qu'ont les groupes de rock à utiliser des noms comme appellation collective. C'était pour moi une source d'inquiétude de penser qu'avec le temps cela pourrait mener à un nouveau vocabulaire de noms composés : un Jefferson Airplane de déserteurs, un Grateful Dead de joueurs de tambourin, une Loving Spoonful de schizophrènes, un Vanilla Fudge de délinquants juvéniles, une Holding Compagny de ratés. Et maintenant il fallait apparemment compter avec une nouvelle dénomination plus inquiétante encore, un Omen de casse-pieds.

« Vous oubliez une chose, poursuivit Quentin, c'est que cette chanson est une parodie et en tant que telle, c'est un énorme éclat de rire.

– Un petit gloussement peut-être, pour ceux qui connaissent la chanson que tu parodies.

– Vous la connaissez, vous ?

– Non.

– Ne me racontez pas ça, vous venez d'en parler à l'instant.

– C'était l'expression inconsciente de mes préjugés ancestraux.

– De vos préjugés tout court, vous voulez dire, préjugés envers tous ceux de moins de trente ans. Très bien, voyons ce que disent vos préjugés de quelques paroles en langue non mélangée ; tenez. »

Il me tendit une page griffonnée dans tous les sens ; je ne pus en déchiffrer que deux bouts :

Imagine qu'au jour dernier

Quand viendra le seigneur

Pour nous emmener vers une vie meilleure

Qu'il s'appelle Mao

Le suivrons-nous là-haut ?

Si l'enfer est brûlant

Combien fait-il au paradis

Moins dix ?

« Quentin, je ne peux pas aborder ces problèmes politiques et théologiques avec l'estomac retourné, dis-je. Le sabayon me donne de la ptomaïne.

– Ptomaïne, répéta Quentin, puis, tout excité : voilà un mot formidable à utiliser. Ça me donne une idée pour faire une parodie sur les touristes qui attrapent la courante quand ils vont en Espagne par exemple. Ça, c'est inspiré :

La ptomaïne en Espagne tombe en pluie... »

Tout bien considéré y compris mes vives douleurs d'estomac, le moment me parut bien choisi pour aller aux toilettes.

Peu après cette parodie de dîner, qui vous donnerait envie d'aller dîner dans les zones d'Espagne les plus infectées de ptomaïne, Quentin me demanda s'il pouvait continuer à suivre mon cours pendant le deuxième trimestre. Je refusai catégoriquement, car en dépit de ses aptitudes nombreuses et étonnantes quant au maniement des mots, aucune d'entre elles n'avait un rapport quelconque avec la littérature et la langue anglaise, mes deux sphères de compétence. Quentin n'opposa pas de résistance. Il dit simplement que je devrais le laisser

pénétrer un peu dans mes sphères d'incompétence et que peut-être elles rétréciraient. Ma réponse fut que j'avais eu trop de mal à préserver mes domaines d'incompétence pour vouloir m'en départir. Pour faire pendant à cela, il décida qu'il y avait une chose dont lui ne pouvait se départir et ce quelque chose, c'était moi. Quand les cours prirent fin pour le trimestre, Quentin continua de plus belle. Privé de moi sur le campus, je le trouvais tous les jours à ma porte, des paquets de paroles sous le bras. Un jour, j'émis l'idée que ses paroles étaient faites pour les oiseaux, les dindons par exemple. Il me fit remarquer que les Byrds écrivaient leurs propres paroles et que ses œuvres à lui étaient écrites principalement pour The Omen. J'en vins à me dire qu'un'Omen'sur mesure avait été placé au centre de mon existence. En la personne de Quentin Seckley, impitoyablement, sinistrement, fait de chansons.

Quelque temps après la conversation sur les effets sonores des jointures, mon téléphone sonna. Une jeune fille à l'autre bout du fil dit : « Allô, Mr. Rengs ? Est-ce qu'Ivar serait là, par le plus grand des hasards ? »

La voix avait quelque chose de voilé avec des relents d'adrénaline ; cela m'était familier et me fit ressentir immédiatement une vive douleur à la base de la langue.

« Ivar ?

– Vous êtes bien Mr. Gordon Rengs, n'est-ce pas ?

– Oui, et il n'y a personne ici qui s'appelle Ivar. Je ne connais personne s'appelant Ivar ; vous pouvez croire que je me vante si ça vous fait plaisir. »

Je me tiraillai le bout de la langue avec les doigts comme pour l'arracher, ce qui était gênant à maints endroits : je me pique de n'avoir aucun tic, je n'avais aucune raison de m'arracher la langue, et cela gênait mon élocution. La voix de cette fille faisait écho à de mauvais souvenirs qui m'arrachaient la langue par l'intermédiaire de mes doigts.

« Il y a une confusion quelque part, Mr. Rengs. Vous êtes bien le Mr. Rengs qui enseigne à Santana, n'est-ce pas ? Vous êtes un bon ami de ce type que j'essaie de trouver, son collaborateur.

– Son collaborateur ? à quoi faire ?

– Des paroles de chansons, évidemment ; c'est vous qui écrivez ces paroles extra avec lui. Vous savez bien.

– Des paroles de chansons ? de quel genre ?

– De hard, de folk, de country, de jazz, de raga, toutes les paroles

de rock qu'il leur faut.

– Je vois, vous cherchez Quentin Seckley. »

Un temps.

« Quentin, comment vous dites ? hein ? je ne connais pas de Quentin. »

Simultanément, je me mordis méchamment la langue et me rappelais cette voix, son mordant quand elle devenait rageuse.

« Mademoiselle je n'ai rien à voir avec quelqu'Ivar que ce soit ; je ne suis pas en affaires avec Quentin Seckley non plus ; mais de temps en temps quand il braque un revolver sur moi je lui montre les phrases les plus tremblantes de ses chansons, celles qui sont parkinsoniennes. »

Un temps encore.

« Mr. Rengs, est-ce que je puis vous demander de me décrire ce Quentin.

– Oui : cheveux blond pâle tombant sur les yeux, ressemble à de la moleskine effilochée, dos bien voûté, penche un peu sur le côté, air sournois, grain de beauté sur la pommette droite, un mètre quatre-vingt-dix à peu près ; écrit ses chansons pour The Omen ; et aussi...

– C'est Ivar, ben je veux bien...

– Moi aussi s'il y a de la place ; vous cherchez Quentin pour quoi faire ?

– Eh bien, il devait dormir avec moi, il était bien clair qu'il fallait qu'il soit là à trois heures exactement. Il n'est pas encore arrivé, et ils se demandent tous ce qui se passe.

– Tous ? combien êtes-vous ?

– Eh bien, tous les permanents, six au moins ; ça fait une heure qu'ils nous attendent pour commencer et ils n'aiment pas trop rester assis à ne rien faire.

– Comment donc. Ça m'intrigue de savoir comment vous avez eu mon nom.

– Ben, Ivar, Quentin, parle beaucoup de vous et de l'aide que vous lui apportez pour écrire ; je savais que vous enseigniez à Santana, et en ce moment même je suis à U. C. L. A., j'ai donc appelé le secrétariat de l'université et ils avaient un annuaire de la faculté de Santana...

– Vous êtes à U. C. L. A. ? C'est là que Quentin devait vous, euh, rejoindre ? »

Je pensais au liquide synovial, avec de la guitare flamenco en fond sonore ; pas de sitar.

« Bien sûr, c'est toujours ici que ça se passe ; ça ne pourrait marcher ailleurs, c'est ici qu'ils ont tout l'équipement ; bref, donc, vous ne savez pas du tout où il peut se trouver, Mr. Rengs ?

– Non, pas du tout, à moins qu'il ait trouvé l'équipement ailleurs.

– C'est peu probable, Mr. Rengs, on ne trouve pas un appareillage de ce genre à tous les coins de rue. Bon, si vous avez de ses nouvelles, pouvez-vous lui dire de venir immédiatement au Programme de Recherche sur le Sommeil. C'est très important, il fiche tout notre plan de travail en l'air.

– Projet Sommeil. Bon d'accord. Je suis désolé pour votre plan de travail. »

Un autre silence encore, tout en palpitations.

« Mr. Rengs, je sais que ça peut paraître bizarre, mais pouvez-vous faire quelque chose pour moi ?

– Mademoiselle, je comprends parfaitement que vous vouliez rattraper votre plan de travail, c'est normal, mais j'ai une conférence très ardue à préparer pour demain ; elle traite de la quantité et de la qualité des os brisés dans les œuvres complètes d'Hemingway ; saviez-vous que, rien que dans ses quarante-neuf premières nouvelles, il y a vingt-huit cas de mutilations humaines, dont quinze de jambes, cinq de mains et quatre d'aines.

– Non, ce que je veux vous demander c'est si vous pouviez me dire quelques mots ? Ce nom de Quentin commence à me rappeler quelque chose ; pourriez-vous me rendre un grand service et dire simplement : Allô, est-ce que Quentin est là ?

– Dites voir quelque chose pour moi d'abord : Agression de mineurs ; dégénéré dégoûtant, vous arracherai la langue ; pique-épingles. »

Silence ; le plus long jusqu'alors ; ponctué par des bouffées d'émotions.

« Ça alors ! je veux bien être fouettée ; vous êtes l'homme qui m'a téléphoné l'autre soir.

– Vous êtes la vieille dame tricentenaire.

– Quand on me tire d'un profond sommeil, on dirait à m'entendre que j'ai six cents ans. Vous savez, à m'éreinter comme je le fais sur mes devoirs et toutes les heures que je passe au Projet en plus, quand vient l'heure du dîner je suis cuite ; alors il y a des soirs où après manger je prends un cachet et je me jette au lit. Oh ! je m'excuse de vous avoir parlé d'aussi vilaine façon, Mr. Rengs. Je ne savais pas du tout qui c'était, vous comprendrez ; et aussi je n'avais jamais entendu

parler de ce Quentin, je ne connais le type en question que sous le nom d'Ivar Nalyd. Oh ! Oh ! attendez voir ; comment se fait-il que vous ayez eu mon numéro ce soir-là ? Qu'est-ce qui vous a fait penser à me téléphoner pour savoir où il était, quel qu'ait été son nom ?

– J'avais reçu un message qui me demandait de l'appeler. Le numéro qu'il avait donné était le vôtre.

– Ça c'est vraiment drôle, Mr. Rengs. D'abord il n'est jamais venu chez moi, ensuite je ne lui ai jamais donné mon numéro bien que Dieu sait s'il me l'a demandé et redemandé ; quoi ! je le connais à peine ce gars, je le vois juste au Projet ; on discute parfois de paroles de rock et c'est tout ; mon numéro n'est pas dans l'annuaire et mes amis ne le donnent à personne, ils savent à quel point je tiens à mon intimité. Tout ça tient du surnaturel...

– Oui, dites-moi, se pourrait-il que d'une façon ou d'une autre vous soyez liée dans l'esprit de Quentin avec la notion de craquements de jointures des doigts ? Mademoiselle... pardonnez-moi, je ne connais pas votre nom.

– Victoria Paylow, Mr. Rengs, Vicki. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de jointures ?

– Vicki, est-ce que Quentin pourrait vous associer d'une manière ou d'une autre aux craquements de jointures ? Il avait ça en tête le soir où il m'a laissé votre numéro.

– De jointures ! Maman ! comme folie c'est la grande classe ; l'œillet à la boutonnière ; je n'ai jamais parlé de jointures avec lui, pas de façon sérieuse, c'est vrai ; je ne discute jamais de grand-chose avec lui, on ne fait pas grand-chose d'autre que de dormir lorsqu'on est ensemble. Mais il y a quelque temps, j'ai effectivement fait une espèce de rêve sur des jointures qui craquaient. Peut-être même plus d'un ; ça m'a échappé en grande partie mais je me souviens de claquements comme des coups de pistolet, ça me faisait si peur que j'en devenais presque chauve ; mais d'où Ivar, Quentin, tirerait-il ces idées de jointures ? pas de mes rêves toujours, ça c'est certain, on nous interdit formellement de parler de nos rêves. Mais Mr. Rengs, savez-vous, par hasard, pourquoi il a deux noms ?

– Non, mais la question vaut d'être approfondie. Pourquoi va-t-il au cours à Santana sous un nom, et pourquoi dort-il ou participe-t-il à des recherches sur le sommeil à U. C. L. A. sous un autre ?

– Ça a vraiment l'air méticuleusement fou, Mr. Rengs ; est-ce que vous avez une hypothèse là-dessus ?

– Difficile à dire, Vicki ; ça pourrait avoir un rapport avec l'idée de ne pas mélanger les liquides et les os, il est très attaché à...

– Non, il faut que ça s'arrête ; c'est la palme d'or de la folie. Quelqu'un me pille le cerveau.

– Ai-je dit quelque chose qui vous a troublé, Vicki ?

– Les liquides et les os, je veux bien être passée trois fois au napalm. Ce thème-là ne cesse de se développer à chaque fois dans mes rêves. Au pied levé, je ne me souviens d'aucun rêve en particulier, mais ça revient à chaque fois ; c'est contre tout règlement de parler du contenu de nos rêves, alors pour qui se prend-il pour balancer à tout vent le langage de mes rêves ? si il y a des trucs comme ça dans les coffres de ma mémoire, comment se fait-il qu'il arrive à les percer, je jure...

– Si je découvre quelque chose, Vicki, je ne manquerai pas de vous le faire savoir, j'ai votre numéro... »

Le jour suivant, après le déjeuner, Quentin sonna à ma porte. Il apportait une nouvelle liasse de paroles. Je le menaçai d'envoyer toutes ses paroles à la C. I. A. s'il ne s'expliquait pas sur le nom de Ivar Nalyd. Son explication ne fut pas ce que je qualifierais de claire, et en dernière analyse comme en toute analyse d'ailleurs, elle ne fut pas très explicite.

Ivar n'était rien d'autre que Ravi épelé à l'envers, en l'honneur de Ravi Shankar. Nalyd était le nom renversé de Dylan en l'honneur de Bob D. et non de D. Thomas. Quentin écrivait toutes ses chansons sous ce nom. Il craignait que si sa famille apprenait qu'il avait des activités rémunératrices, son père ne lui supprime son allocation. La théorie de Quentin était que toute famille aussi nantie que la sienne devrait avoir des égards pour un fils s'occupant d'art, de sorte que tout gain supplémentaire qu'il pouvait apporter servirait à acheter du beurre plutôt que des épinards, les épinards étant meilleurs avec du beurre dedans.

Comment cela pouvait assurer la sauvegarde de son allocation paternelle que de se faire appeler Ivar Nalyd auprès de Victoria Paylow en l'occurrence, c'est ce que je voulus savoir.

Il tressaillit plusieurs fois, il tambourina des doigts, il chantonna un moment, vocalisant des descentes de sitar.

« Tu as dit Victoria Paylow, je crois.

– C'est exact.

– Que peux-tu bien savoir sur cette jeune personne, Gordon ?

– Qu'elle te connaît sous le nom d'Ivar, et qu'elle dort avec toi à U. C. L. A. sous les yeux de six personnes ; et je crois comprendre qu'il y

a tout un appareillage aussi.

– Où as-tu rencontré Vicki, Gordon ?

– Elle a téléphoné ici même hier, à ta recherche. Quentin, il faut que tu apprennes la finesse dans tes rapports avec le sexe opposé. Si tu leur fixes un rendez-vous pour aller dormir et que tu ne viens pas, elles se font du souci, tous ceux qui se tiennent autour également.

– Zut alors, j'ai téléphoné et laissé la commission à la secrétaire du Projet que je ne pouvais pas venir. Elle a dû oublier de leur dire. « The Omen » répétaient pour une séance d'enregistrement et il fallait que je sois là si jamais ils avaient besoin d'une modification dans les paroles. Écoute, comment se fait-il que Vicki t'ait appelé toi pour me retrouver ?

– Est-ce qu'elle pouvait se douter que tu étais chez toi alors que tu écris des chansons nuit et jour avec un collaborateur ?

– Collaborateur ?

– Elle a la très nette impression que c'est la fonction que j'occupe dans ta vie, Quentin.

– Gordon, je n'ai jamais utilisé ce mot, je le jure, tout ce que j'ai dit, c'est que tu annotais plus ou moins mes trucs ; je suis horriblement désolé qu'elle t'ait ennuyé, Gordon.

– Quentin il faut la détromper, il faut lui faire comprendre que je ne suis pas ton collaborateur, que c'est toi mon contaminateur.

« Bon, maintenant il y a deux autres choses qu'il faudrait éclaircir. Premièrement, pourquoi m'as-tu laissé le numéro de cette jeune fille afin de joindre Quentin alors qu'elle te connaît sous le nom d'Ivar. Deuxièmement, quant à ce programme de recherche sur le sommeil, qu'est-ce exactement que...

– Qui t'a laissé le numéro de Vicki pour quoi faire, Gordon ? Est-ce que tu dérailles ?

– Quentin, j'attire ton attention sur le soir des jointures. Tu as laissé un numéro que je devais rappeler : c'était le numéro de Vicki ; Vicki a dit alors qu'elle n'avait jamais entendu parler de Quentin, ce qui était vrai. Quelle folie a pu te pousser à...

– Syllogisme, sérénade, survêtement. Quelle tasse ! j'étais défoncé, voilà, c'est pour ça ; j'ai dû complètement oublier que pour elle je m'appelais Ivar. Ah ! ce n'est pas étonnant alors que tu aies cru que le numéro était faux ; je pige maintenant ; glups ; c'était une bourde de ma part à cause de la défonce ; de toute façon si j'ai fait ça, c'était une bourde que de te laisser ce numéro ; raah ! j'avais cette idée derrière la tête d'aller chez elle, ça au moins je m'en souviens ; je me faisais

craquier les jointures et ça me rendait nerveux, ça me démangeait de passer chez Vicki, je ne sais pas pourquoi. Le coup des jointures me faisait penser tout naturellement à aller chez Vicki. Etant défoncé, je suppose que j'ai traduit dans mon esprit aller là-bas par me trouver là-bas ; j'ai confondu le rêve et la réalité et j'ai donné son numéro sans me rendre compte de ce que je faisais. J'avais vraiment l'intention de me rendre chez elle, mais au lieu de cela j'ai plongé.

– Comment savais-tu son adresse et son numéro de téléphone ? Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas te le donner et qu'elle n'est pas dans l'annuaire...

– Dans l'annuaire non, mais elle est inscrite au fichier du personnel du programme. Gordon, ça fait quelque temps que je pense lui rendre une petite visite. J'ai toujours un œil sur elle au Programme, et je me suis créé des besoins impérieux à son égard. Je vais t'avouer quelque chose : un jour, ces besoins sont devenus si impérieux que je suis allé me balader près du bureau du Programme jusqu'à ce que la secrétaire se fasse appeler au-dehors ; alors j'ai jeté un œil dans le classeur contenant le fichier, j'ai repéré le dossier de Vicki et j'ai appris par cœur les éléments principaux. Écoute, c'est vraiment compliqué ; il faudrait que je t'explique tout le contexte ; ça commence par le Programme de recherche sur le Sommeil...

– Il vaudrait mieux que je sois au courant de ça aussi. Seulement, essaie de m'épargner les détails du genre pourquoi il leur faut une secrétaire.

– Tu n'es pas au courant du Programme, Gordon ? ah ! alors tu ne peux rien comprendre à tout ça, c'est évident. C'est là-bas au Programme que j'ai rencontré Vicki. Ils se sont aperçus qu'on dormait bien ensemble tous les deux, pour une raison ou une autre et ils nous font dormir ensemble selon un plan établi sans nous fournir d'explications. Je me sers du nom Ivar Nalyd là-bas pour le même motif que pour écrire mes chansons.

– Voyons voir si je te suis bien. On te paie pour tes occupations au Programme ?

– Oui, oui. L'heure est bien payée, pour Vicki c'est pareil ; alors tu vois comme je gagne de l'argent là-bas, j'ai pensé, vaut mieux que je le fasse sous un pseudonyme, que mon paternel n'en sache rien et ne me coupe pas les vivres. Écoute, faut que je décampe maintenant. On m'attend au Programme. Qu'est-ce que tu penserais de venir avec moi là-bas voir toi-même l'installation. C'est super ! Le docteur Wolands aime bien qu'il y ait des visiteurs. Gordon, il s'agit d'une toute nouvelle approche d'une fonction cruciale chez l'homme. Imagine : voilà une chose que tu fais tous les jours de ta vie et cependant là-

dessus tu n'as qu'un grand vide ; c'est comme tes jointures qui craquent, le truc le plus personnel qui soit et tu ne sais pas ce qui se passe. Ils étudient tous les aspects de la question au Programme, de fond en comble ; ça t'ouvrira les yeux. »

Il fallait que j'y aille, bien sûr. Entre Quentin et Vicki il y avait des stratifications insensées ; pas autant qu'il ne l'aurait voulu et plus qu'elle ne semblait le souhaiter. Ils formaient un sandwich dégoulinant qui s'était insinué dans ma vie, fuyant de tous les bords.

J'éprouvais le besoin de remonter jusqu'à la cuisine du snack-bar dément où il avait été confectionné, nommé, je ne sais pourquoi, Programme de recherche sur le Sommeil.

Pour éclairer ma lanterne, j'aurais escaladé n'importe quelle maountagne derrière Quentin, je l'aurais suivi jusqu'à n'importe quel paradis désarticulé même s'il y faisait moins dix. Eût-il été Mao, je serais monté là-haut.

Tout en conduisant, Quentin me parla un peu de Victoria Paylow. Elle était diplômée de l'université de L. A. ; elle faisait une thèse de doctorat sur les aspects sadomasochistes de la sorcellerie du haut Moyen Age, la démonologie, la magie, les messes noires et l'alchimie. Elle jouait bien de la guitare, elle avait toujours sa guitare avec elle pour pouvoir se jouer et se chanter les chansons de The Omen pendant les heures creuses. Elle adorait les chansons de The Omen, surtout les paroles et particulièrement celles écrites par lui, Quentin, Ivar. Son enthousiasme pour lesdites paroles était si grand qu'il laissait deviner qu'elle en pinçait vraiment pour lui mais essayait de le dissimuler en lui refusant son numéro de téléphone. Une présence capitale à avoir près de soi pour dormir. Elle devenait de plus en plus le point de mire des rêves de plus en plus agités que Quentin faisait au Programme, et était bien mieux balancée que le Queen Mary.

« Quentin, dis-je prudemment, à propos du soir des jointures ; tu as dit, si je me souviens bien, que c'était toi qui avais commencé à les faire craquer et que les autres avaient suivi ?

– Oui, c'est comme ça que ça s'est passé. 1

– Est-ce que tu te rappelles pourquoi tu t'es mis à faire ça ? Quel était le fil de tes pensées quand tu as commencé à te tordre les doigts ? ! !

– Euh ! je pensais à Vicki il me semble ; ces temps-ci, c'est elle qui occupe la majeure partie de mes pensées.

– Peux-tu te rappeler exactement ce que tu étais, en train de penser à son sujet ?

– Heumf ! euh, je crois que je pensais à sa jupe. A cette jupe qu'elle

porte au Programme ; à vrai dire, tu vois, elle est plus micro que mini, c'est une feuille de vigne un peu élargie pour pouvoir faire le tour de ses hanches, ça se résume à ça. J'y consacre une grande partie de mes pensées à cette jupe ; ce n'est pas une jupe, c'est une crotte de mouche, un iota, ce qui s'appelle un soupçon de vêtement. Le cul au vent ou presque. Je pensais à ce vêtement, juste assez grand pour être dans les limites de la loi, puis à me procurer une paire de ciseaux. Ouais, voilà le tableau à peu près. Je taillais dedans et je chantonais, et je pensais, écoute ça, aux puits de goudron de La Brea me disant qu'il faudrait les appeler les dessous de bras de La Brea, quoique c'est entre les jambes qu'ils se trouvent, et je riais tout seul. Puis il y a eu cette voix, sa voix ; c'est ce que j'imaginai bien sûr, souviens-toi que j'étais à cent lieues de mes pompes à cause de cette herbe bien grasse. La voix était forte, grave et agressive ; plus grave qu'une basse. Elle disait : Continue et je vais te donner un coup sur les mains qui va réduire tes jointures en bouillie ; ce sont les mots exacts.

D'abord la menace de liquéfaction, puis elle disait, amuse-toi comme ça et je vais te fendre les jointures en deux, comme tous les autres os de ton corps : la menace de fracture. Là-dessus tu parles que j'ai laissé tomber la jupe et les ciseaux imaginaires. Tout ça à cause de cette voix irréaliste pleine de fractures et de liquéfactions, qui me cassait les oreilles. C'est à ce moment-là, mais bien sûr ! que j'ai commencé à me faire craquer les jointures. Dis, je suis content que tu m'aies posé cette question ; ça éclaire certaines choses ; pas étonnant que les craquements m'aient fait peur. En fait, j'avais déjà peur en entendant la voix menacer mes jointures.

– Donc tu sembles dire que ces craquements résultaient de pensées, de fantasmes antérieurs sur Vicki.

– Ce n'est pas ce que je semble dire, Gordon, c'est bien ce que j'ai dit. »

Nous roulâmes encore un peu.

« Quentin, as-tu déjà remarqué comme les notions de liquides et d'os reviennent souvent dans ta conversation ?

– Je ne sais pas ; un tas de gens parlent de liquides et d'os ; ils font partie de la vie de tout le monde.

– De la tienne plus que de celle des autres, il me semble ; tu tiens à mettre tes liquides dans une catégorie et tes os dans une autre, et ça t'ennuie que les gens mélangent les catégories. Je fais la remarque parce qu'à l'instant, quand tu t'es souvenu de cette voix, tu disais qu'elle menaçait de t'écrabouiller les jointures. On dirait que le concept de réduction de tes jointures à un état liquide te gêne, je pense que c'est là une conclusion justifiée, Est-ce que tu relies ce

concept avec Vicki d'une façon ou d'une autre ?

– Gordon, c'est un tas de bêtises tout ça ; c'est vrai, la menace avait la voix de Vicki, mais j'avais des hallucinations. La voix était dans ma tête, elle ne venait pas de l'extérieur.

– C'est vrai, mais c'est ta tête qui après avoir engendré les mots les a mis dans la bouche de Vicki. C'était toi l'auteur, mais il semblait important pour toi de mettre ces mots entre guillemets et de les attribuer à Vicki.

– Gordon, je ne sais pas où tu veux en venir avec ce genre de questionnaire ; de toute façon, qu'est-ce que toute cette histoire de solides et de liquides a à voir avec Vicki ?

– Je n'en sais rien, Quentin, mais il faut que je te demande d'arrêter de faire craquer tes doigts et de remettre tes mains sur le volant avant que tu ne nous tues tous les deux.

Le scientisme, ce n'est pas pour moi. Je tiens pour des balivernes ce qu'on appelle les lois de la nature. On nous dit qu'un ballon rempli d'air chaud s'élève à cause de la loi de Boyle, la gravité spécifique, etc. Je vois ça autrement ; je sais que le ballon monte parce que le soleil l'aspire ; par quel moyen est-ce que j'arrive à cette déduction ? par osmose, parce que ma tête est souvent sujette à la puissante aspiration exercée par le soleil, elle est héliotropique, à tel point que mon cou et les muscles de mes épaules sont tendus la plupart du temps pour retenir ma tête. Le corps médical dit que c'est de la tension nerveuse, mais moi je sais qu'il s'agit d'un effort salutaire pour maintenir l'unité du corps. La migraine provoquée parfois par cette tension musculaire est salutaire également, elle est le signal rassurant que donne la tête – dans le seul langage qu'elle connaisse – pour me faire savoir qu'elle est bien là avec moi contre tout sabotage cosmique. Là aussi, pensez à la façon curieuse dont l'eau se conduit quand la température descend au-dessous de zéro. Cela m'a toujours frappé comme étant une réaction hautement émotive et malade face au désagréable ; comme la rigidité qu'on observe dans certains cas de schizophrénie avancée. Voilà, la science met l'accent sur la matière et l'art sur la manière ; je ne vous apprends sans doute rien de nouveau.

Le fait est que je ne comprenais rien au laboratoire dans lequel Quentin m'avait emmené. Un entrelacs de fils, de câbles, encombraient la vaste pièce principale, ceux-ci reliés à des tableaux de contrôle sur lesquels s'agitaient les aiguilles de cadrans et où des marqueurs tressautaient sur des cylindres en rotation. À côté de la pièce centrale, il y avait une rangée de cabines qu'on pouvait voir à travers de larges parois de verre. Chacune contenait un lit plus un bureau sur lequel

était posée une machine à écrire. Dans plusieurs des lits, des gens, hommes et femmes, dormaient profondément. Des électrodes étaient fixées avec du sparadrap sur certaines parties de leur corps, y compris la tête. Des techniciens en blouses blanches assis dans la pièce principale suivaient des yeux les messages électroniques émis par les groupes de dormeurs. Dans une des cabines, un homme en pyjama venait apparemment juste de se réveiller et tapait énergiquement à la machine, assis à son bureau.

Quentin m'expliqua que c'était le Centre de Sommeil, lieu où l'on étudiait sous tous les angles, sondait jusqu'au tréfonds cette fonction capitale de l'homme qu'est le sommeil. Quentin me fit savoir qu'il n'y avait qu'en état de veille que les hommes se laissaient séparer par les barrières artificielles de couleur, de race, de politique, d'idéologie, de faim ou d'impératifs territoriaux. Pendant leur repos, les hommes ne faisaient plus qu'un parce qu'ils dormaient tous et tous dormaient identiquement, on pouvait presque aller jusqu'à dire que le sommeil était le dénominateur le moins commun de l'humanité car rien n'était plus courant et même plus universel que lui. Le soleil rendait les hommes étrangers les uns aux autres et par conséquent étrangers à eux-mêmes ; le genre humain ne pouvait s'ouvrir à sa véritable identité physiologique que les yeux fermés. En extirpant la vraie, l'universelle nature du sommeil, le Programme de recherche sur le Sommeil allait montrer à tous les hommes leur réciprocité. Le chemin vers un Monde Unique et durable allait nous être révélé par le plus inattendu des guides, Morphée, et ses hommes de confiance, Somnus et Hypnos. En Thanatopsie, nos yeux s'ouvriraient pour la première fois. Nous renverserions nos faux dieux et rendrions hommage à sa sainteté Dodo, le marchand de sable et son sable insinuant. Quelque chose comme ça. Il allait très certainement écrire une chanson à ce sujet ; je ne pus suivre son raisonnement car je commençais à m'endormir.

Le psychologue en chef nous avait rejoints pendant cette conférence impromptue ; il opinait, approuvant les explications de Quentin, désormais Ivar Nalyd, qui, disait-il, était le champion des dormeurs du labo, bien que se laissant parfois emporter par ses vues poétiques sur les travaux du laboratoire. Quentin fit les présentations ; l'homme à la blouse amidonnée, courtaud, aux cheveux noirs luisants – dont la sécheresse toute professionnelle contrastait avec l'abondance toute corporelle – était le docteur Jerome Wolands. Il salua mon nom par l'inverse même de la léthargie ; il inspira une telle quantité d'air d'un coup que je m'attendais à voir tous ses stylos feutre sauter de sa poche de poitrine.

« Gordon Rengs ! s'écria-t-il. Non ce n'est pas possible !

– Que ne me l'a-t-on dit plus tôt, répondis-je.
– Gordon Rengs ! quelle grande occasion !
– Que je vais saisir pour m'en aller tout de suite si vous ne vous calmez pas.

– Non ! C'est magnifique ! J'ai lu jusqu'à la dernière ligne tout ce que vous avez écrit. »

Quentin, Ivar, saisit cette occasion, non pas pour s'en aller, ni pour s'endormir comme un champion, mais pour placer une remarque déplaisante ; il dit : « Doc, si c'est tout ce que vous avez jamais lu ça va aller mal pour vous.

– Je ne plaisante pas, Mr. Rengs, dit Wolands ; en fait c'est un de vos livres, *Signes et messages*, qui m'a amené à étudier la psychologie. »

Je n'aimais pas trop l'idée sous-jacente que ce qui l'avait amené à la psychologie pouvait être le besoin de comprendre pourquoi il me lisait. Quentin interpréta cela autrement :

« Je vois ce que vous voulez dire, Doc ; chaque fois que vous lisiez ce livre, vous vous endormiez. Alors vous avez étudié la psychologie du sommeil pour rester éveillé.

– Non ; j'ai passé des nuits entières à lire l'œuvre de cet homme, dit Wolands. Il soulève tant de questions sur ce qui fait que les hommes s'entredéchirent et pourquoi ils le font, au point de déclencher des guerres, que je me suis tourné vers la psychologie pour y trouver quelques réponses et pouvoir retrouver le sommeil. Eh bien, Mr. Rengs, nous sommes vraiment honorés de ce qu'un homme comme vous s'intéresse à nos recherches. Croyez-le ou non mais par le biais de nos recherches sur le sommeil nous apprenons un nombre considérable de choses sur ce qui fait que les hommes s'agressent mutuellement et pour quoi.

– C'est une démarche agressive, dis-je. Quel est le principe de base de tout cela, que si vous faites beaucoup dormir les gens, vous diminuerez le nombre de guerres ?

– Ce ne sont pas les dormeurs qui font les guerres, me rappela Wolands.

– Pas tant qu'ils dorment du moins.

– Mr. Rengs, les gens bien reposés ne se tapent pas dessus, qu'ils dorment ou qu'ils soient éveillés. Si nous arrivons à faire retrouver le sommeil aux insomniaques et à améliorer le repos des agités, les portes d'une nouvelle époque nous seront ouvertes. Le grand slogan à venir pourrait être : « Dormeurs du monde entier, unissez-vous. » Il est concevable que ce soit la seule façon qu'ait l'homme de parvenir à la

véritable communion : en dormant, si seulement nous arrivons à lui faire retrouver un sommeil paisible, ce qui ne veut pas forcément dire ronfler. »

Cette dissertation loufoquement utopique sur la politique du sommeil fut interrompue par l'arrivée d'une jeune fille pétulante et pétillante aux rondeurs exorbitantes, l'espoir du laboratoire, la seule prétendante au titre d'Ivar, j'ai nommé Victoria Paylow, bien sûr, avec sa guitare. Elle agrandit encore ses yeux bleus démesurés en me faisant un gigantesque clin d'œil. J'étais troublé par cette Faculté étonnante qu'elle avait de distendre son diamètre oculaire en voulant obtenir l'effet d'une contraction. Comment elle faisait pour concilier une telle apparence d'ouverture, de bonne volonté, de capacité d'étonnement, avec une étroitesse d'esprit aussi avouée, je l'ignore. Ça semblait être un tour de magie, en un lieu vraiment inattendu pour mélanger les liquides et les os.

La jupe qu'elle portait avait effectivement les dimensions d'un iota ou même d'un soupçon et donnait effectivement envie de se servir de ciseaux ; Ivar l'observait effectivement dans un silence à couper aux ciseaux.

« 'Jour, Mr. Rengs », dit-elle, sa voix s'étirant dans les deux sens, aussi élastique que ses yeux. J'étais en contemplation devant le registre des émotions qu'une femme pouvait avoir ; vous menaçant successivement de vous arracher la langue, à la façon d'un loubard de banlieue et gazouillant l'instant d'après un « 'jour » très « Fermiers de Demain ».

« Vous venez voir les champions du sommeil à l'œuvre ?

– J'aime bien regarder les gens remarquables, quel que soit leur domaine.

– Mais on ne fait pas ça debout, me dit-elle, c'est bon pour les amateurs.

– Si vous restez plantés, Mr. Rengs va se poser des questions sur votre standing professionnel, dit Wolands ; allons, en piste, les enfants. »

Quentin et Victoria me firent un geste de la main et s'éclipsèrent par une porte. Bientôt ils réapparaissaient dans deux des cabines libres voisines l'une de l'autre. Ils s'installèrent dans leur lit respectif, en professionnels expérimentés ; ils restèrent immobiles pendant que des assistants du laboratoire attachaient des fils électriques à toutes les parties de leur corps, y compris la tête. Ils semblaient ne pas nous voir ni se voir entre eux ; Wolands m'expliqua qu'ils étaient placés en isolation audio-visuelle : un mur les séparait et les baies vitrées par

lesquelles nous les voyions, étaient faites de glace sans tain. Ils furent bientôt seuls, les yeux fermés. Peu après ils dormaient, comme Wolands pensa me le prouver en attirant mon attention sur le mouvement des cadrans, des indicateurs, compteurs et styles enregistreurs.

« Vous allez assister à un sommeil très particulier, dit Woland ; Ivar et Vicki ont des dons très nets pour cela, plus qu'ils ne le croient, des dons qui s'entrecroisent. »

Je me souvenais que Quentin avait une bonne part de sang irlandais, Vicki avait ce côté effronté des jeunes filles d'Erin. Je me retins de dire que peut-être il s'agissait de la chance des Irlandais.

« Mr. Rengs, vous rendez-vous compte de la portée de ce qui se passe ici ?

– Est-ce quelque chose qui va ravager le monde de la musique ? Ivar écrit des chansons, vous savez, je n'arrive pas à croire qu'il écrit ces choses-là en étant éveillé, il doit élaborer tout ça en dormant.

– Ça va bien plus loin que des paroles de chansons. Avez-vous déjà entendu parler de notre récente découverte : le sommeil avec P.M.O. ?

– Vous avez découvert une nouvelle sorte de sommeil ?

– Non ; mise au jour, c'est une très très vieille espèce. P.M.O. veut dire Phase de mouvements oculaires, Mr. Rengs, toutes les quatre-vingt-dix minutes environ, nos sujets donnent des signes d'intense activité neuro-corticale ; les ondes cérébrales « alpha » se manifestent et leurs yeux commencent à bouger très vite, comme s'ils regardaient quelque chose. Et effectivement, ils regardaient quelque chose : un rêve, ce qui explique cette saute soudaine d'activité cérébrale. Mr. Rengs, d'après le schéma de sommeil type, nous rêvons toutes les quatre-vingt-dix minutes, autrement dit nous donnons des signes d'intense activité alpha et de P.M.O. toutes les quatre-vingt-dix minutes. Une partie de notre tâche ici consiste à réveiller certains sujets et à leur faire écrire tout ce qu'ils peuvent se rappeler de leurs rêves. Nous apprenons des choses révolutionnaires sur les rêves : qu'ils se produisent plusieurs fois par nuit, qu'ils libèrent dans le cerveau des forces grondantes et inutilisées, qui, si elles n'étaient pas absorbées par les cycles P.M.O.-ondes alpha, nous rendraient psychotiques en un rien de temps.

– Je ne vous suis pas. Si Ivar est un champion du sommeil, cela veut dire qu'il fait un nombre important de P.M.O. par nuit ; si ces dernières sont censées absorber les forces psychotiques en puissance, pourquoi écrit-il sans arrêt des chansons psychotiques ?

– Elles le sont peut-être moins que vous ne le pensez, et moins qu'il

ne le pense lui-même. Mr. Rengs, savez-vous garder un secret ?

– Tout autant que garder mes distances ; je suis un champion pour ce qui est de garder mes distances, Ivar représente ma seule défaillance.

– Il est absolument indispensable qu'Ivar et Vicki ne se doutent de rien. Vous ne devrez souffler mot de ceci à personne, cela pourrait détruire le prodigieux phénomène qui se passe entre eux, prodigieux au sens où il est issu de leur état de léthargie commun, prodigieux également par le fait que nous autres scientifiques en restons stupéfaits, bouche bée. Venez avec moi, je vous prie. »

Il me conduisit dans un bureau attenant à la pièce principale, dont il ouvrit la porte avec trois clefs différentes. Il se dirigea ensuite vers des classeurs dont l'ouverture nécessitait également de nombreuses clefs ; il en retira deux épais dossiers, un au nom d'Ivar et l'autre au nom de Vicki ; il me montra le contenu des deux dossiers : des piles de feuilles dactylographiées sur lesquelles s'épalaient les rêves des deux sujets, chaque document étant daté. Sur chaque compte rendu de rêve, était agrafé le tracé alpha, le rythme cardiaque, le respiratoire, l'électricité cutanée et autres relevés.

« C'est en vous demandant de rapprocher quelques-uns de ces comptes rendus que je serai le plus clair, Mr. Rengs. Prenez le récit d'Ivar sur ses rêves de n'importe quel jour donné et comparez-le avec celui du même jour fait par Vicki. Comparez tout d'abord le pointage des heures de P.M.O. »

Je pris la feuille du dessus de chaque recueil datant de deux jours auparavant ; le premier rêve de Vicki commençait, d'après l'enregistrement, à 3 h 47 et celui de Quentin démarrait à 3 h 49. Le deuxième rêve de Vicki commençait à 5 h 31, celui de Quentin à 5 h 32. Je jetai un coup d'œil à quelques autres feuilles des deux tas. Les écarts semblaient être du même ordre.

« Ils rêvent en même temps ? dis-je.

– Pas tout à fait, répondit Wolands, les yeux jetant des éclairs. Vous remarquerez qu'il y a toujours un écart de deux, trois ou quatre minutes entre leurs temps de départ. Ils sont proches mais pas coude à coude, particulièrement au début.

– Vicki commence toujours avant Ivar ?

– Là nous progressons, Mr. Rengs ! Oui, le processus est le même, Vicki prend la tête et très vite Ivar se met dans sa roue ! Le fait extraordinaire, c'est que chaque fois, jour après jour, le démarrage du cycle alpha P.M.O. de Vicki *déclenche* celui d'Ivar. N'y a-t-il pas là de

quoi vous faire tourner la tête ? »

Ma tête tournait, oui, mais pour être plus précis mes yeux, eux, nageaient le crawl australien en sens opposé.

« Donc leurs schémas alpha-P.M.O. sont en rapport, au point de vue chronologique. Est-ce qu'il y a une indication quelconque d'interaction quant au contenu de leurs rêves également ?

– Voilà qui est parlé en véritable homme de science, Mr. Rengs ! Je suis fier de vous ! Oui, voilà certainement l'écrasante question ! quant à la réponse, c'est un véritable marteau-pilon ! je veux dire, oui, absolument, tout à fait, vertigineusement, oui ! Dans chaque cas comme dans tous, le rêve de Vicki amorce celui d'Ivar puis s'infiltrer et déteint sur tout son contenu. Jusqu'à maintenant, l'échange psychique s'est toujours fait dans le même sens, de Vicki vers Ivar et jamais l'inverse ! c'est son inconscient à elle qui dicte au sien et jamais l'inverse, quoi qu'il fasse pour l'empêcher ! Dans cet échange Vicki donne, Ivar prend et prend encore ! lisez simplement quelques-uns de leurs rêves et voyez par vous-même. »

Je pris une page au hasard dans la pile de Vicki. La date indiquait un jour de mars.

Un monticule d'ossements humains en train de fondre, faisant des flaques ; des musiciens de rock dessus, en train de répéter ; le joueur de sitar ressemble à Ivar, ses cheveux sont comme des linguinis trop cuits ; je lui dis : tes doigts sont trop raides, essaie d'avoir un son plus liquide. Il dit : montre-moi comment ; j'arrache la table d'harmonie du sitar, je m'assois et mets le sitar creux entre mes jambes ; j'ouvre un livre enluminé du XIII^e siècle, un manuel de concoction de sorcière ; je lis la recette d'une potion pour dissoudre les os : au contenu de l'intestin grêle d'une baleine, ajouter sept becs de hibou, cinq conduits lacrymaux de hyène, treize yeux de chauve-souris, une pincée de pattes de tarentule pulvérisées, saupoudrer avec de la rate de rhinocéros finement moulue, etc. Mélanger les ingrédients, en remuant doucement. Réciter sur un ton monocorde l'incantation appropriée : si l'enfer bout bout bout, combien fait-il dans le glorieux Baba, j'sais pas, zéro ou moins que ça ? La potion commence à fumer, le sitariste dit : j'ai un son de hard rock pour les gens, tu me fais marcher. Je lui dis : non, je vais te mettre dedans et te montrer comment ça marche ; pour cela je prends un tibia humain sur le tas, le laisse tomber dans la potion, l'os se dissout en chuintant ; je lui dis voilà le son que tu devrais avoir, un rock très mou ; il cache ses mains en hurlant : fiche le camp, tu ne feras pas de soupe avec mes jointures, chienne sortie des niches du Styx. Je lui dis, si tu sais où j'habite, pourquoi cherches-tu sans arrêt à te procurer mon adresse et mon numéro de téléphone ?

J'ajoute, – que ferais-tu de toute façon si tu venais chez moi, toi et tes os déjà mous pour la plupart ? Il me dit : qu'importent les injures, les bâtons et les pierres se brisent mais... Je lui dis, passe me voir p'tit gars, si tu l'oses. Le Styx qui coule chez moi te cassera tous les os ou te les ramollira en tout cas ; je saisis son bras et le plonge dans la potion fumante, jusqu'à l'aisselle ; il se dissout en chuintant. Il reste là avec un bras en moins, sa cavité articulaire fumant encore et dit : et maintenant, comment crois-tu que je vais pouvoir jouer du sitar ? Je lui dis : essaie avec tes doigts de pieds s'ils sont encore assez fermes, mais pourquoi avoir un son dur alors que la mollesse te va tellement mieux !...

Je trouvai le rêve correspondant de Quentin ; l'enregistrement commençait moins de deux minutes après le début de celui de Vicki :

Maison du Gnocchi ; dîner avec Vicki ; une assiette fumante de straciattella (épinards avec des œufs cassés dedans) devant elle. Elle me demande si j'aimerais qu'elle fasse tremper mes jointures dans sa soupe pour les ramollir comme le reste de mes os. Je lui dis d'arrêter de délirer. Elle me dit que si je n'ai pas envie de me faire arranger les jointures, pourquoi est-ce que je l'emmène à la Maison du Gnocchi qui veut dire jointures ; les gnocchis, c'est un fait, sont des jointures molles faites avec de la farine. Elle remue sa soupe fumante avec une cuiller, ça me fait cacher mes mains derrière le dos. Elle me dit que mes os sont cassants à force de vouloir être si durs et qu'une petite lubrification leur ferait du bien ; qu'ils redeviendraient mous, ce qui est leur état normal. Je lui demande pourquoi chaque fois qu'il s'agit d'os il faut qu'elle fasse intervenir les liquides. Elle dit que mes os ont naturellement tendance à devenir aqueux et qu'ils n'ont pas besoin d'elle pour ça. Elle me dit qu'elle va illustrer ce qu'elle veut dire ; elle fait tomber une languette de pain dans sa straciattella fumante, elle ramollit et commence à s'émietter. Je lui hurle que les baguettes de pain et les baguettes de pierre ne me briseront pas les os et qu'elle peut garder sa foutue adresse et son numéro de téléphone. Alors que je m'apprête à la frapper avec mes jointures, une idée de chanson me vient tout à coup en tête, sur ces vers : si l'enfer est brûlant, combien fait-il au Paradis, moins dix ? Elle me dit : de toute façon combien de temps crois-tu que tu tiendrais le coup chez moi ? Je lui dis le plus dangereux dans une niche c'est les puces. Elle me dit : et dans une Maison de Nique Nique Nioki ? Je remets vite mes mains derrière le dos...

Je mis mes propres mains derrière mon dos ; mes paumes étaient moites de transpiration comme diraient certains romanciers. Le tourbillon de mes pensées me ramena à une date cruciale : le 22 avril. Je n'étais pas sûr de le vouloir vraiment, mais je me mis à chercher

parmi les dossiers les rêves de ce jour-là. Je les trouvais.

Vicki :

Un chaudron entre mes jambes. Je suis gigantesque, le chaudron est gigantesque ; je remue une potion noire et visqueuse ; des os gigantesques nagent dedans ; je chante l'incantation habituelle d'une voix de contrebasse : Feu descends de la maountagne, de la maountagne, de la maountagne, et cuis ma bonne potion, brûle sa maison, brûle ses biens, ramollis ses os, cuis ma potion dissolvante. Ivar apparaît, il est minuscule, il lève les yeux vers moi et me dit : pourquoi tu chantes les maountagnes ? Je lui dis parce que je suis une montagnarde du Kentucky qui prépare ses remèdes de bonne femme. Il me dit : tu ne connais pas d'autres chansons ? J'aime pas cette chanson-là. J'en chante une autre de mon répertoire : Si au jour de la Délivrance, quand viendra le Seigneur pour nous mener là-haut où c'est savoureux, s'il se nomme Ho Chi Minh, lui ferons-nous bonne mine ? Il me dit : qu'est-ce que tu prépares là ? Je lui dis : un truc pour empêcher tes jointures de craquer. Il me dit : est-ce que ce remède-là a un nom ? Je lui dis : oui, bien sûr, nous l'appelons les Dessous de Bras de La Brea. Il me dit : ce truc là ne pourra jamais faire fondre les os, regarde tous les os qu'il y a là-dedans. J'en sors quelques-uns, des fémurs de mastodontes, des crocs de tigres à dents de sabre. Je lui dis : t'es un mastodonte, toi, pour croire que tes os ne fondront pas ? Il me dit : j'ai eu ton adresse et ton numéro de téléphone par une autre source, espèce de sorcière. Je lui dis : ne me téléphone pas et ne viens pas chez moi avec tes os qui fondent comme un rien. Il me dit : ça ne marchera pas toute cette saloperie de remède inquiétant et noir que tu serres entre tes jambes ; ton remède ne me fera rien. Je commence à chanter une autre chanson : Y'en a un qui se tapera tout ton pognon, et l'autre se tapera ta femme à tous les coups, parce que là où il te faudrait un fémur, tu n'as ou n'auras plus que de la gelée de mûres. Pour lui faire voir son problème, je fais craquer mes jointures qui claquent comme des coups de revolver et me font peur. Il me supplie d'arrêter, je les fais craquer plus fort. Il pousse un cri horrible et plonge dans le goudron fumant.

Quentin, à la même date :

Je monte les marches de chez Vicki, je ne suis pas invité, elle a refusé de me donner son adresse mais je l'ai piquée à notre joueur de sitar qui lui vend des batteries de cuisine et travaille pour la C. I. A. Je crochète la serrure et j'entre. Elle s'affaire à la cuisine ; je lui demande ce qu'elle prépare ; elle dit du Remède à la crevette, une vieille spécialité alsacienne. Je lui demande pourquoi il y a tant d'os dans ce ragoût, si c'est un plat à la crevette. Elle me dit : ce ne sont que les jointures de Maître Don, pour donner de la saveur, elle aime beaucoup

la saveur, la saveur c'est le sauveur, seulement elle prononce sabreur et dit que ça fond sous la dent. Je lui dis Don quoi ? Elle me dit Don Juan, ça s'épelle WAN, Don Wan. Elle me dit : peut-être que tu ne le sais pas, mais Don Wan se suçait toujours les jointures. Le reste est très vague, je me souviens seulement de bouts par-ci par-là. Elle chante beaucoup, une chanson avec les mots « ho, G-men ». Une autre, une espèce de morceau de folk qui répète maountagne ; elle bat la mesure avec ses jointures et me demande si je ne veux pas me faire réparer la crevette. Je dis d'accord, et pour échapper à cet horrible tambourinement de ses jointures je saute dans le grand bol de chocolat fumant qui sent si bon entre ses jambes avec des noix croustillantes qui flottent dessus. En redescendant au fond pour de bon, je l'entends chanter Ah ! men Ah ! men, j'essaie de lui crier qu'on nous appelle les « Omen » mais c'est trop tard je ne fais que des bulles dans ce chocolat qui a l'odeur et le goût de goudron. Je sens mon bras droit qui se détache et je me dis je me noie dans mon dessous de bras et le goudron est ma propre odeur.

Je posai les feuilles dactylographiées ; il le fallait car elles commençaient à être sérieusement imbibées de ma transpiration, et dis :

« Je vois, il s'agit d'une espèce diabolique de Perception Extra-Sensorielle.

– Nous ne lui avons pas encore donné de nom, dit le docteur Wolands mais nous y consacrons toute notre attention.

– Son inconscient s'infiltré, vous disiez ? c'est un rouleau compresseur, oui ! il réduit tout en miettes.

– Tout ce que nous savons c'est que lorsqu'ils se trouvent dans des pièces contiguës et qu'ils dorment profondément, il se produit un va-et-vient terrifiant au travers de ce mur.

– Au lance-missile et canon de 105 ! Vous disiez qu'ils ne s'agressent pas quand ils dorment ?

– Pas d'une façon qui casse les os, Mr. Rengs.

– Non, il n'y a pas d'os de cassé, mais ils fondent un peu dans tous les coins.

– Ils redurcissent, en temps voulu. Pas comme au Vietnam disons... »

Violent vacarme venant de la pièce centrale. Voix de Quentin beuglant quelque chose. Vicki faisant écho en hurlant. Un fracas, quelque chose vole en éclats, d'autres hurlements. Quelqu'un appelant

le docteur Wolands, à grands cris.

Wolands a l'air désespéré, le tapage ne faisait pas partie de l'ordre du jour dans ce bastion du sommeil. De nouveau les beuglements, les cris perçants. Wolands se précipite au-dehors, moi sur ses talons.

Le brouhaha provenait de la chambre de Vicki, le son déformé et métallique de ce dernier était dû au fait qu'il nous était retransmis dans la grande pièce par le système de sonorisation du laboratoire.

Quentin était devenu fou furieux ; apparemment, il s'était précipité hors de sa cabine et s'était jeté dans celle de Vicki. Il avait cassé la guitare de Vicki sur la tête de cette dernière, ladite guitare reposait maintenant sur les épaules de Vicki, dont la tête émergeait de ce qui restait de la caisse de résonance. Il tenait deux touffes de ses longs cheveux rougeâtres dans ses mains et tirait dessus comme un beau diable, lui tordant la tête d'un côté à l'autre. Les yeux lui sortaient des orbites dans une rage immense ; la bouche sur le point d'écumer.

Il tonna : « Ah ! je suis un menteur ! un menteur hein ! je vais te faire voir, espèce de chienne ! »

Elle essayait de le repousser en hurlant : « Arrête ça, arrête ça tout de suite, sale fou ! »

Dans la cabine plusieurs assistants du laboratoire essayaient de se saisir de Quentin. Il se dégageait à coups de pied et d'épaule, ses forces décuplées, tel un démon.

« J'veis te montrer qui c'est qui écrit mes paroles, espèce de chienne galeuse, dit-il avec, dans la voix, des roulements de tonnerre comme au jour du Jugement dernier. Je vais écrire ton oraison funèbre, là tout de suite, sur ton crâne crasseux, de ma propre main, mot par mot, espèce d'évadée du plus infect des chenils ! J'en supporterai pas plus de toi, tu comprends ! Des insultes et encore des insultes, j'en ai jusque-là ! Ils vont te fracasser les os, pas les miens, vomissure de chien à poubelles ! »

Elle se mit à hurler, lui enfonça ses griffes dans les mains. Il repoussa d'autres assistants à coups de pied.

« Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que c'est, cette démente ? » cracha Wolands à l'infirmière qui voletait autour des cylindres électroencéphalographes.

« Je ne sais pas, ça a explosé d'un seul coup ! bredouilla-t-elle, les paumes collées aux joues. Ils ont fait tous les deux une P.M.O. très rapprochée comme d'habitude ; on les a réveillés comme d'habitude quand les niveaux de stimulation ont baissé ; ils se sont rendus à leur table comme toujours, ils ont commencé à taper ; alors Ivar s'est mis à faire des grimaces, il semblait se mettre de plus en plus en colère au

fur et à mesure qu'il se réveillait, puis tout à coup il s'est levé d'un bond en criant des grossièretés et s'est rué dans la chambre de Vicki, sa guitare à la main, il a dû la prendre au vestiaire et avant que quiconque ait pu l'arrêter... c'est affreux, c'est terrible ! »

Wolands avait l'air sombre : « Je l'ai vu venir en partie, dit-il. Je le pressentais, à un certain point, seulement je ne savais pas que ça arriverait si tôt, je voulais croire...

– Fais voir encore un peu des astuces sur les craquements de jointures, rugit Quentin. Allez, vas-y ! je vais te faire craquer, moi, apprentie chienne que tu es ! » Toutes jointures dehors, il lui envoya sa main dans la joue gauche puis dans la droite tout en dispersant d'autres assistants.

Vicki gronda entre ses dents : « T'es qu'un gros tas de graisse de rognon puant et c'est pour ça qu'il faut que tu frappes ceux qui valent mieux que toi ! » fermant les yeux de toutes ses forces pour parer aux gifles tout en essayant de se libérer.

« Tiens, v'là de la graisse de rognon qui va te faire tomber les dents, hurla-t-il, lui envoyant un coup sur la bouche ; tu veux entendre des craquements de dents ? Tiens, écoute ! » et crac ! « tu veux que je te fasse fondre quelques dents ? qu'est-ce que tu penses de cette fondue-là ! » et crac encore.

« On ne peut pas rester là comme ça, nous n'avons pas le droit ! gémit l'infirmière.

– Non, préparez une injection : tranquilisant le plus fort, et dose la plus forte. On va mettre fin à cela d'une manière ou d'une autre. »

Il s'engouffra dans le couloir, moi le suivant de près. Nous nous frayâmes un chemin dans la cabine de Vicki déjà bien encombrée. Quentin soulevait littéralement la pauvre Vicki du sol, la tirant par ces cordes de cheveux, ces deux serpents rouges, claironnant : « Où sont tes potions magiques de merde maintenant, hein ? Mets-t'en un peu sur la peau du crâne, ça l'empêchera de peler, c'est un conseil que je te donne, grande bouilleuse d'os !

– Il n'y a que dans les doigts que t'as des raideurs, c'est pour ça que tes jointures craquent ; fais voir un peu ce que tu sais faire d'autre avec une fille, à part tes grands bruits de doigts ! » lui jeta Vicki en pleine figure, postillonnant.

Wolands fit signe aux assistants d'encercler Quentin une nouvelle fois avec nous en renfort sur les flancs. Ils se jetèrent sur lui avec ensemble pendant que Wolands et moi écartions ses mains de Vicki et les lui plaquions contre le corps. Il se contorsionna, fit des exercices de serpent. Il fallait faire attention à toujours être derrière lui pour éviter

ses coups de dents.

« Allons Ivar, tu t'échauffes pour rien, dit Wolands de sa voix la plus sirupeuse. Tu as mal interprété, mon garçon, c'est tout !

– Doucement camarade, soufflai-je à Ivar ; tu disais que les heures étaient bien payées ici, fais en sorte qu'elles soient agréables aussi.

– Tu ne sais pas jusqu'où va leur diabolisme, Gordon, me dit-il, haletant. Ils me font les pires sortes d'injections qui soient, dans la tête, pendant que je dors.

– On va te faire la meilleure injection qui soit, mon garçon, tu vas dormir du sommeil du juste », dit Wolands tout en aidant à diriger Quentin vers le couloir et à le ramener dans sa cabine.

Nous étendîmes le jeune homme sur son lit, en le maintenant allongé. L'infirmière s'approcha immédiatement, lui faisant la piqûre pendant que tous ensemble nous lui immobilisions le bras.

« Maintenant je sais ce qui se passe ici, me souffla-t-il au visage. Ils veulent voir en combien de morceaux ils peuvent me réduire, c'est ça leur programme ; la suggestion pendant le sommeil, Gordon, j'ai lu des trucs là-dessus. Aussitôt que je m'endors, ils commencent à m'insuffler la voix de cette diablesse dans l'oreille, me suggestionnant avec tout ce caquetage de sorcière, pour me faire rêver leurs rêves programmés et pour observer jusqu'où ils peuvent programmer mes rêves avant que je ne devienne fou furieux. La manipulation pendant le sommeil, j'ai eu des soupçons là-dessus à un moment, puis j'ai repoussé cette idée, mais aujourd'hui ça a explosé dans ma tête et j'ai compris tout leur numéro, j'avais déjà son numéro à elle, pas eu besoin d'attendre qu'elle me le donne, je l'ai trouvé autre part, j'y serais allé et j'lui aurais montré comment elle est, ma raideur ; aujourd'hui j'ai le leur à cette bande de truqueurs... »

Sa voix commençait à traîner ; j'ignore ce que l'infirmière lui avait fait absorber, mais c'était efficace.

« On n'a pas pu t'insuffler sa voix ou la voix de quiconque, lui soufflai-je. Tâte autour de toi, il n'y a aucun appareil sous l'oreiller ou ailleurs ; d'ailleurs, j'étais là quand tu t'es mis au lit et je n'ai rien vu de pareil.

– Pas la peine de chercher l'appareil, dit-il d'une voix engourdie. Ils l'ont bien caché ; dans les montants du lit, quelque part, derrière les murs ; m'ont insufflé les poisons de cette mégère dans la tête à travers l'oreiller, pour que je rêve contre ma volonté et ils attendaient de voir en combien de temps j'allais me déglinguer et me mettre à divaguer ; ai mis fin à ça une bonne fois, Gordon. Trop, c'est trop. »

Sa voix faiblit pour de bon et il s'endormit. Il se mit immédiatement

à ronfler ; il dormait profondément.

« Qu'est-ce qui lui a pris ? dis-je à Wolands ; trop de Vicki ? Il a reçu une dose trop forte de ses infiltrations et s'est mis à se douter d'une "machination" ? »

Le visage de Wolands était grave. Il tira la feuille de papier de la machine à écrire de Quentin et l'examina en fronçant-les sourcils.

« J'ai une idée de ce qui s'est passé ; il faut que j'aille dans la chambre de Vicki m'en assurer, dit-il. Ça vous ennuerait-il de m'attendre dans le bureau des dossiers, Mr. Rengs, j'ai laissé la porte ouverte. Attendez-moi là, j'apporte la preuve dans un instant. »

Wolands me rejoignit au bout de quelques minutes, tenant les comptes rendus des rêves du tandem de dormeurs. Il les posa côte à côte sur le bureau pour que je les examine.

« Avant de lire les textes, dit-il, regardez les temps de départ inscrits sur les deux graphiques alpha P.M.O. C'est là que se trouve l'explication. »

Je fis ce qu'il me suggérait. Le rêve de Vicki, si les styles disaient vrai, avait commencé très précisément à 3 h 47'91", celui de Quentin à 3 h 47'91".

« Pas d'écart du tout, dis-je ; cette fois-ci ils ont commencé coude à coude.

– La preuve est irréfutable ; je me suis maintes fois demandé si cela arriverait et, si oui, quand cela arriverait. Mais je n'ai pas rêvé un instant, pardonnez-moi l'expression dans ce contexte, que ce serait si tôt et que le résultat serait si violent. J'ai même fait analyser soigneusement les intervalles de temps, pour m'assurer qu'ils démontraient bien une tendance ; et une tendance, il y en avait bien une. Elle n'était pas rectiligne, elle comportait des hésitations, des retours en arrière, mais nous pûmes établir une courbe générale. Une courbe descendante. Quand ils ont commencé à dormir ensemble, l'intervalle entre les temps de départ de leurs rêves s'élevait à cinq ou six minutes. Lentement, irrégulièrement, l'écart fut réduit à quatre minutes, puis trois, puis deux, il était certain mathématiquement qu'à la fin l'écart allait disparaître, qu'ils commenceraient en même temps. Mais nous ne pouvions pas dire quand. Aujourd'hui, comme vous avez pu le voir, l'écart a été comblé ; avec fracas, cris et pleurs.

– Et qu'est-ce que tout cela vous apprend sur sa crise de folie ?

– Vous avez lu des échantillons de leurs rêves précédents, Mr. Rengs. Vous savez que les rêves d'Ivar n'étaient pas seulement le reflet

exact, comme celui d'un miroir, des rêves de Vicki. Il résistait, repoussait le contenu qu'elle lui imposait, en déformait les symboles, déguisant, modifiant. Mais sa résistance fléchissait peu à peu, ces derniers jours ses rêves ont reflété plus nettement et plus ouvertement ceux de Vicki. Cela explique pourquoi l'écart diminuait entre leurs temps de départ. Parce que son inconscient se débattait de moins en moins contre celui de Vicki, ses rêves étaient déclenchés de plus en plus rapidement par ceux de la fille. Il devenait de plus en plus son esclave, chronologiquement parlant, et il en allait de même pour le contenu de ses rêves.

– Et aujourd'hui l'écart est réduit à néant, sa résistance est donc réduite à néant, c'est cela ?

– Je ne vois pas comment éviter cette interprétation.

– Si tel est le cas, ses rêves ne deviennent-ils pas la réplique exacte de ceux de Vicki, sans distorsion, travestissement ou autre modification ? »

Pour toute réponse, Wolands fit glisser plus près de moi les deux feuilles dactylographiées. Malgré moi je lus :

Vicki :

Une salle de classe. Matière : histoire de la musique. Des instruments divers sur des socles. Des élèves en culotte courte et col d'Eton qui sont les membres de « The Omen » plus Ivar. Je suis moi-même le professeur en robe d'université, mais portant sur la tête un grand chapeau pointu décoré d'emblèmes de Farcane et d'un assortiment de symboles de musique. Je dis, chers élèves, notre leçon d'aujourd'hui sera consacrée aux paroles de chansons, aux « lyrics ». Les élèves se mettent à prendre des notes avec application ; je dis : lyrisme vient du mot lyre, nom de l'antique instrument à cordes, la harpe portative qui servait aux temps jadis à accompagner les paroles chantées. Je prends la lyre sur son socle, je gratte les cordes, je dis : le membre de cette classe qui se dit être auteur lyrique est un menteur, ce qui s'épelle m-e-n-t-e-u-r et se prononce menteur ; cela parce qu'il prétend écrire des paroles inédites et en fait les vole à son collaborateur. Je dis, je vais vous présenter maintenant le collaborateur qui, lui, n'est pas un menteur mais un véritable auteur lyrique digne d'être accompagné à la lyre. Que notre conférencier invité, Mr. Rengs, veuille bien se donner la peine d'entrer.

Mr. Rengs apparaît, vêtu d'un pagne en peau de léopard plus une coquille de protection. Je dis : Mr. Rengs va maintenant nous dire quelques mots sur les possibilités musicales des jointures de doigts de l'homme en tant qu'instrument d'accompagnement. Mr. Rengs dit : mes amis et amis de la musique, les possibilités mélodiques et

harmoniques des jointures de doigts de l'homme sont illimitées si elles sont en bon état et produisent un son plein et vibrant et non les désagréables craquètements de celles qui sont desséchées et donc fragiles, celles qui au summum de leur dureté peuvent se briser et tomber en mille morceaux. Permettez-moi d'en faire la démonstration en interprétant une de mes propres compositions. Il commence à chanter : Le feu descend de la maountagne, y va brûler ta maison et tes biens, sur un fond d'accords pleins et vibrants qu'il tire de ses jointures en les frappant avec des espèces de maillets de xylophone. Il dit : il y a un individu dans cette salle qui prétend tirer des chansons comme la *Maountagne* de ses jointures pleinement lyriques ; mais je puis affirmer que ses jointures ne font que craquer, comme craquent les deux os fragiles chez Hemingway, et pour tout dire, que c'est moi qui ai écrit cette chanson, comme toutes ses chansons d'ailleurs et qu'il n'est qu'un limon qui se prend pour un monolithe ; et qu'il ne fait que plagier.

Cela continue sur des lignes et des lignes. Vicki avait rêvé copieusement aujourd'hui ; je me dis que j'en avais bien assez lu et avec une certaine réticence, je portai mon regard sur la feuille voisine : Quentin :

Une salle de conférence : une sorte de cours d'histoire de la musique. Plein d'instruments sur des socles ; The Omen au complet et moi sommes là, en short, avec de larges cols amidonnés et des cravates lavallière. Le professeur est Vicki, portant la robe d'universitaire, et un grand chapeau conique couvert de symboles musicaux et magiques. Elle dit : votre cours d'aujourd'hui sera consacré aux paroles de chansons ou textes lyriques. Nous commençons à prendre des notes. Elle dit : Lyrique vient du mot lyre, nom de l'ancien instrument à cordes, la harpe portative qui servait dans l'Antiquité à accompagner les chanteurs. Elle prend la lyre sur son socle ; elle fait courir ses doigts sur les cordes ; et dit : le membre de cette classe qui se dit être auteur lyrique est un menteur...

Je ressens une douleur à la base de la langue, comme si on tirait dessus à toute force. Je dis alors : « Oui, j'imagine que c'est ce que vous appelez une découverte sensationnelle ? »

– Une découverte et une descente sensationnelles.

– Voilà ce que j'en déduis. Il se peut qu'Ivar ait des doutes quant à sa virilité ; je soupçonne cela parce qu'un soir, le 22 avril, il se consumait en pensées érotiques sur Vicki et décida d'aller chez elle affirmer cette virilité mais au lieu de cela, il fuma beaucoup de marijuana et s'endormit, peut-être pour éviter l'épreuve. Admettons cela. Bien. Vicki se doute depuis le début de ce manque d'assurance.

Poussée par la malice de ses propres besoins, elle pourchasse cette faiblesse, supposée ou réelle ; son inconscient pourchasse cette faiblesse. Ses rêves convergent de plus en plus vers cet endroit sensible. Aujourd'hui ils ont tapé en plein dans le mille, il a abandonné toute résistance...

– Voilà qui est très bien vu, Mr. Rengs, dans la mesure justement où lui esquive, et elle attaque ; tout l'enchaînement de leurs rêves le montre. Et cet après-midi, ses dernières défenses abattues, sans plus aucune force pour contrer ses sarcasmes, quand les rêves de Vicki se sont heurtés de plein fouet aux siens, il s'est soudain senti envahi. Il a compris qu'un rêve aussi terrible venait forcément de quelque part. Il n'était pas question que lui-même en fût la source. Il décréta alors que tout ceci était une machination, que nous avions monté une savante conspiration contre lui, nous servant de suggestions hypnotiques, de voix insufflées, et ainsi de suite. Il a raison, bien sûr, de soupçonner une sorte d'effraction et de pénétration psychique ; ce qu'il ignore, c'est que le "casse" est uniquement d'ordre mental, sans artifices électroniques.

– Il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi me fait-elle déambuler dans son rêve en tant qu'auteur lyrique portant un pagne ?

– C'est Vicki la personne la plus apte à répondre à cela, Mr. Rengs. Elle vous attend en bas sur le campus ; elle pense qu'il est important que vous ayez une conversation tous les deux. »

En nous séparant je lui dis : « Il se peut qu'il vous faille réviser vos conceptions un tant soit peu, les pires conflits peuvent être provoqués par les rêves. »

Il répliqua : « Allons, allons, Mr. Rengs, vous n'allez pas me dire qu'Ivar et Vicki sont des rêveurs typiques !

– Peut-être que non, mais ils sont typiques du corps à corps et très dynamiques même.

– C'est précisément pour cela que nous devons les étudier en profondeur, Mr. Rengs ; grâce à l'important réseau de canaux ouvert entre eux, ils nous offrent une occasion unique de pénétrer ce phénomène si américain, le fait d'être ensemble.

Ne pensez-vous pas qu'ils représentent l'idéal du couple harmonieux ? Si nous arrivons à en savoir suffisamment sur eux deux peut-être nous rendrons-nous compte que la vie conjugale peut constituer une des plus étranges et cruelles variantes de guerre totale, si ça n'en est pas la cause première. »

Le visage de Vicki était couvert d'ecchymoses mais elle était de bonne humeur. Aussitôt que nous eûmes trouvé une place sur un banc,

elle me dit : « Je ne blâme pas Ivar pour ce qui s'est passé. »

Je lui dis : « Votre largeur d'esprit vous honore ; qui blâmez-vous ?

– Personne, Mr. Rengs ; c'était évident que ça arriverait tôt ou tard, à voir les installations du labo. Maintenant c'est très clair pour moi.

– Comment cela ?

– Je ne suis pas idiote, Mr. Rengs. Maintenant je sais ce qu'ils étudient en réalité, du moins entre Ivar et moi ; ce sont les phénomènes de perception extra-sensorielles, et entre Ivar et Moi il y en a un sacré paquet.

– Comment savez-vous cela ?

– J'ai une tête pour réfléchir, et un tas de choses auxquelles réfléchir, après cette journée. Je n'ai pas besoin de regarder les comptes rendus de rêves d'Ivar pour savoir qu'il y a des correspondances entre nos rêves, des chevauchements, des échos réciproques dont la transmission ne peut s'expliquer que par les phénomènes extra-sensoriels. Par exemple, les chansons, les incantations, appelez-les comme vous voudrez, qui apparaissent dans mes rêves. Croyez-vous que j'ignore à quel point elles ressemblent aux paroles qu'Ivar écrit pour "The Omen" ? Je chante : combien fait-il dans le glorieux Baba, zéro ou moins que ça ? Seulement je ne lui souffle pas un mot de ce rêve et pourtant il réplique : Combien fait-il au paradis, moins dix ? de telles répercussions demandent à être expliquées, non ?

– Et votre explication c'est ?

– Les perceptions extra-sensorielles, Mr. Rengs. Il n'y a pas d'hésitation possible. Il s'agit seulement de savoir dans quel sens se dirige le courant de ces phénomènes, de lui vers moi ou de moi vers lui. Je suis sûre et certaine maintenant du sens de ce courant ; ça a toujours été de lui vers moi. Et c'est la raison pour laquelle vous êtes apparu dans les rêves aujourd'hui, dans les miens et sans doute dans ceux d'Ivar, bien que là, ce ne soit qu'une supposition.

– Je ne vous suis pas bien, Vicki. Comment des perceptions extra-sensorielles allant d'Ivar vers vous peuvent-elles me faire intervenir ?

– Tout cela est très clair pour moi maintenant, Mr. Rengs, je vous assure. Vous êtes son collaborateur ! Il s'en est assez souvent vanté quand je lui faisais des compliments sur ses paroles ! Il se sert du mot collaborateur pour pouvoir donner l'impression d'une association créatrice avec un écrivain de renom tel que vous, mais ce qu'il dissimule derrière cette énorme vantardise, c'est que c'est vous qui écrivez ces paroles fantastiques et lui ne fait que les voler et les signer de son nom ! C'est un écrivain stérile qui tire de vous une grande

fécondité parce que vous êtes assez bon et généreux pour lui en laisser tout le prestige. Or, il doit se sentir en secret bien coupable de ce mensonge éhonté qui imprègne ses rêves et les miens en retour. Aujourd'hui cette culpabilité a jailli et a envahi son rêve. Dans son rêve, il a confessé ouvertement son plagiat et cela a rejailli sur le mien ; naturellement il n'a pas pu admettre que la terrible révélation de ce rêve émanait de lui-même et rejaillissait sur moi. Il a fallu qu'il prétende que j'en étais l'instigatrice et qu'elle lui avait été introduite de force dans la tête par quelque artifice. Il a fallu bien sûr qu'il nie les faits sur lesquels elle était fondée. Nous connaissons le terme technique qui décrit cela : la projection ; c'est éliminer ses propres sentiments de culpabilité en les reportant sur les autres. C'est comme ça qu'il est venu en rugissant me casser la figure, à cause de ce qu'il s'était avoué à lui-même dans son sommeil. Mais, écoutez, je suis sûre que j'ai raison quant au sens du courant, j'en suis sûre à cause des textes inspirés dont accouche un nullard et un bidon comme Ivar. Ils naissent en vous, qui avez un immense talent, et lui les reprend à son compte ; ils pénètrent dans mes rêves, même ceux que je n'ai pas encore entendus, et que logiquement je ne peux pas connaître. Donc, ce que je veux dire, c'est que, par l'intermédiaire d'Ivar, je reçois un flot de matériau psychique très riche, dont vous, s'il faut nommer quelqu'un, êtes la source. Je vois très bien le processus ici, Mr. Rengs. Ivar n'est que la courroie de transmission servant à faire passer de vous à moi ces stimulations et ces excitations merveilleuses. Voilà ce que je voulais vous dire, Mr. Rengs. Quand deux êtres se trouvent unis par un courant aussi impétueux, ils doivent admettre l'évidence et envisager ses implications... »

La douleur que j'éprouvais à la base de la langue s'était transformée en un élanement insupportable. Cette situation était inédite pour moi. La muse accusait son poète de plagiat, mieux, d'avoir un nègre.

« Je crois que vous exagérez l'importance de mes transferts émotionnels, Vicki. Pour commencer, ma contribution aux chansons de Quentin est très minime ; et croyez bien que...

– Allons ! Mr. Rengs, vraiment ! Comment un navet pareil trouverait-il tout seul une idée aussi puissante que : Vienne le sauveur, pour nous emmener vers une vie meilleure, s'il s'appelle Mao, le suivrons-nous là-haut ? Il y a quelque chose de génial là-dedans ; je sais reconnaître un navet d'un génie.

– Vous devriez donc vous apercevoir que ce génie ne pond pas des vers aussi inspirés dans mes propres récits. Mais à propos de navet, Vicki, j'aimerais que nous discussions un peu plus de ce sujet. Vous avez l'air de penser que Quentin est un peu faible dans d'autres domaines que les chansons ; par exemple pourquoi attacher tant

d'importance à ses jointures, leur fragilité, etc.

– Oh ! ça a commencé très simplement. Une fois, au labo, pendant que nous attendions qu'on nous appelle, et comme on ne peut pas dire que ce soit un brillant causeur, j'ai dit quelque chose sur Hemingway. Ah ! c'est ça ; il m'avait dit que vous deviez faire une conférence pour la section de Santana de l'A. E. P. U. N. R. sur tous les os cassés dans l'œuvre d'Hemingway et ça m'avait intéressée. Alors je lui ai dit : c'est juste, c'est un panorama sur les fractures ; chez Hemingway les hommes se cassent tout le temps les os et ont également de graves ennuis de virilité, et de ce fait les os cassés ont peut-être autant de valeur symbolique que leur anatomie ; et je lui ai dit : Robert Jordan, dans *Pour qui sonne le glas*, n'arrive pas à ses fins avec Maria, au bout du compte, parce qu'on lui fait péter les jambes en mille morceaux sur le pont ; mais John Barnes ne peut pas non plus faire l'amour avec Lady Brett dans *Le soleil se lève aussi* parce qu'il se fait arracher son outil par un éclat pendant la guerre ; et si finalement ça ne revenait pas au même ? C'est alors que je me suis aperçue pour la première fois de cette curieuse manie d'Ivar : il s'est mis à sucer ses jointures comme si c'étaient des bonbons tout en rougissant et je lui ai dit à cette occasion : qu'est-ce que tu fais, tu essaies de faire fondre tes jointures ? Il a rougi encore plus et m'a répondu quelque chose de débile et qui n'avait aucun rapport, quelque chose sur, euh !... à propos de sucer, tu fumes et moi pas. C'est vraiment un causeur nul.

– Pour en revenir au rêve d'aujourd'hui, Vicki, le rêve dont Quentin est l'auteur d'après vous et qu'il vous a repassé. Pourquoi, d'après vous, Quentin me fait-il entrer en scène vêtu d'un pagne ?

– Rien de plus simple ! C'est vous le créateur et lui le copieur, le piqueur ! Celui qui crée, c'est celui qui est fécond n'est-ce pas ? La source de tout le flot ! Le mâle portant le pagne, l'incarnation même de la virilité, alors que le morveux de plagiaire est un gosse avec des habits tout mignons qui ne peut rien faire avec son petit crayon de rien du tout si ce n'est prendre des notes pendant que l'homme, le vrai, parle. C'est tellement évident ! Rien d'étonnant à ce que l'autre zinzin se soit senti obligé de se jeter sur moi et de me flanquer une raclée ! persuadé que cette image humiliante était projetée par moi, pas par vous bien sûr.

– Je vois.

– Il y a autre chose que je brûle de vous demander, Mr. Rengs. Comment se fait-il que vous en sachiez tant sur le liquide synovial ? »

Je me mordis la langue très fort, là exactement où je me l'étais mordue quelques jours auparavant.

« Que sais-je donc ?

*-Un tas de choses, voyez-vous, l'autre jour je bavardai deux minutes avec Ivar et quand je lui fis observer qu'il faisait beaucoup craquer ses jointures, il m'a dit que ça avait un rapport avec le liquide synovial. Il m'a dit que vous lui aviez expliqué tout cela, que ce liquide était composé de substances proches des mucines, qu'il est sécrété par les tissus des bourses synoviales, les articulations, et les gaines de tendons. Eh bien, je vous jure que ça m'a estomaquée. Quand j'étais en terminale je voulais devenir médecin, j'ai donc fait le P. C. B., et un tas de cours de physiologie et tout ça, ce qui fait que je sais tout sur le liquide synovial, et je me suis demandée comment un non-spécialiste pouvait en savoir autant. Où avez-vous déniché toutes ces connaissances techniques, Mr. Rengs ?

– De-ci, de-là, tout écrivain est un peu fureteur, vous savez.

– Que vous sachiez le nom du liquide, soit, mais toutes ces connaissances précises sur les bourses synoviales, les articulations et les mucines ? Ça ne cadre pas du tout avec vous, si brillant que vous puissiez être.

– Vicki, j'étais autrefois lié d'amitié avec Segovia, le guitariste flamenco ; il a fait son P.C.B. avant d'abandonner les sciences pour se consacrer à son premier amour : la guitare. Nous passions de nombreuses soirées ensemble à parler de choses et d'autres. Il m'a appris un tas de choses sur la médecine qui me sont restées en mémoire. Maintenant, excusez-moi ; j'ai trouvé votre conversation très enrichissante mais je dois partir, j'ai une conférence à préparer...

– Vous allez faire d'autres conférences sur la répartition statistique des os cassés dans l'œuvre d'Hemingway ? Ça me plairait vraiment de vous écouter sur ce sujet.

– Non, je crois que j'en ai fait à peu près le tour ; maintenant j'aborde un sujet plus liquide : les effets de la ptomaïne sur la littérature ibérique du XIX^e siècle.

– Oh ! Ouah ! Ça alors c'est indéniablement incroyable, Mr. Rengs. J'ai fait un rêve là-bas il y a quelque temps sur la ptomaïne et l'Espagne, un de mes premiers rêves. Si vous ne me croyez pas, demandez au docteur Wolands de consulter les comptes rendus ; s'il vous faut encore une preuve du courant qui existe entre vous et moi, et sur sa direction...

– Oui. Au revoir, Vicki.

– A bientôt, Mr. Rengs.

– D'accord, je serai celui qui porte un pagne. »

Je m'excuse d'enfreindre ici la règle fondamentale du jeu littéraire. Chacun sait qu'il existe une scène dite scène obligatoire. Dès lors que vous avez préparé une confrontation et noué la trame de la « grande scène », vous êtes obligé, on vous le dit, de les mener à terme. C'est ce qu'on appelle passer des prémisses à la conclusion de l'action. Or, cette histoire PMOnieuse que je viens de raconter, si pleine de mouvements oculaires, contient en elle de toute évidence les germes d'une rencontre de plus entre Victoria Paylow et moi-même ; une rencontre explosive, déchaînée, à corps perdu, dans laquelle tout ce qui devait arriver arrive, enfin passons. Cette rencontre n'eut jamais lieu, je me dois de le dire, et mon devoir s'arrête là. Peu m'importent vos divers mouvements oculaires à cet égard. C'est ici que l'illusion et les modalités non traitées se séparent. Au théâtre, par exemple, il faut s'en tenir à ses prémisses jusqu'à la fin où tout tombe bien à sa place. Dans la vie on peut quitter la place quand on veut ; c'est le grand avantage qu'a la réalité sur l'art et la raison pour laquelle bien des gens la lui préfèrent. Pour tout dire, estimant qu'il valait mieux protéger ma peau que de nouer une intrigue, rien ne m'obligeait à une nouvelle rencontre avec Victoria Paylow et il n'y en eut pas d'autre.

Il y eut néanmoins encore un coup de téléphone, le courant (haute tension) se dirigeant, cela va sans dire, de Vicki vers moi. Je veux dire par là que c'est elle qui m'appela et qui émit les ondes – du genre alpha je présume – les plus considérables, me causant de nombreuses P.M.O.

« Mr. Rengs, je voulais juste vous dire que j'ai une nouvelle guitare, le Programme me l'a payée, et j'aimerais beaucoup vous la montrer.

– Vicki, vous avez la moitié de mon âge.

– Et alors, qu'est-ce que cela fait, ai-je pour autant la moitié de votre taille, de votre poids, de votre température, de vos envies ?...

– Cela fait que j'ai deux fois votre âge.

– Je suis pour tout ce qui différencie les hommes des gamins, comme ça j'ai affaire directement aux hommes sans avoir à traîner avec les gamins et perdre un temps précieux.

– Vous n'attachez donc aucune importance au fossé des générations ?

– J'attache de l'importance à ceux qui savent le franchir, ce n'est pas obligé qu'un des deux fasse tout le chemin ; je peux vous rencontrer à mi-parcours ou bien dans n'importe quel bar de votre choix ; aussi bien chez vous dans un quart d'heure à peu près.

– Vous êtes le genre de liquide toujours prêt à appeler un taxi !

– C'est dur de trouver un bon fémur, ça vaut bien un petit

déplacement. »

On dit que derrière tout homme qui réussit, se cache forcément une femme ; oui, mais quant à une étudiante diplômée en art incantatoire, portant mini-jupe et guitare en bandoulière ?... Robert Graves a peut-être raison en disant qu'à la source de la poésie se trouve la Mère, Amie, Maîtresse, Muse primitive, la déesse blanche à la poitrine généreuse, parée de serpents et de spathes de maïs. Mais faut-il qu'elle nous mette tous les mots, jusqu'au dernier, dans la bouche ? Que sommes-nous alors, des émetteurs radio, des chambres d'écho ?

Il me venait l'image vacillante de Vicki et moi-même unis dans l'extase, son inconscient dictant tous mes livres au mien ; je pensais à elle dans un futur extra-sensoriel, ayant légalement droit à mes royalties, me poursuivant pour plagiat.

« Vicki, vous êtes peut-être un liquide mais vous agissez comme plusieurs forêts pétrifiées en marche, ce qui, sans en faire une maountagne, me pétrifie. Et vous êtes assez perspicace pour que je n'aie pas à vous faire remarquer que ce n'est pas l'état idéal pour vos projets. Mes calcifications et vos liquéfactions devront rester, j'en ai bien peur, à jamais séparées. Voilà pour ce qui est du mou et du dur de cette affaire.

– Vous êtes un homme de granit, Mr. Rengs ; c'est ce qui me plaît chez vous.

– Vous êtes le genre de fille fluide que j'admire profondément. A distance.

– Un fossé ?

– Un fossé.

– J'ai entendu dire que « The Omen » enregistreraient un nouveau morceau qu'Ivar vient d'écrire et qui s'appelle *La ptomaine en Espagne tombe en pluie dans la plaine*. Alors, Jésus, Pierre, Paul et Marie, n'est-ce pas une preuve que... »

Ma coupe déborde. D'un grateful dead de migraines, d'une loving spoonful de sueurs froides, d'un Holding Company d'attaques du grand mal. Je vous souhaite bien du plaisir et bonne route à vous et à toute votre génération, sans embouteillage. Adieu, Vicki. Peau de léopard, ho ! Syllogisme, sérénade, survêtement, mmh !

Traduit par BERNARD RAISON

Monitored dreams

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

Lee Sutton : L'ÂME SŒUR

Supposons que la télépathie existe, et que sa réception soit sélective. Supposons, en d'autres termes, que deux télépathes ne puissent communiquer que s'ils « transmettent » sur la même « longueur d'ondes ». Ils se trouveraient alors soumis à un régime de réception forcée, chacun d'eux étant dans la situation d'un récepteur de radio qui ne fonctionnerait que pour une seule station émettrice mais qu'on ne pourrait pas arrêter. Cet accord de transmission pourrait se produire entre deux personnes en total désaccord psychologique, ce qui engendrerait alors de terribles tensions : tempêtes sous des crânes, mais tempêtes télécommandées en somme.

L'ÉGLISE était un enchevêtrement désordonné de tours, de faux contre-boutants et de faux cintres, n'aboutissant irrationnellement à rien – mais donnant une impression de paix. Quincy Summerfield la longea hâtivement, s'engouffra dans les escaliers du métro, tout entier préoccupé par son type de paix personnel. Il se fraya rapidement et précautionneusement un chemin dans la foule, en évitant les regards qui le suivaient. Le chaos de cette affluence lui était un supplice mais, à cause de la pluie, il aurait risqué de manquer son train s'il avait attendu un taxi.

Il se plaça derrière un pilier près de la voie, paraissant calme et imperturbable dans son pardessus parfaitement coupé et son chapeau mou bleu nuit, mais il tremblait intérieurement. Il avait déjà connu de telles périodes où il ne pouvait souffrir aucun regard humain, où même l'ordre strict de son bureau ne pouvait tempérer le sentiment de désordre que lui causait la présence de son personnel. Aujourd'hui, sept interviews de suite l'avaient achevé. Il avait joué de sept hommes comme de sept instruments. Il avait retenu les services des cinq meilleurs pour sa compagnie, à 50 000 dollars par an – moins cher qu'aucun autre chef du personnel n'aurait pu les obtenir. C'est pour cela qu'on le payait. Mais il allait maintenant lui falloir un jour ou deux d'isolement. Il vaudrait peut-être même mieux éloigner Charlotte, sa femme, à qui il avait inculqué de stricts principes d'ordre.

C'est alors que le rire chaud d'une fille flotta vers lui le long du tunnel souterrain. Il jeta un coup d'œil de l'autre côté du pilier. Une

filles avec une longue queue de cheval brune était accroupie juste de l'autre côté des tourniquets, des cartons à dessins appuyés contre ses jambes. Il nota avec dégoût les seins épanouis qui pointaient sous un chemisier trop voyant porté sous un trench-coat ouvert et sale. Sa bouche charnue était arrondie par le rire tandis qu'elle rassemblait toute une collection d'objets échappés de son sac. Elle apparut à Quincy Summerfield comme l'essence même du désordre.

Il s'arracha à sa contemplation. Il dut se forcer à détourner les yeux. La conviction choquante qu'il l'avait connue toute sa vie le saisit. Et pourtant, une partie de son cerveau savait qu'il ne l'avait jamais vue auparavant. Elle semblait être un fragment de cauchemar qui se serait égaré au grand jour. Il pria pour qu'elle ne soit pas dans la même voiture que lui. Elle n'y était pas. Quand il franchit les portes coulissantes, il la vit qui montait dans la voiture précédente.

Une fois dans le wagon, Quincy jeta un rapide coup d'œil autour de lui et s'assit à côté d'une femme aux cheveux gris et à la peau claire dont il avait senti le calme monumental. Loin de la foule du quai, il se remit un peu. Assis là, bien droit, son long visage calme et composé à la moustache grisonnante bien taillée, il semblait presque être l'incarnation même de la dignité. Pourtant, il n'arrivait à cet effet que par un effort considérable.

Un employé ouvrit la porte coulissante à l'extrémité du wagon. La fille en trench-coat la franchit, ses lèvres pleines ouvertes sur un sourire éclatant. Sa bonne humeur négligée sembla atteindre tout le monde dans le wagon. Pendant un instant, même le visage maussade de l'employé devint vivant. Elle s'écroula avec gratitude sur le siège qui faisait face à celui de Quincy Summerfield, laissant choir pêle-mêle sa charge de cartons à dessins.

Quincy Summerfield baissa les yeux, contemplant les marques ternes de la pluie sur ses chaussures bien cirées. Il sentait le regard de la jeune fille posé sur lui. Il recommença à trembler intérieurement et leva les yeux. Il regarda délibérément ailleurs, comme pour essayer de l'ignorer, si clairement qu'elle ne pouvait manquer de remarquer la rebuffade.

Il avait bien trop conscience de la présence de la jeune fille. Bien qu'ils soient séparés par la largeur du wagon, il sentait son lourd parfum chargé de musc. Lentement, son regard fut attiré vers elle : la pile de cartons à dessins répandus contre ses jambes, les ridicules ballerines trempées sur ses pieds menus. Un bijou moderne attaché à une tresse de cuir était niché dans le creux de sa gorge. C'était un crucifix stylisé. Tout ce désordre, pensa-t-il, et elle y ajoute le désordre de la religion ! Mais ses yeux étaient attirés par la courbe des lèvres. Il

tremblait encore davantage. Sans raison, ses pieds étaient gelés.

Il rencontra alors ses yeux bruns, clairs et profonds ; *chatoyants, c'est le terme exact. Des yeux si gris, si calmes.*

Il remua les pieds. Ils étaient très froids. *Ce fichu soutien-gorge est beaucoup trop étroit...* Il leva la main et se toucha le torse. Une goutte glacée tomba du chapeau mou et glissa le long du nez de la jeune fille. Les seins de Quincy étaient vraiment douloureux. *Si le chauffe-bain marche, une douche chaude... Et puis je raconterai à tout le monde que j'ai vendu un dessin... Charlotte me fera une boisson chaude... Mon Dieu, je me sens toute drôle. Je me demande si Arthur – est-ce qu'il me croira ? Quelle fille dégoûtante distingué comme sa moustache et son chapeau sont aristocratiques putain de bas étage.*

Je vois tout trouble. Me voilà et il n'y a pourtant pas de glace. Qui est Charlotte, Arthur, Quincy ? Je suis Quincy. Je suis... Cet homme. Cette fille. Jésus, Jésus. Ce sont ses pensées à lui, à elle ! Je veux sortir.

« Je veux sortir ! »

Le cri de la jeune fille fit se lever tout le monde dans le wagon. Elle se tint debout une minute, roulant des yeux fous, puis s'écroula sur le sol évanouie.

Quincy Summerfield tremblait de la tête aux pieds, le visage dans les mains, les doigts appuyés sur ses yeux. Il avait eu l'impression de la disparition d'un grand poids quand le monde avait basculé dans les ténèbres et que la jeune fille s'était évanouie. Elle allait vomir. Il le savait. Il était conscient de chacune de ses sensations à elle tandis qu'elle gisait à terre, à demie évanouie. Il sentait sa propre gorge se contracter. Des gens la soulevaient. Il sentit battre les paupières de la jeune fille. Le miroir, miroir, miroir de la conscience qu'elle avait de la conscience qu'il avait de la conscience qu'elle avait de la femme de couleur au calme sculptural qui la prenait dans ses bras. Puis la jeune fille vomit horriblement et il sentit sa propre gorge lui faire mal. Il subissait l'horreur de sa gêne à elle.

Le métro s'arrêta dans un grincement. Quincy se leva d'un bond et sortit à l'aveuglette par la porte coulissante. Il faillit renverser une vieille dame qui entraît et qui leva son parapluie sur lui.

« Jeune malappris ! »

Les mots le suivirent tandis qu'il courait le long du quai, ses talons de cuir résonnant dans le bruyant souterrain. Il avait une expression affolée. Les gens s'arrêtaient et se retournaient pour le regarder, mais cela lui était égal. Son chapeau tomba. Il tituba, faillit perdre l'équilibre. Son cerveau était un mélange tournoyant de ce qu'il voyait

lui et de ce qu'elle voyait elle, de ce qu'il pensait et de ce qu'elle pensait. Les tourniquets étaient juste devant lui. Bientôt il s'échapperait, il serait dehors, loin de la foule, loin de la jeune fille, à l'air libre.

La femme de couleur... elle va m'aider... Elle ramassait ses dessins à lui.

Il réprima un cri et s'élança dans cette vision entremêlée. Sans trop savoir comment il était arrivé là, il se retrouva finalement debout dans la rue, sans chapeau, le pantalon déchiré par une chute dans l'escalier, en train de faire des signes aux taxis qui passaient.

Par miracle, l'un d'eux s'arrêta.

« Quelle direction, mon vieux ? »

– Grand Central. Dépêchez-vous, pour l'amour de Dieu ! »

Il regarda sa montre à travers les images que la jeune fille voyait. Il ne savait comment il en avait cassé le verre et son poignet était engourdi. Il se renfonça dans le confortable siège capitonné et respira fort. Épuisé, il ferma les yeux et se soumit à sa vision unique à elle.

« Là, mon chou, disait une voix douce. Ça va aller mieux. Ça va vous faire quelque chose à annoncer à votre mari. »

Le visage brun était souriant.

« Vous avez bien un mari ? »

– Mais je ne suis pas enceinte ! éclata-t-il, parlant en même temps que la jeune fille.

– Quoi, mon vieux ? demanda le chauffeur de taxi par-dessus son épaule. Vous n'êtes pas quoi ? »

Quincy Summerfield ouvrit les yeux et se redressa :

« Je pensais juste à un bout de dialogue pour une pièce radiophonique », dit-il désespérément.

Avec un grognement, le chauffeur continua à conduire.

Summerfield regarda autour de lui. C'était un taxi semblable à n'importe quel autre. Un petit écriteau annonçait que le chauffeur s'appelait Barney Cohen. Dehors, il pleuvait. Les gens se courbaient sous la pluie, comme ils le faisaient toujours. Il essaya de repousser toute autre image. Mais c'était impossible.

Quand il referma les yeux, il se trouva dans des toilettes sales, pavées de blanc, entouré d'une vague puanteur de vomi mêlée à l'odeur du parfum musqué. Des toilettes pour dames. Il contemplait dans la glace son visage blanc et tremblant, un visage de femme aux yeux bruns effrayés. Il mettait du rouge à lèvres. *ELLE se mettait du*

rouge à lèvres, força-t-il son esprit à se dire. Elle secoua la tête et ferma les yeux.

Vous êtes toujours là, pensa-t-elle.

Oui.

Qu'est-il arrivé, pour l'amour du ciel ?

Elle avait dans son esprit la même peur éperdue qu'il sentait dans le sien.

Peur.

Ils partagèrent leur peur pendant un long moment.

Puis il lutta pour remettre de l'ordre dans ses propres pensées. *Rien à craindre. Rien. Je suis toujours le même. Le même. Elle, moi, les mêmes. Elle. Moi Les mêmes.*

Seigneur, Seigneur, l'interrompit l'esprit de la jeune fille. *Notre Père...* et la prière se déforma en un enchevêtrement d'images religieuses.

La profondeur de son cri superstitieux le choqua, lui fit totalement reprendre le contrôle de lui-même, et il lutta pour imposer son esprit. *Il n'y a rien à craindre.* Il força cette pensée à traverser les images. *Je suis toujours le même. Vous êtes toujours la même. D'une manière quelconque...* il perdit le contrôle une seconde... *Nous avons réalisé un contact mental total. Je sais ce que vous pensez, je ressens ce que vous ressentez et vous connaissez aussi mes pensées et mes sensations.*

Sous le contrôle de l'esprit de Quincy elle se calma et contempla pendant un moment ses pensées à lui. Il sentait l'esprit de la jeune fille se tendre pour saisir les sensations de son corps, de son corps masculin, et il s'autorisa à devenir totalement conscient de son corps à elle, de sa féminité.

Une profonde vague érotique les saisit tous les deux : lui dans le taxi, elle cinq cents mètres plus loin, devant le miroir. Il sentait que sa respiration à elle s'accélérait.

« Fabuleux ! » dit-elle à haute voix tandis que ses visions personnelles d'Arthur et de Fred se mêlaient à ses souvenirs à lui de Charlotte.

Révoltant. Il piétina ces visions comme si elles étaient de dangereux vers malsains.

« Arrêtez ! » cria-t-il.

– Bon sang, mon vieux, plus que trois pâtés de maisons à passer ! grogna le chauffeur de taxi en se dirigeant quand même vers le trottoir.

– Désolé, je pensais de nouveau à voix haute.

– Cinoque ! murmura le chauffeur de taxi. Un clown pour les cinglés, voilà ce que je suis ! »

Et il réintroduisit son taxi dans le flot de la circulation.

Vous êtes un homme terriblement froid, pensa la jeune fille, balayée d'une vague de honte et de douleur qui lui était étrangère. *Les choses étaient précisément en train de devenir...* Elle chercha un mot qui voudrait dire bien mais qui ne l'exposerait pas à la désapprobation de Quincy.

Vous êtes une putain, pensa-t-il violemment. Il était profondément ébranlé, comme par un cauchemar. *Je me suis égaré dans un cauchemar. Comme ceux que j'ai commencé à avoir à quatorze ans. Est-ce que cela a un rapport ? Est-ce qu'ils étaient déjà des reflets en provenance de l'esprit de cette ignoble putain ?*

Seigneur, quel petit saint vous faites ! pensa la jeune fille. Elle était maintenant très en colère contre lui et contre elle. Tout à fait délibérément, elle évoqua une vision d'Arthur, un jeune homme velu avec...

Serrant les dents, Quincy essaya de l'obliger à détourner ses pensées de l'image qu'elle assemblait dans son esprit – et par la même occasion dans le sien -, mais autant essayer de repousser l'eau. Un déluge se déversait sur lui. Il ouvrait les yeux, presque incapable d'en supporter plus, presque près de crier. La souffrance mentale de Quincy la lassa et la soumit.

D'accord, d'accord, je vais arrêter. Mais alors, cessez aussi d'être déplaisant. Après tout, je ne l'ai pas voulu. Je n'ai rien fait pour nous réunir de cette manière. La souffrance qu'il éprouvait la faisait trembler.

« Voilà, mon vieux, Grand Central. »

Summerfield jeta un billet de cinq dollars dans la main de l'homme et se précipita dans la foule.

Cinq dollars ! Vous avez donné cinq dollars à cet homme ! Pourquoi ?...

Je ne pouvais pas attendre. Il faut que j'aie mon train. Que je m'en aille. Loin. Alors, peut-être serai-je débarrassé de vous.

Pendant qu'il se frayait un chemin dans la foule, son esprit recevait toujours clairement les pensées de la jeune fille. *Suis-je si épouvantable ?* demanda-t-elle avec un vague regret.

Oui, pensa-t-il. *Vous êtes vraiment épouvantable. Tout ce que je ne peux pas supporter. Lamentablement superstitieuse. Embrouillée dans une liaison avec deux hommes. Désordonnée.*

Des visions de l'appartement de la jeune fille éclatèrent dans son esprit : des tableaux modernes de biais, non époussetés. De la vaisselle sale dans l'évier. *Tout ce que je ne peux pas supporter.*

Elle fut profondément blessée et, pour la première fois, il ressentit vraiment cette blessure comme sienne. Comme si une partie de lui-même riche et différente, longtemps cachée, était à nouveau vivante et souffrait. Pendant une fraction de seconde il avança avec hésitation son esprit vers le sien, dans un sentiment de compassion.

Malgré tout, je vous admire plutôt, pensa-t-elle. *Voyons, nous sommes pratiquement âmes sœurs, maintenant.*

La répugnance qui le saisit à cette idée était trop profonde pour qu'aucune considération pour elle ou pour lui-même l'arrêtât.

J'espère pouvoir me débarrasser de vous, pensa-t-elle en essayant désespérément de s'éloigner de lui, comme on tente d'échapper à l'attouchement violent de mains cruelles.

Mais j'ai peur. J'ai peur. Ces types du E. S. P. à Duke... son esprit chercha frénétiquement à saisir un souvenir brumeux. *Est-ce qu'ils n'ont pas mis un écran protecteur en plomb entre leurs sujets, est-ce qu'ils ne les ont pas séparés par des kilomètres et des kilomètres ?* Il reçut des visions confuses d'hommes en blouse blanche, séparant des « sensitifs », les protégeant de manières diverses sans affecter leur capacité de lire dans les esprits les uns des autres. Il la cingla de son mépris pour croire à de telles sottises.

Mais elle avait raison. La perception qu'il avait d'elle s'accrut au lieu de diminuer. Il n'y avait aucun moyen de l'exclure. Et il avait toujours cette horrible et persistante impression de familiarité. Il avait presque la sensation que ses yeux étaient attirés, contre sa volonté, par une répugnante partie de lui-même qu'on lui montrait dans un miroir.

En remontant le chemin qui menait chez lui, il avait conscience de la jeune fille chez elle. Mais il se concentra sur ses propres pensées. Avec ses pelouses bien tondues, ses haies taillées, sa blancheur et sa propreté, l'agencement des branches dans l'unique arbre, sa maison lui apportait momentanément une sensation de calme.

Nu... Sec... Un dessin si grossier. Elle lui renvoya l'image de sa maison telle qu'elle la voyait. Il découvrit tout à coup : *Mesquine médiocrité bourgeoise. Toute la richesse, toute la complexité sacrifiées à un équilibre banal.*

Allez au diable !

– *Désolée. Je ne voulais pas vous blesser.* Mais son rire et son dédain étaient toujours là, presque apparents.

Et il ne pouvait s'empêcher d'être contaminé par les pensées de la jeune fille. Le décor qu'il possédait et qu'il aimait : *Pas grand-chose. Volontairement arrangé par un artiste de second ordre pour des gens ayant un goût de troisième ordre.*

Et Charlotte, si calme, si douce. Il vit tout à coup combien elle était perdue, les rides de frustration qu'elle avait autour de la bouche.

La pauvre, pensa la jeune fille. Pas d'enfants. Pas d'amour. Elle n'était plus seulement méprisante mais indignée. Vous aviez besoin d'un exutoire et vous l'avez utilisée – exactement comme les hommes avec lesquels vous travaillez. Vous...

Il n'y avait aucun moyen de lui échapper. Son mépris, sa honte, son rire moqueur étaient omniprésents.

Il n'osa pas retourner à son travail car on aurait remarqué sa confusion et il n'aurait pu le supporter. Par chance, il occupait un poste suffisamment élevé pour décider lui-même de son emploi du temps et il pouvait rester chez lui quelques jours.

Mais ces jours furent une torture. La moindre de ses pensées, la moindre de ses émotions se reflétait chez la jeune fille. Pis encore, il recevait tout d'elle. Il elle n'ignoraient aucune de leurs mesquineries secrètes réciproques. Ces jours mêlés n'étaient interrompus que par les nuits pendant lesquelles leurs rêves mêlés étaient tous de véritables cauchemars. Il avait l'impression que toute sa vie était peu à peu immergée dans des mers profondes où rien ne surnageait en dehors d'étrangetés qui se reflétaient dans de nombreux miroirs.

Il tint trois jours chez lui. Il les passa à chercher désespérément une explication raisonnable au contact soudain, choquant, qu'ils avaient établi entre eux. Il en était presque arrivé à croire maintenant qu'il avait toujours eu inconsciemment connaissance de l'existence de la jeune fille, qu'il avait refoulé cette connaissance qui ne parvenait à son attention que lorsque ses propres défenses étaient abaissées par le sommeil – et qu'elle était la source de ses étranges cauchemars. Ce jour-là, dans le métro, son travail avait complètement affaibli ses défenses. Et elle, avait-elle jamais eu de défenses ? De plus, elle venait de vendre l'un de ses stupides dessins et elle était amoureuse du monde entier. Par un manque de chance absolument fantastique, il avait fallu qu'ils se rencontrent à cet instant précis. C'était au moment où leurs yeux s'étaient croisés que la mince coquille qui les tenait séparés s'était brisée. Peut-être y avait-il du vrai dans ce vieux conte de bonne femme sur la magie de la rencontre de deux regards, fenêtres de l'âme ? Mais tout cela n'était que sottise et superstition. Il ne pouvait y croire.

Il dénicha un des livres de Rhine, mais c'était aussi invraisemblable. Autant croire qu'il était fou. Il n'arrivait en particulier pas à croire que la distance n'y changerait rien. Il décida de mettre un continent entre eux pour voir si cela briserait le contact. Charlotte le conduisit à l'aéroport de La Guardia et il prit le premier avion en partance pour l'ouest.

C'était une erreur car il n'y avait aucune distraction possible en avion et la présence de la jeune fille restait aussi claire qu'elle l'avait toujours été. Il ne pouvait se déplacer et il découvrit qu'il lui était impossible de se concentrer sur un livre. Il avait eu la chance d'avoir une rangée de sièges pour lui tout seul et il ne pouvait donc engager la conversation avec personne. Il n'avait rien d'autre à faire que se renfoncer dans son siège, fermer les yeux et vivre ce qu'elle vivait. Ce soir-là, dans l'avion, il se convainquit qu'il fallait qu'il la domine, puisqu'il ne pouvait se débarrasser d'elle.

Ce furent les curieuses notions religieuses qu'elle avait qui le convainquirent. Elle traversait un minuscule parc dans le soir. C'était le printemps et les arbres commençaient juste à bourgeonner. Son estomac émettait de légères protestations de faim. Elle s'arrêta devant un arbre, consciente des odeurs de la ville, de son tumulte, du silence du parc. *L'arbre s'élance, inflexible, il s'élance au milieu des pierres de la ville. Chaque bourgeon vibre, les feuilles s'ouvrent comme des ailes d'ange. L'extrémité des racines s'enfonce dans le sol, tendre dans le noir. La douceur monte le long des branches. Comme vous, Quincy. Comme la sensation de votre corps, Quincy.*

Et elle suivit des yeux le tracé de chaque branche, chaque angle, chaque contour. Quand elle atteignit l'extrémité même de l'arbre, elle ressentit quelque chose d'abominable pour lui : une sorte d'union extatique avec la vie de l'arbre. Elle baissa alors les yeux vers l'endroit où déambulait un couple d'amoureux, main dans la main le long de l'allée. Son esprit d'artiste les dépouillait de leurs vêtements, découvrait leurs corps presque de la même manière qu'elle avait vu l'arbre. *Les corps sont excités, ils se désirent l'un l'autre, la chair douce recouvre leurs os. Ne sont-ils pas beaux, Quincy ?* pensa-t-elle. *Regardez le balancement des hanches de la fille, les cuisses de l'homme. Quel bon moment ils vont s'offrir !*

– *N'êtes-vous pas capable de penser à autre chose ?*

Je ne vais pas vous laisser tout gâcher. C'est une trop belle soirée. Et elle se dirigea vers une misérable petite église. Il n'avait aucune envie de continuer dans une direction aussi inutile et il essaya de la détourner de l'église en faisant jouer sa faim. Elle saisit immédiatement son dessein et se concentra sur son but personnel. Elle

ignora son dégoût, son mépris intellectuel, et pénétra sous la porte voûtée. Là, dans l'ombre, elle acheta un cierge, fit une gémulation et le plaça devant la Vierge.

C'était une prière sans mots. Elle implorait protection et compréhension. Quand elle leva les yeux vers la statue grossière, elle la vit telle qu'elle était mais elle allait au-delà, lui substituant une vision exaltée de richesse féminine et de pureté. Là se trouvait la femme, les seins épanouis que Dieu avait tétés. Absolument pure mais femelle, avec des entrailles et une matrice, la faim et la douleur. *Comme elle comprend ce que je ressens ! Si noble, si belle, elle comprend quand même !*

Ce n'est qu'après avoir contemplé la Vierge qu'elle se tourna vers le crucifix. Là était toute la vigueur, la douceur mâle suspendue à des clous sanglants. Quincy Summerfield essaya d'écarter, de contenir cette idée. Il forma un mot obscène mais la jeune fille l'ignore de nouveau. Ses sensations étaient trop intenses. L'éloignement, la terreur, l'émerveillement et la gloire qu'incarnaient l'arbre, et les os, et le sang de tous les hommes dans leurs souffrances étaient richement présents dans le crucifix. *L'éternité qui s'est livrée à l'agonie du temps pour MOI et pour MA faiblesse.* Elle s'agenouilla dans une totale soumission à l'irrationnel qui fit se crispier de protestation Quincy, assis dans l'avion. Mais elle était trop soumise. Il avait senti la position de son corps quand elle s'agenouilla et il savait qu'elle n'était pas tout à fait en équilibre. Brusquement, il suscita une contraction soudaine dans sa jambe et elle s'étala, face contre terre. Sa chute fit tressaillir Quincy, mais il se moqua quand même d'elle.

C'est mesquin... d'essayer de me rendre ridicule.

Pas plus ridicule qu'en vous agenouillant devant un morceau de plâtre. Dégoûtant. Toutes ces niaiseries que vous avez dans la tête. Toutes ces choses fausses.

Elle était furieuse. Elle se remit sur ses pieds, contempla ses mains salies et la poussière sur sa robe printanière. Elle eut envie d'un bain, d'un repas sur le pouce, et quitta l'église en hâte. Elle l'ignore, mais en montant l'escalier pour aller à son appartement – qu'elle avait plus ou moins rangé sous son impulsion – elle ressentait toujours une colère sourde.

Ce que vous avez fait là-bas dans l'église est honteux, pensa-t-elle. Je vais vous revaloir ça. Ce ne sont pas des niaiseries. C'est vrai, et vous savez que c'est vrai Pourquoi diable a-t-il fallu que ce soit vous, entre tous ?

Volontairement, elle se déshabilla devant une glace en s'observant, de telle sorte qu'il la voie. C'était un joli corps élancé, aux seins épanouis, à la taille fine, s'effilant vers les pieds sales. Elle fit courir

ses mains dessus, dans les interstices, partout, se concentrant sur les sensations de ses doigts, épiait les réactions de Quincy.

Puis, brusquement, elle arrêta. Elle prit le téléphone et appela son ami, Arthur. Elle vibrait de désir. La gorge de Quincy se serra, ses reins se contractèrent.

Je me sens seule, Arthur. Pourrais-tu venir tout de suite ? Je serai dans le bain, mais entre. Bon, entendu, rejoins-moi si tu en as envie.

Quinze minutes plus tard, Quincy se dirigea en titubant vers les toilettes de l'avion, s'y enferma et s'assit sur le siège. De ses doigts tremblants, il sortit sa lime à ongles et retroussa sa manche de manteau. Il avait les mâchoires serrées, les yeux un peu fous. Il chercha sur son bras un emplacement où il ne semblait pas y avoir de grosse veine. D'un coup sec il enfonça la lime d'un bon centimètre dans son bras et il se força à la laisser là. Puis, lentement, il la fit aller d'avant en arrière, laissant la douleur déferler sur lui en vagues écarlates, se concentrant totalement sur cette douleur jusqu'à ce que la jeune fille se mette à hurler.

Faites-le sortir de là, dit-il les dents serrées. *Faites-le sortir de là !*

Et quand elle éjecta enfin de son appartement un Arthur ébahi et à demi vêtu, il retira la lime de son bras et appuya sa tête un moment contre l'acier frais du lavabo. Il venait d'apprendre comment la contrôler : elle ne supportait pas qu'il souffre.

S'il ne s'était d'abord trahi lui-même, si la réaction avait été plus forte, elle n'aurait pu aller aussi loin qu'elle venait de le faire avec Arthur. Mais, finalement, il avait réussi à faire triompher son esprit, en dépit de l'anarchie de son propre corps.

Assis là, le bras encore sanglant, la tête appuyée contre l'acier, sachant qu'elle était étendue en travers du lit dans une semi-inconscience due à la frustration et à sa douleur à lui, il prit complètement contrôle d'elle pendant un moment et il la força à s'asseoir – ce qu'elle fit. Elle eut un léger gémissement de protestation, mais elle lui permit de la diriger vers la salle de bain et de l'obliger à atteindre son pyjama. Il sentait qu'elle y prenait presque plaisir. Elle prenait plaisir à leur complète union de sensations. Et, malgré la douleur de son bras, l'émotion qu'elle éprouvait lui causait une certaine joie. Il avait l'impression de penser seul, avec son seul esprit, à la plénitude que pourrait leur donner une expérience ensemble.

C'était un curieux moment pour commencer une relation de ce genre, mais sa volonté inflexible mêla et contint le flot des sentiments de la jeune fille et de sa douleur à lui. L'admiration qu'elle montrait pour sa force le réchauffa. Elle partageait même son triomphe et, tout

à coup, ils trouvèrent tous deux l'expérience bonne – non pas tant l'expérience en elle-même que la parfaite unité de pensée et de sensations qui la suivait.

Quincy nettoya son bras et le pansa avec un mouchoir. Il retourna à son siège et l'hôtesse lui apporta son dîner. Dans son appartement, la jeune fille mangeait aussi, et leur communion se poursuivait lorsqu'ils partagèrent les saveurs de leur nourriture réciproque. Il contrôlait complètement leurs pensées et leurs sensations communes, et c'était l'expérience la plus riche qu'il ait jamais faite. Tandis qu'il s'éloignait vers l'ouest, il ressentit le désir croissant de la présence physique de la jeune fille.

Ce magazine ne serait-il pas choqué par notre union ? pensa-t-elle. Et, à cet instant, Quincy partagea son mépris de ce qui était bourgeois.

Cette sorte de communion entre eux se poursuivit le reste de la soirée, lui dans l'avion, elle dans son appartement, occupée à l'arranger pour le retour définitif de Quincy. Et même au cours du sommeil, ils restèrent pratiquement unis en une seule entité.

Ce fut une période étrange. Quincy descendit de l'avion à San Francisco et il reprit presque immédiatement un vol direct pour New York. Moins de vingt-quatre heures après son départ, il était de retour et descendait la rue vers l'appartement de la jeune fille.

Mais là, les choses changèrent. La minable rue de Greenwich Village était pleine de ses souvenirs à elle, et elle commença à prendre le pas sur lui. Tout ce qui entourait Quincy faisait partie d'elle. Il commença à se sentir englouti par sa vie. Les souvenirs terriblement désordonnés de la jeune fille l'entouraient de toutes parts sans qu'il puisse rien faire pour les réprimer.

Il s'arrêta un instant devant la vilaine petite église où elle allait de temps en temps faire des confessions angoissées – et il replongea de nouveau dans l'enchevêtrement embrouillé de la vie de la jeune fille.

C'est fini. Plus de désordre. Nous allons nous marier, et alors...

Une impulsion aveugle le poussa à entrer dans l'église et à y déverser son angoisse. Pour y trouver la paix. Son impulsion à lui ou celle de la jeune fille ? Il résista. *Pas maintenant. Jamais.*

Plus que quelques pas maintenant... Il dépassa l'endroit où Fred et Arthur s'étaient battus cette nuit-là. *Ne pouvez-vous cesser de vous souvenir ?*

Il grimpa cinq étages d'un escalier mal éclairé, l'esprit plein de son attente à elle, de toutes les fois où elle avait monté ces étages, le cœur battant de son attente à lui. Il savait qu'elle était étendue sur le lit-divan dans sa robe de chambre bleue. Il savait que le shaker était

rempli de martinis tels que lui seul savait les faire, secs et froids.

Quand il atteignit le palier, il savait qu'elle se dirigeait nonchalamment de son lit vers la porte et que sa main était sur la poignée. Elle ouvrit. Et voilà, elle était là, debout devant lui.

Comme un somnambule, il la dépassa, entra dans la pièce, prenant conscience de son parfum subtil. Elle ferma la porte et il contempla la pièce, tous les sens engourdis.

Puis il se reprit et il constata que la pièce était belle. La manière dont étaient arrangés les tableaux, dans leur profusion, créait une harmonie subtile. Et malgré la crasse qui y était incrustée, les meubles valaient mieux que les siens pourtant si chers. Tout cela était plus plein, plus riche, plus harmonieux que tout ce qu'il avait expérimenté jusqu'alors.

Et la jeune fille debout, ses cheveux sombres répandus sur ses épaules !

Mon Dieu, que vous êtes belle. Elle l'était, et ce qu'il pensait se réfléchit dans son esprit, la faisant rougir de plaisir. De son côté, il eut conscience de l'admiration qu'elle éprouvait pour son maigre et pâle visage, pour sa moustache grise, pour sa force d'esprit et son corps dur et mince. Il savait aussi qu'ainsi immobiles, sans se toucher ils complétaient tous deux la beauté de la pièce. Accroché dans le coin, le crucifix lui-même se joignait à eux en un tout harmonieux.

Et il elle tendit la main pour serrer celle de l'autre... un temps... puis ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Il sentit son torse contre ses seins, contre son torse à elle sa propre poitrine. Sa bouche sur la sienne. Sa bouche à lui à elle contre...

Le monde entier échappa à tout contrôle et il ne resta rien que l'âpreté de sa passion, de leur passion, la sienne et la sienne...

Cela jusqu'à ce que toute la raison de Quincy se révolte et qu'il ne puisse plus le supporter. Il ne pouvait pas, et ne voulait pas, satisfaire le besoin de céder à la sensation de leurs bouches, à ce désordre irrationnel de donner et de prendre au plus fort de la sensation. Un fragment de lui-même se sépara de leur unité et devint de plus en plus important, jusqu'au moment où la partie la plus forte de son esprit surnagea au-dessus du chaos de sensations et le contempla avec un froid dégoût. Seul un fragment de son esprit était englouti et protestait.

Mais une autre partie de lui-même, glaciale, savait ce qu'il fallait faire, presque comme si elle l'avait prémédité. Il plongea dans les souvenirs de la jeune fille et en extirpa l'idée qu'elle se faisait de la pureté de la Vierge, délicatement drapée de bleu, le bébé auréolé au

creux de son bras. Il intensifia volontairement cette vision en une pureté d'esprit presque transcendante, vibrante de lumière, merveilleuse. Puis il la fit disparaître immédiatement, ne gardant que les vêtements bleus, bleus comme sa robe de chambre, et il remplit ceux-ci du corps nu de la jeune fille, la bouche entrouverte, en proie à un désir animal. Il revint alors à l'image de la Vierge se déplaçant lentement, s'affligeant, le regard tourné vers le ciel.

La jeune fille leva les yeux et chercha le crucifix accroché dans le coin de la pièce. Quincy présenta à ses yeux le Christ crucifié vivant dans les affres de l'agonie et de la souffrance.

Vite, maintenant. Il dominait complètement leurs deux esprits, à présent. *Passion... votre passion.* Il effaça la forme du Christ dans l'esprit de la jeune fille et railla celle-ci en lui présentant le corps tordu de douleur d'Arthur, puis il fondit cette image pour lui présenter son propre visage à lui – qu'il effaça de nouveau en le remplaçant par celui du Christ souffrant. Il fit alors apparaître une forme féminine grossière, la bouche ouverte. *Ma bouche, si horrible. Non ! Non ! J'enfonce moi-même les clous phalliques dans ces paumes douces ! Les os craquent.*

La jeune fille hurla, s'arracha de Quincy Summerfield, les yeux fous.
C'est ce que vous êtes. C'est ce que vous savez que vous êtes.

Elle cacha son visage dans ses mains, tanguant çà et là d'un mouvement saccadé, cherchant à lui échapper. Cherchant à échapper à la connaissance qu'il elle avait de son être nu tandis qu'il la cinglait, qu'elle se cinglait, de mépris et de dégoût.

Cela suffisait. L'esprit de Quincy la contempla mais ne fit rien de plus.

Livrée à elle-même maintenant, elle fit demi-tour en courant. Une décision prenait forme dans son esprit. Elle la formula, ce qui fit exulter Quincy car il savait qu'elle se damnait selon ses propres critères.

Elle se précipita en pleurant vers les fenêtres qui donnaient sur la petite terrasse. Elle les ouvrit violemment et, d'un seul mouvement, sans s'arrêter, elle sortit et plongea par-dessus le parapet...

Il sentit la balustrade érafler ses propres genoux et se recroquevilla de douleur, attendant une douleur pire encore. Il ferma les yeux et serra les mâchoires. Elle voyait les édifices culbuter. Contraction violente de l'estomac. Un visage surgit de la rue. Les voitures tourbillonnaient sur la chaussée. La pompe à incendie rouge se précipita vers elle. La rue montait, montait, montait. *Chri...*

Éclatement de douleur rouge, insupportable !

Puis il y eut les ténèbres, une lente diminution des sensations inconscientes. Et elle ne fut plus là.

Quincy Summerfield se leva péniblement et se dirigea en titubant vers une fenêtre. En regardant derrière le rideau, il vit le corps flasque, déformé, recroquevillé près de la pompe à incendie et des gens qui couraient dans cette direction.

Elle n'a même pas pu mourir sans désordre ! pensa-t-il.

Il partit sans se faire remarquer. Il prit l'escalier de service et personne n'aurait pu dire qu'il était, venu. A quelques blocs de maisons de l'appartement, il fit signe à un taxi et se rendit dans un hôtel. Il se sentait en complète sécurité.

O paix merveilleuse ! Elle était partie, partie pour de bon. Rien ne restait de sa présence désordonnée, hormis la sensation de vide que peut éprouver quelqu'un qui vient de perdre un bras. Il y avait encore autre chose : une vague impression fantomatique de sa présence. Mais cela allait certainement passer et il pourrait dormir cette nuit, dormir réellement pour la première fois depuis des jours.

Il ne voulait même pas Charlotte cette nuit, il ne voulait qu'être seul – et dormir. Il n'était pas dans la chambre depuis cinq minutes qu'il était déjà au lit et qu'il somnolait.

Il somnolait, mais ne dormait pas. Il ne s'inquiétait pourtant pas de ce qu'il avait fait. Il avait raisonnablement et correctement agi. Elle s'était trahie elle-même par sa propre faiblesse désordonnée. Mais la sensation terne de sa présence s'attardait, n'avait pas encore disparu. Et aussi l'impression qu'il avait perdu la moitié de sa propre vie.

Perdu ?

Non.

La sensation de la présence de la jeune fille s'accroissait, devenait une réalité vivante. Il était bien réveillé... ou s'agissait-il à nouveau d'un cauchemar ?

Non... elle était là. Elle ne faisait aucune attention à lui. *C'était* effrayant.

Elle concentrait fermement toute son attention vers une lumière lointaine, une lumière qui grandissait, devenait brillante, d'une intensité pénétrante qu'elle n'avait jamais vue auparavant. Et, à travers tout cela, il y avait l'impression d'un désir passionné, émerveillé, changé en beauté, presque intolérable.

L'esprit de Quincy fut rempli d'une sensation de richesse, de diversité et d'ordre qu'il croyait impossible.

Mais la lumière pénétrante persistait et, tout à coup, toute sa vie à elle brûla en lui en un rêve fulgurant. Ainsi que sa propre vie à lui. Puis, du centre de cette pureté lumineuse vint une lamentation et la jeune fille s'éloigna de la lumière. Elle s'éloigna de la lumière et il la sentait gémir comme un enfant qui a peur de l'obscurité. Loin de la lumière...

Quincy Summerfield se réveilla, s'assit sur son lit et hurla. Du cri déchirant d'un adulte en proie à une terreur atroce.

Car la voie était maintenant largement ouverte au chaos absolu de l'éternité de la jeune fille.

Traduit par DOMINIQUE et JACQUES-DANIEL VERNON.

Soul Mate.

© Mercury Press Inc., 1958.

© Éditions Denoël, 1974, pour la traduction.

Margaret Saint-Clair : LE TEMPS DES PROPHÈTES

Sur un fond post-atomique, ce récit présente des pouvoirs liés à des mutations, elles-mêmes provoquées par l'excès de radiation. Devant ce décor sombre, l'auteur semble affirmer que tout se répète dans l'Histoire, en ce qui concerne la nature humaine. Certains des personnages possèdent assurément des dons nouveaux. Mais il continue à y avoir, dans la masse des individus, des crédules, des méfiants, des exploiters et des charlatans – et aussi, malgré tout, des gens qui conservent leur confiance en l'homme.

« REGARDE mieux, dit le vieil homme avec sévérité. Tu ne t'appliques pas. Là-bas, sur la route de Whittier. Alors. Qu'est-ce que tu vois ? »

Le gamin se tortilla. « Ça me fatigue tant, grand-père, gémit-il. Quand j'essaie de regarder comme tu dis, ça me blesse les yeux et ça me donne une douleur dans la tête. Est-ce que je ne peux pas aller jouer ?

– Non, répliqua le vieillard sur un ton dépourvu de compassion. Si regarder te fait mal aux yeux, alors ferme-les. De toute façon, tu vois toujours mieux les yeux fermés. Regarde par le haut de ta tête. Y a-t-il des gens sur la route ? »

Un silence s'établit. Le visage du gamin se tendit et pâlit un peu. Ses mains s'étaient crispées. « Je vois cinq personnes qui marchent ensemble, finit-il par dire.

– Bien ! Est-ce que ce sont des humains ou des mutants ?

– Des humains.

– Ont-ils quelqu'un avec eux – un prophète ou un seigneur... ou sont-ils seuls ?

– Ils sont seuls. Deux sont des femmes et l'une d'elles est chaussée de souliers. Je... je pense qu'ils vont à Whittier pour faire des affaires, parce que la femme aux souliers porte une paire de poulets et les autres ont des légumes et des choses comme ça. Le gros homme a de l'argent dans sa poche.

– Parfait. C'est plus que tu n'en vois d'habitude. Tu progresses constamment, Benjamin. Peux-tu voir ce que ces gens ont dans l'esprit ?

– Dans l'esprit ? » Le gamin ouvrit les yeux et regarda Tobit d'un air interdit. « Je ne comprends pas ce que tu veux dire, grand-père. »

Le vieil homme poussa un soupir. « Tu n'y parviens jamais, dit-il à mi-voix, comme pour lui-même. Dommage. Il n'y a pas de faculté plus utile pour un prophète. N'empêche – son visage s'éclaira – tu as des pouvoirs, de vrais pouvoirs, ce n'est pas douteux. Plus que je ne l'avais espéré. Un de ces jours, tu seras un prophète célèbre, Benjamin.

– Je peux aller jouer maintenant ? questionna le gamin, pas impressionné du tout.

– Un prophète célèbre, répéta Tobit, sans lui prêter attention. Les gens accourront en foule pour t'honorer et t'apporter de bonnes choses. Ils exécuteront ce que tu leur ordonneras. Tu pourras avoir tout ce que tu voudras sans être obligé de travailler. » Cette perspective parut le combler de joie : « Quand cela se produira, tu n'oublieras pas ton vieux grand-père, hein, Benjamin ? Ton vieux grand-père qui a toujours été si bon pour toi ?

– Tu m'as donné une drôle de tannée la semaine dernière pour avoir laissé partir les oiseaux », dit le gamin. Il paraissait moins rancunier que déconcerté.

La main de Tobit se leva avec la prestesse d'une main qui va frapper. Puis il l'abaisse et sourit. « Pauvre petit, tu es trop jeune pour savoir que c'était pour ton bien. J'ai toujours fait ce qui était en mon pouvoir pour toi, Benjamin, le maximum vraiment. Quand ta pauvre mère est morte, j'ai pris soin de toi et je t'ai nourri et élevé. C'était une dure tâche pour un vieillard mal portant. Tu ne l'oublieras pas quand tu seras riche et célèbre, Benjamin ? Tu te rappelleras tout ce que j'ai fait pour toi ?

– Oh ! oui », dit le gamin en se contorsionnant. Il avait l'air gêné. « Oh ! oui, grand-père, oui. »

Quand Benjamin eut dix ans, il indiqua l'emplacement d'un puits abondant pour Garretson, le plus proche voisin de Tobit, après que trois sourciers eurent ignominieusement fait chou blanc. Quand il eut treize ans, il dit à Mrs. Mathias qui avait volé la casserole en aluminium de sa grand-mère et où le voleur l'avait cachée. A son quinzième anniversaire, sa seconde vue fonctionnait aussi bien que sa vision normale et il était en voie d'ajouter à la « clairvoyance » la « clairauidition ». Peu avant ses dix-huit ans, Tobit décida qu'il était

prêt pour l'épreuve des miracles.

La ville avait été la plus étendue de toutes celles du continent américain. Ceux qui l'aimaient avaient loué sa vitalité et l'ensemble de paradoxes qu'elle représentait ; ceux qui la détestaient avaient souligné sa vulgarité envahissante et assourdissante. Les bombes en tombant avaient anéanti son centre ; mais, tel quelque énorme animal qui bien que grièvement blessé met longtemps à mourir, la vie avait subsisté dans sa périphérie complexe. Sur le continent entier – pour tout dire sur la terre entière – des cultes étaient apparus, des prophètes avaient surgi dans le vide laissé par la faillite de la religion établie et de l'autorité civile. Mais dans les ruines de la ville, entre le Pacifique d'un côté et le vaste rempart des Rocheuses de l'autre, les nouvelles religions avaient foisonné follement. Prophètes, lamas, adeptes, visionnaires, voyants se coudoyaient dans les rues, et chacun avait sa petite troupe de disciples quasi fanatiques.

Tobit les avait équipés pour le voyage, lui et Benjamin, de sandales confectionnées avec des herbes tressées à la main. Il n'estimait pas digne de marcher pieds nus et, d'ailleurs, la route était encore suffisamment recouverte d'asphalte pour que marcher dessus soit pénible quand le temps était chaud. Tobit portait comme d'habitude sa salopette de toile archi-raccommodée mais il avait réussi à se procurer pour Benjamin, à force d'économies et de tractations inouïes, une longue tunique de grossière étoffe brune. C'était l'accessoire indispensable pour l'homme qui aspirait à entrer dans la phalange des prophètes.

« A quoi cela ressemble-t-il, grand-père ? » demanda Benjamin quand ils furent en route. Il était devenu un grand jeune homme blond aux épaules larges. Il avait le front haut, des yeux bleus intelligents, mais son visage avait une curieuse expression absorbée et sa bouche était frémissante.

« Question stupide ! riposta le vieux Tobit. Tu l'as vu toi-même l'année dernière en fermant les yeux ! » Il était déjà las, la fatigue le rendait toujours irritable. Puis, revenant à de meilleurs sentiments : « Voyons, je te l'ai dit. A cette époque de l'année, tous les prophètes se rassemblent sur la Grand-Place et montrent ce qu'ils savent faire. C'est une sorte de concours. Il y en a qui se contentent de prêcher, mais la plupart font aussi des choses – ils guérissent les malades, répondent aux questions, opèrent des miracles. »

Benjamin soupira. Ses doigts s'entrelacèrent fébrilement. « Je... je ne sais pas..., dit-il.

– Quelle idiotie ! Je te le répète, Benjamin, tu es bien meilleur prophète que n'importe lequel d'entre eux. J'ai entendu dire que

certains ne sont que des imposteurs. Tu as réellement des pouvoirs, Benjamin. Tu as des *pouvoirs*. »

L'expression de doute s'effaça du visage du jeune homme. « Oui, je sais, dit-il avec un hochement de tête. J'ai des pouvoirs. »

A mesure que s'écoulait la journée et que le voyage se poursuivait, Tobit s'appuya plus lourdement sur le bras du jeune homme. Ils s'arrêtèrent au coucher du soleil pour leur second repas, du fromage de chèvre arrosé d'un acide vin clair et pressé à la maison, et dormirent à la belle étoile dans un champ au bord de la route. Ce n'était pas pénible pour Benjamin, mais Tobit fit d'abondantes allusions mélancoliques à ses vieux os douloureux. Ils se levèrent tous deux de bonne heure, bien avant l'aube, et quand le soleil fut haut dans le ciel ils traversaient les abords pleins de décombres de la ville. Entre dix et onze heures du matin, ils arrivèrent à la Grand-Place.

Rien dans sa vision à yeux fermés n'avait préparé Benjamin à ce spectacle. Sa voyance brouillait la perspective et omettait entièrement les couleurs mais ce n'était pas tant cela que le fait que rien dans son expérience ne l'avait préparé à cette foule grouillante sur la place. Il n'avait jamais imaginé qu'une telle quantité de gens puissent être réunis au même endroit ; par la suite, en réfléchissant à cette journée, il conclut qu'ils devaient être plus d'un millier. Et, comme les témoignages matériels de la civilisation sont lents à disparaître, bon nombre des femmes étaient vêtues de robes en étoffe de couleur vive, portaient des chaussures à talons, avaient les lèvres colorées de façon artificielle. Il n'y avait pas un mutant en vue.

Tout autour de la place se tenaient les prophètes en longue tunique. Quelques-uns avaient dressé des tentes rudimentaires au milieu des décombres ou s'étaient postés à côté de baraques grinçantes décorées d'oriflammes et de petits drapeaux. La foule s'était agglomérée en groupes autour des prophètes et les gens allaient lentement d'un attroupement à l'autre.

Benjamin tira le vieil homme par la manche. « Grand-père... », dit-il. Il s'humecta les lèvres. « Si nous faisons un tour pour les écouter ? Avant de montrer de quoi je suis capable ? »

Tobit jeta à la dérobée un coup d'œil perspicace au visage du jeune homme. « Oh ! d'accord, répliqua-t-il de mauvaise grâce. Si tu y tiens. Mais tu ne dois pas avoir peur. Benjamin. Quand le moment sera venu, laisse-moi parler. »

Ils s'avancèrent sur la place poussiéreuse. Un des prophètes prêchait d'une voix forte et coléreuse, et Benjamin s'arrêta devant lui.

« Un péché ! Un péché ! » clamait l'homme avec frénésie. Il rejeta

en arrière ses longs cheveux d'une secousse de la tête et serra les poings. « Les beaux habits, la poudre et les fards ! Un péché ! C'est un péché ! Voilà ce qui a attiré les bombes sur nous. Il faut nous débarrasser du péché ! » Bizarre, songea Benjamin, que l'auditoire du prophète soit composé presque exclusivement de femmes en robes de couleurs vives et aux lèvres fardées. De temps à autre, elles hochaient la tête d'un air approbateur en écoutant le prophète avec une satisfaction évidente.

Le prophète suivant était un guérisseur. La foule avait formé un cercle respectueux autour de lui et une petite fille à la jambe tordue se tenait devant lui en équilibre sur des béquilles de fortune. Une femme entre deux âges qui devait être sa mère attendait avec angoisse auprès d'eux.

Le guérisseur se pencha et releva le menton de la fillette avec sa main douce et blanche. Il la regardait dans les yeux. « Tu peux marcher... tu peux marcher..., psalmodia-t-il. Tu dois avoir la foi. Mon enfant, tout m'est possible. Tu peux marcher. »

La petite hocha la tête comme en transe. Ses yeux étaient presque fermés. Soudain le guérisseur lui ôta ses béquilles. « Marche ! ordonna-t-il. Tu peux marcher ! » Il s'éloigna d'elle à reculons et tendit les mains.

La foule retint son souffle. Lentement, l'enfant avança vers lui, un pas, un autre pas, puis encore un pas vacillant. Le guérisseur l'empoigna, la posa sur son épaule, se retourna vers les spectateurs. « Elle peut marcher ! » annonça-t-il triomphalement. Une tempête d'acquiescements et d'applaudissements éclata.

« Fameux, commenta Tobit, en opinant du chef. Ce type est épatant. Tu vois qu'il a vraiment des pouvoirs. »

Benjamin ne répliqua rien. Il semblait déconcerté. Il avait eu l'impression que juste avant qu'il la soulève de terre la petite fille avait ouvert les yeux et qu'elle avait gémi : « Ma jambe ! Oooh ! comme j'ai mal à la jambe ! »

« J'ai entendu parler de ce bonhomme », dit Tobit comme ils se dirigeaient vers le thaumaturge suivant. Il paraissait avoir oublié son irritation et passer un bon moment. « Son nom est Ramakrisna et c'est un des prophètes les plus forts. Il est capable d'accomplir toutes sortes de choses. ».

Ramakrisna était un homme corpulent revêtu d'une tunique très longue et très épaisse. Elle était confectionnée dans une étoffe jaune terreux. Il se tenait debout les yeux fermés. Pendant que Tobit et Benjamin se faufilaient au milieu de l'attroupement qui l'entourait, il

releva lentement les paupières. Il avait des yeux bizarres aux pupilles dilatées, qui luisaient d'un éclat dominateur. « Vos parents ont semé le vent, déclara-t-il à ses auditeurs après un silence. C'est la tempête qu'ils ont récoltée. »

La voisine de Benjamin hocha la tête. « Ce sont les savants, chuchota-t-elle, les savants pervers. »

« Vous avez récolté la tempête, reprit Ramakrisna d'un ton sans réplique. Votre monde égaré gît en ruines autour de vous. Où allez-vous aller, vers où vous tourner ? Mais en Orient il y a la sagesse. »

Une sorte de gémissement monta de son auditoire. La voisine de Benjamin se penchait en avant d'un mouvement ardent. « Enseignons, seigneur », murmura-t-elle comme pour elle-même.

« Vous êtes semblables à des enfants perdus et affolés », dit Ramakrisna. Chaque syllabe était pesante et proférée avec lenteur. « Vous êtes perdus dans l'obscurité. Mais pour celui qui cherche avec sincérité il y a toujours de la lumière. La lumière de l'Asie. Cherchez-vous cette lumière ? »

Un sifflement d'acquiescement monta de la foule. Plusieurs femmes oscillaient d'avant en arrière, les yeux clos. « C'est écrit, l'esprit exerce à jamais son empire sur la chair, psalmodia Ramakrisna. L'esprit domine la matière à un point que n'a jamais atteint votre science matérialiste occidentale. » Il s'interrompit, parut se concentrer pour un effort. « S'il y a des incrédules parmi vous, qu'ils regardent ! Regardez, je vous en donne un signe ! »

Il parut s'arrêter de respirer. Puis, très lentement, il s'éleva en l'air. Benjamin l'observa avec incrédulité alors qu'il se soulevait à quelque chose comme un mètre vingt ou un mètre cinquante du sol.

Benjamin tira Tobit par la manche. « Grand-père, il...

– Chut ! dit Tobit à voix basse d'un ton acide sans détourner la tête. Laisse-moi tranquille. Je veux regarder ce type. Il est sensationnel.

– Grand-père, grand-père, écoute. Il n'a pas de pouvoir du tout. Je le vois bien. C'est quelque chose qu'il a sous ses habits qui fait tout. »

Tobit voulut se dégager de son protégé, mais Benjamin tint bon. « Je le vois quand je ferme les yeux, poursuivit-il vivement tout bas. C'est une sorte de harnais autour de ses épaules et il en sort une espèce de force qui le repousse loin du sol. Je crois que c'est un de ces faux prophètes dont tu m'as parlé. »

L'attention de Tobit était captée. Il jeta à Benjamin un coup d'œil aigu. « Tu veux dire qu'il porte quelque chose, une sorte de machine ? questionna-t-il.

– Je pense.

– Tu en es sûr ?

– Oh ! oui. Je la distingue très nettement quand je ferme les yeux. ».

Tobit se mordit les lèvres. Il parut réfléchir. Il regarda de nouveau Benjamin. Puis il prit sa décision. « Soulève-moi et installe-moi sur ton épaule, ordonna-t-il. Je ne pèse pas lourd et tu es jeune. Ne pose pas de questions, Benjamin. Fais ce que je te dis. »

De sa nouvelle place, Tobit inspecta pendant un instant la foule qui entourait Ramakrisna. Il agrippa d'une main, pour maintenir son équilibre, l'épaule de la tunique de Benjamin. « Ramakrisna ment ! » clama-t-il de toute la force de sa voix grêle.

Des visages se tournèrent lentement vers eux. Un murmure irrité s'éleva de la foule. « Blasphémateur ! » hurla une femme. D'autres voix reprirent le mot. Le murmure se fit plus agressif.

« Ramakrisna ment ! cria de nouveau Tobit. C'est un savant secret. Sous sa tunique il porte une des machines les plus perverses de l'ancienne science. Il porte un antigravité. Il vous ment. C'est un savant secret. » Il agita les bras. « Un savant secret ! »

La voix de la foule changeait de ton. Elle était toujours coléreuse mais devenait interrogatrice. Sa fureur pouvait facilement changer d'objectif.

Ramakrisna était redescendu à terre. Son visage huileux avait un peu pâli. Ses mains s'affairaient fébrilement à l'intérieur de sa tunique.

« Arrêtez-le ! hurla Tobit. Il est en train de s'en débarrasser. Ne le laissez pas vous tromper plus longtemps ! Arrachez sa tunique ! »

La foule s'agita avec malaise. « Vite ! Vite ! hurla Tobit. C'est un faux prophète ! Arrachez-lui sa tunique ! »

La foule s'élança en avant. Une douzaine de mains dénudèrent Ramakrisna. Sa tunique jaune s'affala en longs lambeaux sur le sol caillouteux. Il plaqua ses mains sur sa poitrine replète et tenta de dissimuler les courroies révélatrices du harnais, mais tout le monde vit. Un son prolongé, coléreux, pareil à un grondement, monta de la gorge de la roule.

« Benjamin a su ! cria Tobit d'une voix suraiguë. Benjamin a vu ! » Sa voix grêle portait loin. « Ramakrisna est un faux prophète. Benjamin a vu à travers ses vêtements jusqu'à son cœur menteur ! »

– Il nous a trompés », clama une femme. Son visage était déformé par l'hystérie. Benjamin eut l'impression que c'était la même qui avait la première traité Tobit de blasphémateur. « Les faux prophètes méritent la mort ! »

Elle ramassa une pierre. En un instant l'air fut plein de cailloux lancés à la volée. Ramakrisna recula en courbant l'échiné et tenta de se protéger le visage contre les projectiles avec ses bras. Des marques sanglantes surgirent sur son ventre et ses côtés.

Il hurla et se détourna pour s'enfuir. La grêle de pierres le poursuivit. Il n'avait pas fait trois pas qu'il trébucha et tomba à genoux. Son front ruisselait de sang.

Tobit sauta lestement de son perchoir sur l'épaule de Benjamin. « A mort ! encouragea-t-il à tue-tête. Lapidez-le ! » Il donna l'exemple en lançant pierre après pierre.

La foule était devenue enragée. Des gens accouraient de tous les coins de la place avec des cailloux à la main. Le son mat des pierres frappant le corps sans protection de Ramakrisna ressemblait au bruit d'une grêle monstrueuse. Sous les yeux horrifiés de Benjamin, le prophète tenta faiblement de se remettre debout. Visiblement ses deux bras étaient brisés. Il retomba, roula sur le flanc.

Les pierres le recouvrirent. Elles s'abattaient sur le monticule formé par le corps de Ramakrisna avec d'incessants clac, clac, clac vengeurs. Pendant un moment, le monticule palpita légèrement. Puis il ne bougea plus. C'est seulement quand il eut cessé depuis longtemps de remuer que la foule arrêta de lancer des pierres.

Benjamin se cacha la figure dans ses mains. Il se sentait prêt à vomir.

« N'a eu que ce qu'il méritait, hein ? commenta Tobit gaillardement. Voilà le genre de tunique que devraient porter tous les faux prophètes, une tunique de cailloux. Ils lui ont réglé son compte recta.

– Je ne voulais pas de ça, dit Benjamin.

– Oh ! ne sois pas ridicule, répliqua sèchement Tobit. C'était un savant. Il méritait de mourir. Ote tes mains de ta figure, mon garçon, et redresse-toi. Tu n'auras pas une plus belle occasion d'obtenir des disciples. Mais il faut que tu te ressaisisses. »

Benjamin s'efforça d'obéir. « C'est mieux, dit Tobit en l'examinant d'un œil critique. Nous devons nous dépêcher. Les gens commencent à rentrer chez eux. »

Il se posta devant Benjamin. « Ramakrisna est mort, annonça-t-il d'une voix solennelle. Mais le vrai prophète vit... Benjamin, qui vous a épargné de suivre un savant caché. Benjamin possède le don de voir à travers les choses et par-delà les distances et d'entendre plus que ne perçoit l'oreille. Benjamin est un véritable prophète qui révère la vérité. Benjamin vous dira comment faire pour « être sauvés. »

La foule, qui avait commencé à se disperser, hésita. Par deux et par trois, les gens revinrent sur leurs pas. Tobit se haussa sur la pointe des pieds pour atteindre l'oreille de Benjamin. « Regarde en eux, mon garçon, dit-il d'un ton pressant. Je sais que tu ne peux pas lire dans leur esprit, mais tu peux voir ce que ressentent leurs corps, et cela vaut presque autant. »

Benjamin obéit. « La plupart sont mal à l'aise, dit-il au bout d'un instant. Je crois qu'ils regrettent de l'avoir tué, grand-père. Cette femme aux cheveux blonds a un affreux mal de tête, si violent qu'elle voit à peine clair, et les autres sont à deux doigts de se mettre à pleurer. L'intérieur de leur crâne a une apparence différente autour des yeux quand il produit des larmes. »

Tobit hocha la tête. « Vous avez le cœur navré, déclara-t-il avec autorité aux gens qui étaient près de lui. Le cœur navré. Vous craignez d'avoir mal fait en tuant le prophète qui vous a menti. Mais Benjamin approuve cette action. Il dit que pour chaque pierre lancée contre l'imposteur, cent bénédictions viendront sur vous. Cent ? Non, un millier. Le monde est plein de bénédictions pour les disciples de Benjamin. »

On aurait dit que la foule poussait un soupir collectif. Les gens qui se tenaient auparavant tête basse et les épaules tombantes se redressèrent. Ici et là apparut un vague sourire fugitif.

« Benjamin vous a déjà sauvés du prophète dont les mensonges vous auraient coûté votre salut, reprit Tobit. Et ce n'est que le début. Ce que vous désirez vous appartiendra. Vous serez comblés de bénédictions comme vous n'en avez jamais rêvé. Benjamin sait. Benjamin vous montrera comment les obtenir. »

Le soleil descendait à l'horizon. La lumière de ses rayons bas passait sur la tête de Benjamin et transformait ses cheveux blonds en auréole. Une des femmes l'avait dévisagé avec attention. A présent elle se laissait lentement tomber à genoux, les yeux levés vers lui.

« Je crois, seigneur, dit-elle. Seigneur, je crois. Donne-moi ta bénédiction, seigneur. »

Benjamin hésita. Tobit lui décocha un coup de coude dans le côté. « Mets ta main sur sa tête, chuchota-t-il, et dis : Sois bénie, mon enfant. »

Benjamin étendit la main, paume en bas, au-dessus de la tête inclinée de la femme agenouillée. « Sois bénie. Sois bénie, mon enfant. »

« Tu t'en tires bien, Benjamin », commenta Tobit quelque deux mois

plus tard. Le ton était guilleret, l'expression satisfaite.

« Très bien, presque mieux que je ne l'avais espéré de toi. Nous avons une maison agréable pour dormir, ce qu'il y a de meilleur à manger et le nombre de tes disciples augmente tous les jours. Tu m'as l'air d'avoir un vrai don pour ce genre de chose. Je suis fier de toi. »

Benjamin haussa très légèrement les sourcils et le regarda. Dans le bref laps de temps écoulé, son visage avait mûri de façon étonnante. Son regard était ferme et assuré. C'est seulement au coin de ses lèvres que demeurait encore un soupçon de nervosité.

« Mes pouvoirs sont plus étendus que je ne l'avais pensé, répliqua-t-il simplement. C'est une grande chose que d'avoir des pouvoirs comme les miens. Oui, et une grande responsabilité. »

Tobit lui décocha un coup d'œil perçant de dessous ses paupières mais ne dit rien. Un coup fut frappé à la porte. Au bout d'un instant, une jeune femme entra dans la pièce. Elle portait un plat fumant dans chaque main. « Ton dîner, seigneur », dit-elle à mi-voix. Elle déposa les plats sur la table, s'inclina avec humilité devant Benjamin et Tobit, puis se retira. Benjamin la suivit des yeux.

« Jolie fille, hein ? dit Tobit en souriant. Grassouillette, une vraie petite caille, et douce et brune. Dommage qu'un prophète ne puisse avoir commerce avec les femmes sans perdre ses pouvoirs. »

Benjamin mordit sa lèvre inférieure. Peu après, il hocha la tête. « Oui, il faut payer les pouvoirs comme les miens. C'est un des sacrifices qu'on est obligé de faire. »

Ils approchèrent des chaises de la table et s'assirent. Tobit mangea avec appétit Benjamin semblait distrait.

« J'ai rendez-vous avec Pandidji et Ardadine à la sortie d'Alhambra ce soir, annonça-t-il en repoussant son assiette encore à moitié pleine. C'est un assez long bout de chemin, mais tu peux venir si cela te tente. »

Tobit prit sa respiration comme s'il voulait dire quelque chose mais se retint. Peut-être se souvenait-il qu'il avait œuvré depuis trois semaines pour aboutir à ce rendez-vous. « Merci, Benjamin, dit-il poliment. Je serai content d'y aller.

– Bon. Ardadine me dit que cette femme, Gloroire Mundi, sera peut-être là aussi. Je ne suis pas très décidé à conclure un accord avec elle. Elle a beaucoup de disciples, bien sûr, mais on dit qu'elle admet parmi ses fidèles des mutants aussi bien que des humains. »

La lune n'était qu'à demi pleine ; la réunion se tint à la lumière

enfumée de torches de résine. Ils s'assirent sur l'herbe blafarde dans un champ hérissé de chaume aux abords d'Alhambra, trois hommes et la femme qui s'était donné le nom de Gloroire Mundi, chacun accompagné d'une poignée de disciples de confiance parmi les plus fidèles. Et bien qu'aucun d'eux n'en eût conscience, un gouvernement était en train de naître.

« Voilà un bon point de réglé, conclut la femme avec autorité. Nous sommes convenus d'agir de concert en ce qui concerne les questions qui nous touchent mutuellement et nous avons ébauché un code minimum pour nos disciples. » Elle écarta de son front la masse de ses cheveux frisés bruns à reflets roux. L'étoffe blanche de sa tunique apparut subitement avec netteté comme la torche se mettait à flamboyer puis rentra dans l'ombre. « Maintenant, établissons un accord sur l'accaparement des disciples des autres.

– Je ne vois pas ce que tu entends par là, répliqua Benjamin.

– Oh ! comment donc ? » murmura d'une voix douce Pandidji. C'était un petit homme qui avait la manie de faire craquer les jointures de sa main gauche en parlant. « J'ai appris, Benjamin, que tu as déclaré à tes disciples il n'y a pas huit jours qu'ils compromettraient leur salut s'ils fourraient leur nez dans les mystères de l'Orient.

– Qui t'a raconté ça ? demanda Benjamin avec un haut-le-corps.

– Je sais tout ce que tu dis », répondit Pandidji.

Benjamin ferma les yeux. Pandidji, il le vit au bout d'un instant, ne disait pas la vérité. Une petite zone de son cerveau s'était éclairée d'une façon que le jeune homme avait appris à reconnaître comme impliquant des mensonges. Il avait sans doute un espion parmi les adeptes de Benjamin. Se montrer plus circonspect à leur égard que Benjamin ne l'avait fait serait donc nécessaire.

« Ne nous querellons pas, intervint précipitamment Ardadine. Gloroire a raison en principe. Il nous faut conclure une espèce de trêve sur cette question des conquêtes d'influence. Si nous délimitons des zones géographiques ? »

La discussion se poursuivit. Gloroire Mundi soumit un certain nombre d'autres idées. Quelques-unes furent rejetées ; beaucoup plus furent approuvées.

« C'est à peu près tout, n'est-ce pas ? dit-elle finalement. J'ai une longue trotte pour rentrer et il se fait tard. La lune est presque couchée.

– Et les mutants ? questionna Pandidji d'un ton naïf.

– Eh bien quoi, les mutants ? » La réponse de Gloroire était venue

du tac au tac.

« Nous autres ne voulons pas les admettre dans nos congrégations.

– C'est ridicule de votre part. Les mutants sont parfois très utiles. D'ailleurs, si nous les rejetons, où iront-ils ? Ce n'est pas leur faute s'ils ont muté. J'accepte les mutants quand ils ne sont pas trop métamorphosés.

– Qu'en penses-tu, Benjamin ? questionna Pandidji en se tournant vers le jeune homme.

– Je les déteste. Ils me donnent la chair de poule.

– Voilà ta réponse, commenta Ardadine.

– Désolée, cela me paraît inutile d'en discuter davantage, répliqua Gloroire. Peut-être une autre fois. Mais je ne peux pas rester ici toute la nuit. Bonsoir.

– Bonsoir. » Les autres la regardèrent se lever de l'herbe.

« Il est temps pour nous aussi de repartir », dit Benjamin au bout d'un instant. Il tourna les talons et se dirigea vers la route.

Tobit s'attarda derrière. « Une femme remarquable, dit-il avec un geste dans la direction prise par Gloroire Mundi. Remarquable, bien que ses vues sur les mutants soient un peu bizarres. Elle demeure près de ton territoire, n'est-ce pas, Pandidji ? A proximité de Brea ? C'est dangereux de vivre dans ce coin-là, à ce qu'on dit. Tant de bandes de mauvais garçons. J'espère qu'elle sera prudente. Ce serait vraiment malheureux qu'il lui arrive quelque chose. »

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil d'intelligence. Pandidji hocha la tête. « Oui, certes, répliqua-t-il d'un ton uni, il faut espérer que rien n'arrivera à Gloroire. Ses conseils nous manqueraient beaucoup. »

C'est environ huit jours plus tard que parvint la nouvelle que Gloroire Mundi avait été attaquée par des malfaiteurs et assassinée. « Dévalisée et la gorge tranchée », dit Tobit avec lenteur. Il fit claquer sa langue contre ses dents. « Quelle horreur. Terrible, terrible. Elle va vous manquer à vos réunions. Je suppose que vous allez vous répartir ses disciples entre vous, toi et les autres ?

– Oui, j'imagine », dit Benjamin sans témoigner grand intérêt. Il se versa une tasse d'eau brûlante – Tobit et lui prenaient leur petit déjeuner – avant de se remettre à parler. « Oui, c'est affreux.

J'ai du mal à comprendre. Je suppose que la meilleure façon d'envisager cette mort est de la considérer comme une punition parce

qu'elle tolérait les mutants. Nos péchés sont comptés. Des choses comme ça ne se produisent pas par hasard. » Il était un peu pâle.

« Tu la trouvais sympathique, hein ? » dit Tobit, perspicace.

Une légère rougeur envahit les joues de Benjamin, mais il ne répondit pas à cette remarque. Maida, la petite jeune femme brune qui tenait la maison de Benjamin, entra pour débarrasser la table..

« Il y a quelque chose dont je veux te parler, Tobit, reprit le jeune homme quand elle fut partie.

– Quoi donc ?

– Maida m'a raconté qu'elle avait trouvé dans ta chambre hier un radiateur autochauffant. »

Les paupières de Tobit papillotèrent. « C'est un mensonge ! s'exclama-t-il avec violence. Cette fille cherche simplement à provoquer des histoires.

– Non, elle ne ment pas. J'ai vu le radiateur de mes propres yeux. »

Le vieil homme changea de tactique. « Cela soulage si bien mes rhumatismes, dit-il d'un ton pitoyable. Quand je n'en peux plus d'avoir mal dans les os la nuit, je les expose au radiateur et les douleurs disparaissent. Tu ne veux quand même pas contester à ton grand-père ses petits réconforts, hein, mon garçon ?

– Il ne s'agit pas de te contester quoi que ce soit, grand-père. Mais l'autochauffant est un des produits de la vieille science, et nous savons tous que la science est dangereuse et mauvaise. Nous ne devons avoir aucun rapport avec elle.

« Il m'est revenu aux oreilles ces derniers temps qu'il y a encore un repaire de savants secrets en activité à Pasadena, la S. S. P., près de l'endroit où se trouvait l'Université. Je vais en parler à la réunion de groupe la semaine prochaine et exiger que nous nous en débarrassions. Mais comment puis-je avoir le front de m'attaquer à la science secrète si quelqu'un dans ma propre maison utilise secrètement cette science ? Mes mains ne seraient pas propres. Il faut que tu te débarrasses de cet objet aujourd'hui, quelque bien qu'il fasse à tes rhumatismes. »

Tobit lui lança un regard noir mais ne répondit pas.

« Mieux vaut ne pas courir de risque, déclara Benjamin en se levant de table. Je vais de ce pas détruire moi-même le moteur du radiateur. »

« J'ai écouté tous vos arguments », dit Benjamin d'un ton las. Les

autres prophètes avaient discuté ses propositions pendant des heures et il était fatigué. « J'ai entendu Pandidji soutenir que les savants sont voués inéluctablement à l'extinction puisqu'ils ne font pas de nouvelles recrues. J'ai entendu Ardadine affirmer que nous ne pouvions pas les attaquer puisqu'ils disposaient encore d'armes scientifiques, revolvers paralysants, gaz et grenades, tandis que nous n'avons que des poignards, des lances et des massues. Pandidji objecte que le nombre de malades qu'ils « guérissent » est minime au point d'être négligeable – bien qu'à mon avis il devrait comprendre que chaque personne qu'ils soulagent est une âme perdue pour la lumière de la prophétie. J'ai écouté toutes sortes d'arguments ce soir. J'ai une seule réponse à leur opposer.

« La science est mauvaise.

« S'il y a une chose dont nous sommes sûrs dans le monde d'aujourd'hui, c'est bien de celle-là. Qui sait ce que font ces savants de Pasadena, enfermés dans leurs laboratoires ? » Benjamin traîna la voix avec une horreur fascinée sur le dernier mot. « Ils cultivent peut-être de nouveaux microbes pour tuer ce qui reste de nous autres. J'ai entendu dire qu'ils avaient les plus affreux mutants dans leurs laboratoires pour les aider. Il ne faut pas que nous laissions vivre des gens comme ça.

– Hum ! fit Ardadine en appuyant l'une contre l'autre les extrémités de ses longues mains fines.

– En admettant même qu'ils ne préparent rien contre nous – alors qu'étant des savants ils sont capables de tout – ne comprenez-vous pas combien ils sont dangereux ? Leur poison se répandra. Prenez mon grand-père, par exemple. Personne n'est plus opposé que lui à la vieille science. Mais je l'ai laissé à la maison ce soir parce que, sur ce sujet, je ne me fie pas à lui. Il est parfaitement capable de se rendre en cachette au dispensaire des savants ou je ne sais comment on appelle ça s'il croit y trouver quelque chose susceptible de soulager ses rhumatismes. Nos disciples sont des gens simples. Voilà comment ils raisonnent.

– Ce n'est pas exactement de simple que je qualifierais le grand-père de Benjamin, répliqua Pandidji. Mais il y a du vrai dans ce que dit Benjamin. Les savants, je le reconnais, représentent pour nous un certain danger. » Il fit craquer pensivement ses jointures. « La difficulté, c'est de trouver une solution viable pour nous débarrasser d'eux.

– J'y ai pas mal réfléchi », répondit Benjamin. En dépit de sa fatigue, il se pencha en avant avec ardeur. « Comme ils possèdent des armes plus efficaces que les nôtres, il faut que nous les attaquions par

surprise pour avoir une chance de réussir. Et d'ici que nous chauffions nos disciples au point qu'ils en viennent à passer aux actes, cette attaque ne serait plus une surprise. On ne peut pas inciter des centaines de personnes à faire quelque chose, jour après jour, sans que la nouvelle s'en répande.

« Mais il y a une autre manière de s'y prendre. Chacun de nous a quelques disciples, disons dix ou quinze, qui n'ont pas besoin qu'on les excite à attaquer les savants. Vous voyez de qui je veux parler – des jeunes, pénétrés de l'esprit de la prophétie, prêts à se battre. Bon, admettez que nous les regroupions. Cela constituerait une petite armée très respectable. »

Il y eut un silence prudent. « Et qui serait à la tête de cette armée ? demanda finalement Ardadine.

– Nous trois, je pense, répliqua Benjamin. Ou nous pourrions déléguer le commandement à l'un de nous. Je te proposerais, toi, Ardadine, puisque tu sembles très au fait des questions militaires. »

Il y eut un silence encore plus long. Il dura si longtemps que Benjamin, qui s'énervait » eut recours à sa vision à yeux fermés pour se distraire. Pensivement, il examina Pandidji et Ardadine. Région après région de leur cerveau était éclairée d'une façon qu'il avait appris à interpréter comme étant une réflexion intensive.

« Je propose de confier le commandement à Benjamin, dit soudain Pandidji. Étant donné sa faculté de suprapercception visuelle à travers l'espace et la matière, il est plus apte que nous à commander.

– Je soutiens la proposition », dit Ardadine. Il se renversa en arrière sur son siège et sourit.

« Mais je... je... » Benjamin écarta les cheveux qui lui retombaient sur le front. « Merci. Merci beaucoup. »

« Vous me demandez ce qu'il faut faire des mutants », déclara Benjamin aux visages ardents qu'il avait en face de lui. Il s'adressait au groupe choisi parmi ses disciples et ceux des autres prophètes. « Tuez-les. Tuez-les sans hésiter. C'est un péché de laisser vivre des mutants.

– Et les savants eux-mêmes, seigneur ? » questionna un des jeunes gens.

– S'ils ont des armes ou opposent de la résistance, ils doivent être tués, naturellement. Quand nous aurons pris le bâtiment qui abrite leur dispensaire et leur principal laboratoire – Benjamin tapota du doigt le croquis sur la table devant lui – nous fouillerons toutes les maisons de la région de Pasadena et nous verrons combien d'autres

savants secrets nous pouvons débusquer. Il faudra aussi en éliminer la plupart. Mais je ne veux pas vous dire de tuer les savants sans discrimination. Peut-être sera-t-il possible d'en épargner quelques-uns s'ils se repentent sincèrement. »

Sa réponse parut les avoir satisfaits. La tension générale baissa. Quelqu'un fit une plaisanterie. Plusieurs rirent. La voix de Benjamin domina le brouhaha grandissant.

« Gardez toujours dans l'esprit que votre groupe a une mission sacrée, déclara-t-il d'une voix solennelle. Votre conduite demain marquera un tournant dans votre vie et dans celle de beaucoup d'autres. A demain... bonsoir. » Il leva la main vers eux dans un geste de bénédiction.

Ils furent impressionnés et ramenés à moins de superbe. « Bonsoir, seigneur », lui marmottèrent un ou deux en réponse. Ils sortirent avec lenteur, l'observant du coin de l'œil et chuchotant.

Benjamin les regarda partir. Quand la pièce fut vide, il resta un moment debout à réfléchir, puis il se mit en route pour traverser le champ au-delà duquel se trouvait la maison où Tobit et lui couchaient. C'était une maison splendide, avec une seule fuite dans le toit.

Tobit l'attendait. « Où étais-tu, mon garçon ? questionna-t-il avec irritation dès qu'il apparut. Tu ne me dis plus jamais rien maintenant. N'as-tu plus confiance en moi ?

– Bien sûr que si, grand-père », dit Benjamin d'un ton conciliant. Il était fatigué. Il espérait qu'il n'y aurait pas de dispute avec le vieil homme.

« Eh bien, alors, où vas-tu tous les soirs ? Qu'est-ce que tu fais ? Tu devrais te confier à moi, Benjamin. Je t'ai donné quantité de bons conseils. »

Le jeune homme s'approcha de l'endroit où était planté Tobit et lui tapota affectueusement le bras.

« Allons nous coucher, Tobit. Nous sommes fatigués tous les deux.

– Je veux savoir ce que tu manigances !

– Et je ne peux pas te le dire. Il faut que tu te rendes compte, Tobit, que c'est moi le prophète ici. Je te suis reconnaissant de ce que tu as fait pour moi et je prendrai soin de toi ta vie durant. Mais c'est tout. Garde ta curiosité – et tes conseils – pour toi. Bonne nuit. » Il tourna les talons et quitta la pièce.

Tobit resta debout à le regarder, s'accotant d'une main à la table. Ses yeux étaient pleins de larmes, les larmes de faiblesse qui montent si vite aux yeux des personnes âgées, mais son visage portait une

La grenade qui avait tué le garçon aux yeux bleus avait éclaboussé Benjamin de la tête aux pieds avec le sang de son disciple. Quand il regarda les taches, il ressentit une vague nausée qui ne semblait pas liée à son corps. La tête lui faisait si mal qu'il avait de la peine à croire que son crâne n'était pas fracturé, tout en sachant que ce n'était que la conséquence naturelle d'un coup de revolver paralysant qui l'avait manqué de peu.

Pour la dixième fois. Benjamin ferma les yeux et s'efforça de voir à l'intérieur du bâtiment. Qu'est-ce qui avait mal tourné ? Ils avaient attaqué à l'aube, s'attendant – au pire – à une résistance légère hâtivement organisée, et ils avaient été accueillis par des revolvers paralysants, des gaz et ensuite des jets de grenades. Au moins dix de ses disciples étaient morts. Il y avait eu un plus grand nombre de blessés. Les savants avaient dû être prévenus.

Si seulement il pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur ! Mais sa vision à yeux fermés, sur laquelle il pouvait toujours compter d'ordinaire, s'était altérée et ne donnait aucun résultat. En dépit de ses efforts, il ne distinguait dans l'immeuble que de vagues formes monstrueuses avec des silhouettes mobiles alentour qui étaient peut-être des hommes.

Le jeune disciple accroupi par terre à côté de lui tira Benjamin par la manche de sa tunique. La fatigue et la souffrance avaient creusé des lignes dures dans la pâleur de son jeune visage. Il pressait d'une main l'entaille encore suintante qu'un fragment de grenade avait ouverte dans le haut de son bras. Mais ses yeux exprimaient une fidélité inconditionnelle de caniche. « Qu'allons-nous faire maintenant, seigneur ? » dit-il.

Avec précaution, le prophète leva la tête au-dessus du tas de décombres et regarda. Un silence momentané s'était établi sur le champ de bataille. L'homme blessé au ventre qui avait réclamé à boire pendant des heures se taisait. Les fenêtres dépourvues de vitres du bâtiment blanc du laboratoire étaient absolument vides. Rien ne bougeait. Benjamin eut le temps de remarquer que le ciel était bleu et sans nuages, que la brise était légère et tiède. Puis un revolver paralysant siffla méchamment dans la rangée supérieure de fenêtres et Benjamin replongea à l'abri.

Le jeune homme à son côté le tira de nouveau par la manche. « As-tu pris une décision, seigneur ? » demanda-t-il.

Le raisonnable était d'ordonner la retraite. La plupart d'entre eux,

même les blessés, réussiraient à se sortir d'affaire. Si son prestige s'en trouvait entamé auprès de ses disciples, un sermon ou deux contre le péché et les savants suffiraient à le rétablir. L'attaque pouvait être reportée à un autre jour. Mais... la science était mauvaise. C'était mal de lui accorder une trêve même temporairement.

Avec l'énergie du désespoir, Benjamin appuya les deux mains ensemble sur ses yeux. Auparavant, il avait tenté de voir à l'intérieur de l'immeuble et de deviner les actions de ses défenseurs ; à présent, il s'efforçait avec frénésie de percevoir la construction du bâtiment proprement dit. Des images traversèrent lentement le champ gris de sa vision et s'estompèrent. Il eut une vague conscience des nœuds de veines rouges palpitant derrière ses yeux. La douleur dans son crâne était comme une hache.

Il abaissa ses mains. Du sang dégouttait avec lenteur de sa lèvre inférieure qu'il avait mordue.

« Je vais essayer d'entrer par-dérrière, annonça-t-il au disciple dont les yeux confiants étaient fixés sur lui. Je pense qu'il y a là-bas une petite ouverture que personne ne surveille. Je tâcherai de détourner leur feu quand je serai à l'intérieur pour vous donner une possibilité d'attaquer. Fais passer la consigne.

– Oui, seigneur. » Le garçon hésita. « Bonne chance, seigneur. »

D'un geste automatique, Benjamin tendit la main vers lui et marmonna une bénédiction. Puis il s'éloigna en rampant, tirant sa lance après lui. Il avait largement de quoi se mettre à couvert, mais ramper sur les aspérités des décombres était une torture. La partie de l'esprit de Benjamin qui ne surveillait pas les fenêtres d'où viendraient les décharges paralysantes et les grenades se demandait si les écorchures que lui infligeaient les pierrailles allaient s'infecter. L'infection, dans un monde où des millions de cadavres pourrissaient sans sépulture et où même les microbes avaient subi des mutations, se déclarait avec une terrible facilité.

Il avait parcouru à quatre pattes près d'une trentaine de mètres quand quelqu'un dans l'immeuble le vit bouger et lança une grenade contre lui. Benjamin s'aplatit contre un tas de cailloux et attendit l'explosion. Elle se produisit, suivie par une deuxième, une troisième, une quatrième. Les explosions cessèrent. D'une fenêtre d'en haut quelqu'un hurla dans un mégaphone : « Rendez-vous et il ne vous sera fait aucun mal ! Rendez-vous et il ne vous sera fait aucun mal ! » Un silence s'établit, puis les grenades recommencèrent à pleuvoir.

Benjamin s'offrit le luxe d'un sourire amer. Les savants devaient les prendre pour vraiment simples d'esprit. Aucun mal ? Quand tout le monde savait ce que les savants faisaient à des gens sans défense dans

leurs laboratoires ? Ni lui ni ses hommes n'étaient des imbéciles de ce calibre.

La poussière retomba lentement.

Après avoir attendu un laps de temps convenable, il reprit sa reptation. Cette fois, il eut plus de succès et réussit à ne pas être repéré. Restant à distance du bâtiment, il en dépassa le coin, contourna un cadavre, se rapprocha de l'arrière de l'immeuble.

Pas étonnant que les savants ne le gardent pas. Les fenêtres et les portes étaient obturées solidement par des planches et l'ouverture basse qu'il avait vue avec sa vision à yeux fermés – probablement naguère un ventilateur – avait été négligée à cause de sa petitesse. S'y introduire serait malaisé, mais il avait l'impression que c'était faisable.

Benjamin ferma les yeux et regarda. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, la vision à œil fermé était meilleure ici que sur la façade, encore que donnant toujours une image voilée et striée, et il distingua la forme du ventilateur qui pénétrait dans le mur sur trente à soixante centimètres avant de s'interrompre.

Y avait-il quelqu'un dans les parages ? Pas dans le sous-sol mais au rez-de-chaussée une jeune femme était assise, en haut de l'escalier. Elle lisait un mince livre broché et un revolver paralysant se trouvait à côté de sa main. Il faudrait qu'il s'arrange pour la neutraliser avant qu'elle donne l'alarme. Il ne devait pas être repéré avant d'être prêt à créer sa diversion.

Il commença à avancer en rampant. Il s'avisa avec un vague sentiment d'irréalité qu'il ne sortirait probablement pas vivant du laboratoire. L'ouverture du ventilateur semblait bien loin.

Il l'atteignait presque quand un léger bruit derrière lui l'alerta. Il se mit en devoir de se retourner. Son mouvement n'était pas achevé qu'il éprouva dans la tête une douleur qui l'étourdit, l'aveugla, l'annihila.

Et Tobit, quelque soixante-dix mètres derrière lui, posa son revolver paralysant avec un sourire de satisfaction.

« Pourquoi ne pas t'être confié à moi, mon garçon ? se lamentait Tobit. Si seulement j'avais su ce qui se passait, je t'aurais mis en garde contre les autres. Tu es trop confiant. Ce sont des serpents. »

Benjamin gémit. Il ouvrit les yeux. La pièce – petite, peinte en blanc, sans ouvertures visibles – se mit à tourner de façon vertigineuse. Il referma les paupières.

Au bout d'un moment, il se cramponna à la barre de fer de la couchette sur laquelle il était étendu et se redressa sur son séant. La

pièce bougeait toujours toute seule mais sa giration se ralentissait. « J'ai soif, dit Benjamin. Où suis-je ? Qu'est-ce que tu fais ici ? J'aimerais bien boire quelque chose. »

Tobit trotta jusqu'à une table qui se trouvait près du mur et souleva une carafe en verre. Il versa de l'eau dans un gobelet en plastique. « Tiens, dit-il, voilà de l'eau. Voyons, tu es dans l'immeuble du laboratoire. Nous avons été capturés. Nous sommes des otages. »

Benjamin but avec avidité. Il reposa le gobelet vide. « Des otages ? répéta-t-il. Tobit, qu'est-ce que tu fais ici ?

– Tu ne croyais quand même pas que j'allais rester à la maison pendant que tu étais en danger, voyons, Benjamin ? Ce matin, j'ai réussi à obtenir de Maida ce qu'elle pensait que tu mijotais et je t'ai suivi. Ah ! si seulement tu m'avais prévenu ! Pandidji et Ardadine t'ont tendu un piège et tu t'y es jeté tête baissée comme un gamin.

– Tu veux dire qu'ils ont averti les savants ? questionna Benjamin.

– Évidemment, répliqua vivement Tobit. Ils avaient peur que tu aies trop de prestige si tu battais les savants. Tu as si bien réussi comme prophète qu'ils étaient jaloux de toi. Alors ils ont tuyauté les gens du laboratoire, pensant que même si tu n'étais pas tué cela te porterait un sérieux coup. Ils sont astucieux et l'idée était astucieuse. »

Benjamin hocha lentement la tête. Il se rappelait le sourire qu'arborait Ardadine à la réunion l'autre soir. Du point de vue d'Ardadine et de Pandidji, c'était l'idéal : un conflit dont pâtiraient aussi bien Benjamin que les savants.

« La prochaine fois, tu mettras ton vieux grand-père au courant, poursuivit Tobit avec une pointe de sévérité. Voyons, tu aurais été tué si je ne m'étais pas trouvé là pour te sauver la vie. Ah ! c'est du joli ! Après ça, tu auras compris que tu n'es qu'un gamin qui a encore besoin de mes conseils. »

Benjamin se mit péniblement sur pied et s'appuya contre le mur. Une souffrance presque intolérable pesait sur et derrière ses yeux. « Sauvé ma vie ? Comment cela ? questionna-t-il. La dernière chose dont je me souviens c'est que quelqu'un m'a atteint d'une décharge de revolver paralysant.

– Un des savants t'a tiré dessus du coin du bâtiment, repartit promptement Tobit. Ensuite, ils ont commencé à te lancer des grenades, mais elles tombaient toutes trop court. J'ai compris qu'ils finiraient par t'atteindre si tu restais là. Alors je t'ai rejoint en rampant et j'ai réussi à te traîner derrière un tas de décombres où je savais que tu serais en sécurité. Tu es rudement lourd quand tu es inanimé, mon garçon. Tu me dois une fière chandelle.

– Merci, dit Benjamin avec embarras. Je pense que oui. A la façon dont la tête me fait mal maintenant, j'aurais presque préféré que tu me laisses là-bas. Qu'est-ce qui s'est passé après cela ?

– Après cela ?

– Comment sommes-nous devenus des otages ?

– Oh ! Eh bien, je suis resté un moment avec toi en me demandant ce que je devais faire. J'étais incapable de te traîner plus loin et je ne savais pas combien de temps encore tu demeurerais inconscient. J'ai décidé de revenir en rampant retrouver tes disciples pour voir si j'en déciderais quelques-uns à m'aider à te transporter. Je n'avais pas parcouru un mètre quand trois savants ont tourné le coin. Ils étaient armés de revolvers paralysants et chacun avait un petit objet fixé à la tête qui émettait comme une cascade d'étincelles. Tes disciples leur jetaient des lances et des pierres et leur tiraient dessus à l'arc, mais rien ne les atteignait. Je suppose que ce qu'ils avaient sur la tête était un projecteur portatif de champ de force – c'est un de ces appareils scientifiques. qu'on avait avant ton temps, Benjamin.

« Quand ils sont arrivés à notre hauteur, ils ont braqué leurs armes sur moi et m'ont ordonné de me rendre sous peine d'être assommé. Puis ils t'ont ramassé et emporté à l'intérieur et m'ont obligé à les suivre. Quand nous avons été dans le bâtiment, ils ont pris leur mégaphone pour annoncer à tes disciples qu'ils te gardaient comme otage de leur bonne conduite. On ne se bat plus, mais tes disciples sont encore là. »

Benjamin décocha à Tobit un coup d'œil amer. « Je regrette que tu ne les aies pas laissés me tuer, grand-père, dit-il.

– Oh ! allons donc, ce n'est pas si grave. Tu as perdu un peu de prestige en étant capturé, évidemment, mais tu peux t'évader. Et quand tes disciples te verront sortir de l'immeuble scientifique sain et sauf et libre comme l'air, ils te respecteront plus que jamais. Ils apprécieront vraiment tes pouvoirs.

– Sortir ? Comment ? Mes pouvoirs n'impliquent pas aussi de passer à travers les murailles.

– Bien sûr que non. Mais tu peux *voir* au travers et calculer ainsi ce qu'il faut faire pour sortir. Personne ne monte la garde devant cette pièce et il y a un trou de serrure dans le panneau de la porte de ce côté-ci. Regarde dans la serrure pour voir comment elle fonctionne.

– Je ne peux pas. Il est arrivé quelque chose à ma vision à œil fermé. La plupart du temps je suis incapable de voir quoi que ce soit. »

Pour la première fois, Tobit parut désarçonné. « Mais... mais..., balbutia-t-il. Voyons, mon garçon, il faut que tu sortes d'ici ! Il le

faut ! Ils nous feront toutes espèces de choses horribles si nous restons.

– Je sais. Voilà pourquoi je disais que mieux aurait valu qu'ils me tuent avec les grenades. C'est une mort propre, rapide. Quand un vrai prophète tombe entre les mains de ces démons... »

Il y eut un farfouillement prolongé à la porte. Puis la serrure cliqueta et une femme entra. C'était la jeune femme que Benjamin avait vue dans le hall : il reconnut la façon dont ses beaux cheveux noirs bouclaient autour de son visage et son port de tête énergique. Elle tenait dans une main un revolver paralysant dont le verrouillage de sécurité était débloqué et dans l'autre un plateau. Elle fourra le plateau dans les mains de Benjamin (Tobit, il le remarqua, s'était dirigé vers un coin de la pièce et planté face au mur), le dévisagea un instant sans sourire, puis sortit à reculons, son arme toujours braquée sur lui.

Tobit pivota sur lui-même, humant les vapeurs qui montaient du plateau. « Eh bien, mon garçon, dit-il joyeusement, en tout cas ils n'ont pas l'intention de nous laisser mourir d'inanition. Qu'est-ce que c'est que ça ? Du pain ? Oui, je crois que c'en est. Eh, eh ! Je n'ose pas penser depuis combien de temps je n'ai pas eu de pain. »

Il approcha des chaises de la table et ils s'assirent. « Voilà donc du pain, dit Benjamin en l'examinant. Étant des savants, je suppose qu'ils ont la possibilité de s'offrir toutes les fantaisies possibles. Moi, cela ne me tente guère. Il a l'air sablonneux et hérissé de rugosités. »

Tobit prit une tranche de la masse grisâtre et mordit dedans. « Peut-être bien, répliqua-t-il la bouche pleine, mais je lui trouve bon goût. Si tu ne veux pas de ta part, mon petit gars... »

A eux deux, ils firent un sort aux aliments qui se trouvaient sur le plateau. Benjamin avait plus faim qu'il ne le croyait et manger avait un peu apaisé son mal de tête. Une sensation de tiraillement l'incita à relever sa tunique pour regarder sa jambe. Les plus profondes de ses écorchures avaient été bandées et la peau autour des autres avait été peinte avec quelque chose de verdâtre.

« C'est de l'antiseptique, expliqua Tobit. On avait l'habitude d'en mettre sur les blessures pour qu'elles ne s'infectent pas. Maintenant, Benjamin, si nous tentions de sortir d'ici ? Tu ne peux pas savoir si c'est possible tant que tu n'as pas essayé. » Le jeune homme ferma docilement les yeux. « Je vois mieux qu'avant, annonça-t-il au bout d'un instant. Peut-être que j'avais perdu ma transvision à cause du revolver paralysant et que maintenant l'effet s'atténue.

– Bien ! Bien ! Regarde la serrure. » Benjamin s'en approcha et s'accroupit devant. « Il y a un truc comme ça, dit-il en fronçant les

sourcils et dessinant une forme avec son doigt sur la surface de la porte, il fait saillie et s'imbrique dans un groupe de petites protubérances. Puis il y a un autre machin au-dessus qui a des stries. Je pense qu'il est censé se déplacer quand on applique une pression sur les petites protubérances. Si j'avais un morceau de fer rigide, je pourrais essayer de lui donner la forme qu'il faut. »

Il jeta un coup d'œil autour de la pièce. Au bout d'une seconde, il découvrit ce qu'il cherchait dans le fil de fer gainé de plastique dont quelqu'un s'était servi pour rafistoler le manche d'une cuillère. Il le dépouilla de sa gaine et se mit à l'œuvre.

Modeler la clef proprement dite ne fut pas très compliqué mais il dut s'y reprendre à bien des fois pour découvrir qu'il fallait faire exécuter à la clef d'abord un tour à droite, puis un demi-tour à gauche et encore un tour à droite. Une ou deux fois, il fut obligé de s'interrompre pendant que quelqu'un passait dans le couloir. Ses mains tremblaient par suite de sa tension nerveuse quand il ouvrit enfin la porte.

A côté de lui, Tobit exhala un profond soupir de soulagement. « Magnifique ! chuchota-t-il. Partons !

– Attends une minute. » Benjamin alla vers la couchette et dévissa une des traverses de fer. Il revint, la barre à la main. « Comme arme », expliqua-t-il.

Ils sortirent dans le couloir sur la pointe des pieds. Benjamin fermait constamment les yeux pour savoir si personne ne venait. Au bout d'une trentaine de pas, il plaqua brusquement Tobit contre le mur. « Quelqu'un dans le couloir transversal, murmura-t-il à l'oreille du vieil homme. Je ne vois pas bien. Si on vient par ici... » Il assura la traverse dans sa main.

Des pas légers se dirigeaient vers eux. Benjamin retenait son souffle. Quand l'arrivant fut à leur hauteur, il brandit la barre de fer et l'asséna.

Quelque chose lui fit dévier en partie la force du coup. La barre ripa en s'abattant sur le sommet du crâne de la jeune femme et rebondit sur son épaule. La jeune femme s'écroula sans proférer un son..

« Tue-la ! intima Tobit dans un murmure véhément. C'est la femme qui a apporté le plateau. Elle est dangereuse. Frappe-la encore ! »

Benjamin hésita. Puis il se baissa et déchira une bande d'étoffe au bas de sa tunique. « Nous allons la bâillonner et la ligoter, chuchota-t-il en réponse. Cela me déplaît de tuer une femme, même si c'est une savante. »

La jeune femme reprit connaissance pendant qu'ils la ligotaient.

Elle se débattit faiblement contre eux, luttant pour se débarrasser du bâillon. Ses yeux étaient pleins de souffrance et de colère.

Quand elle fut attachée à la satisfaction de Benjamin, Tobit ouvrit un placard et ils la poussèrent dedans. « Il faut nous dépêcher, mon garçon, marmonna Tobit. Garde les yeux fermés et regarde. S'ils nous attrapent après ça... »

L'escalier grinça de façon alarmante, mais les deux compagnons le descendirent sans encombre. Dans le couloir du dessous, Benjamin resta immobile à réfléchir, s'efforçant de deviner quelle direction choisir. Sa vision à œil fermé redevenait à éclipses, mais il savait que des gens se trouvaient tout près.

« Par ici, je crois », dit-il finalement. Ils prirent à droite. Dans le couloir suivant il s'arrêta de nouveau, les traits crispés par l'attention. Les murs et le sol vibraient au rythme d'un vague bourdonnement. « De quel côté, maintenant ? demanda Tobit en levant vers son visage un regard anxieux.

– Je... je..., Tobit, je ne sais pas. Il n'y a rien que du noir. J'ai perdu ma vision. » La figure de Benjamin était un masque de souffrance. « Je suis devenu aveugle. »

Cette fois, les savants les mirent sous bonne garde. Une femme entre deux âges et un homme beaucoup plus jeune, tous deux armés de revolvers paralysants, étaient postés devant la porte. Plus question de s'évader à présent.

Tobit arpentait sans arrêt de long en large la petite pièce, se rongant les ongles, se tordant les mains. Benjamin ne l'avait jamais vu si agité. Ses nerfs avaient l'air tendus à craquer.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? finit-il par demander. Quoi qu'ils nous fassent, Tobit, nous devons être courageux. Même s'il faut longtemps pour mourir.

– Oh ! tais-toi donc, jeta sèchement Tobit. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Ne crois pas un mot de ce que diront les savants, Benjamin. Ce sont des menteurs, des fourbes, des intrigants tous tant qu'ils sont. » Il se remit à faire fiévreusement les cent pas.

L'obscurité grandit. Des lumières s'allumèrent au plafond. Benjamin, qui n'avait jamais vu que des torches après la tombée de la nuit, les regarda avec de grands yeux. « D'où proviennent ces lumières ? demanda-t-il finalement à Tobit.

– Du fluor, répliqua le vieil homme avec brusquerie. L'immeuble a son propre générateur. Tu ne peux donc pas te taire ? Je veux

réfléchir... Écoute, entends-tu quelqu'un dans le couloir ? »

La porte s'ouvrit et la jeune femme au revolver parut. « Vous devez descendre voir Hess, leur déclara-t-elle gravement. Si vous tentez de vous échapper, vous serez abattus. » Benjamin remarqua avec un curieux serrement de cœur qu'il y avait un pansement autour de sa tête.

Ils s'engagèrent dans le couloir, la jeune femme derrière eux, les autres gardes les encadrant et leur emboitant le pas. Benjamin marchait d'un pas assuré, la tête haute, mais Tobit procédait par petits bonds, oscillations et sautilllements à côté de lui, dans un paroxysme d'énervement. Benjamin fut content quand ils arrivèrent à la porte de Hess.

C'était un homme trapu avec une moustache roussâtre hérissée. Il était assis à une table dans une vaste salle peinte en blanc avec des tableaux noirs sur les murs. Elle avait peut-être été auparavant une salle de classe. L'air nocturne entraît par les ouvertures des fenêtres dépourvues de vitres. De chaque côté de Hess il y avait un homme qui avait subi une mutation.

Celui de droite avait des tentacules sans os, mous, en place de bras, mais à part cela il avait l'air assez normal. Celui de gauche... Benjamin s'humecta les lèvres et ravalait sa salive pour maîtriser sa nausée. La tête de la créature était posée entre ses épaules, avec un disque bordé de rouge comme bouche, et la peau qui couvrait son corps déformé était tachetée et rêche comme celle d'un crapaud, d'un serpent. Benjamin avait un jour tué un serpent qui portait exactement ce genre de marques. C'était horrible de voir des doigts humains couverts d'une peau de serpent.

« Otto a une pigmentation ophidienne », dit Hess qui avait suivi la direction du regard de Benjamin. Il posa son crayon et leva les yeux vers le jeune homme. « J'aimerais que nous puissions vous laisser partir, dit-il d'un ton de regret. Nous n'avons vraiment pas de quoi nourrir deux bouches de plus, et vous garder tout le temps va nous faire manquer de monde au labo. D'autre part, si nous vous relâchons, vous allez sûrement inciter ces gens qui sont dehors à nous attaquer et nous ne pouvons pas risquer ça. Nous ne tenons pas à les tuer, et vous n'avez pas idée à quel point c'est désagréable une attaque comme celle de ce matin. » Il poussa un soupir.

« A propos, reprit-il avec des yeux qui s'éclairèrent, cela vous ennuerait-il de me dire comment vous êtes sortis de cette pièce ? Nous nous sommes posés la question. »

Tobit se crispa dans un spasme d'énervement.

« Je suis doté de transvision », répondit Benjamin. Sa tête se dressait fièrement. Les savants et leurs mutants apprendraient ce que c'est que de vrais pouvoirs. « J'ai regardé dans la serrure et j'ai vu comment elle était fabriquée. Après, l'ouvrir n'était pas bien difficile.

– Vous avez fait cela ? dit Hess en inclinant la tête de côté. Vous savez, c'est très intéressant. Vous voulez dire que vous pouvez voir à travers les murs, et ainsi de suite ?

– Oui. Je suis doté de voyance aussi et de supra-audition une partie du temps. » Benjamin fronça les sourcils. « Mais il y a quelque chose ici qui m'empêche de voir, reprit-il, se décidant à continuer. Ce doit être une des machines scientifiques. Je ne vois rien que du noir. C'est pire devant cette salle d'où sort un bourdonnement.

– Oh ! vraiment ? dit Hess. Je suppose que vous voulez parler de la salle où se trouve l'appareil des rayons cosmiques. Comme c'est curieux ! On dirait presque... Hum ! Si vous restez avec nous, il faudra que nous tentions des expériences, beaucoup d'expériences. »

Hess nota quelque chose sur le papier qu'il avait devant lui. Benjamin sentit ses mains se glacer. Des « expériences »... il savait ce que cela signifiait.

Hess reposa son crayon. « Quant à vous, Tobit, dit-il avec une soudaine sévérité, je dois vous demander de vous expliquer. Vous vous êtes chargé de nous livrer ce jeune homme comme otage – le diable sait d'où vous avez tiré le revolver avec lequel vous l'avez atteint, moi je l'ignore – et vous vous êtes acquitté de votre promesse. De cela nous vous sommes reconnaissants. Mais aujourd'hui vous vous êtes allié à lui pour attaquer Miriam. En fait, elle dit que vous avez incité plusieurs fois, comment s'appelle-t-il ? Benjamin, à la tuer pour s'en débarrasser. Quel jeu jouez-vous ? De quel côté êtes-vous ? Nous n'aimons pas beaucoup les traîtres ici. »

Tobit se tordait les mains. « Benjamin, mon garçon, dit-il avec désespoir, ne crois pas... »

Benjamin le regardait comme un somnambule. Les pupilles de ses yeux s'étaient contractées. « Ainsi c'est toi qui m'as assommé, dit-il d'une voix sans timbre. Oui, j'avais bien pensé que ce coup était venu de derrière.

– Je... ils mentent, Benjamin ! Ne les laisse pas me faire du mal, mon garçon ! »

Hess, se leva. « Je vous ai dit de vous expliquer », déclara-t-il avec autorité. Sa voix tranquille, cultivée, était devenue tranchante.

Tobit passa nerveusement en revue le cercle de visages sévères qui le regardaient. Il jetait autour de lui des coups d'œil fiévreux d'animal

pris au piège. « Je... je... je... », chevrota-t-il. Pendant un instant, il sautilla sur place dans son indécision en frappant l'une contre l'autre ses vieilles mains. Puis il emplît d'air ses poumons et déta la.

« Arrêtez-le ! » cria Hess aux gardes. Tobit courait vers la fenêtre. « Ne le laissez pas sortir ! »

Le sifflement sec, méchant, des revolvers paralysants se déchaîna aussitôt. Tobit fit encore deux enjambées puis pivota sur lui-même. Les revolvers paralysants sifflèrent de nouveau. Il piqua soudain du nez et tomba. Tous s'élancèrent vers lui. Hess arriva le premier.

« Nom de nom, quel besoin aviez-vous de l'assommer tous à la fois ? dit-il avec colère aux trois qui avaient des revolvers. Le cerveau humain n'est pas fait pour recevoir... »

Il s'agenouilla près du petit homme et lui tâta le pouls. « Oui, il a son compte, dit-il au bout d'un instant. Il était mort avant même de s'arrêter de courir. Trois revolvers, même à demi-charge, c'était trop. » Il eut un geste de regret, d'impuissance, et leva la tête vers Benjamin. « Il a eu son compte pour de bon. Sa cervelle est brûlée. »

« Ne comprenez-vous pas encore la conduite de Tobit, Benjamin ? » demanda Miriam. Comme la S. S. P. (il avait appris que ces initiales signifiaient Société Savante de Pasadena) ne tenait pas à le relâcher, Benjamin était prisonnier depuis plusieurs jours. Lui et la jeune femme avaient commencé à se parler un peu, bien que de mauvaise grâce et avec méfiance. « Ne savez-vous pas ce qu'il cherchait à faire ?

– Oh ! la question n'est pas là, répliqua Benjamin. Je vois bien à présent qu'il se servait simplement de moi. En un sens, je l'ai toujours su. » Il baissa les yeux vers ses sandales et ses orteils nus. « Il voulait que j'obtienne de la puissance, de la puissance et du confort matériel, pour lui ; et quand il a pensé que j'échappais à son autorité il s'est appliqué à faire en sorte de me ramener sous son joug. Voilà pourquoi il m'a tiré dessus et m'a livré à vous. Il croyait obtenir ma reconnaissance en prétendant m'avoir sauvé la vie et il pouvait avancer comme argument que tous mes ennuis venaient de ce que je ne m'étais pas confié à lui. Il se servait uniquement de moi. Ce n'est pas agréable à savoir, d'ailleurs. A propos, je suppose qu'il vous avait prévenus que nous allions attaquer ? »

Miriam secoua sa tête brune. « Non, c'est Ardadine et Pandidji qui nous ont avertis. Tobit ne l'aurait pas fait ; il y avait trop de risques que vous fussiez tué et il avait besoin de vous vivant. »

Elle s'assit au bord de la table et se mit à balancer ses jambes brunes et lisses. « Est-ce que vous saviez qu'il n'était pas réellement

vosre grand-père ? » questionna-t-elle subitement.

Benjamin la regarda avec stupeur. « Mais si, c'était mon grand-père, répliqua-t-il après un silence.

– Non, il ne l'était pas, insista Miriam. Hess en parlait hier soir. Je n'ai pas suivi les détails de la discussion, mais il n'aurait pas pu être vosre grand-père, semble-t-il, et avoir les yeux de la couleur qu'il les avait – une question de génétique. Hess dit qu'il pense, d'après ce que vous lui avez raconté, que vosre père était le fils d'un docteur Roberts qui était à l'université d'ici avant la chute des premières bombes. »

Un coup sec fut frappé à la porte. « Hess veut savoir quand tu vas amener le jeune homme en bas », dit de l'autre côté du panneau une voix acidulée de femme.

Miriam se leva d'un bond. « Oh ! miséricorde, dit-elle à Benjamin, j'étais censée vous faire descendre pour que vous vous entreteniez avec lui des expériences. » Puis, à travers la porte : « Nous arrivons, Emily. »

Le mot « expérience » détourna l'esprit de Benjamin de ce qu'il venait d'apprendre sur Tobit. En descendant l'escalier entre ses gardiens, il avait la bouche sèche. Jusqu'à présent, les savants ne lui avaient rien fait sauf tester sa vision à œil fermé et sa supra-audition. Mais malgré leur apparente bienveillance ils étaient des savants. Ils avaient des mutants qui travaillaient auprès d'eux dans leurs laboratoires. C'était peut-être maintenant que les *vraies* expériences allaient commencer.

« Salut, Benjamin, dit Hess en levant les yeux. Voulez-vous vous asseoir ?... Vous savez, je pense, que nous avons découvert la façon dont vous fonctionnez. »

Benjamin s'assit avec raideur au bord de la chaise. « Vous admettez donc que j'ai vraiment des pouvoirs ? demanda-t-il.

– Oh ! bien sûr. Il n'y a jamais eu aucun doute à ce sujet. Ce que nous désirions, c'est découvrir la nature exacte de vos pouvoirs et la façon dont ils opèrent.

« Nous n'avons pas encore de certitude concernant vosre supra-audition. Nous avons tous étudié les résultats que nous avons obtenus avec vosre voyance et nous pensons qu'il n'existe qu'une conclusion possible. La rétine de vos yeux est sensible aux rayons cosmiques.

– Aux rayons cosmiques ? répéta Benjamin.

– Oui. C'est un type de radiation à haute fréquence qui provient de l'espace... – bah ! il est inutile de vous casser la tête avec ça tant que vous n'en avez pas appris plus sur les radiations en général.

L'important est de se rappeler que les rayons cosmiques pénètrent très aisément la matière. Naturellement, il y a des différences dans la perméabilité. J'imagine que ce qui se passe dans votre cas ressemble beaucoup à la manière dont la lumière ordinaire traverse des panneaux de verre. Elle pénètre le verre, mais c'est parfaitement possible de déterminer si le verre est mince ou épais. »

Hess joua un instant avec son crayon, puis le posa. Il s'éclaircit la gorge. « Je vais vous faire une proposition, Benjamin, dit-il. Vous n'avez pas beaucoup d'instruction, mais vous êtes intelligent. J'estime que nous avons seulement effleuré la question de cette voyance. Une personne avec vos qualifications nous serait extrêmement utile. Benjamin, aimeriez-vous entrer dans la S. S. P. ?

– Devenir un *savant* ?

– Par la suite, oui. »

Benjamin le regarda avec des yeux exorbités. Son esprit bouillonnait. Il cherchait à saisir une idée après l'autre ; c'était comme d'essayer d'attraper des poissons à main nue. Même le langage se faisait glissant et lui échappait. « Vous avez des mutants qui travaillent avec vous, finit-il par dire.

– Oh ! ça. » Hess eut un sourire plutôt triste. Il alla à la fenêtre et regarda dehors. « Je crois que tous vos disciples sont rentrés chez eux maintenant, dit-il. Il n'en restait plus qu'un ou deux hier soir.

« Pour en revenir à ces mutants. La plupart des gens ont la même idée que vous, Benjamin, ils pensent que les mutants sont comme Otto et Bardway, avec des tentacules ou une peau de serpent.

« Ce ne sont que des cas extrêmes. Il y a un nombre très appréciable d'humains qui ont l'air normaux mais qui ont muté soit dans de menus détails soit d'une façon qui ne se voit pas. Miriam, par exemple. » Il eut un geste en direction de la jeune femme qui se tenait debout, la tête penchée, jouant avec son revolver. « Elle n'a pas d'appendice vermiculaire. La plupart des mutations passent inaperçues même de ceux qui les ont subies. Votre voyance en est la démonstration. Vous êtes un mutant vous-même, Benjamin. »

Benjamin se leva. Il était devenu livide. « Non, dit-il. Non. *Non.* »

Hess le dévisagea calmement. « Si, dit-il. Qu'est-ce que cela pourrait être d'autre ? C'est une mutation rare, mais vous n'êtes pas unique, Benjamin. J'ai vu une autre personne qui en était dotée. Malheureusement, c'était un demeuré. »

Benjamin esquissa un geste raide. Ses yeux se fermèrent une seconde. Puis il pivota sur lui-même et se mit en marche vers la porte comme un halluciné. Il posait chaque pied par terre avec lenteur, d'un

mouvement mécanique. Miriam et Emily, le revolver au poing, s'élancèrent pour lui barrer le chemin.

« Ça va, dit Hess aux deux jeunes femmes. Laissez-le passer. »

Personne ne s'y opposant, Benjamin sortit dans le couloir. Miriam jeta à sa suite un regard désolé. « Vous voulez vraiment le laisser partir, Hess ? demanda-t-elle. Il pourrait nous être tellement utile et maintenant nous ne le reverrons plus.

– Mais si, nous le reverrons. » Hess s'approcha de Miriam et lui tapota affectueusement l'épaule. « Ne vous en faites pas pour lui, ma chère. Il a de l'étoffe, seulement il a éprouvé un choc terrible. Son monde s'est effondré. Le ciel lui tombe sur la tête.

« Mais il a de l'étoffe. C'est le petit-fils du docteur Roberts, rappelez-vous. Il est intelligent. D'ici peu, demain peut-être ou après-demain, ou le jour d'après, il reviendra se joindre à nous. Ne vous en faites pas, Miriam. Il reviendra. »

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

The âge of prophecy

© Margaret Saint-Clair, 1951.

© Librairie Générale Française, 1979, pour la traduction.

John D. MacDonald : UN ENFANT PLEURE

Une intelligence qui surpasse la nôtre dans la même proportion que la nôtre surpasse celle de l'homme de Neandertal ; une capacité illimitée d'emmagasiner des idées dans son cerveau ; une rapidité de raisonnement qui dépasse celle des ordinateurs les plus perfectionnés ; le pouvoir d'influencer les actions de ceux qui l'entourent : voilà quelques-uns des talents de ce qui pourrait être l'homo superior. En face de lui, il est clair que les chances du simple homo sapiens sont pour ainsi dire inexistantes.

LORS de la conférence de presse, sa mère, qui l'avait accompagné à New York, déclara : « Billy est un garçon très intelligent. Nous n'avons plus rien à lui apprendre. »

A Albuquerque, sa maîtresse d'école frissonna légèrement en regardant les lointaines étoiles, la tête sur les larges épaules du professeur de travaux manuels. « Excuse-moi si je parle tellement de lui, Joe, mais où que je sois, je sens son regard perçant qui m'observe. »

Le célèbre pseudo-psychiatre Bain écrivit, dans un article bourré de clichés : « Il semble évident que l'enfant est le fruit d'une mutation. Reste à savoir si ses talents sortant de l'ordinaire sont transmissibles. » Bain mentionnait également que Billy était né près d'un site d'expérimentations nucléaires.

On réussit à faire sortir Emmanuel Gardensteen de son cabinet de travail du New Jersey, où il mettait au point ses dernières théories de logique symbolique et de physique mathématique. Gardensteen passa cinq heures en tête-à-tête avec Billy. A la fin de l'entrevue, on le vit sortir, pâle, se mordant les lèvres. Il regagna le New Jersey, ferma sa maison et s'engagea comme manœuvre dans une équipe d'entretien des voies ferrées. Il refusa toute déclaration à la presse.

John Folmer passa quatre jours à obtenir l'autorisation de franchir les trente mètres de couloirs – il faut dire que c'était au Pentagone – le séparant, du bureau d'un homme qui portait cinq étoiles à son uniforme.

« Asseyez-vous, Folmer, dit le général. Tout ceci n'est pas très

régulier, je dois dire.

– La situation ne l'est pas davantage, répliqua Folmer. Je ne pouvais me fier à Garrity ou à Hoskins ; ils auraient déformé mon idée en vous la transmettant. »

Derrière son gigantesque bureau, le petit homme efflanqué se passa lentement la langue sur les lèvres. « Suggéreriez-vous que mes subordonnés sont stupides, ou bien intéressés ? »

Avec une lenteur délibérée, Folmer alluma une cigarette, puis sourit au petit homme grisâtre : « Si vous le permettez, général, je voudrais d'abord vous exposer ce que j'ai à dire. Ensuite, vous pourrez juger s'il y a lieu de blâmer quelqu'un.

– Je vous écoute.

– Avez-vous entendu parler de Billy Massner, général ?

– Si j'en ai entendu parler ! dit le général en reniflant. J'en ai entendu parler, j'ai lu tout ce que les journaux en disent, j'ai vu son monstrueux petit visage à la télévision ! Qu'il aille au diable, ce satané clown !

– Ne serait-il réellement que cela ? demanda Folmer en fixant le général dans les yeux.

– Que voulez-vous dire, Folmer ? Expliquez-vous.

– Certainement, mon général. Je ne m'attarderai pas sur la raison ou l'origine des talents de ce gosse ; ce n'est pas là ce qui nous intéresse. Mais que sont au juste ces talents ? Voici ce que nous en savons. Il savait lire, écrire et soutenir une conversation à l'âge de treize mois. A deux ans et demi, il faisait des équations du second degré. A quatre ans, sans aide aucune, il mit au point des théories sur la géométrie non-euclidienne, et des théories sur la relativité qui valent celles d'Einstein. Il a maintenant sept ans. Vous avez lu le rapport Beach, après son examen par des psychologues. Lorsqu'il parle de concepts mathématiques, nos meilleurs spécialistes, des hommes qui ont consacré leurs vies à cette matière, sont incapables de le suivre.

« Ce qui est arrivé à Gardensteen en est un exemple. Selon le rapport Beach, William Massner est, à l'âge de sept ans, la personne la plus rationnelle qui ait jamais été examinée. Le facteur « imagination » est réduit au point de ne pouvoir être décelé par aucun test connu. Le gosse part de faits connus, puis, en extrapolant, prouve ses théories à l'aide de recoupements.

– Soit, Folmer, soit. Et alors ? s'impacienta le général.

– Quelle est notre arme de guerre la plus puissante, mon général ?

– La bombe atomique, vous le savez aussi bien que moi.

– Et la fabrication de cette bombe a été rendue possible par des travaux de physique purement théorique. Or, les hommes qui ont mis au point la première bombe atomique sont à Billy ce que nous sommes à ces hommes.

– Où voulez-vous en venir ? » Le ton du général indiquait à la fois de la curiosité et un léger malaise.

« Tout simplement à ceci, mon général : Billy Massner est une ressource nationale. Il est notre principale arme défensive et offensive. Et cela ne m'étonnerait pas que l'ennemi le fasse tuer dès qu'il se sera rendu compte de ce qu'il représente. Nos chances de victoire dans la guerre qui finira par arriver un de ces jours se trouvent dans la tête de ce gosse. »

Le général plaça la paume sèche et dure de sa petite main sur un crayon octogonal et le fit rouler sur la surface du bureau. Son front se plissa encore davantage et il esquissa un sourire : « Vous savez, Folmer, je n'entends rien à ces histoires d'atomes. Pour moi, c'est simplement un nouvel explosif, plus puissant que ceux que l'on utilisait avant.

– Et que l'on ne cessera d'améliorer, conclut Folmer avec force. Vous savez qu'actuellement, on ne libère qu'une toute petite partie de l'énergie disponible. Je parie que ce gosse pourrait nous montrer comment libérer toute l'énergie potentielle.

– Vous auriez dû en parler au directeur de la recherche.

– Je l'ai fait. Au début, il traitait Billy par le mépris. Depuis que j'ai arrangé une rencontre entre eux, il est de mon côté. Le gosse l'a trop impressionné pour qu'il ressente même de l'envie. Billy lui a d'emblée donné un moyen de simplifier la fabrication. »

Le général haussa les épaules avec lassitude. « Soit. Que devons-nous faire ?

– J'ai parlé à la mère de Billy, et la semaine dernière, j'ai été voir son père. Il est impossible qu'ils l'aiment vraiment. Il n'est pas le genre de personne que l'on peut aimer. Ils sont d'accord pour que je l'adopte. Ils vont tout signer. Il faudra puiser dans les fonds spéciaux de quoi leur assurer une pension à vie de mille dollars par mois.

– Et ensuite ? s'enquit le général.

– Le gosse est totalement rationnel. Je lui expliquerai ce que nous voulons. S'il consent à le faire, nous lui donnerons absolument tout ce qu'il veut. Pas plus compliqué que ça. »

Le général se redressa. « O. K., Folmer. Au travail. Et assurez-vous

bien que ce monstre est protégé jusqu'à ce que nous l'ayons mis en lieu sûr. »

Folmer se leva et sourit. « J'ai pris la liberté de lui assigner un garde du corps, mon général.

– Excellent ! Si jamais vous avez des ennuis, je suis là pour tout arranger. Je vous ferai parvenir une copie de l'enregistrement de notre conversation... »

En dépit de ce que pouvait dire le général, William Massner n'était pas un monstre. Il était plutôt petit pour son âge, avec une ossature fine, des cheveux noirs et un teint clair. Au premier coup d'œil, rien ne le distinguait d'un petit garçon normal et bien élevé. La différence résidait dans la totale immobilité de son visage. Ses yeux gris ne fuyaient jamais le regard d'autrui. Depuis qu'il avait atteint l'âge de six mois, on ne l'avait jamais vu manifester de la peur, de la colère ou de la surprise, pas plus d'ailleurs que de la joie.

Après dix petites minutes de formalités administratives, John Folmer emmena Billy Massner dans sa chambre d'hôtel. Il s'assit sur le lit tandis que Billy prenait une chaise près de la fenêtre.

John Folmer était un homme de trente ans, plutôt rougeaud, aux cheveux ternes et clairsemés, et qui commençait à avoir un peu de ventre. Ses mains roses étaient très soignées. Bien qu'il fût capable de mener toutes sortes de négociations plus ou moins bizarres avec l'assurance du bureaucrate accompli mais non dénué d'imagination qu'il était, cet enfant calme aux yeux si gris lui faisait presque peur.

« Bill, commença-t-il, ça t'a déçu que tes parents t'abandonnent aussi facilement ?

– Je les mettais mal à l'aise. Leur affection n'était qu'un fauxsemblant. Il était normal qu'ils m'échangent contre la sécurité matérielle. » La voix du jeune garçon était aussi sèche et précise qu'une machine à calculer.

Folmer sourit aussi chaleureusement qu'il le pouvait : « En tout cas, le cirque publicitaire est terminé, Bill. Nous avons finalement faussé compagnie aux journalistes. Tu devais en avoir par-dessus la tête, non ?

– Si vous ne vous en étiez pas chargé, je l'aurais fait. »

Folmer ouvrit de grands yeux. « Comment ?

– J'ai observé les enfants « normaux ». Je serais devenu comme eux, et les journalistes n'auraient plus été intéressés.

– Tu aurais pu faire semblant d'avoir leur mentalité ?

– Ça n’aurait pas été difficile, dit le garçon. En ce moment même, je simule un niveau d’intelligence aussi éloigné de mon niveau réel que celui d’un enfant ordinaire l’est de celui que je simule. »

Mal à l’aise, Folmer évita le regard imperturbable de ces yeux gris. « Je dois reconnaître que tu es assez... spécial, Bill. Tous ces psychologues ont essayé de découvrir en quoi tu es si différent, et pourquoi. Mais personne ne t’a jamais demandé *ton* opinion à ce sujet. Pourquoi es-tu si éloigné de la norme, Bill ? »

Le jeune garçon le fixa quelques secondes d’un regard parfaitement immobile, avant de dire : « Il n’y aurait aucun avantage à vous donner cette information, Folmer. »

Folmer se leva d’un bond et s’arrêta devant Bill, le bras levé : « Ne t’avise pas de devenir insolent avec moi, petit monstre ! »

Les yeux gris le fixèrent, et Folmer recula maladroitement de trois pas avant de s’asseoir sur le lit. « Mais comment as-tu fait pour m’obliger à...

– Je vous l’ai suggéré.

– Mais...

– J’aurais aussi bien pu vous suggérer d’ouvrir la fenêtre et de sauter dehors. » Il ajouta avec indifférence : « Nous sommes au vingt et unième étage. »

Folmer prit une cigarette et l’alluma d’une main tremblante puis inhala avidement la fumée. « Pourquoi ne l’as-tu pas fait, alors ? demanda-t-il avec un rire forcé.

– Je déteste les efforts inutiles. J’ai effectué une série d’extrapolations spatio-temporelles. Bien que vous soyez un homme sans importance, votre mort aurait perturbé le rythme d’un cycle actuellement inéluctable, en en modifiant le résultat final. Votre mort m’aurait obligé à isoler de nouveau toutes les variantes et à établir un nouveau rythme temporel déterminant un segment de l’avenir. »

Folmer n’en croyait pas ses oreilles. « Tu es capable de prévoir l’avenir ?

– Bien sûr. C’est une simple variante de l’affirmation selon laquelle le résultat est pré-existant dans les moyens. L’avenir est pré-existant dans le présent, chaque variable étant sujette à son propre rythme cyclique.

– Et si j’avais sauté par la fenêtre, cela aurait changé l’avenir ?

– Un segment de l’avenir, oui. »

Folmer regarda ses mains ; elles tremblaient. « Tu... tu sais quand je

vais mourir ?

– Si je vous le disais, le fait que vous le sachiez perturberait tout autant le rythme temporel que si vous vous étiez jeté par la fenêtre. Vos actions futures seraient influencées par ce que vous sauriez. »

Folmer eut un sourire pincé. « Tu évites de répondre parce que tu ne connais pas réellement l'avenir.

– Vous m'avez fait venir ici pour me dire qu'aujourd'hui ou demain, nous devons prendre l'avion pour un laboratoire de recherches secret situé au Texas. Nous allons prendre cet avion. Au Texas, le physicien qui dirige le laboratoire va organiser une table ronde où tous les collaborateurs devront exposer les problèmes auxquels ils se heurtent actuellement dans leurs travaux. Je répondrai aux questions qu'ils me poseront. Ni plus, ni moins. Je ne proposerai aucune ligne de recherche originale, et pourtant on me le demandera.

– Pourquoi ne le feras-tu pas ?

– Pour la même raison qui fait que vous n'êtes pas allé vous écraser quarante mètres au-dessous de cette fenêtre. Toute interférence avec les rythmes temporels m'obligerait à tout recalculer. Comme je suis capable de déterminer l'avenir par un processus d'extrapolation, mes efforts seraient conditionnés par la connaissance que j'ai de cet avenir. »

S'efforçant de parler avec calme, Folmer demanda : « Pourrais-tu prévoir une attaque militaire ?

– Bien sûr, dit l'enfant.

– Sais-tu déjà quelque chose à ce sujet ?

– Oui.

– Tu nous en préviendras, afin que nous puissions nous préparer et frapper les premiers ? demanda Folmer sans parvenir à contrôler son émotion.

– Certainement pas. »

Folmer emmena donc William Massner au Texas. Ils arrivèrent à l'aéroport de San Antonio, d'où un avion de l'armée les emmena à un peu moins de deux cents kilomètres au nord-ouest, jusqu'au laboratoire gouvernemental souterrain où un grand nombre de savants essayaient de ne pas penser à l'usage qui serait fait de leurs travaux. C'étaient des hommes intelligents et sensibles, parmi les meilleurs que le monde civilisé eût produits – mais ils faisaient œuvre de mort, et l'odeur de la tombe planait sur leurs lèvres. Et ils essayaient de ne pas penser. Il était impossible de penser aux conséquences. De penser à ce

qu'ils étaient en train de faire. De penser à ces températures inconcevables, à la silhouette grotesque d'un homme calciné dans l'asphalte fondu d'Hiroshima...

Billy se vit attribuer un appartement privé, avec deux auxiliaires féminines de l'armée – triées sur le volet – pour le servir.

Les deux jeunes filles avaient un peu peur de ce petit garçon. Elles avaient peur de lui parce qu'il consacrait quotidiennement une heure entière à faire de bizarres exercices physiques de son invention. Et surtout parce qu'il passait le restant de ses journées assis sur une chaise, les yeux mi-clos, face à un mur aveugle. Comme s'il voyait quelque chose sur ce mur blanc et nu.

Folmer, lui, ne trouvait plus le sommeil, et c'était à peine s'il mangeait. Il n'avait parlé à personne de sa conversation avec Billy à l'hôtel de New York. Ce qu'il avait appris le rongait. Les joues creuses, le teint jaunâtre, le corps affaîssé, il était hanté par une peur qui creusait son regard.

Les chercheurs firent davantage de progrès au cours du premier mois de réunions qu'ils n'en avaient fait de toute l'année écoulée. Les plus jeunes avaient du mal à contrôler leur enthousiasme. Les vieux, eux, semblaient plus que jamais ; plongés dans des pensées insondables. Grâce aux réponses lentes et précises que William Massner avait données à leurs questions complexes, deux grands projets de recherche avaient été tout simplement abandonnés, tandis que plusieurs autres avaient fait des progrès stupéfiants.

Folmer ne pouvait oublier l'attaque dont Billy avait fait mention – ni le fait que Billy savait quand elle allait se produire. Tandis que son corps ; tendu cherchait en vain le sommeil durant les longues heures de la nuit, Folmer avait l'impression que d'immenses fusées argentées fendaient la stratosphère en hurlant puis s'inclinaient et tombaient, dans sa direction, pour éparpiller toutes les molécules de son corps dans une blancheur incandescente.

Le 23 octobre, alors qu'ils étaient au centre de recherche depuis sept semaines, Folmer, après s'être donné du courage avec plusieurs whiskies bien tassés, alla voir Burton Janks, chef des services de sécurité. Ils se rendirent dans une petite pièce parfaitement insonorisée, et refermèrent soigneusement la porte derrière eux. Janks, un homme mince et bronzé, aux yeux d'un bleu très pâle et aux mains musclées, écouta l'histoire de Folmer avec une expression imperturbable.

Lorsqu'il eut fini, il lui dit simplement : « Je vais demander au psychiatre Robertson de vous examiner.

– Ne soyez pas stupide, Burt ! Donnez-moi au moins une chance de prouver ce que j'avance !

– Comment pourriez-vous prouver ces idioties ?

– Si je vous prouve qu'une partie de ce que j'ai dit est vrai, admettez-vous que le reste l'est aussi ?

– D'accord, fit Janks en haussant les épaules.

– Je vous demanderai seulement de faire ceci. D'ici une dizaine de minutes, le gosse va sortir de la conférence. Il suivra le grand couloir, et prendra l'ascenseur jusqu'à son appartement. Allez à sa rencontre dans le couloir, et menacez-le, comme si vous alliez le frapper. Vos gardes ne vous en empêcheront pas. Vous êtes le seul ici qui puisse tenter une chose pareille en ayant une chance de s'en tirer. »

Janks s'étira paresseusement. « Cela me ferait bien plaisir de boxer les oreilles de ce gamin. Je n'aurais pas besoin de me forcer. »

Dix minutes plus tard, Janks et Folmer attendaient, appuyés contre le mur du couloir. Enfin, la porte de la salle de conférences s'ouvrit, et Billy sortit, suivi des deux jeunes gardes qui ne le quittaient jamais. Billy marchait d'un pas lent et régulier, sans la moindre expression dans son visage de petit garçon, sans la moindre lueur dans son regard vieux de siècles d'expérience.

« C'est le moment », dit Janks en s'avancant à sa rencontre.

Il salua les gardes de la tête, puis leva le bras comme pour frapper le jeune garçon. Il resta un moment figé sur place, puis recula d'un pas lourd et automatique. Son dos heurta le mur si fort qu'il faillit s'écrouler. Billy lui jeta un regard dénué d'expression avant de continuer son chemin. Les deux gardes regardaient Janks bouche bée, puis, se souvenant de leur devoir, se hâtèrent de rattraper Billy.

Très pâle, Janks regarda le jeune prodige s'éloigner ; lorsqu'il eut disparu dans l'ascenseur, il dit à Folmer : « Venez, allons mettre W. W. Gates au courant. »

Gates était un homme bien malheureux. Physicien assez compétent, il avait de plus une personnalité charmante et le don de l'administration. On l'avait donc soustrait à ses recherches, pour le nommer « chef de la recherche » – en fait, il servait d'intermédiaire entre les savants et les militaires, et passait le plus clair de son temps à remplir des formules en quatre exemplaires et à calmer les nerfs des chercheurs, fréquemment soumis à rude épreuve. En fait, Gates adorait son métier, et ne cessait de se répéter qu'il le servait mieux en ne l'exerçant pas. Mais ces tentatives de rationalisation n'étaient guère efficaces. Physiquement, Gates était presque chauve, et parlait d'une voix aiguë et plaintive.

Il écouta attentivement Folmer lui raconter tout ce qui s'était passé, et Janks le lui confirmer. Malgré l'air conditionné, des gouttelettes de sueur perlaient au-dessus de ses lèvres.

« Si je n'avais jamais assisté aux conférences, finit-il par dire, je ne vous croirais pas. La science estimait que l'avenir est le résultat d'une suite infinie de possibilités et de probabilités, avec un important facteur aléatoire. Si vous n'avez pas déformé ce qu'il a dit, Folmer, ce rythme temporel dont il parle semble indiquer que ce que nous, nommons le hasard suit en fait un modèle pré-établi ; si l'on parvient à isoler toutes les possibilités et probabilités, et à déterminer le rythme passé, on peut extrapoler à partir de ce modèle. En fait, c'est une sorte d'approche statistique de la métaphysique, qui va bien au-delà de nos connaissances actuelles. J'aurais préféré que vous ne m'en parliez pas.

– J'ai une idée », dit Folmer. Les deux autres se tournèrent vers lui. « Cela fait longtemps que j'observe le gosse. Il prévoit l'avenir, d'accord, mais ça ne marche que pour les choses importantes, pas pour les petits détails. Une fois, il a trébuché sur une marche ; à une autre occasion, un des hommes lui a marché sur le pied, en lui faisant mal...

– Et alors ? dit Janks.

– Et alors, cela signifie qu'il peut prévoir des événements importants et agir en conséquence – mais pas des incidents mineurs. Ça ne peut pas continuer comme ça. La balle est dans notre camp, et c'est à nous de jouer. L'avenir est enfermé dans l'esprit de ce gosse, n'est-ce pas ? Voilà ce que nous allons faire... »

Le caporal Alice Dentro était appréhensive. Elle savait qu'elle devait oublier ses craintes et exécuter les ordres – un ordre était un ordre, non ? Et elle était à l'armée, n'est-ce pas ? Après tout, ses supérieurs devaient savoir ce qu'ils faisaient.

Elle époussetait vaguement le mobilier tout en jetant des regards furtifs vers la chaise où William Massner était installé, regardant fixement le mur blanc qui lui faisait face. Alice Dentro avait les lèvres serrées, et des filets de sueur glaciale coulaient sur son corps. Elle se rapprochait de plus en plus du jeune garçon. Arrivée à deux pas, elle sortit la seringue de sa poche, et ôta prestement l'étui en plastique. Avec des gestes rapides et sûrs, elle la leva vers la lumière et fit sortir une goutte de liquide transparent au bout de l'aiguille.

Elle s'avança jusqu'à pouvoir le toucher. Elle posa une main sur son épaule. Il ne réagit pas. La seringue levée, elle hésita un bref instant, puis enfonça rapidement l'aiguille dans son bras, à travers le tissu de sa chemise. Très vite, elle injecta le liquide avant qu'il ne se dégage.

Elle fit quelques pas en arrière, laissant tomber la seringue brillante sur l'épais tapis. Elle se mit dos à la porte. Billy essaya de se lever, mais retomba. Quelques instants plus tard, sa tête s'inclina sur son épaule et il se mit à ronfler.

Elle consulta sa montre, et ouvrit la porte d'une main tremblante. Gates, Janks et Folmer entrèrent sans faire de bruit. Le docteur Badlœ les accompagnait, portant une petite serviette noire. Janks fit signe à Alice Dentre, qui s'en alla rapidement, les épaules très droites. Derrière elle, la porte se referma.

Dès que les effets du somnifère se furent atténués, on administra à Billy de petites doses d'un dérivé de la scopolamine. On l'avait installé dans un fauteuil et desserré ses vêtements. Une seule lampe était allumée, et la lumière tombait sur son visage. Assis à côté de lui, le docteur Badlœ lui prenait le pouls. Janks, Gates et Folmer se tenaient juste derrière la lampe.

« Il est prêt, dit le docteur Badlœ. Un seul d'entre vous pose les questions. »

Janks et Folmer regardèrent Gates, qui fit un signe d'assentiment. De sa voix frêle et aiguë, il demanda : « Est-ce vrai que tu sais lire dans l'avenir, Billy ? »

Les petites lèvres frémissaient, puis Billy répondit d'une petite voix somnolente : « Oui. Pas tous les aspects de l'avenir. Seuls les segments qui me concernent ou m'intéressent. Il subsiste une marge d'erreur fixe.

– Peux-tu expliquer cette marge d'erreur ?

– Oui. Un segment de l'avenir concerne mes relations avec cette organisation. Mon étude de l'avenir indiquait que Folmer, qui me savait capable de lire l'avenir, ferait en collaboration avec d'autres personnes intéressées une tentative réussie pour m'empêcher de garder pour moi ce que je sais. »

Les trois hommes se regardèrent, stupéfaits.

D'une voix mal assurée, Gates demanda : « Tu savais donc que nous allions... faire ceci ?

– Oui.

– Pourquoi n'as-tu rien fait pour l'empêcher ?

– Agir ainsi aurait modifié l'avenir, répondit la voix somnolente.

– Es-tu une mutation causée par des radiations nucléaires ?

– Non.

– Qu'es-tu alors ?

– Un produit de l'évolution. Il y a eu des précédents dans l'histoire. Ne serait-ce que l'homme qui a inventé l'arc et la flèche. Il était nécessaire à l'humanité, parce qu'autrement, celle-ci n'aurait pas survécu. Il était plus capable que ses contemporains.» La voix machinale s'interrompit.

« Devons-nous en conclure que ton existence est nécessaire à la survie de l'humanité ? lui demanda Gates.

– Oui. Le facteur qui manque à l'esprit humain est la capacité de prévoir l'avenir. Cela exige un esprit plus lucide que celui de l'homme actuel. L'utilisation de l'énergie atomique fait que cette connaissance de l'avenir est nécessaire à la survie. Ainsi, l'évolution a donné à l'humanité une nouvelle espèce d'homme, capable de prévoir les résultats de ses propres actes.

– Allons-nous être attaqués ?

– Bien sûr. Et vous allez contre-attaquer à plusieurs reprises. Vous pensez qu'à cause de cette machination, vous pourrez attaquer les premiers, mais ce ne sera pas le cas car l'armée se refusera à croire que je sais prévoir l'avenir.

– Quand serons-nous attaqués ? insista Gates.

– Dans pas moins de quarante et pas plus de cinquante-deux jours, à compter d'aujourd'hui. Des variables mineures dont l'estimation est impossible expliquent cette importante marge d'erreur.

– Qui sera le vainqueur ?

– Le vainqueur ? Il n'y aura pas de victoire. C'est là le point essentiel. Dans le passé, les guerres entre villes-États ont cessé parce que ces villes étaient devenues des unités sociales trop petites dans un monde qui se rétrécissait. Aujourd'hui, nos pays aussi sont des unités sociales trop petites. Cette guerre mettra le point final aux guerres entre pays, de même qu'elle supprimera toutes les barrières économiques, religieuses et linguistiques.

– Quelle sera la population de la Terre lorsque cette guerre se terminera ?

– Entre cinquante et cent cinquante millions. Et elle diminuera encore de cinquante pour cent à cause des maladies, avant de remonter de nouveau. »

Le silence retomba dans la pièce assombrie. Le jeune garçon resta immobile, comme s'il attendait la question suivante. Badloe ne lui tenait plus le poignet, et s'était pris le visage entre les mains.

« Je ne comprends pas, dit Gates lentement. Il ressort de ce que tu as dit que ton type d'individu est apparu dans le monde car c'était la

réponse de l'évolution face au péril atomique. Mais si cette guerre a réellement lieu, dans quel sens auras-tu sauvé l'humanité ?

– Actuellement, mon influence est absolument nulle, répondit Billy. Mais lorsque la guerre sera terminée, je serai prêt. J'y survivrai, car je pourrai prévoir les précautions qu'il faudra prendre. Ensuite, la capacité de lire l'avenir empêchera l'humanité de tomber dans une répétition du militarisme et de la peur. Je ne joue aucun rôle dans ce conflit.

– Mais tu as amélioré nos techniques ! protesta Gates.

– J'ai amélioré votre capacité à détruire, rectifia Billy. Si je l'augmentais encore davantage, vous auriez le pouvoir de rendre la terre complètement inhabitable.

– Ta tâche est donc terminée ?

– C'est évident. La drogue que vous m'avez administrée aura pour effet de diminuer mes capacités mentales. On ne me gardera pas ici. Mais mes facultés reviendront à temps pour me permettre de survivre. »

La voix de Gates devint un murmure : « Existe-t-il d'autres hommes pareils à toi ?

– J'estime qu'il y en a une vingtaine actuellement. Nombre d'entre eux ont de toute évidence réussi à cacher leurs dons. Le plus âgé ne devrait pas avoir plus de neuf ans. Ils sont dispersés d'un bout à l'autre de la Terre. Tous ont une excellente chance de survie. D'ici trente ans, nous serons plus de mille. »

Gates leva les yeux sur Janks ; il vit sa peur, et la question muette qu'il posait. Folmer avait exactement la même expression. D'une voix où pesaient des accents de folie, Gates posa la question : « Quel est l'avenir de ceux qui se trouvent dans cette pièce ? Survivrons-nous ?

– Je n'ai pas exploré les probabilités relatives à ce sujet. Je savais dès New York qu'il était nécessaire que Folmer survive le temps de m'amener ici et de vous parler de mes facultés. Mais cela peut se calculer.

– Maintenant ?

– Donnez-moi trente secondes. »

De nouveau, la pièce devint silencieuse. Badloe avait levé le visage, les yeux agrandis par la peur. Janks dansait nerveusement d'un pied sur l'autre. Figé dans l'immobilité, Folmer osait à peine respirer. Gates se tordait machinalement les mains. Les secondes s'écoulèrent une à une, tandis que les quatre hommes attendaient le verdict.

Billy Massner humecta ses lèvres. « Dans trois mois, aucun d'entre

vous ne sera encore en vie. » Il avait parlé sur un ton calme et indifférent. Badlœ fit entendre un grognement.

« Il est fou ! » ricana Janks.

Ils auraient voulu croire Janks. Mais ils étaient bien obligés de croire ce que disait le jeune Billy.

« Et... comment allons-nous mourir ? » murmura Gates.

Ils regardèrent le visage enfantin du petit garçon. Lentement, son impassibilité s'évanouit, et les yeux gris s'ouvrirent. Mais ce n'était plus le regard mort et sans âge auquel ils étaient accoutumés. C'étaient des yeux craintifs d'enfant. Et le petit visage aussi, tout pâle, exprimait la peur et l'indécision.

Sa voix avait perdu son calme imperturbable :

« Qui êtes-vous ? demanda le petit garçon, au bord des larmes. Que me voulez-vous ? Pourquoi me faites-vous cela ? Je veux rentrer chez moi ! »

Dans la pièce obscure, quatre hommes silencieux regardèrent un enfant pleurer.

Traduit par FRANK STRACHITZ

A child is crying

© John D. Mac Donald, 1975.

© Librairie Générale Française, 1979, pour la traduction.

R. A. Lafferty : L'HOMME QUI N'AVAIT JAMAIS EXISTÉ

Chacun sait que l'équation énoncée par Einstein, $E = mc^2$, exprime l'équivalence entre la matière et l'énergie : elle indique que la disparition d'une très petite quantité de matière peut dégager, sous des conditions appropriées, une énergie colossale. Le récit suivant met en scène un homme, apparemment venu de l'avenir, qui possède d'étranges pouvoirs peut-être en rapport avec cette équation et qui en use pour « épater la galerie ». Mais un homme venu de l'avenir peut, lui aussi, commettre parfois des erreurs.

JE suis un genre d'homme de l'avenir, fit un jour Lado. Et je crois qu'il apparaît d'autres hommes dotés de nouveaux pouvoirs. Il faudra que le monde nous accepte pour ce que nous sommes.

– Tu parles ! » répondit Runkis.

Tout commença lorsque Raymond Runkis se mit à asticoter Mihai Lado, le marchand de bestiaux. « Tu es un fieffé triple menteur comme un arracheur de dents de compétition ! vociférait ce jour-là Runkis.

– Oui, je sais », dit Lado. Il était toujours content que l'on célèbre sa spécialité. C'était le meilleur menteur de la région, et sûrement celui qui s'en amusait le plus. Mais Runkis ne devait pas le laisser s'en tirer comme ça.

« Lado, de toute ta vie, tu n'as jamais dit la vérité, fit-il très fort.

– Je vais te dire ce que je vais faire, Runkis, répondit Lado tandis que dans ses yeux réapparaissait ce regard équivoque. Tu prends un mensonge que j'aurais raconté, n'importe lequel, un avec quoi je t'ai déjà fait marcher, et je le fais devenir vrai. C'est une offre discrétionnaire. »

C'est alors que nous commençâmes à tendre l'oreille.

« Il n'y a que l'embarras du choix, fit Runkis. Je pourrais te demander de nous montrer ce veau dressé que tu te vantes de posséder.

– C'est ce que tu choisis ? Je le siffle et il est là en moins d'une minute !

– Non. Je pourrais aussi te mettre en demeure de produire ta vache qui donne de la bière, de la blonde, de la brune et du stout, chacune à partir d'un traxon différent.

– Tu veux la voir ? Rien de plus facile ! Mais je crois plus honnête de te prévenir tout de suite que la brune risque d'être un peu lourde pour ton goût.

– Je pourrais te mettre au défi de nous amener ton cheval qui lit Homère.

– Là, Runkis, c'est toi le menteur. Je n'ai jamais dit qu'il lisait Homère ; j'ai dit qu'il le *récitait par cœur*. Je ne sais pas où ce cheval pommelé a péché ça...

– Tu as dit un jour que tu pouvais envoyer un homme de l'autre côté, que tu pouvais le faire disparaître complètement. C'est ça que je choisis. Vas-y !

– Je ne voudrais pas expédier un bonhomme, Runkis.

– Fais-le, Lado. On t'en défie. Ça, c'est un mensonge que tu ne pourras pas faire devenir vrai. Choisis quelqu'un et fais-le disparaître. On veut voir ça.

– Très bien, répondit Lado. Ça va mettre quelques jours, mais vous n'en perdrez pas une miette. D'accord, je vais envoyer un gars de l'autre côté. »

Ce Lado était un drôle de type. Il payait tout en liquide et il se décidait tellement vite que ça faisait peur. C'était le marchand de bestiaux le plus malin de la vallée de Cimarron, un grand gaillard rouquin, plein de taches de son, mais il ne faisait pas paysan. Il avait ces drôles d'yeux qui n'étaient pas d'ici ; on aurait dit qu'il regardait par le visage d'un autre homme, comme à travers un masque.

« J'ai laissé derrière moi plus d'une ville et plus d'un nom, nous avait-il dit un jour. Je suis un nouveau genre d'homme avec de nouveaux pouvoirs. Je ne m'en sers pas beaucoup, mais ils prennent de l'ascendant sur moi. Nous sommes quelques-uns, disséminés ça et là. Il faudra que nous nous y fassions, ou que le monde s'y fasse.

– Tu parles », répondait Raymond Runkis.

Un jour, Lado avait endormi le petit Mack Mac-Goot et il l'avait envoyé se présenter à un troupeau de vaches comme si c'étaient des gens. Et une fois, il avait vendu à Runkis un bœuf de deux ans en lui faisant croire que c'était un veau. Un bœuf a une longue queue tandis qu'un veau, ça a une queue de veau, quoi.

« Saperlipopette, mais ce bœuf n'avait pas la queue aussi longue quand je te l'ai acheté, hier, avait dit Runkis en réalisant qu'il s'était

fait avoir.

– Il avait la même queue, avait répondu Lado.

Mais tu as vu ce que je voulais que tu voies. » Ce Lado était rusé, mais personne ne peut envoyer un homme de l'autre côté.

« Je vais le faire, dit Lado, ce jour-là, après avoir un peu réfléchi à la question. Je vais y envoyer Jessie Pidd, de l'autre côté.

– Qui ça ? avait demandé Runkis.

– Jessie Pidd ; il est en train de boire son café à l'autre bout du comptoir.

– Ah ! Ah ! oui, Jessie Pidd. Très bien. Quand vas-tu le faire ?

– J'ai déjà commencé, répondit Lado. J'ai déjà commencé à l'éclaircir. Vous pouvez vous amuser à le regarder s'effacer. Ça sera progressif, mais dans trois jours il aura complètement disparu. »

Mon vieux, on s'est mis à rigoler comme un troupeau de poulains qui débarquent dans un champ de trèfle tout neuf. Mais ça n'avait pas l'air d'ennuyer Lado. Il affichait toujours un large sourire quand il tenait le bon bout de la corde, et il l'arborait à ce moment-là.

Dans une certaine mesure, Lado avait une longueur d'avance dans tout ça. D'abord Jessie Pidd n'était pas tout à fait là, mais dans une acception différente du terme. C'était un homme insignifiant et simple d'esprit, enfin un pas-grand-chose. On disait toujours qu'il était tellement maigre que si on le regardait de profil il disparaîtrait, mais c'était pour rire.

Lado fut pas mal harcelé et malmené lorsque nous nous installâmes autour d'une table, tard cette nuit-là. Nous jouâmes au poker et à pile ou face, et Lado gagna ; nous sortîmes les dominos et nous jouâmes à la pêche et en boudant, et Lado gagna. Nous continuâmes un peu aux dés, et Lado gagna. C'était le gars le plus veinard qu'on ait jamais vu en ville, mais on aurait dit qu'il y avait un pari qu'il n'allait pas gagner. Mais il continuait à prendre les enjeux ; s'il faisait disparaître Jessie Pidd, Lado posséderait la moitié de la ville.

Le lendemain matin, lorsqu'il s'amena de sa démarche de guingois dans le Café des Marchands de Bestiaux pour y prendre son petit déjeuner, Jessie Pidd n'avait pas l'air en forme. Mais enfin, il n'avait jamais l'air en forme.

« Ça va, Jessie ? lui demanda Raymond Runkis.

– Je m'sens pas dans mon assiette », répondit Jessie. Je ne sais pas pourquoi, mais nous fîmes tous un bond.

« Lado, l'avertit Runkis, une blague c'est une blague, et tu nous en as débité de bien bonnes. Mais si tu fais du tort à ce gars-là pour de vrai, alors ça ira mal pour ta santé, dans le coin.

– Runkis, tu ne sais même pas de quoi est fait un homme, répondit Lado.

– Non, c'est vrai. Mais je te dis une chose, c'est qu'il vaudrait mieux que tu ne lui fasses pas de mal.

– Aucun de mes tours ne fera jamais le moindre mal à personne », répondit Lado.

Mais quoi que ça puisse être, ça avait déjà commencé.

Dans le milieu de la matinée, Johnny Noble annonça à grands cris dans toute la ville que Jessie Pidd marchait en plein soleil et qu'il ne projetait pas d'ombre. Deux autres gars le virent. Puis le ciel se couvrit, ce qui mit fin à l'expérience.

Juste avant midi, Maudie Malcome coinça Lado dans l'entrée de la banque. « Qu'est-ce que vous lui faites à mon mari, monsieur Lado ? lui demanda-t-elle.

– Vous avez un mari, Maudie ? répondit-il.

– Espèce de canaille aux cheveux rouges ! Jessie Pidd, mon Julot !

– Eh bien, Maudie, je suis en train de le faire disparaître !

– Si vous touchez à un cheveu de sa tête, je vous tue ! »

Plus tard, ce jour-là, les histoires déferlaient sur la ville comme une véritable épidémie. Même Raymond Runkis, qui avait la tête dure, fut bien forcé d'admettre qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas.

« Je vous dis que je vois la lumière à travers Jessie Pidd, là, déclarait-il. Et je vois le contour des objets à travers lui. Dis-moi, Lado, avant que je te rentre dedans, c'est un de tes trucs ?

– Oui, c'est un de mes trucs, répondit Lado.

– Bon, eh ben je m'en vais voir à voir que ce truc ne passe pas les bornes, fit Runkis. J'ai la plus grande et la plus sûre de toutes les maisons de la ville. Nous allons y aller tous les huit comme témoins, et toi, Jessie, et toi, Lado, et nous allons regarder ça de près. S'il y en a parmi vous qui ont quelque chose à faire, qu'ils le fassent en une heure. Ensuite, rendez-vous chez moi. Nous allons monter la plus sacrée garde qu'on ait jamais montée. Qui que tu sois, Lado, et quoi que tu fasses, on va te regarder le faire. C'est clair ?

– Non. Tu te trompes, Runkis, mais ton projet me convient. Quel est le larron qui n'apprécie pas d'avoir un auditoire captivé ? »

Nous fîmes des provisions, nous nous rassemblâmes chez Runkis et nous bouclâmes la maison à double tour juste après le coucher du soleil, ce jour-là. Personne n'eut le droit d'entrer pendant cinquante heures, et pourtant des gens vinrent frapper et cogner à la porte – surtout Maudie Malcome.

Nous étions dix : Mihai Lado, Jessie Pidd, Raymond Runkis, Johnny Noble, Will Wilton, Wenchie Hetmonek, Mike MacGregor, Billy West, le petit Mack MacGoot et Remberton Randall, l'un des membres de la bande étant votre serviteur – et vous pouvez compter sur moi pour ne pas vous dire lequel, étant donné la façon dont les choses ont tourné, avec le procès et tous les ennuis.

Runkis nous préposa au rôle de veilleurs. Nous traînâmes deux lits dans la pièce principale et nous dépliâmes deux lits de camp. Certains d'entre nous s'endormirent, d'autres se mirent à jouer à pile ou face pour passer la nuit.

Et toutes les heures à peu près, Runkis entra en éruption : « Lado, tu es en train de tuer un homme ! S'il y passe, tu y passes aussi !

– Je vous jure que je ne fais aucun mal à un individu nommé Jessie Pidd, ni à aucun autre individu », répétait toujours Lado.

Parmi nous, nul ne pouvait plus douter que Jessie était devenu légèrement transparent. On pouvait voir le bord des objets à travers lui ; son propre contour s'atténuait. Il restait moins de lui qu'avant.

Aucun de nous ne dormit beaucoup cette nuit-là. C'était de plus en plus horrible de voir Jessie s'en aller, et au matin on aurait dit qu'il était à moitié parti.

Le lendemain se déroula comme dans un rêve tordu. Lado avait déjà gagné tout l'argent qui se trouvait dans la maison. A la suite de quoi nous commençâmes à jouer avec des allumettes de cuisine. Les cartes semblaient changer de place et de couleur dans mes mains, et les autres avaient les mêmes ennuis. Lado gagna aussi toutes les allumettes de la maison. Nous regardions Jessie s'effacer devant nos yeux. Nous avions perdu toute notion du temps et de la mesure.

Cette nuit-là, Jessie avait perdu tellement de sa substance que la fumée lui traversait le corps ; il n'en restait plus grand chose, rien que sa silhouette et son sourire simplet.

Au matin du deuxième jour, Pidd était encore là mais c'était tout juste. Tout se passait comme dans un cauchemar devenu réalité. A midi, le petit Mack MacGoot déclara qu'il ne voyait plus Jessie. Dans le milieu de l'après-midi, il nous arrivait à tous de perdre Jessie Pidd de vue et ce n'était qu'au prix des plus grands efforts que nous parvenions à distinguer de nouveau son contour.

Et puis nous le perdîmes.

D'abord sa silhouette, pour toujours. Et puis son sourire un peu niais. A la tombée du jour, Jessie Pidd était parti. Nous restâmes assis en silence, abasourdis. C'est alors que Raymond Runkis sortit de son mutisme, mi-grommelant, mi-soupirant : « Lado ! rugit-il d'un ton menaçant, peux-tu encore le voir, toi ?

– J'ai jamais pu, fit doucement Lado.

– Comment ?

– Je te dis que je ne l'ai jamais vu, expliqua-t-il calmement.

– Imbécile ! Ça ne se passera pas comme ça ! Jessie est parti, Lado !

– Je sais bien. C'est le meilleur tour que j'aie jamais joué. »

Runkis prit Lado au collet d'un air féroce. « Ramène-le ! Ramène-le tout de suite, Lado !

– Je ne peux pas, Runkis. Il n'y a personne à ramener.

– Il y a... Il y avait Jessie Pidd. Ramène-le, ou bien j'appelle ça un crime !

– Je crois que nous devrions tous aller voir le shérif, fit Hetmoneck. Si ce n'est pas un crime, nous y trouverons un autre nom tout aussi bon. »

Nous fûmes tous cités comme témoins à l'audience. Nous déposâmes sous serment. Le shérif était là aussi, mais il donnait l'impression de perdre les pédales. Il y avait encore un médecin de la police, un dénommé Bâtes qui venait de la ville, et un commissaire qui s'appelait Ottleman, du Gouvernement. C'est cet Ottleman qui posait les questions, et il avait une façon tranchante de le faire.

« Monsieur Lado, fit-il, j'ai entendu ce qui est ou bien l'insanité la plus insensée jamais proférée dans une audience, ou bien la déposition la plus accablante qu'il m'ait été donné le déplaisir de goûter. Y a-t-il des faits derrière tout ceci, Lado ?

– Dans une certaine mesure, répondit Lado. Que voulez-vous savoir ?

– Petit frère d'un élan aveugle ! Ce qui est arrivé à Jessie Pidd !

– Il a disparu. Ils vous ont raconté tout ça.

– Pouvez-vous le faire revenir ?

– Oh ! je suppose que je pourrais ; un petit moment. Mais ça gâcherait toute la plaisanterie.

– Vous considérez le meurtre d'un homme comme une plaisanterie, monsieur Lado ?

– Il n'est pas question de meurtre, pas le moins du monde. Jessie Pidd n'était pas une personne.

– Ah ? Et qu'était-il, alors ?

– Rien du tout. Il n'y a jamais eu de Jessie Pidd.

– Lado, tu es un sale rouquin de menteur, gronda Runkis.

– Bien sûr que je suis un menteur, admit Lado. C'est-à-dire que je suis un illusionniste. Je dispose d'une centaine de pouvoirs et je me suis un peu amusé avec l'un d'entre eux. Je peux faire paraître vrai n'importe quoi. Je peux créer la réalité. J'ai tenu ces choses secrètes parce que je ne comprends pas encore leur utilité. Mais un jour, pour faire la lumière sur les responsabilités qu'elles jettent sur moi, j'ai décidé de m'amuser un peu.

– Quand est-ce que tu nous as fait voir Jessie pour la première fois ? demanda Runkis avec raideur.

– L'autre nuit, quand vous m'avez mis au défi d'envoyer un type de l'autre côté, répondit Lado.

– Alors comment ça se fait qu'on connaissait Jessie depuis des années et qu'on lui faisait faire des petits travaux dans toute la ville ? demanda Runkis.

– Tu ne le connaissais pas, Raymond, dit Lado. Je vous ai suggestionné et vous avez été-réceptifs. Il n'y a jamais eu de Jessie Pidd.

– Il y a des failles dans votre explication, Lado, fit Otteman. Nous avons de nombreux témoignages selon lesquels Pidd était réellement connu ici depuis des années ; il était le compagnon d'une dénommée... euh... Maudie Malcome.

– C'est certainement ce que Maudie aura jamais de plus semblable à un mari, c'est vrai, dit Lado. Elle a perdu la raison.

– Ce n'est pas vrai ! cracha le petit Mack MacGoot. C'est une pauvre femme un peu simple, comme Jessie. Nous les aimions bien. Il va y avoir de la vengeance dans l'air, que ça soit prévu par la loi ou pas.

– Je ne savais pas que j'étais aussi doué, fit Lado. Je l'ai fait apparaître, pourquoi ne l'aurais-je pas fait disparaître ? Otteman, tous ces gens rêvent en bloc et ils s'imaginent des choses qui n'ont jamais existé. Faites-en l'expérience ! Trouvez-moi des références écrites à Pidd, antérieures à ces quatre jours. Si cet homme avait passé *des années* en ville, il en resterait bien des traces écrites ; il aurait bien habité quelque part. S'il avait passé des années à effectuer de menus travaux pour les gens, alors quelqu'un aurait sûrement conservé des traces de paiements faits à son nom. Nous vivons dans une civilisation

du papier et il subsisterait inmanquablement quelque part un papier portant son nom.

– Jessie n'était pas tellement du genre à avoir son nom partout, fit John Noble.

– Essayez toujours, Otteleman, insista Lado. Vous découvrirez qu'il n'en est fait mention nulle part. Je vous demande également d'obtenir de ces huit témoins des descriptions séparées de Jessie Pidd.

– Nous allons ajourner la séance et procéder à cette enquête pendant deux heures », dit Otteleman.

En deux heures, ils rassemblèrent une quantité d'informations.

« L'audience peut reprendre, proclama Otteleman. Votre argumentation ne repose sur rien, Lado. Il n'y a aucun doute à ce sujet : Jessie Pidd était bien connu en ville depuis de nombreuses années.

– Depuis combien d'années ? demanda Lado.

– Personne n'en sait rien au juste. Les estimations vont de cinq à cinquante ans.

– Les descriptions de ce non-homme concordent-elles ?

– Elles s'accordent toutes à le dire impossible à décrire.

– Et quel âge donnent-elles à cet homme impossible à décrire ?

– Elles lui donnent toutes un âge incertain. Monsieur Lado, j'ai eu à juger d'un plus grand nombre de dépositions que vous. Il est normal que les gens restent dans le vague. Ils ne décrivent jamais bien les choses habituelles. Mais je ne doute pas que Jessie Pidd était un homme authentique et que vous lui avez infligé une mort réelle.

– Avez-vous trouvé une seule note écrite où il était fait mention de lui ? C'est l'épreuve décisive.

– Non, nous n'en avons pas trouvé. Mais ça n'a rien de décisif. Ainsi qu'ils le disent tous, ce n'était pas le genre d'homme à propos duquel on écrit grand-chose. Ceux qui l'embauchaient le payaient en liquide. Il ne s'était jamais fait inscrire sur les listes électorales et n'avait jamais passé le permis de conduire ; il n'avait pas plus de numéro de sécurité sociale que de compte en banque, et il ne payait pas d'impôts. Cet homme n'était pas concerné par les affaires ; il ne faisait pas partie de votre civilisation du papier.

– A-t-il laissé la moindre note écrite de sa propre main ?

– Non. L'opinion générale est qu'il était illettré.

– Délire à la graisse d'oie ! Il n'a seulement jamais fait une croix ?

– Pas même une croix, Lado, mais en dépit de tout cela, il était bien réel. Nous ferions aussi bien de clore votre digression et de revenir à l'enquête principale. Comment l'avez-vous tué ? Où est le corps ?

– Monsieur Ottleman, je dis la vérité vraie à une assistance qui n'a pas d'oreilles pour l'entendre, fit Lado. L'illusion est l'un des dons qui me sont venus sans que je les demande. Pour mon propre amusement et – à ce qu'il me semblait – pour celui des autres, j'ai créé l'illusion d'un homme ; puis je l'ai laissée se dissiper. Il n'y a jamais eu de Jessie Pidd. Ce n'était un homme simple que dans la mesure où je l'ai créé à l'aide d'un tour simple. Les hommes qui sont ici, monsieur Ottleman, sont tous des gens simples. Et ils sont victimes d'une illusion persistante.

– N'éprouvez-vous aucun repentir de ce meurtre ? demanda Ottleman.

– Chiendent lancinant ! Vous ne pouvez pas être obtus à ce point ! Ce n'était qu'un simple tour. C'est fini, maintenant, et personne ne rit. » Le ton de Lado se fit plus aigu. « J'ai reçu ce pouvoir par accident. Je suis un nouveau genre d'homme.

– Nous avons un ancien modèle de justice, fit Ottleman. Où que vous ayez caché le corps, nous le retrouverons. Et vous serez pendu pour ça. »

Mais quelle que soit l'impatience qu'avait la corde de venir chatouiller le cou de Lado, la bureaucratie ne permettait pas qu'on le pende si on ne produisait pas un cadavre.

Par bonheur, les individus privés que nous étions ne souffraient pas des mêmes restrictions. Il fallait que ça soit fait, et nous le fîmes.

C'était un après-midi radieux. Lado n'avait pas envie de s'en aller ; un homme du nouveau genre, ça fait autant de salades qu'un homme de l'ancien modèle quand il s'agit de s'en aller.

« Espèces d'abrutis ! hurlait Lado, les mains attachées dans le dos. Nous sommes le commencement de quelque chose. Nous sommes le lien avec l'avenir.

– Mais du mauvais côté de la corde, aujourd'hui, fit Runkis.

– Imbécile ! braillait-il. Il n'y a jamais eu de Jessie Pidd ! »

Bon... Eh bien, à ce moment-là nous le savions. Mais comme l'avait dit une fois Lado, qui aurait envie de gâcher une bonne plaisanterie ?

Alors nous le pendîmes. Comme il avait dit, il était arrivé dans ce monde un petit peu trop tôt pour son propre bien. Il cessa de crier juste avant que nous ne tirions sur la corde. « J'ai reçu ces pouvoirs

par hasard, dit-il. Et je pense toujours que quelqu'un me dira quoi en faire.

– Tu parles », dit Raymond Runkis. C'est alors que nous le pendîmes haut et court.

Runkis et le petit Mack MacGoot se débarrassèrent du corps. Ils avaient dit que là où ils l'avaient mis on ne le retrouverait jamais, et on ne le retrouva jamais.

Que faites-vous quand vous venez de pendre un homme ? Eh bien, ce type nous avait lui-même montré ce qu'il fallait faire. D'ailleurs, un genre d'homme de l'avenir ça ne laisse pas un bien grand trou dans le présent.

Quand tous les habitants d'une ville se serrent les coudes, ils peuvent faire des merveilles en quelques heures. Nous détruisîmes toutes les traces de l'existence de Mihai Lado. Nous avions beaucoup d'atouts dans notre jeu. Avec son éternel rouleau de billets de banque, ce type avait tout fait en liquide. Nous soupçonnions que le nom dont il se servait n'était pas son vrai nom. Nous fîmes le tour de tous les bureaux, de tout le monde, de toutes les tractations, de toutes les archives. Il fallut faire des pâtés sur quelques petites choses, mais pas beaucoup. Nous l'avions bel et bien envoyé de l'autre côté.

Lorsqu'à la fin de la journée Ottleman arriva accompagné de ses miliciens, c'est sur une ville remarquablement dure d'oreilles qu'ils tombèrent.

Pendu quelqu'un ? Qui ça ? Nous ? Un dénommé Mihai Lado ? Ce nom ne disait rien à personne dans la ville. Même le shérif ne reconnut pas M. Ottleman lorsqu'il arriva ; il fallut refaire les présentations depuis le début. En proie à l'exaspération, Ottleman posa sa serviette par terre.

Il y a erreur, disions-nous. Vous êtes à Springdale. Vous cherchez sûrement Springfield, qui se trouve tout au bout de l'État. Une audience préalable, dites-vous ? Et pas plus tard qu'avant-hier ? Il doit y avoir erreur. Et les papiers dans votre serviette, là ? Je parie que c'est celle avec laquelle le petit garçon vient de se sauver. Non, nous ne savons pas qui c'est. Nous ne savons pas qui est personne.

C'était un boulot épuisant, mais nous jouâmes le jeu jusqu'au bout et nous nous en sortîmes parfaitement. Les gars, il n'y avait jamais eu de Jessie Pidd dans notre ville, et il n'y avait jamais eu non plus de Mihai Lado.

Quand même, il y a quelque chose avec ces hommes de l'avenir : nous devons tous aller dans ce pays de l'avenir.

« Il va nous attendre, fit le petit Mack MacGoot. D'un côté de la

barrière ou de l'autre. Il nous aura à ce moment-là.

– Tu parles », répondit Raymond Runkis. Mais Runkis avait commencé à s'en aller par petits bouts. Il s'était mis à vieillir d'un seul coup, et s'il y a une chose que je ne veux pas devenir, c'est bien un vieux. Je ne suis vraiment pas pressé.

Droit devant, dans un coin sombre, d'un côté de la barrière ou de l'autre comme dit le petit Mack MacGoot, il y a un grand type rouquin plein de taches de rousseur avec des pouvoirs qui vont commencer à mûrir. C'est un homme avec de drôles d'yeux qui ne sont pas d'ici, et on dirait toujours qu'il regarde par le visage d'un autre homme, comme à travers un masque.

Traduit par D. ABONYI.

The man who never was.

© Health Knowledge, Inc., 1967.

© Librairie Générale Française, 1979, pour la traduction.

Robert Silverberg : LA SANGSUE

Le personnage qui incite les autres à se confesser à lui, et qui leur procure ainsi une sorte de catharsis, n'est évidemment pas limité au monde de la science-fiction. Dans la vie réelle, il peut être incarné par le psychanalyste, par le confesseur, ou par l'ami – pas nécessairement proche – dont la discrétion attentive incite à la confiance. Dans le récit suivant, la question qui est posée concerne les motivations d'un tel confident.

JAMAIS personne ne put déterminer le moment précis où Mr. Hallinan s'était établi à New Brewster. Lonny Dewitt, qui aurait dû le savoir, témoigna que Mr. Hallinan était mort le 3 décembre à 15 h 30, mais quant à la date exacte de son arrivée, personne ne put se montrer aussi affirmatif.

Il arriva simplement ceci : la veille, il n'y avait âme qui vive dans la chaumière abandonnée de Melon Hill et le lendemain, il s'y trouvait, comme engendré par la charpente au cours de la nuit, à pied d'œuvre et vivement désireux de répandre sa bonne humeur et sa chaleur communicatives dans toute la petite communauté de banlieue.

Daisy Moncrieff, l'accueillante hôtesse de New Brewster, se devait de faire les premières ouvertures à l'égard de Mr. Hallinan. Deux jours après avoir remarqué pour la première fois des lumières sur la colline, elle estima que le moment était venu d'examiner de près les nouveaux arrivants pour déterminer leur place éventuelle dans la société de New Brewster. Protégée par un léger châte – c'était une fraîche journée d'octobre – elle sortit de chez elle au début de la matinée, descendit à pied Copperbeech Road jusqu'à l'embranchement de Melon Hill et monta la colline jusqu'à la chaumière.

Un nom figurait déjà sur la boîte aux lettres : Davis Hallinan. Il y avait donc probablement bien plus de deux jours qu'ils vivaient là, songea Mrs. Moncrieff. Peut-être seraient-ils vexés de cette invitation tardive ? Elle haussa les épaules et actionna le marteau de la porte.

Un homme de haute taille apparut, entre deux âges mais d'une allure jeune encore et souriant aimablement.

C'est ainsi que Mrs. Moncrieff bénéficia la première de la chaleur mystérieuse que Davis Hallinan devait irradier à travers tout New

Brewster avant son étrange mort. Ses yeux profonds et graves reflétaient un éclat chaud et lumineux, sa chevelure grise s'ornait de mèches blanches lui conférant une certaine dignité.

« Bonjour, fit-il d'une voix grave et douce en même temps.

– Bonjour. Je suis Mrs. Moncrieff – *Daisy Moncrieff*... la grande maison en bas, dans Copperbeech Road. Vous êtes sans doute Mr. Hallinan. Puis-je entrer ?

– Euh, s'il vous plaît, j'aimerais autant pas, Mrs. Moncrieff. Tout est en désordre. Cela ne vous ennuie pas de rester sous le porche ? »

Il referma la porte derrière lui – plus tard Mrs. Moncrieff prétendit qu'elle avait eu un aperçu fugitif de l'intérieur, des murs non peints, et un sol nu couvert de poussière – et approcha pour elle une des chaises rouillées de l'entrée.

« Votre femme est-elle là, Mr. Hallinan ?

– Je suis navré, il n'y a que moi. Je vis seul.

– Ah !... »

Mrs. Moncrieff, décontenancée, s'arrangea pour sourire néanmoins. Tout le monde était marié à New Brewster : l'idée qu'un célibataire ou un veuf pût venir s'y installer était étrange, étonnante... et au fond pas déplaisante, se surprit-elle à penser.

« Je venais vous inviter à rencontrer quelques-uns de vos nouveaux voisins, ce soir, déclara-t-elle. Si vous êtes libre, bien entendu. Apéritif chez moi vers six heures et dîner à sept. Nous serions très heureux si vous veniez. »

Il cligna des yeux gaiement :

« Certainement, Mrs. Moncrieff. Je m'en réjouis d'avance. »

Le « dessus du panier » de New Brewster se trouvait réuni chez Mrs. Moncrieff peu après six heures. On attendait avec impatience de rencontrer Mr. Hallinan, mais ce ne fut qu'à six heures un quart qu'il se présenta.

A ce moment-là, grâce à l'habileté remarquable de Daisy Moncrieff, chaque personne présente était pourvue d'un verre et se perdait en conjectures sur le mystérieux célibataire vivant sur la colline.

« Je suis sûre qu'il est écrivain, confia Martha Weede à Dudley Heyer, qui souffrait du foie. Daisy affirme qu'il est grand, distingué et qu'il a une personnalité *rayonnante*. Il est probablement là juste pour quelques mois, le temps de nous connaître tous, puis il écrira un roman inspiré par nous.

– Hum, oui... » grogna Heyer. C'était un agent de publicité qui faisait chaque matin le trajet jusqu'à Madison Avenue ; il souffrait d'un ulcère et il était profondément pénétré de son importance. « Oui, il va pondre un roman pétillant sur la décadence banlieusarde ou une série d'articles piquants pour le *New Yorker*. Je connais ce genre de personnage. »

La charmante et désirable Lys Erwin, légèrement échevelée après son troisième dry en moins de trente minutes, survint à temps pour surprendre ces paroles et lança :

« Vous connaissez toujours toutes les espèces de *personnages*, n'est-ce pas, chéri ? Vous et votre satané complet de flanelle grise ! »

Heyer lui jeta un regard noir, mais se trouva comme d'habitude incapable de riposter de façon appropriée.

Il s'éloigna, fit un sourire cordial aux Dewitt, Jane et Harold, dont il avait un peu pitié (leur fils Lonny, âgé de neuf ans, était un enfant timide, impressionnable, totalement différent de ses camarades), et se trouva devant le bar, à mettre en balance ses probabilités d'une digestion pénible avec l'attrait du Manhattan dont il avait une envie pressante.

A ce moment précis, Daisy Moncrieff réapparut avec Mr. Hallinan en remorque et la conversation cessa dans le salon tandis que tous les invités réunis fixaient le nouvel arrivant.

Un instant plus tard, conscient d'un faux pas collectif, le groupe se remit à bavarder et Daisy se mit à circuler parmi ses invités, présentant sa trouvaille.

« Dudley, voici Mr. Davis Hallinan. Mr. Hallinan, puis-je vous présenter Dudley Heyer, l'un des hommes les plus doués de New Brewster ?

– Vraiment ? Que faites-vous dans la vie, Mr. Heyer ?

– Je suis dans la publicité. Mais ne vous y trompez pas, ça ne réclame aucun don particulier. Seulement un peu de toupet. La possibilité de dorer la pilule au public, c'est ce qu'il aime. Et vous ? Dans quelle branche êtes-vous ? »

Mr. Hallinan feignit d'ignorer la question.

« J'ai toujours pensé que la publicité était un domaine extrêmement créateur, Mr. Heyer. Mais naturellement, je ne l'ai jamais connue par l'expérience personnelle...

– Moi si. Et croyez-moi, elle correspond exactement à l'idée qu'on s'en fait. » Heyer se sentit rougir comme s'il avait bu un ou deux verres. Il devenait bavard et trouvait la présence de Hallinan

bizarrement calmante. Se penchant vers le nouvel arrivé, il lui confia : « De vous à moi, Hallinan, je donnerais tout ce que j'ai à la banque pour avoir le cran de rester chez moi à *écrire*. Rien d'autre qu'écrire. J'ai envie de faire un roman. Mais je n'ose pas courir ce risque, c'est ce qui me tourmente. Je sais que chaque vendredi, un chèque de 350 dollars tombe sur mon bureau et je n'ai pas le courage d'y renoncer. Aussi je continue à écrire mon roman là, dans ma tête, et ça me ronge peu à peu les entrailles. *Ça me ronge.* »

Il s'arrêta, sentant instinctivement qu'il en avait trop dit et que ses yeux étaient trop brillants.

Hallinan esquissa un sourire :

« Il est toujours triste de voir le talent rester caché, Mr. Heyer. je vous souhaite de réussir. »

Daisy Moncrieff revint alors, s'empara du bras de Hallinan et l'entraîna plus loin. Demeuré seul, Heyer reporta ses yeux sur la moquette grise.

« Ça alors, pourquoi lui ai-je raconté tout cela ? » se demanda-t-il. Une minute après avoir fait la connaissance de Hallinan, il s'épanchait auprès de lui, lui révélant son plus profond regret, quelque chose qu'il n'avait confié à personne d'autre à New Brewster, même pas à sa femme.

Cela s'était passé comme une purgation, songea Heyer. Hallinan avait tranquillement absorbé toute sa peine et ses tourments intérieurs, le laissant, lui, Heyer, clarifié, purifié et empli d'une douche chaleur.

Purgation ou saignée ? Heyer haussa les épaules, sourit et se dirigea vers le bar pour prendre son Manhattan.

Comme d'habitude Lys et Leslie Erwin se trouvaient aux deux extrémités du salon. Mrs. Moncrieff repéra plus facilement Lys et lui présenta Mr. Hallinan.

Lys lui lança un coup d'œil mal assuré et, dans une soudaine impulsion elle cambra la ligne de son cou, en disant :

« Ravie de faire votre connaissance, Mr. Hallinan. J'aimerais vous présenter mon mari. Leslie. Viens ici, Leslie, s'il te plaît ! »

Leslie Erwin s'approcha. Il avait vingt ans de plus que sa femme et jouissait de la réputation d'arborer la plus belle paire de cornes de tout New Brewster – une splendide masse d'andouillers qui prenait un ou deux centimètres supplémentaires chaque semaine.

« Leslie, voici Mr. Hallinan. Mr. Hallinan, je vous présente Leslie,

mon mari.. »

Mr. Hallinan s'inclina courtoisement : « Très heureux de faire votre connaissance.

– De même que nous, répondit Erwin. Si vous voulez bien m'excuser, maintenant...

– Quel sauvage, fit Lys Erwin quand son mari fut retourné au bar. Il se couperait le cou plutôt que de passer deux minutes à côté de moi en public. » Elle reporta son regard plein de ressentiment vers Hallinan. « Je ne mérite pas ceci, n'est-ce pas ? »

Mr. Hallinan haussa les sourcils en signe de sympathie et fit :

« Avez-vous des enfants, Mrs. Erwin ?

– Ah ! Il ne m'en donnera jamais, pas avec ma réputation... Excusez-moi, j'ai un peu bu...

– Je comprends, Mrs Erwin.

– Je le sais. C'est drôle, je vous connais à peine, mais vous me plaisez. Vous paraissez *réellement* comprendre, c'est vrai, je vous l'assure. » Elle le prit par la manche, en hésitant un peu. « Rien qu'en vous regardant, je peux affirmer que vous me jugez pas comme les autres. Je ne suis pas vraiment mauvaise, n'est-ce pas ? C'est pour ça que j'en ai tellement assez, Mr. Hallinan.

– L'ennui est un grand mal, observa Mr. Hallinan.

– C'est diablement vrai. Et Leslie n'est bon à rien, il lit les journaux sans cesse et il bavarde avec ses courtiers ! » Elle jeta un regard égaré autour d'elle. « Ils vont commencer à jaser à votre sujet dans une petite minute, Mr. Hallinan. Chaque fois que j'entreprends de parler à quelqu'un de nouveau, on murmure... Promettez-moi une chose...

– Si c'est en mon pouvoir...

– Revoyons-nous un de ces jours. Bientôt. Je veux vous parler. Parler à quelqu'un qui comprenne pourquoi je suis ainsi. Vous voulez bien ?

– Naturellement, Mrs. Erwin. Bientôt. »

Il retira doucement la main qu'elle posait sur sa manche, la serrant tendrement un instant avant de la lâcher. Elle lui sourit, pleine d'espoir, et il hocha la tête aimablement :

« Maintenant il faut que je fasse la connaissance d'autres invités. A bientôt, Mrs. Erwin. »

Il s'éloigna, laissant Lys un peu tremblante et perplexe au milieu du salon. Elle poussa un profond soupir et laissa son décolleté se rouvrir.

« Il y a au moins un homme décent dans cette ville, à présent », songea-t-elle.

Il y avait quelque chose de *bon* dans Hallinan. Il était gentil et compréhensif. « De la compréhension. Voilà ce dont j'ai besoin. » Elle se demanda si elle pourrait faire une visite à la maison de Melon Hill le lendemain après-midi sans scandale.

Lys se retourna et vit la mince figure d'Aiken Muir qui l'observait sournoisement, une invite nette dans l'expression de son visage. Elle répondit à son coup d'œil par un « Allez au diable » aussi glacial que muet. Mr. Hallinan continua de circuler au sein de la réception. Et, graduellement, le dessin de cette réception commença à prendre forme, en une sorte de délicate mosaïque. Au moment du dîner, le temps des cocktails passé, un assemblage subtil et complexe de pensées et de réponses agissant les unes sur les autres s'était édifié. Sans jamais boire, Mr. Hallinan avait glissé adroitement d'un citoyen de New Brewster à l'autre, conversant avec chacun, en déduisant quelques faits précis au sujet de la personnalité de chaque interlocuteur, souriant gentiment et passant au suivant. A peine avait-il quitté un invité que celui-ci faisait cette double constatation : Mr. Hallinan avait, au fond, très peu parlé, mais il avait fait pénétrer en vous, au cours de cette brève conversation, une chaleur communicative et un sentiment de sécurité. Aussi, tandis que Mr. Hallinan apprenait par Martha Weede la jalousie morbide de son mari et l'effroi qui en résultait pour elle, Lys Erwin faisait remarquer à Dudley Heyer quelle personnalité remarquable et compréhensive possédait le nouveau venu. Et Heyer, dont on savait qu'il ne disait rien de gentil sur personne, approuva pour une fois.

Et plus tard, au moment où Mr. Hallinan arrachait à Leslie Erwin un peu de la souffrance que lui causaient les infidélités multiples de sa femme, Martha Weede put déclarer à Lys Erwin :

« Il est si gentil que vraiment on dirait un saint ! »

Et pendant que le petit Harold Dewitt lui confiait ses craintes d'avoir un enfant anormal avec son fils Lonny, qui se confinait à neuf ans dans un mutisme inquiétant, Leslie Erwin avec un sourire conquérant faisait remarquer à Daisy Moncrieff :

« Cet homme doit être psychiatre. Seigneur ! Il sait comment parler à quelqu'un. En moins de deux minutes il m'a fait avouer tous mes soucis. Et je me sens beaucoup mieux. »

Mrs. Moncrieff approuva d'un signe de tête : « Je sais ce que vous voulez dire. Ce matin, quand je suis allée chez lui pour l'inviter à venir ici, nous-avons bavardé un petit moment sous le porche.

– Eh bien, reprit Erwin, si c'est un psychiatre, il aura du pain sur la planche : il n'y en a pas un ici présent qui n'ait son petit grain. Tenez, Heyer là-bas, ce n'est pas le bonheur qui lui a occasionné cet ulcère. Cette étourdie de Martha Weede également – elle a épousé un professeur de Columbia qui ne sait de quel sujet lui parler. Et ma femme, Lys, c'est une personne bien déconcertante, elle aussi...

– Nous avons tous nos soucis, soupira Mrs. Moncrieff. Mais je me sens beaucoup mieux depuis que j'ai parlé à Mr. Hallinan. Oui, beaucoup mieux. »

Mr. Hallinan s'entretenait maintenant avec Paul Jambell, l'architecte. Jambell dont la ravissante femme se mourait lentement d'un cancer à l'hôpital de Springfield. Mrs. Moncrieff imaginait parfaitement de quoi Jambell et Mr. Hallinan discutaient.

Ou plutôt, de quoi Jambell parlait – car Mr. Hallinan, réalisa-t-elle, bavardait peu lui-même. Mais c'était un prodigieux auditeur. Elle ressentit une agréable sensation de chaleur qui n'était pas entièrement due aux cocktails. C'était bon d'avoir quelqu'un comme Mr. Hallinan à New Brewster, songea-t-elle. Un homme possédant ce tact, cette dignité et cette présence chaleureuse serait un trésor à conserver.

Quand Lys Erwin se réveilla – seule, pour changer – le lendemain matin, une partie de sa singulière tranquillité de la veille au soir l'avait abandonnée.

« Je dois parler à Mr. Hallinan », pensa-t-elle.

Elle avait résisté à deux tentatives de séduction voilées et une autre non déguisée, la veille au soir. Elle était rentrée chez elle et avait même réussi à être aimable avec son mari. Leslie aussi avait été courtois avec elle : c'était tout à fait inhabituel.

« Quel type, ce Hallinan ! avait-il dit.

– Tu lui as parlé, toi aussi ?

– Oui. Je lui ai raconté un tas de choses. Beaucoup trop peut-être. Mais je m'en sens soulagé.

– Bizarre, avoua-t-elle, mais moi aussi. C'est quelqu'un de singulier, n'est-ce pas ? Sans cesse à se déplacer et à absorber les ennuis de chacun. On a dû lui déverser sur le dos hier soir la moitié des névroses de New Brewster.

– Cela n'a pas eu l'air de l'abattre en tout cas.

Plus il parlait aux gens, plus il devenait joyeux et affable. Et nous de même, d'ailleurs. Tu parais plus détendue que tu ne l'as été depuis un mois, Lys.

– Je me *sens* détendue, c'est vrai. Comme si toute dureté et toute laideur s'étaient échappées loin de moi. »

Et c'était le souvenir de cette sensation qu'elle avait eu à l'esprit dès son réveil ce matin-là. Elle avait cligné les yeux et regardé le lit vide à l'autre bout de la chambre. Depuis longtemps, Leslie était parti, en route vers la Cité. Elle savait qu'elle devait reparler à Hallinan. Elle n'était pas encore complètement purifiée : il y avait encore du poison en elle, quelque chose de froid et de gluant qui fondrait à la chaleur de Mr. Hallinan.

Elle s'habilla, prépara en hâte un peu de café et sortit. Elle descendit Copperbeech Road, dépassa la maison Moncrieff où Daisy et son mari renfrogné, Fred, s'occupaient à vider les cendriers de la veille, gagna Melon Hill, grimpant la pente douce jusqu'à la chaumière.

Mr. Hallinan lui ouvrit, dans une robe de chambre à carreaux bleus. Il paraissait légèrement mal en point, comme s'il ne tenait pas d'aplomb sur ses jambes, songea Lys. Ses yeux sombres avaient les paupières gonflées et un peu de barbe parsemait ses joues.

« Oui, Mrs. Erwin ? »

– Oh ! bonjour, Mr. Hallinan. Je, euh, je suis venue vous voir. J'espère que je ne vous dérange pas, c'est que...

– Je comprends, Mrs. Erwin... (Elle se sentit aussitôt beaucoup mieux.) Mais j'ai peur d'être vraiment très fatigué après la soirée d'hier et je crains de ne pas me révéler très bon compagnon, en ce moment...

– Mais vous m'avez dit que vous me parleriez seul aujourd'hui. Et, oh ! il y a tant de choses que je désirais encore vous dire. »

Une ombre traversa son visage (*fatigue, inquiétude ?* se demanda Lys).

« Non, coupa-t-il rapidement. Plus rien, pour l'instant. Je dois me reposer aujourd'hui. Pourriez-vous revenir, disons mercredi ? »

– Certainement, Mr. Hallinan. Je ne veux pas vous déranger. »

Elle s'éloigna et descendit la colline en pensant : « Il a eu une indigestion de nos soucis hier soir. Il les a tous absorbés comme une éponge et il va les digérer aujourd'hui... Oh ! à quoi vais-je donc songer ? »

Elle arriva en bas de la colline, essuya deux larmes coulant de ses yeux et se dépêcha de rentrer chez elle, oppressée par la bise d'octobre qui sifflait autour d'elle.

Et la vie de New Brewster se poursuivait ainsi. Durant les six semaines précédant sa mort, Mr. Hallinan assista à toutes les réunions importantes, toujours impeccablement vêtu, toujours disponible avec son perpétuel sourire, toujours mystérieusement apte à extirper les craintes, les soucis et les terreurs secrètes dissimulés dans l'âme de ses voisins.

Et invariablement, Mr. Hallinan était inabordable au lendemain de ces réunions, renvoyant gentiment mais sans céder ses visiteurs. Ce qu'il faisait, dans la maison de Melon Hill, nul ne le savait.

Au fur et à mesure que le temps passait, tous se rendirent compte qu'ils ne savaient pas grand-chose sur Mr. Hallinan. Lui les connaissait parfaitement ; il était au courant de cette nuit d'adultère vingt ans auparavant qui mettait encore au supplice Daisy Moncrieff, du mal qui rongait Dudley Heyer, de la jalousie froide et envieuse de Martha Weede, de la solitude et de la frustration de Lys Erwin, de la colère rentrée de son mari désolé d'être cocufié – il savait ces choses et beaucoup d'autres, mais aucun d'entre eux ne connaissait plus que son nom.

De toute façon il réchauffait leurs vies et les déchargeait du fardeau de leurs peines. S'il choisissait de garder secrète sa propre existence, pensèrent-ils, c'était son droit.

Il se promenait tous les jours dans New Brewster, saluait les enfants en leur souriant, et ceux-ci répondaient de même. Il s'arrêtait parfois, bavardait avec un gosse de mauvaise humeur, puis continuait son chemin, grand, raide, d'un pas vif.

On savait qu'il n'avait jamais mis les pieds dans aucune des deux églises de New Brewster. Une fois, Lora Harker, le principal soutien de l'église presbytérienne, le lui reprocha au cours d'un morne dîner chez les Weede.

Mr. Hallinan sourit doucement et dit : „

« Certains d'entre nous en sentent le besoin. D'autres pas. »

Et le chapitre fut clos.

Vers la fin de novembre, quelques membres de la communauté changèrent brusquement de sentiments à l'égard de Mr. Hallinan, inquiets peut-être de sa constante sollicitude pour leurs chagrins.

Ce changement fut l'œuvre de Dudley Heyer, Cari Weede et quelques autres.

« J'en viens à ne plus faire confiance à ce bonhomme-là, déclara Heyer en frappant vivement le culot de sa pipe. Toujours à rôder autour de vous en absorbant vos paroles, en faisant jaillir la saleté. Et

pourquoi diable ? A quoi cela lui sert-il ?

– Peut-être s'exerce-t-il à la sainteté, hasarda calmement Cari Weede. Abnégation de soi-même. Le huitième chemin du bouddhisme.

– Toutes les femmes ne jurent que par lui, lança Leslie Erwin. Lys n'est plus la même depuis qu'il est ici.

– Elle n'est plus *du tout* la même, appuya Aiken Muir, et tous les hommes, Erwin compris, rirent devant cette subtilité.

– Tout ce que je sais, c'est que je suis las d'avoir un père confesseur au milieu de nous, dit Heyer. J'ai l'impression que quelque chose se cache derrière tant de sympathie. Quand il aura fini de nous soutirer des confidences, il écrira un livre mettant New Brewster au jour sans aucune bonté.

– Vous soupçonnez toujours les gens d'écrire des livres, fit Muir.

– Ouais, quelles que soient ses raisons, je commence à en avoir assez. Voilà pourquoi il n'a pas été invité à la réception que nous donnons lundi soir. » Heyer jeta un regard noir sur Fred Moncrieff, comme s'il s'attendait à être contredit. « J'en ai parlé à ma femme et elle m'approuve. Pour une fois, ce cher Mr. Hallinan restera chez lui. »

La réunion chez les Heyer fut bizarrement froide ce soir-là. Les habitants étaient tous là, tous sauf Mr. Hallinan. La soirée ne fut pas une réussite. Quelques personnes qui ignoraient que Hallinan n'était pas invité l'attendirent patiemment et s'éclipsèrent de bonne heure dès qu'elles apprirent qu'il ne devait pas venir. ?

« Nous aurions dû l'inviter », remarqua Ruth Heyer dès le départ du dernier hôte.

Heyer hocha la tête :

« Non. Je suis ravi de ne pas l'avoir fait.

– Mais ce pauvre homme, tout seul sur la colline pendant que nous étions tous ici, ce pauvre homme tenu à l'écart et loin de nous... tu ne penses pas qu'il en sera mortifié, dis-moi ?.. Et qu'il se tiendra isolé de nous désormais ?

– Peu importe », rétorqua Heyer, l'air mauvais.

Son attitude méfiante envers Mr. Hallinan gagna tout le groupe. D'abord les Muir, puis les Harker omirent de l'inviter à leurs réunions.

Il continuait à se promener l'après-midi, mais ceux qui le rencontraient notaient une expression contrainte sur son visage, bien qu'il eût toujours son sourire gentil et qu'il bavardât sans émettre de commentaires désagréables.

Puis, le 3 décembre, un mercredi, Rov Heyer, dix ans, et Philip Moncrieff, neuf ans, tombèrent sur Lonny Dewitt, neuf ans, devant l'école publique de New Brewster, et ce juste avant que Mr. Hallinan, en promenade, débouchât dans l'allée de l'école.

Lonny était un garçon étrange, silencieux, le désespoir de ses parents et le cauchemar de ses camarades de classe. Il ne fréquentait personne, parlait peu, restait dans son coin. Les gens gloussaient quand ils le rencontraient dans la rue.

Rov Heyer et Philip Moncrieff décidèrent de faire parler Lonny Dewitt, sans quoi...

« Sans quoi » se réalisa. Ils le frappèrent à coups de poing et de pied durant quelques minutes, puis s'enfuirent à l'approche de Mr. Hallinan, laissant Lonny en pleurs sur les marches dallées devant l'école vide.

Lonny leva les yeux comme le grand monsieur survenait.

« Ils t'ont battu, n'est-ce pas ? Je viens de les voir s'enfuir en courant. »

Lonny continua de pleurer. Et il pensait :

Il y a quelque chose de curieux dans cet homme. Mais il veut m'aider. Il veut être bon pour moi.

« Tu es Lonny Dewitt, je crois ? Pourquoi pleures-tu ? Allons Lonny, cesse de pleurer ! Ils ne t'ont pas fait si mal. » *Non*, fit silencieusement Lonny. *J'aime pleurer.* Mr. Hallinan sourit avec bonhomie : « Raconte-moi tout cela. Quelque chose te tracasse, n'est-ce pas ? Quelque chose d'important qui te rend lourd et triste au fond de toi. Raconte-moi ça, Lonny, et cela disparaîtra peut-être. »

Il prit les petites mains froides du garçonnet ; entre les siennes et les serra.

« Je ne veux pas parler, dit Lonny.

– Mais je suis ton ami. Je veux t'aider. » Lonny le scruta du regard et comprit soudain que le grand monsieur disait vrai. Il avait envie de l'aider, lui, Lonny. Mieux que cela, il *était obligé* de l'aider. Désespérément. Il l'en suppliait :

« Dis-moi ce qui t'afflige », répétait-il.

D'accord, pensa Lonny, je vais vous le dire.

Et il ouvrit les vannes de son cerveau. Neuf ans de souffrance contenue s'échappèrent en un torrent tumultueux.

Je suis tout seul et on me hait parce que je fais des choses dans ma tête Et ils ne l'ont jamais compris et ils pensent que je suis bizarre Et ils me

détestent Je vois qu'ils me lancent des regards méchants et ils imaginent à mon sujet des choses déplaisantes parce que je désire leur parler en esprit et qu'ils ne comprennent que les mots Et je les hais je les hais je les hais !

Lonny s'interrompit subitement. Il avait tout débarrassé et il se sentait mieux maintenant, débarrassé du poison qu'il transportait depuis des années. »

Mais Mr. Hallinan paraissait étrange. Blême, le visage verdâtre, il chancelait.

Alarmé, Lonny accorda son esprit sur celui du grand monsieur. Et il perçut :

Beaucoup trop. Beaucoup beaucoup trop. Je n'aurais jamais dû m'approcher si près de cet enfant. Mais les adultes me repoussaient maintenant.

Ironie : un récepteur mental saturé et grillé par l'émission d'une charge mentale emmagasinée.... comme de buter sur un fil à haute tension..... lui, c'était l'émetteur, j'étais le récepteur, mais il était trop chargé...

Et ces derniers mots, pleins d'amertume : *J'étais... seulement... une... sangsue...* « S'il vous plaît, Mr. Hallinan, s'exclama Lonny. Ne tombez pas malade. Je voudrais vous en dire plus. S'il vous plaît, Mr. Hallinan. »

Silence.

Lonny rentra dans un mutisme définitif et las, comprenant qu'il avait trouvé et perdu le premier être pareil à lui.

Les yeux de Mr. Hallinan se fermèrent et il s'écroula dans la rue. Lonny comprit que c'était la fin, que jamais plus les gens de New Brewster ne reparleraient à Mr. Hallinan. Mais pour s'en assurer définitivement, il se baissa et prit son poignet mou.

Il le laissa vite retomber. C'était un morceau de glace. *Froid.* Terriblement froid. Lonny regarda fixement le cadavre pendant quelques instants.

« Mais c'est ce cher Mr. Hallinan, s'exclama une voix féminine. Qu'est-ce qu'il... »

Sentant le retour de son accablant isolement, Lonny se remit doucement à pleurer.

Traduit par SUZANNE RONDARD

Warm man

© Fantasy House Inc. 1957.

Clifford D. Simak : PROMENONS-NOUS DANS LES RUES

La possession d'un don parapsychique ne crée peut-être pas automatiquement le surhomme, et la manifestation de ce don ne provoque peut-être pas nécessairement l'hostilité chez ceux qui en sont dépourvus : c'est le thème qui est traité ici, à travers une série de conversations dont l'apparente banalité laisse deviner une discrète compassion. Compassion à l'égard de celui qui reste en somme un paria dans la mesure où il paraît posséder un don qui le dépasse et qui lui reste incontrôlable.

JOE arrêta la voiture.

« Tu sais ce qu'il faut faire, dit-il.

– Je descends la rue, répondit Ernie. Je ne fais rien. Je continue de marcher jusqu'à ce qu'on me dise qu'il est temps de m'arrêter. Les autres gars sont là-bas ?

– Ils sont là-bas.

– Pourquoi je pourrais pas y aller seul ?

– Tu t'enfuirais, dit Joe. Nous t'avons déjà mis à l'épreuve.

– Je ne m'enfuirai plus.

– Tu parles.

– Ce boulot me plaît pas, déclara Ernie.

– C'est un bon boulot. Tu n'as rien à faire. Tu te contentes de descendre la rue en marchant.

– Mais c'est toi qui désignes les rues. On ne peut pas dire que j'aie le choix.

– Quelle importance peuvent avoir les rues dans lesquelles tu marches ?

– Je peux pas faire ce que je voudrais, absolument rien ; voilà ce qui m'importe. Je peux même pas marcher où j'en ai envie.

– Et où voudrais-tu te promener ?

– Je sais pas, répondit Ernie. Dans un endroit où vous me surveillez

pas. Avant, c'était différent. Je pouvais faire ce que je voulais.

– Tu manges à ta faim, maintenant, dit Joe. Et tu bois selon ta soif. Tu sais où dormir chaque nuit. Tu as de l'argent dans les poches. Et à la banque.

– Ça me semble pas juste, dit Ernie.

– Écoute, qu'est-ce qui te prends ? Tu ne veux pas aider les gens ?

– Ça m'embête pas d'aider les gens. Mais comment je peux savoir que je les aide ? Je dois m'en tenir à ce que vous affirmez. Toi et l'autre gars de Washington.

– Il te l'a expliqué.

– Beaucoup de belles paroles. Je comprends pas ce qu'il me raconte. Je ne suis même pas sûr de croire ce qu'il me dit.

– Je ne comprends pas non plus, dit Joe, mais j'ai vu les chiffres.

– Je comprendrais pas, même si je voyais les chiffres.

– Tu y vas, oui ou non ? Ou bien faut-il que je te pousse dehors ?

– Non, je sortirai tout seul. Jusqu'où tu veux que je marche ?

– Nous te dirons quand il faudra t'arrêter.

– Et vous allez me surveiller.

– Ça, tu peux sacrément y compter, dit Joe.

– Ce coin de la ville est pas chouette. Pourquoi je dois toujours marcher dans les quartiers miteux de toutes ces villes pouilleuses ?

– Ce sont des coins pour toi. C'est le genre d'endroits où tu vivais avant que nous te trouvions. Tu ne te plairais pas dans un autre quartier de la ville.

– Mais j'avais des amis, là-bas, où vous m'avez déniché. Il y avait Susie, Jake, Joseph, le Babouin et tous les autres. Pourquoi je peux pas retourner voir mes amis ?

– Parce que tu parlerais. Tu vendrais la mère.

– Vous n'avez pas confiance en moi.

– Devrions-nous te faire confiance, Ernie ?

– Non, je crois que non », répondit Ernie.

Il sortit de la voiture.

« Mais j'étais heureux, tu comprends ? dit-il.

– Mais oui, bien sûr, répondit Joe. Je sais. »

Un homme était assis au bar, deux autres à une table du fond. Cet endroit rappela à Ernie un autre bar où il avait l'habitude de passer la

soirée à boire de la bière avec Susie, Joseph, le Babouin, et parfois Jake et Harry. Il grimpa sur un tabouret. Il se sentait bien, un peu comme s'il était revenu au bon vieux temps.

« Sers-moi un verre, dit-il au patron du bar.

– Tu as de l'argent, l'ami ?

– Bien sûr que j'ai de l'argent. »

Ernie déposa un dollar sur le comptoir. Le patron prit une bouteille et lui versa une rasade. Ernie l'avalait d'un trait.

« Un autre », demanda-t-il.

L'homme lui servit un autre verre.

« Tu es nouveau ici ? dit le patron.

– C'est la première fois que je viens dans le coin », répondit Ernie.

Il commanda un troisième verre et resta silencieux, sirotant sa boisson au lieu de l'avaler d'un seul coup.

« Tu sais ce que je fais ? demanda-t-il au patron.

– Non, je sais pas ce que tu fais. Tu fais comme tous les autres. Tu fais rien du tout.

– Je guéris les gens.

– C'est vrai ?

– Je me promène ici et là, et je guéris les gens tout en marchant.

– Eh bien, c'est merveilleux, dit le patron. J'ai justement un début de rhume. Alors guéris-moi.

– Tu es déjà guéri, répondit Ernie.

– Je ne me sens pas mieux que lorsque tu es entré.

– Demain. Demain, tu seras complètement rétabli. Cela prend un peu de temps.

– Je ne vais pas te payer pour ça, déclara le patron.

– Je veux pas être payé. D'autres gens me rétribuent.

– Qui ça ?

– D'autres gens, simplement. Je sais pas qui ils sont.

– Ils doivent être idiots.

– Ils m'empêchent de retourner chez moi, dit Ernie.

– Allons bon, comme c'est triste.

– J'avais un tas d'amis. Susie et Joseph, le Babouin...

– Tout le monde a des amis, déclara le patron.

- J'ai une aura. C'est ce qu'ils pensent.
- Tu as une quoi ?
- Une aura. C'est comme ça qu'ils l'appellent.
- Jamais entendu parler de ça. Tu veux un autre verre ?
- Ouais, sers-m'en un autre. Après, il faudra que j'y aille. »

Charley se tenait sur le trottoir, devant le bar, et le regardait par la vitrine. Ernie ne voulait pas qu'il entre pour lui dire quelque chose, comme « il faut y aller ». Ce serait très embarrassant.

Il aperçut l'enseigne à une fenêtre et se précipita dans l'escalier. Jack était de l'autre côté de la rue, et Al se trouvait une ou deux rues plus loin. Ils allaient accourir en le voyant pénétrer ici, mais peut-être pourrait-il atteindre le bureau avant qu'ils ne le rattrapent.

Sur la porte était écrit : Lawson & Cramer, conseillers juridiques. Il entra aussitôt.

« Il faut que je voie un avocat, dit-il à la réceptionniste.

– Avez-vous un rendez-vous, monsieur ?

– Non, j'ai pas de rendez-vous. Mais il me faut un avocat d'urgence. Et j'ai de l'argent, vous voyez ? »

Il tira de sa poche une poignée de billets froissés.

« M. Cramer est occupé.

– Et l'autre ? Il est occupé aussi ?

– Il n'y a pas d'autre avocat. Il y avait...

– Écoutez, madame, j'ai pas le temps de bavarder. »

La porte du bureau intérieur s'ouvrit et un homme apparut.

« Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

– Ce monsieur...

– Je suis pas un monsieur, déclara Ernie. Mais j'ai besoin d'un avocat.

– Très bien, dit l'homme. Entrez.

– Vous êtes Cramer ?

– Oui, c'est moi.

– Vous allez m'aider ?

– J'essaierai. »

L'homme referma la porte et fit le tour de son bureau pour aller

s'asseoir.

« Prenez une chaise, dit-il. Comment vous appelez-vous ?

– Ernie Foss. »

L'homme écrivit quelque chose sur un bloc-notes jaune.

« Ernie. Ne serait-ce pas un diminutif d'Ernest ?

– Ouais, c'est ça.

– Votre adresse, monsieur Foss.

– J'ai pas d'adresse. Je voyage seulement à droite et à gauche. J'avais une adresse, autrefois. Et des amis. Susie et Joseph, le Babouin, et...

– Quels sont donc vos ennuis, monsieur Foss ?

– Ils me tiennent.

– Qui vous tient ?

– Le gouvernement. Ils m'empêchent de rentrer chez moi et ils me surveillent tout le temps.

– Pourquoi pensez-vous qu'ils vous surveillent ? Qu'avez-vous fait ?

– J'ai rien fait. Mais j'ai un don, vous comprenez.

– Qu'est-ce que vous avez ? Quel don ?

– Je guéris les gens.

– Vous ne voulez pas dire que vous êtes médecin ?

– Je suis pas médecin. Je guéris les gens, tout simplement. Je les guéris en me promenant. J'ai une aura.

– Vous avez quoi ?

– Une aura.

– Je ne comprends pas.

– C'est quelque chose en moi. Quelque chose que j'émet. Vous avez pas un rhume, par exemple ?

– Non, je n'ai pas de rhume.

– Si vous en aviez eu un, je vous aurais guéri.

– Écoutez-moi, monsieur Foss. Voulez-vous vous asseoir dans le premier bureau et m'attendre un moment. Je reviens m'occuper de vous dans un instant. »

Lorsqu'il sortit, Ernie vit l'avocat saisir son téléphone. Il n'attendit pas. Il passa la porte et se précipita aussi vite qu'il put dans le vestibule. Al et Jack l'y attendaient.

« C'était stupide, ce que tu viens de faire, dit Joe à Ernie.

– Il ne m'a pas cru, dit Ernie. Il a saisi le téléphone. Il aurait appelé les flics.

– Peut-être l'a-t-il fait. Nous pensions qu'il aurait pu les appeler. C'est pour cela que nous sommes partis aussitôt.

– Il s'est conduit comme s'il pensait que je devais être dingue.

– Pourquoi as-tu fait cela ?

– J'ai des droits, répondit Ernie. Des droits civiques. T'en as jamais entendu parler ?

– Bien sûr que si. Légalement, tu as des droits. On t'a expliqué tout cela. Nous t'employons. Tu es un fonctionnaire et tu as accepté certaines conditions de travail. Nous te payons et tout cela est légal.

– Mais ça me plaît pas.

– Qu'est-ce qui te déplaît ? Tu touches un salaire élevé. Ton travail n'est pas fatigant, tu n'as qu'à te promener un peu ; Il n'y a pas beaucoup de gens qui sont payés pour marcher.

– Si on me rétribue tellement bien, pourquoi on reste toujours dans des hôtels miteux comme celui-ci ?

– Tu ne paies pas ta chambre ni tes repas, dit Joe. Ils font partie des frais professionnels et nous nous en occupons à ta place. Et si nous ne logeons pas dans des hôtels chic, c'est parce que nous n'avons pas les vêtements qu'il faut. Dans un hôtel chic, nous paraîtrions bizarres et nous nous ferions remarquer.

– Vous vous habillez comme moi, vous autres, déclara Ernie. Pourquoi ça ? Vous parlez même comme moi.

– C'est notre boulot.

– Ouais, je sais. Les quartiers miteux. Et c'est ce qu'il me faut. J'ai jamais vécu ailleurs que dans des coins pouilleux. Mais vous autres, je peux vous dire comment vous étiez avant. Vous portiez des chemises blanches, des cravates et des complets. Des complets bien propres et bien repassés. Je parie même que vous parlez différemment quand vous êtes pas avec moi.

– Jack, dit Joe, Al et toi, emmenez donc Ernie manger un morceau. Charley et moi, nous vous rejoindrons plus tard.

– C'est encore un truc, dit Ernie. Vous entrez ou sortez jamais ensemble d'un endroit quelconque. Vous faites comme si vous vous connaissiez pas. C'est aussi pour qu'on nous remarque pas ?

– Oh ! répondit Joe d'un ton écoeuré, qu'est-ce que ça peut faire ? »

Les trois hommes s'en allèrent.

« Il devient difficile à tenir, fit remarquer Charley..

– Tu te rends compte, dit Joe. Il n'y en a qu'un seul dans le genre, et il faut que ce soit un faible d'esprit. Ou presque.

– Rien n'indique qu'il puisse y en avoir un autre ? »

Joe fit non de la tête.

« Pas la dernière fois que j'ai parlé avec Washington. Et c'était hier. Ils font tout ce qu'ils peuvent, bien sûr, mais comment veux-tu t'y prendre ? Le seul moyen, c'est l'étude statistique. Tu essaies de repérer une zone où il n'y a pas de maladies et quand tu l'as trouvée, si jamais tu y parviens, tu t'efforces de dénicher la personne qui est responsable de cette situation.

– Quelqu'un comme Ernie ?

– Oui, quelqu'un comme Ernie. Tu sais quoi ? Je ne crois pas qu'il y ait une autre personne comme lui. C'est un phénomène.

– Il pourrait y avoir un autre phénomène.

– Je crains que les probabilités ne soient infimes. Et même s'il y avait quelqu'un d'autre, quelles chances avons-nous de le découvrir ? Localiser Ernie n'a été qu'un incroyable coup de veine.

– Nous nous y prenons mal.

– Bien sûr que nous nous y prenons mal. La manière correcte, la manière scientifique serait de découvrir pourquoi il est comme cela. Ils ont essayé, tu te souviens ? Bon sang, ils ont essayé pendant presque une année entière. Ils lui ont fait passer toutes sortes de tests, mais il a tout saboté. Il voulait retourner voir Susie et Joseph, le Babouin.

– Peut-être ont-ils abandonné juste au moment où ils auraient pu trouver... »

Joe secoua la tête.

« Je ne pense pas, Charley. J'ai discuté avec Rosenmeir. Il m'a dit que c'était sans espoir. Et il faut que la situation soit vraiment mauvaise pour qu'un homme comme Rosy admette que c'est sans espoir. Il a fallu effectuer des recherches considérables avant de pouvoir décider ce que nous devons faire. On ne pouvait pas le garder à Washington pour l'examiner davantage, alors qu'il y avait si peu de chances d'apprendre quoi que ce soit. On le tenait. Ensuite, l'étape logique était de l'utiliser d'une manière ou d'une autre.

– Mais le pays est si grand. Il y a tant de villes.

Tant de ghettos et de foyers d'infection. Tant de misère. Nous lui faisons marcher quelques kilomètres de rues par jour. Nous le faisons défiler près des hôpitaux et des hospices de vieillards mais...

– Mais n'oublie pas. Avec chacun de ses pas, il y a peut-être une douzaine de personnes qui guérissent, et une autre douzaine qui échappent aux maux qu'ils auraient contractés s'il n'avait pas été là.

– Je ne comprends pas comment il est possible qu'il ne s'en rende pas compte. Nous lui avons pourtant dit assez souvent. Il devrait être content d'avoir ainsi la chance de pouvoir aider les autres.

– Je te l'ai dit, répondit Joe. Ce type est un faible d'esprit. Un petit crétin égoïste.

– Malgré tout, il faut aussi comprendre son point de vue, je pense, dit Charley. Nous l'avons arraché à son foyer.

Il n'a jamais eu de foyer. Il dormait dans les asiles de nuit ou les allées. Il mendiait. Il volait un peu quand une aubaine se présentait. Il restait avec sa Susie quand il en avait l'occasion. De temps en temps, il allait prendre un repas gratuit à la soupe populaire. Ou il fouillait dans les poubelles.

– Cette vie-là lui plaisait peut-être.

– Peut-être. Il n'avait aucune responsabilité. Il vivait au jour le jour, comme un animal. Mais maintenant, il a des responsabilités – l'occasion et les responsabilités qui se présentent à lui sont peut-être les plus importantes qui puissent jamais être offertes à un être humain. Et l'on doit assumer ses responsabilités.

– Dans ton monde, sans doute. Ou dans le mien. Mais peut-être pas dans le sien.

– Je n'en sais fichtrement rien, dit Joe. Il me tape sur les nerfs. C'est un parfait bluffeur. Et tout le foin qu'il fait à propos de son foyer, c'est aussi de l'esbroufe. Il n'était là-bas que depuis quatre ou cinq ans.

– Peut-être que si nous lui permettions de rester quelque part et si nous lui amenions les gens, sous un prétexte quelconque... On le laisse tranquillement dans son fauteuil, sans être remarqué, et on fait défiler les gens à côté. Ou bien on pourrait l'emmener à des réunions publiques ou des conventions. En le laissant faire la noce. Cela devrait lui plaire davantage.

– On a déjà discuté de tout ça, répondit Joe. Nous ne devons pas nous faire remarquer ; nous ne pouvons pas nous permettre la moindre publicité. Mon dieu, tu imagines ce qui se passerait si le public apprenait ça ? Il n'arrête pas de le clamer, bien sûr. Il leur a probablement tout raconté, dans cette gargote où il s'est arrêté cet

après-midi. Mais ils n'ont pas fait attention à lui. Et l'avocat a dû penser qu'il était dingue. Il pourrait grimper sur un toit pour le crier au monde entier, personne ne lui prêterait la moindre attention. Mais si jamais Washington laissait filer le moindre indice...

– Je sais, dit Charley. Je sais.

– Nous agissons de la seule façon possible, continua Joe. Nous exposons les gens à la santé comme ils sont exposés aux maladies. Et nous le faisons là où le besoin s'en fait sentir avec le plus d'insistance.

– J'ai un curieux sentiment, Joe.

– Lequel ?

– Que nous pouvons nous tromper. Parfois, il me semble que quelque chose cloche.

– Tu veux dire le fait d'agir à l'aveuglette ? D'accomplir quelque chose sans savoir exactement ce qu'on fait ? Sans le comprendre ?

– Je suppose que c'est ça. Je ne sais pas. Ce n'est pas clair du tout pour moi. Je pense que nous aidons les gens.

– Et nous-mêmes. Nous sommes si proches de ce gars que nous pouvons vivre éternellement.

– Oui, c'est ça », dit Charley.

Ils restèrent assis en silence durant quelques instants. Finalement, Charley demanda :

« A ton avis, Joe, quand vont-ils arrêter cette tournée ? Cela fait un mois, maintenant. C'est la plus longue jusqu'à présent. Si je ne rentre pas bientôt à la maison, les gosses ne me reconnaîtront plus.

– Je sais, dit Joe. C'est dur pour un gars comme toi, qui a une famille. Moi, ça ne me dérange pas. Et je pense que ce doit être la même chose pour Al. Comment Jack supporte-t-il ça ? Je ne le connais pas très bien. Il ne parle jamais. Jamais de lui, du moins.

– Je crois qu'il a une famille quelque part. Je ne sais rien de plus, seulement qu'il en a une. Écoute, Joe, tu veux prendre un verre ? J'ai une bouteille dans mon sac. Je peux aller la chercher.

– Un verre ? dit Joe. Ce n'est pas une mauvaise idée. »

Le téléphone se mit à sonner ; Charley, qui se dirigeait vers la porte, s'arrêta et se retourna.

« C'est peut-être pour moi, dit-il. J'ai téléphoné chez moi il y a quelque temps. Myrt n'était pas là. J'ai demandé au petit Charley de lui dire de m'appeler. Et j'ai donné les numéros des deux chambres, au cas où je serais ici. »

Joe saisit le combiné et se mit à parler. Il secoua la tête en regardant Charley.

« Ce n'est pas Myrt. C'est Rosy. »

Charles se dirigea de nouveau vers la porte.

« Un instant, Charley », dit Joe.

Il continua d'écouter.

« Rosy, demanda-t-il enfin, tu en es sûr ? »

Il écouta encore un moment. Puis il déclara :

« Merci, Rosy. Merci beaucoup. Tu as pris des risques en nous appelant. »

Il raccrocha et resta assis en fixant le mur.

« Qu'est-ce qu'il se passe, Joe ? Que voulait Rosy ?

– Il a téléphoné pour nous prévenir. Il y a une erreur. Je ne sais pas comment ni pourquoi. Simplement une erreur.

– En quoi nous sommes-nous trompés ?

– Pas nous. C'est Washington.

– Tu veux dire à propos d'Ernie. Ses droits civiques ou quelque chose de ce genre ?

– Pas ses droits civiques. Charley, il ne guérit pas les gens. Il les tue. Il est contagieux.

– Nous savons qu'il est contagieux. D'autres gens portent une maladie, mais lui, il porte...

– Il porte également une maladie. Ils ne savent pas de quoi il s'agit.

– Mais là-bas, dans son vieux quartier, il guérissait tous les gens. Partout où il se rendait. C'est grâce à cela qu'ils l'ont trouvé. Ils savaient qu'il devait y avoir quelqu'un ou quelque chose. Ils ont cherché jusqu'à ce qu'ils...

– Tais-toi, Charley. Laisse-moi t'expliquer. Dans son vieux quartier, ils meurent comme des mouches, en ce moment. Tout a commencé il y a quelques jours, et ils continuent de mourir. Des gens bien portants qui meurent. Ils n'ont rien, mais ils meurent quand même. Tout un quartier.

– Mon Dieu, ce n'est pas possible, Joe. Il doit y avoir une erreur...

– Pas d'erreur. Ce sont justement les gens qu'il a guéris qui sont en train de mourir.

– Mais cela n'a pas de sens.

– Rosy pense qu'il s'agit peut-être d'une nouvelle sorte de virus. Qui

détruit tous les autres, tous les virus et les bactéries qui rendent les gens malades. Pas de compétition, tu vois. Il tue toute la concurrence, et il lui reste le corps pour lui tout seul. Ensuite, il s'installe pour grandir et le corps se porte très bien, parce que le virus ne l'attaque pas délibérément, mais il arrive un moment...

– Ce n'est qu'une supposition de Rosy.

– Bien sûr, ce n'est qu'une supposition de Rosy. Mais ça semble bien réel quand il te le raconte.

– Si c'est vrai, déclara Charley, pense à tous les gens, les millions de gens...

– C'est à cela que je pense, dit Joe. Rosy a pris un risque en nous prévenant. Ils vont le crucifier s'ils découvrent qu'il nous a appelés.

– Ils s'en apercevront. La conversation a dû être enregistrée.

– Mais ils ne pourront peut-être pas faire le rapprochement avec lui. Il a téléphoné d'une cabine, quelque part dans le Maryland. Rosy est complètement effrayé. Il est dedans jusqu'au cou, tout comme nous. Il est resté aussi longtemps que nous avec Ernie. Et il en sait autant que nous, peut-être même davantage.

– Il pense qu'après être restés si longtemps avec Ernie, nous pourrions également être contagieux ?

– Non, je ne pense pas que ce soit cela. Mais nous savons la vérité. Nous pourrions parler. Et personne ne peut parler de ça. Personne ne sera autorisé à en parler. Tu imagines ce qui se passerait, la réaction du public...

– Joe, combien m'as-tu dit qu'Ernie avait passé d'années dans ce quartier ?

– Quatre ou cinq ans.

– Alors, c'est ça. C'est le temps qui nous reste. Toi et moi, et tous les autres de l'équipe, il nous reste peut-être quatre ans, sans doute moins.

– C'est exact. Et s'ils nous attrapent, nous passerons ces années dans un endroit où nous n'aurons pas la possibilité de parler à qui que ce soit. Il y a sans doute déjà quelqu'un qui fonce ici pour nous rejoindre. Ils savent notre itinéraire.

– Alors, filons, Joe. Je connais un endroit. Dans le nord. Je peux emmener ma famille. Personne ne pensera jamais à nous y chercher.

– Et si tu es contagieux ?

– Si je le suis, ma famille est déjà contaminée. Et si je ne le suis pas, je veux passer ces années...

– Et les autres gens...

– Là où je vais, il n'y a pas grand monde. Nous serons tout seuls.

– Tiens », dit Joe.

Il sortit les clefs de la voiture d'une poche de sa veste et les lança à travers la pièce. Charley les attrapa.

« Et toi, Joe ?

– Je dois prévenir les autres. Et, Charley...

– Ouais ?

– Débarrasse-toi de la voiture avant le matin. Ils vont te chercher. Et s'ils ne te trouvent pas ici, ils vont placer ta famille et ta maison sous surveillance. Sois prudent.

– Je sais. Et toi, Joe ?

– Sois tranquille, je m'occuperai de ma sécurité. Dès que j'aurai prévenu les autres.

– Et Ernie ? Nous ne pouvons pas le laisser...

– Je m'occuperai aussi d'Ernie », répondit Joe.

Traduit par HENRY-LUC PLANCHAT.

To walk a city's street.

© Clifford D. Simak.

© Librairie Générale Française, 1979, pour la traduction.

Ursula K. Le Guin : NEUF VIES

Formé à partir d'une racine hellénique qui signifie rameau, le mot clone sert à désigner des organismes identiques issus d'un ancêtre commun par des moyens autres que la reproduction sexuée. S'il pouvait être obtenu pour l'espèce humaine – ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle – un clone n'ouvrirait pas la porte de l'immortalité : une fois que le « parent » serait mort, le « descendant » n'hériterait aucunement de sa conscience, pas plus qu'un tel héritage ne passe d'un jumeau à un autre lors du décès du premier. En revanche, le recours aux clones permet – en théorie tout au moins – de multiplier aux dimensions du groupe les capacités de l'individu, d'obtenir une entité à plusieurs existences. Cette entité diffère de l'homo gestalt imaginé par Theodore Sturgeon dans More than human (Les plus qu'humains) : la diversification des pouvoirs est moindre, et il y a une identification plus grande, laquelle amène une communion psychique. Tel est du moins le postulat sur lequel se fonde le récit suivant, dans lequel cette communion est décrite comme pitié et sensibilité. Pitié et sensibilité s'exercent autant sur les humains que sur l'être multiple, car chaque groupe entrevoit les problèmes de l'autre à travers la compréhension des différences.

ELLE était vivante au-dedans d'elle-même, mais morte extérieurement, sa face n'offrant qu'un lacis noir et brun de plissements, de tumeurs, de crevasses. Elle était chauve et aveugle. Les frémissements qui parcouraient le visage de Libra n'étaient que sursauts d'un corps en décomposition. En dessous, dans les noirs corridors et les salles cachées sous la peau, les ténèbres étaient agitées de crépitations, fermentations et cauchemars chimiques qui duraient depuis des siècles.

« Maudite soit cette planète qui ne cesse de lâcher des vents », murmura Pugh tandis que tremblait le dôme et qu'un furoncle crevait à un kilomètre au sud-ouest, projetant un jet de pus argenté sur le rouge du ponant. Le soleil se couchait depuis deux jours.

« Je serai heureux de voir un visage humain, ajouta Pugh.

– Merci, rétorqua Martin.

– Je sais que ton visage est humain, dit Pugh, mais je ne le vois plus : je l'ai trop vu. »

Les signaux radvid du communicateur de Martin, un moment saturé, s'évanouirent puis réapparurent – un visage et une voix. Le visage emplissait l'écran : nez de roi assyrien, yeux de samouraï, peau bronzée, iris couleur de fer. Jeune, rayonnant.

« Les humains sont comme ça ? dit Pugh, impressionné. J'avais oublié.

– Tais-toi, Owen, nous sommes en liaison.

– Base de la Mission Exploratrice de Libra, répondez s'il vous plaît. Ici vedette *Passerine*.

– Ici Libra. Signal radar prêt. Descendez, vedette.

– Éjection dans sept secondes-T. Ne quittez pas. »

L'image s'effaça et l'écran scintilla.

« Sont-ils tous comme ça ? Martin, nous sommes plus laids que je croyais, toi et moi.

– Ta gueule. »

Pendant vingt-deux minutes, Martin suivit par signal la descente du vaisseau, puis les deux hommes le virent à travers le dôme, telle une petite étoile plongeant à l'est dans le ciel couleur de sang. Descente régulière et silencieuse, les bruits étant amortis par l'atmosphère ténue de Libra. Pugh et Martin bouclèrent les casques de leurs combinaisons, s'éjectèrent des sas à air, et s'élancèrent vers le vaisseau à grands bonds planés, tels un Nijinski et un Nureev. Trois modules de service descendirent du vaisseau, flottant à quatre minutes et cent mètres d'intervalle les uns des autres.

« Sortez, dit Martin, utilisant la radio de sa combinaison, nous attendons à la porte.

– Venez, venez, dit Pugh. Le méthane est extra. »

L'écoutille s'ouvrit. Le jeune homme qu'ils avaient vu sur l'écran sortit d'un bond virevoltant pour atterrir sur le sol instable, poussiéreux et scoriacé de Libra. Martin lui donna une poignée de main, mais Pugh avait les yeux rivés sur l'ouverture ; il en jaillit un autre jeune homme du même bond virevoltant impeccable, bond reproduit aussitôt par une jeune femme qui l'agrémenta d'un tortillement. Tous étaient grands, bronzés, avaient les cheveux noirs, le nez busqué, les yeux bridés, le même visage. Tous le même visage. Un quatrième apparut et s'éjecta d'un impeccable bond virevoltant.

« Mon vieux Martin, dit Pugh, on nous a envoyé un clone.

– Exact, dit l'un d'entre eux, nous sommes un décaclone répondant au nom de John Chow. Vous êtes le lieutenant Martin ?

– Owen Pugh.

– Alvaro Guillen Martin », dit Martin, dans les formes, en s'inclinant légèrement.

Une seconde fille était sortie, et elle avait le même beau visage ; Martin la fixa, roulant des yeux comme un poney nerveux. Bien sûr, il n'avait jamais prêté attention au phénomène clonal, et ce miracle scientifique lui donnait un choc.

« Du calme, dit Pugh en dialecte argentin, ce n'est qu'un excédent de jumeaux. »

Il se tenait tout contre Martin et, pour sa part, était heureux de ce contact imprévu.

Il est dur de faire connaissance avec autrui, fût-ce le plus ouvert des extravertis face à l'être le plus humble, car même alors on éprouve une certaine crainte, consciente ou non. Va-t-on me ridiculiser, détruire l'image que j'ai de moi-même, m'envahir, me modifier ? Sera-t-on différent de moi ? Certainement. C'est là ce qu'il y a de terrible : l'étrangeté de l'étranger.

Après deux années passées sur une planète morte, dont six mois à deux, soi-même et un autre, il est encore plus dur de rencontrer un étranger, si heureux soit-on de l'accueillir. On a perdu l'habitude des différences, on a perdu le contact ; alors renaît la peur, une angoisse ancestrale.

Composé de cinq hommes et cinq femmes, le clone avait exécuté en quelques minutes ce qui peut-être aurait pris vingt minutes à un homme : il avait salué Pugh et Martin, jeté un coup d'œil sur Libra, déchargé le vaisseau, tout préparé pour le départ. Une fois dans le dôme, ses éléments le remplirent comme une ruche d'abeilles dorées. Ils bourdonnaient tranquillement sur deux tons, comblant tout silence et tout espace, tel un essaim mordoré. Martin, hébété, regardait les filles aux longues jambes, et elles lui souriaient – trois filles, trois sourires. Des sourires plus doux que ceux des garçons, mais non moins radieux et sans complexes.

« Sans complexes, murmura Owen Pugh à son ami, voilà leur secret. Imagine ce que ce serait d'être soi-même multiplié par dix. Neuf secondes de plus pour chaque mouvement, neuf voix de plus pour voter. Ce serait sublime. »

Mais Martin dormait. Et les John Chow s'étaient endormis comme un seul homme. Le dôme s'emplissait de leur respiration tranquille. Jeunes, ils ne ronflaient pas. Martin ronflait ; son visage chocolat paraissait détendu dans les derniers reflets rouge sombre du soleil de Libra, qui s'était enfin couché. Pugh avait dégagé le dôme et les étoiles

étaient visibles, Sol parmi elles ; c'était une brillante assemblée, un clone de splendeurs. Pugh s'endormit et rêva d'un géant à un œil qui le poursuivait dans les galeries branlantes de l'enfer.

Dans son sac de couchage, Pugh observa le réveil du clone. Ses membres furent tous debout en une minute à l'exception d'un couple, un garçon et une fille, douillettement enlacés dans le même sac. A cette vue Pugh eut un choc comparable à une secousse sismique de Libra, un frisson très profond. Il n'en fut pas conscient et en fait crut jouir du spectacle ; n'était-ce pas le seul réconfort que pût offrir ce monde mort et creux ? Faire l'amour, c'était accroître sa puissance. Piétiné, le couple se réveilla, et la fille s'assit, ensommeillée, le visage en feu, découvrant ses seins dorés. Une de ses sœurs lui parla à l'oreille ; elle darda un regard sur Pugh et disparut dans son sac de couchage ; il y eut ensuite feu croisé : d'un côté des yeux qui foudroyaient Pugh, de l'autre une voix qui disait :

« Doux Jésus, nous sommes habitués à avoir une chambre à nous. J'espère que nous ne vous gêrons pas, Capitaine.

– Au contraire, c'est un plaisir pour moi », dit Pugh en une demi-vérité.

S'étant levé, il s'exhibait en short, sa tenue de nuit, et il se sentait comme un coq plumé, avec ses jambes blanches décharnées et boutonneuses. Il avait souvent envié le corps trapu et brun de Martin, mais rarement à ce point. Le Royaume-Uni avait bien résisté aux Grandes Famines, n'ayant perdu que la moitié de sa population – performance à mettre au compte d'une réglementation alimentaire rigoureuse. Spéculateurs et trafiquants du marché noir avaient été exécutés. Les miettes avaient été partagées. Alors que dans les pays plus riches, la majorité des gens étaient morts et quelques-uns avaient prospéré, en Grande-Bretagne il y avait eu moins de morts, nul n'avait prospéré et tous avaient maigri. Les fils des survivants étaient maigres, leurs petits-fils étaient maigres, petits, d'ossature fragile, exposés aux infections. Pour sauver leur civilisation les Britanniques avaient su s'aligner et faire la queue, remplaçant ainsi la survivance des mieux adaptés par celle des bons citoyens. Owen Pugh était un petit homme décharné. Mais il était là, et c'était déjà beau.

Pour l'instant il aurait préféré ne pas être là.

Un John lui dit au déjeuner :

« Capitaine, nous attendons vos instructions.

– Appelez-moi Owen.

– Nous pouvons établir notre programme, Owen. Rien de nouveau

sur la mine ? Nous avons vu des rapports lorsque nous orbitons la planète V, où ils se trouvent maintenant. »

Martin garda le silence, et pourtant la découverte et le projet de la mine étaient son œuvre. Ce fut donc à Pugh de répondre, mais il n'était pas facile de parler à ces gens-là. Leurs visages, identiques, exprimant tous le même intérêt intelligent, se penchaient tous vers lui de l'autre côté de la table, suivant le même angle ou presque, et exécutaient simultanément le même signe d'acquiescement.

Au-dessus de l'insigne du Corps d'Exploitation, le nom de chacun s'inscrivait sur leurs tuniques : John en premier et Chow en dernier, bien sûr, plus un nom intermédiaire distinctif. Les hommes étaient Aleph, Kaph, Yod, Gimel et Samekh ; les femmes Sadhe, Daleth, Zayin, Beth et Resh. Pugh essaya de prononcer ces mots mais dut s'avouer vaincu ; parfois il ne savait même pas qui avait parlé car toutes les voix se ressemblaient.

Martin beurra et mâchonna son toast, puis finalement prit la parole.

« Vous formez une équipe. C'est bien ça ?

– Exact, dirent deux des John.

– Dieu, quelle équipe ! Je commence à comprendre. Dans quelle mesure chacun sait-il ce que pensent les autres ?

– A proprement parler, pas du tout », répondit une des filles, Zayin. Les autres l'observaient avec une expression particulière : cette fille était à eux et ils l'approuvaient. « Pas d'E. S. P., poursuivit Zayin, rien de toutes ces fantaisies. Mais nous pensons à l'unisson. Nous avons exactement le même équipement mental. Le même stimulus provoquera vraisemblablement les mêmes réactions, le même problème suscitera la même solution simultanée. Donner une explication, c'est facile entre nous, et généralement inutile. Rares sont les malentendus, et cela, c'est vrai, facilite le travail d'équipe.

– Vous pouvez le dire ! dit Martin. Depuis six mois Pugh et moi passons sept heures sur dix en malentendus. Comme la plupart des gens. Et pour les décisions urgentes, êtes-vous capables de faire face à un problème imprévu aussi bien qu'une équipe norm... une équipe sans liens de parenté ?

– Je dis oui sur la foi des statistiques disponibles », répondit Zayin sans hésitation.

Les clones, pensa Pugh, devaient être exercés à répondre aux questions difficiles, à rassurer et raisonner. Il y avait dans toutes leurs paroles ce quelque chose d'affable et de guindé qu'ont les réponses destinées au Public.

« Nous n'avons pas de ces inspirations de groupe que connaissent les singletons, et en tant qu'équipe nous ne bénéficions pas de l'interaction d'esprits variés ; mais tout cela est-compensé par un avantage. Les clones sont tirés du meilleur matériel humain, d'hyperdoués AAA99, à constitution génétique alpha double A, etc. Nous sommes mieux équipés que la plupart des individus.

– Et tout cela multiplié par dix. Qui est... qui était John Chow ?

– Un génie, certainement », dit Pugh poliment. Le phénomène clonal était pour lui quelque chose de moins nouveau que pour Martin et n'excitait pas en lui la même curiosité avide.

« Il était du type complexe Leonardo, dit Yod, et s'intéressait à tout : biomaths, violoncelle, chasse sous-marine, ingénierie structurale, etc. Il est mort avant d'avoir développé ses théories majeures.

– Et chacun de vous représente une facette différente de son esprit, de ses talents ?

– Non, dit Zayin, hochant la tête en même temps que plusieurs autres. Nous partageons le même équipement et les mêmes tendances de base, bien sûr, mais nous sommes tous des ingénieurs de l'Exploitation Planétaire. Plus tard un clone pourra être entraîné à développer d'autres aspects de l'équipement de base. Question de formation ; la substance génétique est la même. Nous *sommes* John Chow, mais avec une formation différente. »

Martin paraissait commotionné.

« Quel âge avez-vous ?

– Vingt-trois ans.

– Vous dites qu'il est mort jeune... Lui avait-on prélevé d'avance des cellules génétiques ? »

Gimel prit le relais :

« Il est mort à vingt-quatre ans dans un accident d'aviation. Son cerveau ne pouvant être sauvé, on lui préleva des cellules intestinales en vue d'une culture clonale. Les cellules de la reproduction ne sont pas utilisées à cette fin car il leur manque la moitié des chromosomes. On emploie les cellules intestinales parce qu'il est facile de leur ôter leur spécificité et de les reprogrammer pour une croissance totale.

– Tous dignes fils de votre mère, dit Martin, s'enhardissant. Mais comment se fait-il que... certains d'entre vous soient des femmes ? »

Beth répondit à son tour :

« Il est facile de programmer la moitié de la masse clonale pour

produire des femmes. Il suffit d'effacer le gène mâle de la moitié des cellules pour qu'elles reviennent au sexe de base, c'est-à-dire féminin. La manœuvre inverse est plus délicate : il faut accrocher aux cellules des chromosomes artificiels Y. C'est pourquoi la plupart des clones sont d'ascendance mâle pour bénéficier des avantages de la bisexualité. Vous pensez bien que ces questions d'efficacité technique et de bon fonctionnement ont été soigneusement étudiées. Le contribuable ne veut pas voir gaspiller son argent, et naturellement les clones coûtent cher. Manipulations cellulaires, incubation dans les placentas de Ngama, entretien et formation des parents adoptifs, tout compris nous revenons à environ trois millions pièce.

– Et pour la génération suivante, dit Martin, décidé à ne pas lâcher prise, je suppose que vous... vous reproduisez.

– Nous les femmes sommes stériles, dit Beth avec une parfaite sérénité. Vous vous rappelez que le chromosome Y a été effacé de notre cellule originelle. Les hommes peuvent, s'il leur plaît, se croiser avec des singletonnes agréées. Mais pour faire revivre John Chow autant de fois qu'on le désire, il suffit d'opérer à partir d'une cellule empruntée à notre clone. »

Martin s'avoua vaincu. Il s'inclina et mastiqua son toast froid. Sur ce, tous les John changèrent d'humeur tel un vol d'étourneaux qui change de direction d'un léger coup d'aile, si prompts à suivre leur guide que nul œil ne saurait distinguer ce guide. Ils étaient prêts pour le départ au premier mot que prononça l'un d'eux.

« Eh bien, dit-il, si nous allions voir la mine ? Puis nous déchargerons. Nous avons du beau matériel moderne dans les navettes ; ça vous intéressera. D'accord ? »

Même si Pugh ou Martin n'avaient pas été d'accord, peut-être leur eût-il été difficile de le dire. Les John étaient polis mais unanimes ; leurs décisions l'emportaient. Pugh, commandant de la Base 2 sur Libra, éprouvait un malaise. Allait-il pouvoir mettre au pas cette décuple entité géniale d'êtres supérieurs des deux sexes ? Il restait collé à Martin tandis qu'ils revêtaient leurs combinaisons. Tous deux étaient muets.

S'étant installés à quatre dans chacun des trois jets, ils filèrent au nord du dôme à la lueur des étoiles, survolant la rugueuse peau brune de Libra.

« C'est désolé », dit une voix.

Pugh et Martin se trouvaient avec un garçon et une fille. Pugh se demanda si c'était le couple qui avait partagé un sac de couchage pendant la nuit. S'il leur posait la question, ils n'en seraient

certainement pas gênés. Faire l'amour, ce devait être aussi facile pour eux que de respirer. *Avez-vous respiré tous les deux la nuit dernière ?*

« Oui, dit-il, c'est désolé.

– C'est notre première sortie, sans compter l'entraînement sur Luna. »

Incontestablement, la voix de la fille était un peu plus haute et plus douce.

« Quel effet vous a fait le grand saut ?

– Nous étions dopés. J'aurais voulu faire l'expérience. »

Le garçon avait prononcé ces mots d'un air songeur. De n'être que deux semblait leur donner plus de personnalité. L'individu perd-il son individualité en se répétant ?

« N'ayez pas de regrets, dit Martin, pilotant l'engin. On ne peut pas faire l'expérience du temps zéro parce qu'il est inexistant.

– J'aimerais essayer une fois. Pour savoir. »

Les montagnes de Merioneth se dressaient à l'est, lépreuses sous le ciel étoilé, un faisceau argenté de gaz gelé jaillit en s'étirant vers l'ouest d'un événement volcanique et l'engin s'inclina vers le sol. Les jumeaux se préparèrent au choc, chacun ayant pour l'autre un petit geste protecteur. Ma peau est la tienne, pensa Pugh, cela littéralement, sans métaphore. Il se demanda quelle impression cela pouvait faire d'avoir quelqu'un de si proche de soi. De toujours obtenir une réponse, de ne jamais souffrir seul. Aime ton prochain comme tu t'aimes toi-même. Ce vieux problème coriace était résolu. Le prochain, c'était soi-même : amour parfait.

Et la mine, Bouche d'Enfer, apparut.

Pugh était le géologue de l'Equipe d'Exploitation de la Mission Exploratrice, et Martin son technicien et cartographe ; mais lorsque Martin avait découvert la mine d'uranium au cours d'une inspection, Pugh lui avait reconnu pleinement la paternité de cette découverte et lui avait confié en même temps la charge de tout organiser pour l'exploitation du gisement. Les petits jeunes leur avaient été expédiés de la Terre des années avant réception des rapports de Martin, et ils n'avaient eu jusque-là aucune idée du travail qui leur serait demandé. Le Bureau Central d'Exploitation envoyait à Libra des équipes de renfort régulièrement et aveuglément, comme le pissenlit essaime sa graine ; on savait qu'il y aurait du travail pour eux sur cette planète, ou sur une autre plus éloignée dont ils pourraient tout ignorer. Le gouvernement avait un besoin d'uranium trop urgent pour attendre la lente dérive des rapports vers la Terre à travers les années-lumière.

C'était comme de l'or, quelque chose de suranné mais d'essentiel, valant d'être extrait sur d'autres mondes et expédié par vaisseaux interstellaires. Valant son pesant d'hommes, pensa Pugh avec aigreur en regardant ces hommes et femmes de haute taille qui, un par un, faiblement éclairés par les étoiles, pénétraient dans le trou noir que Martin avait nommé Bouche d'Enfer.

A mesure qu'ils y entraient, leurs lampes frontales homéostatiques se mettaient à briller. Dix lueurs dansantes jouaient sur les parois humides fendillées. Pugh entendit le compteur Geiger de Martin, plus loin, émettre un pip-pip volubile. « Nous arrivons à l'à-pic », dit la voix de Martin dans l'intercom de sa combinaison, couvrant le bruit du compteur et remplissant le silence environnant. Devant lui, un vide béant que ne perçaient pas les rayons des lampes.

« La dernière éruption volcanique remonte sans doute à quelques milliers d'années. La prochaine faille est à vingt-huit kilomètres à l'est, dans le Fossé. Dans cette zone nous n'avons pas à craindre plus qu'ailleurs une quelconque activité sismique. La grande coulée de basalte au-dessus de nous stabilise toutes ces substructures, du moins tant qu'elle-même reste stable. Le gisement central est à trente-six mètres de profondeur et occupe une série de cinq poches successives orientées vers le nord-est. C'est une coulée de minerai à très haute teneur. Vous avez vu les pourcentages, oui ? L'extraction ne posera aucun problème. Il nous suffira de faire monter ces poches à la surface comme des bulles de bière. »

Rire étouffé, bruit de voix, mais toutes les voix n'en faisaient qu'une et la combiradio ne permettait pas de les localiser.

« Pratiquer une ouverture, carrément. – Ce sera plus sûr comme ça. – Mais ce toit de basalte est d'une seule épaisseur... combien ?... dix mètres ici ?

– Entre trois et vingt d'après le rapport. – Pas d'explosifs, ça ruinerait la marchandise. – Utiliser cette voie d'accès où nous sommes, la rectifier légèrement et y mettre des rails pour les robots.

– Importer des bourrichons. – Avons-nous assez de matériel d'étagage ? – A combien estimez-vous le poids total de la charge payante, Martin ?

– Disons entre cinq et huit mille tonnes.

– Le transporteur sera ici dans dix mois terriens. – Il faudra envoyer le métal pur. – Non, la méthode N. A. F. A. L. (1) a sûrement résolu maintenant le problème du transport de masse, ça fait seize ans, rappelle-toi, que nous avons quitté la Terre mardi dernier. – C'est exact, ils réexpédieront le tout pour le purifier sur orbite terrestre. –

Nous descendons, Martin ?

– Allez-y. J’y suis descendu. »

Le premier, Aleph (bœuf en hébreu – le chef), sauta agilement sur l’échelle et descendit ; les autres suivirent. Pugh et Martin se tenaient au bord de la fissure. Pugh régla son intercom de manière à ne communiquer qu’avec Martin, et il remarqua que son camarade faisait de même. C’était un peu éprouvant d’entendre une seule personne penser tout haut en dix voix. – Ou une seule voix exprimer les pensées de dix esprits ?

« Quels énormes boyaux ! dit Pugh plongeant du regard dans le trou noir avec ses murs veinés et verruqueux capricieusement éclairés, tout en bas, par la lueur des lampes frontales. C’est comme le ventre d’une vache, ajouta-t-il. Un sale gros intestin constipé. »

Le compteur de Martin pépiait comme un poulet abandonné. Ils étaient dans les entrailles d’une planète morte mais épileptique, respirant l’oxygène de leurs réservoirs, portant des combinaisons étanches aux radiations corrosives, assurant l’isolation thermique sur une échelle de deux cents degrés, indéchirables et aussi efficaces que possible contre les chocs, compte tenu de la matière molle et vulnérable contenue à l’intérieur.

« A mon prochain saut, dit Martin, j’aimerais trouver une planète où il n’y ait absolument rien à exploiter.

– Tu as trouvé celle-ci.

– Garde-moi à la maison la prochaine fois. »

Pugh était heureux. Il avait espéré que Martin serait désireux de continuer à travailler avec lui, mais tous deux avaient une certaine pudeur sentimentale, et il n’avait pas osé lui poser la question.

« J’essaierai, dit-il.

– Je déteste ce bled. Et pourtant j’aime les cavernes. C’est pourquoi je suis descendu ici. En vulgaire spéléo. Mais celle-là, c’est une garce. Ici il faut toujours être sur ses gardes. Mais je pense que nos jeunes seront à la hauteur. Ils connaissent la musique.

– La vague du futur, quoi qu’il nous réserve. »

La vague du futur remonta l’échelle en grappe compacte, entraîna Martin jusqu’à l’entrée du trou et se mit à le bombarder de son caquetage.

« Avons-nous assez de matériel de soutènement ?

– Oui, si on utilise un des servoextracteurs.

– Suffira-t-il de minimales ? – Kaph peut calculer la résistance de

rupture. »

Pugh avait réglé son intercom pour les recevoir de nouveau ; il regarda ces êtres volubiles à l'esprit si vif, si fertile, puis Martin silencieux, enfin la Bouche d'Enfer.

« La question est tranchée. Que pensez-vous de notre plan de travail préliminaire, Martin ?

– C'est votre affaire. »

En moins de cinq jours-T les John déchargèrent tout leur matériel, mirent leur équipement en état et commencèrent à éventrer la mine. Ils travaillaient avec une parfaite efficacité, Pugh était fasciné, effrayé aussi, par leur compétence, leur confiance en soi, leur indépendance. Il ne leur était d'aucun secours. Un clone, pensa-t-il, c'était peut-être le premier être humain vraiment stable et sûr de lui. Une fois adulte, il n'avait besoin de personne. Autarcie complète, physique, sexuelle, affective, intellectuelle. Toute action d'un de ses membres recevait invariablement le soutien et l'approbation de ses pairs, de ses autres lui-même. Ils n'avaient besoin de personne.

Deux membres du clone restèrent dans le dôme afin d'y faire de la paperasse, des calculs, avec de fréquentes visites à la mine pour effectuer des mesures et des tests. C'étaient les mathématiciens du groupe, Zayin et Kaph. Plus exactement, précisa Zayin, ils avaient tous les dix reçu une formation mathématique depuis l'âge de trois ans, mais de vingt et un à vingt-trois ans elle avait été seule avec Kaph à poursuivre l'étude des maths, tandis que les autres se spécialisaient dans l'étude plus poussée de disciplines telles que géologie, exploitation minière, génie civil, électronique, cybernétique, sciences atomiques appliquées.

« Kaph et moi, dit-elle, nous sommes persuadés d'être, au sein du clone, ce qui se rapproche le plus de ce qu'était John Chow dans sa vie de singleton. Seulement, les biomaths étaient sa grande spécialité, et nous n'avons pas été poussés bien loin dans cette voie.

– C'est surtout dans notre domaine que nous pouvions faire œuvre utile », dit Kaph avec ce patriotisme et cette suffisance qu'ils manifestaient parfois.

Pugh et Martin apprirent bientôt à reconnaître Zayin et Kaph, la première par sa silhouette, le second par un ongle d'annulaire décoloré à l'âge de six ans par suite d'un coup de marteau mal appliqué. Bien sûr, il existait entre eux des différences de ce genre, physiques ou psychiques, car la vie se charge de varier ce que la nature a fait identique. Mais ces différences étaient difficiles à déceler,

en partie parce qu'ils ne parlaient jamais à Pugh et Martin, ou pas vraiment. Ils plaisantaient, étaient polis et s'entendaient bien avec eux. Mais ils ne leur donnaient rien. Les deux hommes n'avaient pas là matière à se plaindre d'eux ; ils étaient très sympathiques, avec la cordialité standardisée des Américains.

« Vous êtes Irlandais, Owen.

– Il n'y a plus d'Irlandais.

– Il existe des tas d'Américains d'origine irlandaise.

– Oui, mais plus d'Irlandais. Il en restait quelque milliers dans l'île lors de mon départ. Ils n'avaient pas voulu instituer la régulation des naissances, alors ç'a été la disette. La Troisième Famine a éliminé tous les Irlandais à l'exception des prêtres qui tous ou presque ont fait vœu de célibat. »

Zayin et Kaph eurent un sourire forcé, la bigoterie comme l'ironie leur étant étrangères.

« Alors, quelle est votre ethnie ? demanda Kaph.

– Je suis Gallois.

– C'est en gallois que vous parlez avec Martin ? »

« Ça ne vous regarde pas », pensa Pugh, qui pourtant répondit :

« Non, nous parlons dans sa langue à lui, dialecte argentin. D'origine espagnole.

– Et vous l'avez appris pour communiquer en privé avec lui ?

– En privé ? Nous étions seuls ici. Non, c'est parce qu'on est heureux, parfois, de parler sa langue natale.

– La nôtre est l'anglais », dit Kaph.

Son ton n'exprimait aucune sympathie, et d'ailleurs il était vain d'en attendre de ces gens-là. La sympathie est une de ces choses que l'on donne parce qu'on a besoin d'en recevoir.

« Est-ce pittoresque, la Gale ?

– La gale ? Le Pays de Galles, vous voulez dire. Oui, c'est pittoresque. »

Pugh mit en marche sa scie à roches, ce qui mit fin à la conversation par un grincement aigu à vous mettre les nerfs au supplice, tout en tournant le dos pour lancer un juron en gallois. Et ce soir-là il employa le dialecte argentin pour tenir avec Martin une conversation privée.

« Forment-ils toujours les mêmes couples ou bien changent-ils chaque nuit de partenaires ? »

Martin parut surpris. Son visage prit une expression de prudence qui lui allait mal – et qui bientôt s'évanouit. La question l'intéressait, lui aussi.

« Je crois qu'ils font ça au petit bonheur la chance.

– Ne chuchote pas, mon vieux, ça fait obscène. Moi, je crois qu'ils permutent.

– Permutation organisée ?

– Pour que personne ne soit oublié. »

Martin partit d'un rire vulgaire, aussitôt étouffé.

« Et nous ? Nous ne sommes pas oubliés ?

– Cela ne leur vient pas à l'idée.

– Et si je faisais des propositions à une des filles ?

– Elle en parlerait aux autres et le groupe déciderait.

– Je ne suis pas un taureau, dit Martin, son visage brun et lourd s'enflammant. Ne parle pas de moi comme d'un animal.

– Tout doux, beau mâle. As-tu l'intention de faire des propositions à une fille ?

– Je les laisse à leur inceste, dit Martin, morose, haussant les épaules.

– Inceste ou masturbation ?

– Je m'en moque à condition de ne pas les entendre. »

Le clone avait vite oublié ses premières velléités de pudeur, qui n'étaient motivées profondément ni par un besoin défensif ni par la conscience de la présence d'autrui. Chaque jour, Pugh et Martin plongeaient plus profondément dans l'intimité du clone, avec ses constants échanges affectifs, sexuels, intellectuels ; ils y plongeaient mais en étaient exclus.

« Encore deux mois, dit Martin, un soir.

– Deux mois avant quoi ? » dit Pugh d'un ton cassant. Il devenait nerveux, agacé qu'il était par la morosité de Martin.

« La relève. »

Dans soixante jours, l'équipage complet de la Mission Exploratrice devait revenir de sa tournée d'inspection des autres planètes du système, et Pugh le savait.

« Tu rayes les jours qui passent sur ton calendrier ? dit-il d'un ton moqueur.

– Ressaisis-toi, Owen.

– Que veux-tu dire ?

– Ce que je dis. »

Ils se séparèrent avec des sentiments de mépris et de ressentiment.

Pugh avait passé une journée solitaire sur la Pampa, vaste plaine de lave à deux heures de vol. Il était fatigué mais cette cure de solitude lui avait fait du bien. En principe il était interdit de s'aventurer seul aussi loin, mais il en avait pris l'habitude ces derniers temps. A son retour, Martin, penché sous un brillant éclairage, dessinait une de ses cartes élégantes, travail magistral. Cette carte représentait toute une face de Libra, la face cancéreuse. Il était seul dans le dôme, qui semblait aussi vaste et sombre qu'avant la venue du clone. « Où est notre horde dorée ? » Martin, occupé à tracer des contre-hachures, dit en grognant qu'il n'en savait rien. Il se redressa pour jeter un coup d'œil au soleil, accroupi sur la plaine de l'est comme un gros crapaud rouge fatigué, et à la pendule qui marquait 18 h 45.

« Grosses secousses aujourd'hui, dit-il en revenant à sa carte. Tu les as senties là-bas ? Des tas de caisses s'écroulaient. Regarde un peu le sismo. »

L'aiguille sautillait et vacillait sur le rouleau. Elle n'arrêtait pas de danser. L'appareil avait enregistré cinq secousses d'intensité majeure au milieu de l'après-midi ; par deux fois, l'aiguille était sortie du rouleau. L'ordinateur incorporé avait émis ce message : « Epicentre 61°N par 42°4' E. »

« Ce n'est pas dans le Fossé, cette fois-ci.

– A mon avis, ce n'était pas tout à fait comme d'habitude. Plus sec.

– Dans la Base autrefois, je restais toute la nuit éveillé quand je sentais les soubresauts du terrain. C'est curieux comme on s'habitue à tout.

– Sinon on deviendrait dingue. Qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

– Je comptais sur toi pour le dîner.

– J'attendais le clone. »

Vexé, Pugh sortit une douzaine de rations express, en mit deux dans le cuiseur instantané, les ressortit et dit :

« Le voilà, ton dîner.

– J'ai pensé à une chose, dit Martin en s'attablant. Si un clone produisait un autre clone ? Illégalement. Il pourrait se reproduire à mille, dix mille exemplaires. Toute une armée. Il leur serait facile de s'emparer du pouvoir, non ?

– Mais les nôtres, combien ont-ils coûté à élever ? Placenta artificiel et tout le tremblement. Comment pourraient-ils garder la chose secrète à moins d’avoir une planète pour eux tout seuls ?... Avant les Famines, quand la Terre avait des gouvernements nationaux, l’idée était dans l’air : élever des clones par prélèvements sur les meilleurs soldats, en fabriquer des régiments entiers ; mais la disette a mis fin à ces beaux projets. »

Ils parlaient amicalement, comme toujours.

« C’est bizarre, dit Martin en mastiquant. Ils sont partis de bonne heure ce matin, n’est-ce pas ?

– Tous sauf Kaph et Zayin. Ils espéraient sortir de la mine leur première charge aujourd’hui. Qu’est-ce qui ne va pas ?

– Ils ne sont pas rentrés déjeuner.

– Ils ne risquent pas de mourir de faim.

– Ils sont partis à sept heures.

– C’est vrai. »

Pugh s’avisa alors que les réservoirs d’oxygène assuraient une autonomie de huit heures.

« Kaph et Zayin ont emporté leurs récipients de réserve. Ou peut-être en ont-ils là-bas toute une provision.

– Ils en avaient, oui, mais il les ont tous ramenés ici pour les recharger. »

Martin se leva pour désigner une des piles de matériel qui délimitaient dans le dôme des pièces et des couloirs.

« Chaque combinaison est dotée d’un signal d’alarme.

– Qui n’est pas automatique.

– Assieds-toi et mange, mon vieux. Ils sont assez grands pour se débrouiller tout seuls », dit Pugh, fatigué et encore tenaillé par la faim.

Martin s’assit mais ne mangea rien.

« Il s’est produit une grosse secousse sismique, Owen. La première. Assez forte pour m’effrayer.

– Allons-y », dit Pugh avec un soupir.

Sans enthousiasme ils sortirent le biplace qui leur était réservé et se dirigèrent vers le nord. Le lent lever de soleil inondait tout de sa bouillie rouge empoisonnée. La vue était gênée par la lumière et les ombres rasantes. Des murs de fer imaginaires se dressaient devant eux, et ils glissaient au travers ; au-delà de la Bouche d’Enfer, la plaine

convexe s'était creusée d'une grande dépression pleine d'eau couleur de sang. Autour de l'entrée du tunnel gisait un fouillis de machines et de matériel, grues, câbles, servos, roues, extracteurs, chariots robots, glisseurs, cabines de contrôle, tout cela entassé en vrac et sous un certain angle dans la lumière rouge. Martin sauta à terre et se précipita dans la mine. Il en ressortit aussitôt et dit à Pugh : « Oh ! mon Dieu, Owen, tout s'est effondré ! » Pugh pénétra à son tour dans la mine et vit, à cinq mètres, le mur noir humide et luisant qui terminait le tunnel. Nouvellement exposé à l'air il offrait l'aspect d'un tissu organique, viscéral. L'entrée du tunnel, élargie à coups d'explosif et munie d'une double voie pour les chariots robots, lui parut d'abord inchangée, puis il remarqua des milliers de minuscules fissures en forme de toile d'araignée. Un liquide inerte stagnait sur le sol.

« Ils étaient dedans, dit Martin.

– Ils y sont peut-être encore. Ils avaient sûrement une réserve d'oxygène.

– Regarde, Owen, la coulée de basalte du plafond, tu n'as pas vu les effets de la secousse sismique, regarde. »

La bosse de terre qui formait un toit peu élevé sur la caverne avait l'aspect irréel d'une illusion d'optique. Elle s'était retournée et enfoncée pour former une vaste dépression extérieure. En marchant dessus, Pugh vit qu'elle était craquelée elle aussi de nombreuses fissures minuscules. De certaines d'entre elles suintait un gaz blanchâtre si bien que la lumière solaire, à la surface de la nappe de gaz, semblait se réfracter dans les eaux d'un lac rouge sombre. 1

« La mine n'est pas sur la faille. Il n'y a pas de faille ici.

– Non, Martin, dit Pugh, rejoignant rapidement son ami. Écoute, ils n'étaient sûrement pas tous ensemble dans la mine. »

Tous deux se mirent à fouiller parmi les machines détruites, mollement puis activement. Martin repéra un engin qui, volant vers le sud, s'était fiché obliquement dans un trou de poussière colloïdale, Il avait transporté deux passagers. L'un était à moitié enfoncé dans la poussière, mais ses compteurs de combinaison indiquaient un fonctionnement normal ; l'autre était attaché par sa ceinture à l'appareil. Sa combinaison s'était déchirée sur ses jambes brisées, et le corps gelé était dur comme du roc. Comme l'exigeaient le règlement et la coutume, ils incinérèrent le corps sur-le-champ avec leurs lasers, eux aussi réglementaires, et utilisés pour la première fois. En proie à la nausée, Pugh fit l'effort de hisser le survivant sur le biplace et chargea Martin de le ramener au dôme. Puis il rendit, évacua le vomi de sa combinaison et, trouvant un quadriplace intact, suivit Martin, tremblant comme si le froid de Libra l'avait pénétré tout entier.

Le survivant était Kaph. Il était profondément traumatisé. Une bosse sur l'occiput – commotion cérébrale ? – mais pas de fracture apparente.

Pugh apporta deux verres de concentré alimentaire et deux verres d'eau-de-vie.

« Avale », dit-il.

Martin s'exécuta et but son tonique. Ils s'assirent sur des caisses près du malade et burent l'eau-de-vie à petites gorgées.

Kaph était inerte, avec un visage de cire, sa luisante chevelure noire lui tombant aux épaules, ses lèvres raides s'ouvrant pour respirer faiblement, péniblement.

« C'est sans doute la première secousse, la plus importante, dit Martin. Elle a dû faire basculer cette formation basaltique jusqu'à ce qu'elle se replie sur elle-même. Il doit y avoir des couches de gaz dans les parois rocheuses... Mais il n'y avait aucun indice... »

A ces mots le sol se déroba sous leurs pieds. Les choses bondissaient, s'entrechoquaient, sautillaient, dansaient la gigue, hurlaient *Ha ! Ha ! Ha !* « C'était ainsi à quatorze heures », dit Martin, parlant d'une voix tremblante le langage de la Raison dans un monde qui paraissait se déliter et s'écrouler. Mais lorsque s'apaisa le tumulte et que tout cessa de danser, Kaph se dressa et, par sa bouche, ce fut la Dérason qui poussa un cri perçant.

Pugh bondit pour maintenir Kaph couché, enjambant son eau-de-vie renversée. Le corps athlétique le repoussa en battant des bras. Martin pesa sur les épaules. Kaph hurlait, se débattait, étouffait ; son visage noircit. « Oxygène », cria Pugh, et sa main, guidée comme par un instinct infailible, trouva la bonne aiguille dans la trousse médicale ; tandis que Martin maintenait le masque en place il enfonça la seringue droit dans le nerf vague, ramenant Kaph à la vie.

« Joli tour de main, dit Martin, le souffle court. Je ne te connaissais pas ce talent.

– Je l'ai appris de mon père, qui était médecin. C'est le coup de Lazare. Ça ne réussit pas souvent. Je veux mon eau-de-vie. Terminé, ce séisme ? Difficile à dire.

– Ce sont les échos du séisme. Ce n'est pas seulement ta carcasse qui tremble.

– Pourquoi étouffait-il ?

– Je l'ignore, Owen. Cherche dans le livre. »

Kaph avait une respiration normale et avait repris des couleurs ; seules les lèvres étaient encore un peu noires. Ils se versèrent deux

nouveaux verres d'eau-de-vie pour se donner du courage et s'assirent au chevet du malade avec leur guide médical.

« Il n'est pas question de cyanose ou d'asphyxie sous les rubriques « Choc » ou « Commotion ». Il n'a rien pu respirer de nocif sous sa combinaison. Je ne sais pas. Autant demander aux guérisseurs d'autrefois de vous soigner par les plantes... Hémorroïdes anales, dégueulasse ! »

Pugh lança le livre ; il visait une table faite de caisses, mais il n'atteignit pas son but. Était-ce lui ou la table qui était encore instable ?

« Pourquoi n'a-t-il pas envoyé de signaux ?

– Pardon ?

– Les huit enfermés dans la mine n'en ont pas eu le temps. Mais lui et la fille devaient être dehors. Elle a peut-être été victime du premier glissement alors qu'elle se trouvait à l'entrée de la mine.

Admettons qu'il ait attrapé la fille pour l'attacher à l'appareil et qu'il soit parti pour le dôme. Pendant tout ce temps il n'aurait pas pressé le bouton de détresse de sa combinaison ? Pourquoi ?

– Il avait reçu ce grand coup sur le crâne. Je doute qu'il ait été capable de voir que la fille était morte. Il n'avait pas toute sa connaissance. Dans le cas contraire, je ne suis pas sûr qu'il aurait pensé à nous envoyer un signal. Ils ne conçoivent l'entraide que dans les limites du groupe. »

Le visage de Martin était comme un masque indien, creusé aux coins de la bouche, avec des yeux sombres, charbonneux.

« C'est bien ça. Je me demande quel effet cela lui a fait de se trouver seul hors de la mine, quand la terre a tremblé ? »

Kaph répondit par un cri perçant.

Soulevé par les convulsions de l'asphyxie, son corps fut projeté hors de la couchette, et Pugh fut abattu par son bras qui battait l'air comme un fléau. Kaph, chancelant, buta sur des caisses et s'écroula, les lèvres bleues, les yeux blancs. Martin le traîna jusqu'à sa couchette et lui donna une bouffée d'oxygène, puis s'agenouilla auprès de Pugh, qui s'asseyait pour essuyer le sang sur sa pommette blessée.

« Ça va, Owen, ça ira, Owen ?

– Oui, je crois. Pourquoi me frottes-tu la figure avec ça ? »

C'était un bout de ruban de l'ordinateur, taché du sang de Pugh. Martin le lâcha.

« Je prenais ça pour une serviette. Tu t'es coupé la joue sur cette

caisse.

– Sa crise est passée ?

– Oui, apparemment. »

Ils considérèrent Kaph, raide, montrant une rangée de dents blanches entre des lèvres sombres.

« On dirait des crises d'épilepsie. Le cerveau est peut-être atteint.

– Si on lui faisait une forte injection de méprobamate ? »

Pugh fit non de la tête.

« Je ne sais pas trop ce que je lui ai déjà injecté. Il ne faut pas risquer l'overdose.

– Ça va peut-être lui passer en dormant.

– Je dormirais bien, moi aussi. Avec ce gars-là et le tremblement de terre, je n'arrive pas à tenir debout.

– Tu t'es fait une vilaine plaie. Repose-toi, je vais veiller quelque temps. »

Pugh nettoya sa blessure, ôta sa chemise, puis se figea.

« Pouvions-nous faire quelque chose... essayer de faire quelque chose ?

– Ils sont tous morts », dit Martin avec une pesante douceur.

Étendu sur son sac de couchage, Pugh fut bientôt réveillé par un bruit hideux de succion, de corps au supplice. Il se leva, tout chancelant, trouva la seringue, essaya par trois fois, sans succès, de la piquer au bon endroit, puis se mit à masser le cœur de Kaph. « Bouche-à-bouche », dit-il, et Martin s'exécuta. Bientôt Kaph inspira péniblement, ses battements de cœur se régularisèrent, ses muscles rigides commencèrent à se détendre.

« Combien de temps ai-je dormi ?

– Une demi-heure. »

Ils étaient debout, tout en sueur. Le plancher frémissait, le plastique du dôme s'abaissait et oscillait. Libra avait repris sa danse macabre, sa *Totentanz*. Le soleil se levait, et il paraissait plus grand, et plus rouge ; gaz et poussière devaient être brassés dans l'atmosphère ténue.

« Qu'est-ce qu'il a, Owen ?

– Je crois qu'il meurt avec eux.

– Eux ? Mais je te dis qu'ils sont tous morts.

– Neuf d'entre eux. Ils sont tous morts, écrasés ou asphyxiés. Tous

s'identifiaient à lui, et il s'identifie à chacun d'eux. Ils sont morts et maintenant il meurt avec chacun d'eux, un par un.

– Oh ! que Dieu ait pitié de nous ! » dit Martin.

Kaph eut ensuite une quatrième crise, puis une cinquième, plus grave ; il se débattait et délirait, ou plutôt il essayait en vain de parler, comme si sa bouche était obstruée par du roc ou de l'argile. Ensuite ses attaques s'affaiblirent, mais lui aussi s'affaiblit. La huitième crise survint vers quatre heures trente ; jusqu'à cinq heures trente, Pugh et Martin firent tout pour maintenir en vie ce corps qui se laissait glisser vers la mort sans protester. Ils y parvinrent, mais Martin pensait que la prochaine attaque serait fatale. Elle l'aurait été si Pugh n'avait pas insufflé de l'air dans les poumons inertes du malade, répétant l'opération jusqu'à ce qu'il s'évanouît lui-même. Pugh s'éveilla. Il faisait sombre dans le dôme opacifié. Il écouta et entendit la respiration de deux hommes endormis. Il s'assoupit, et seule la faim eut raison de son long sommeil.

Le soleil était déjà assez haut sur les plaines sombres, et la planète avait cessé de danser. Pugh et Martin, buvant du thé, regardaient avec un air de triomphe ce malade dont la guérison était leur œuvre. Martin se dirigea vers lui.

« Alors, mon vieux, comment ça va ? »

Kaph ne répondit pas. Prenant la place de Martin, Pugh observa les grands yeux bruns et ternes qui, dirigés vers lui, ne le regardaient pas. Il s'en détourna rapidement, à l'exemple de Martin. Ayant chauffé du concentré, il l'apporta à Kaph.

« Allons, bois. »

Les muscles de la gorge de Kaph se contractèrent, et il répondit :

« Laissez-moi mourir.

– Tu ne vas pas mourir.

– Je suis mort aux neuf dixièmes, dit le jeune homme d'une voix nette et claire. Ce qui me reste de vie est insuffisant. »

Ce détail était déterminant aux yeux de Pugh, mais il lutta contre son intime conviction.

« Non, dit-il d'un ton péremptoire. Ils sont morts. Les autres. Tes frères et sœurs. Tu n'es pas eux, tu es vivant. Tu es John Chow. Ta vie est entre tes mains. »

Le jeune homme était immobile, les yeux rivés sur un néant qui était un ailleurs.

Martin et Pugh se relayèrent pour amener à la Bouche d'Enfer le transporteur de l'Exploitation et quelques robots de rechange afin de récupérer du matériel et de le protéger de l'atmosphère sinistre de Libra, car la valeur de cet équipement était, sans jeu de mots, astronomique. Lent travail pour un homme seul, mais Pugh et Martin répugnaient à abandonner Kaph à lui-même. Celui qui était de garde dans le dôme grattait du papier, tandis que Kaph, assis ou couché, fixait ses propres ténèbres sans jamais dire un mot. Les jours passaient dans le silence.

La radio crachota – un message de la Mission :

« Nous serons sur Libra dans cinq semaines, Owen. Trente-quatre jours-T et neuf heures d'après mes calculs. Comment ça va dans ce vieux dôme ?

– Ça va mal, chef. L'équipe d'Exploitation a été tuée dans la mine ; un seul rescapé sur les dix. Un tremblement de terre. Il y a six jours. »

La radio grésilla et chanta le chant des étoiles. Il fallait compter seize secondes de décalage dans chaque sens ; le vaisseau de la Mission orbitait alors autour de la Planète II.

« Tous tués sauf un ? Toi et Martin, vous êtes indemnes ?

– Oui, chef. »

Trente-deux secondes d'attente.

« La *Passerine* nous a laissé une équipe d'Exploitation. Il se peut que je l'affecte au projet Bouche d'Enfer plutôt qu'au projet Q. S. Nous réglerons ça lorsque nous serons descendus chez vous. En tout cas vous serez relevés du Dôme II, toi et Martin. Garde l'écoute. Rien d'autre à signaler ?

– Rien d'autre à signaler. »

Trente-deux secondes.

« Alors à bientôt, Owen. »

Kaph avait tout entendu, et Pugh lui dit ensuite :

« Le chef va peut-être te demander de rester ici avec l'autre équipe d'Exploitation. Tu connais le terrain. »

Pugh n'ignorait pas les servitudes de l'existence de Pionnier du Cosmos, et il voulait préparer le jeune homme. Kaph ne répondit pas. « Ce qui me reste de vie est insuffisant », avait-il dit ; et depuis lors il était muet.

« Owen, dit Martin sur l'intercom de sa combinaison, il est dingue. Aliénation mentale.

– Il s'en tire très bien pour un homme qui est mort neuf fois.

– Tu trouves ? Il ne vaut pas mieux qu'un androïde à l'arrêt. La seule émotion qui lui reste est la haine. Regarde ses yeux.

– Ce n'est pas de la haine, Martin. Écoute, il est vrai, en un sens, que la mort l'a frappé. Je ne peux pas imaginer ce qu'il ressent. Mais ce n'est pas de la haine. Il ne nous voit même pas. Il fait trop sombre.

– Une obscurité de coupe-gorge. Il nous hait parce que nous ne sommes pas Aleph, Yod et Zayin.

– C'est possible. Mais je pense qu'il est seul. La vérité c'est qu'il ne nous voit pas, ne nous entend pas. Jusqu'ici, il n'avait jamais eu à voir un étranger. Il n'était jamais seul. Il se voyait lui-même, se parlait, vivait en sa propre compagnie – neuf répliques de lui-même. Il ne sait pas comment on agit seul. C'est toute une éducation.

– Dingue, dit Martin, secouant sa tête pesante. N'oublie pas, quand tu es seul avec lui, qu'il pourrait te rompre le cou d'une seule main.

– Je sais. »

Pugh, ce petit homme à la voix douce, à la pommette balafrée, souriait. Ils étaient dehors, à la sortie du sas à air, programmant un servo pour la réparation d'un transporteur endommagé. Ils voyaient Kaph assis dans le dôme en forme de demi-œuf, comme une mouche dans de l'ambre.

« Passe-moi ça, que j'alimente l'ordinateur. Quelle raison as-tu de croire qu'il puisse s'en sortir ?

– Il a certainement une forte personnalité.

– Forte ? Mutilée, plutôt. Il est mort aux neuf dixièmes, selon ses propres termes.

– Il n'est pas mort. C'est un homme vivant : John Kaph Chow. Il a eu une bien curieuse éducation, mais après tout quel garçon n'a pas à se libérer de sa famille ? C'est ce qu'il fera.

– Je ne crois pas.

– Réfléchis un peu, mon vieux Martin. Les clones, c'est pour quoi faire ? Pour régénérer la race humaine. Elle en a besoin. Prends mon cas. Mon quotient intellectuel est la moitié de celui de ce John Chow. Et pourtant on m'a jugé tellement indispensable comme Pionnier du Cosmos que, lorsque je me suis porté volontaire, on m'a greffé un poumon artificiel et on a corrigé ma myopie. Or, s'il y avait des gars solides et sains à revendre, aurait-on besoin d'un Gallois myope avec un seul poumon ?

– Je ne savais pas que tu avais un poumon artificiel.

– Moi, je le sais. Et ce n'est pas du toc. C'est un poumon humain

cultivé en vase clos et prélevé sur un donneur. C'est un peu le principe général du clone, mais il s'agit de fabriquer des pièces qui manquent et non des bonshommes entiers. En tout cas ce poumon est à moi maintenant. Mais ce que je voulais dire, c'est qu'il y a trop de types comme moi en notre époque et pas assez d'hommes comme John Chow. On essaie d'élever le niveau génétique de l'espèce, qui est devenu minable depuis la débâcle démographique. Pour qu'on juge un homme digne de produire un clone, il faut qu'il soit fort et intelligent. C'est logique, non ? »

Martin fit entendre un grognement ; programmé, le servo se mit à ronronner.

Kaph mangeait peu ; il avait du mal à avaler, s'étranglait, y renonçait après quelques coups de dents. Il avait perdu huit à dix kilos. Au bout de trois semaines environ, pourtant, il commença à reprendre appétit, et un jour se mit à faire l'inventaire des objets appartenant au clone, sacs de couchage, bardas, papiers, le tout empilé soigneusement dans un coin éloigné par les soins de Pugh. Il fit un tri, détruisit un tas de papiers et bricoles diverses, fit un petit paquet du reste, puis retomba dans son coma ambulante.

Deux jours plus tard il parla. Pugh s'escrimait vainement à corriger une vibration du magnétophone ; Martin était parti en jet pour vérifier l'exactitude de sa carte des pampas.

« Enfer et damnation ! dit Pugh.

– Voulez-vous que j'arrange ça ? » proposa Kaph d'une voix blanche.

Pugh sursauta, se maîtrisa et passa l'appareil à Kaph. Le jeune homme le démontra, le remonta et le laissa sur la table.

« Mets une cassette », dit Pugh, affectant un ton détaché.

Tandis qu'il s'affairait à une autre table, Kaph mit sur l'appareil la première bobine venue ; c'était une chorale. Il se recoucha. Le dôme s'emplit d'une centaine de voix humaines chantant en chœur. Kaph était immobile, sans expression.

Les jours suivants, il se chargea spontanément de certaines corvées. Il évitait tout ce qui aurait exigé de l'initiative, et si on lui demandait de faire quelque chose, il ne répondait pas.

« Il est en bonne voie, dit Pugh en dialecte argentin.

– C'est faux. Il est en train de se changer en machine. Il se programme pour faire certaines choses ; à part cela, aucune réaction. Il est en plus mauvais état que lorsque la machine ne fonctionnait pas du tout. Il a cessé d'être humain. »

Pugh soupira.

« Eh bien, bonne nuit, dit-il en anglais. Bonne nuit, Kaph.

– Bonne nuit », dit Martin, mais Kaph ne réagit pas.

Le lendemain matin au petit déjeuner, Kaph étendit le bras par-dessus l'assiette de Martin pour attraper un toast.

« Tu pourrais le demander, dit Martin, d'un ton cordial qui cachait une exaspération contenue. Je pouvais te le passer.

– J'ai le bras assez long, dit Kaph de sa voix blanche.

– Oui, mais écoute-moi. Demander qu'on vous passe quelque chose à table, dire bonjour ou bonne nuit, ce n'est pas vital, mais n'empêche qu'on doit répondre quand on vous dit quelque chose... »

Le jeune homme tourna vers Martin son regard indifférent ; ses yeux n'avaient toujours pas l'air de voir clairement la personne qu'ils visaient.

« Pourquoi répondrais-je ?

– Parce que quelqu'un t'a parlé.

– Pourquoi ? »

Martin haussa les épaules et se mit à rire. Pugh bondit et mit en marche la scie à roches.

« Laisse tomber, s'il te plaît, Martin, dit-il ensuite.

– Il faut un minimum de bonnes manières au sein d'équipes isolées, quel que soit leur travail. On apprend cela à tous les futurs Pionniers du Cosmos. Pourquoi viole-t-il cette règle délibérément ?

– Te dis-tu bonne nuit à toi-même ?

– Traduction ?

– Tu ne comprends donc pas que Kaph n'a jamais connu que lui-même. »

Martin rumina, puis il éclata :

« Alors, bon Dieu, ça ne vaut rien, les clones ! Cela ne mène à rien. Que pouvons-nous attendre de génies tirés à x exemplaires s'ils ne savent même pas que nous existons ? »

Pugh acquiesça.

« Il serait peut-être plus sage de dissocier les éléments de chaque clone pour les élever avec des gens ordinaires. Mais s'ils restent unis ils font de si belles équipes !

– Tu crois ? Je n'en suis pas tellement sûr. Si nous avions eu dix ingénieurs moyens et inefficaces, auraient-ils tous été tués ? Je me

demande si lorsque le séisme s'est produit et que tout a commencé à s'effondrer, tous ces gosses ne sont pas mis à courir dans la même direction, et peut-être à s'enfoncer dans la mine pour sauver le plus menacé... Même Kaph, qui était dehors, y serait entré. Pure hypothèse, mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il y aurait eu plus de rescapés s'il s'était agi de pauvres minots, de gens comme toi et moi.

– Je ne sais pas. Il est exact que les jumeaux vrais tendent à mourir à peu près en même temps, même lorsqu'ils ne se sont jamais vus. Très étrange, le rapport entre l'identité et la mort. »

Les jours passaient, le soleil pourpre n'en finissait pas de traverser le ciel obscur, Kaph ne répondait pas lorsqu'on lui parlait, Pugh et Martin se parlaient mais avec des accès de hargne chaque jour plus fréquents. Pugh se plaignait que Martin ronflât. Vexé, Martin démenagea sa couchette à l'autre bout du dôme et cessa de parler à Pugh pendant quelque temps. Pugh sifflotait des chants funèbres gallois, Martin s'en plaignait, et Pugh cessa de lui parler pendant quelque temps.

La veille de l'arrivée du vaisseau, Martin annonça qu'il allait à Merioneth.

« Tu aurais pu au moins m'aider à faire marcher l'ordinateur pour terminer les analyses minéralogiques ; j'y comptais, dit Pugh, contrarié.

– Kaph peut s'en charger. Je veux voir le Fossé une dernière fois. Amuse-toi bien », ajouta Martin en son dialecte. Et il sortit en riant.

« Ce langage, qu'est-ce que c'est ?

– Argentin. Je croyais te l'avoir déjà dit.

– Je ne sais pas... J'ai dû oublier beaucoup de choses.

– Ce n'était qu'un détail, bien sûr, dit Pugh avec douceur, se rendant compte, subitement, de l'importance de cette conversation. Veux-tu m'aider à faire marcher l'ordinateur, Kaph ? »

Il acquiesça.

Pugh avait laissé pas mal de bricoles à débroussailler, et le travail leur prit toute la journée. Kaph lui apporta une aide efficace ; il était rapide et méthodique, beaucoup plus que Pugh lui-même. Sa voix terne, maintenant qu'il avait retrouvé la parole, était agaçante ; mais peu importait puisque c'était le dernier jour à passer avant l'arrivée du vaisseau et de la bonne vieille équipe des amis et camarades.

« Qu'arriverait-il si le vaisseau d'Exploration s'écrasait sur le sol ? dit Kaph pendant la pause thé.

– L'équipage serait tué.

– C'est à vous que je pensais.

– A nous ? Nous enverrions un S. O. S. par radio. Ensuite, demi-rations jusqu'à l'arrivée du croiseur de sauvetage de la Base Zone III. C'est à 4,5 années-T. Pour trois hommes nos réserves alimentaires dureront, voyons..., entre quatre et cinq ans. Un peu juste...

Ils enverraient un croiseur pour trois hommes ?

– Oui. »

Kaph n'en dit pas davantage.

« Assez de spéculations réjouissantes », dit Pugh gaiement.

Il se leva pour retourner au travail, glissa de côté, voulut se retenir à sa chaise, qui se déroba ; il fit alors une demi-pirouette qui le projeta durement sur le plastique du dôme. -

« Mon Dieu, qu'est-ce que c'est encore ? dit-il, retombant dans son langage vernaculaire.

– Séisme », dit Kaph.

Les tasses rebondirent sur la table avec un caquètement de plastique, un fouillis de papiers s'éparpilla hors d'un classeur, l'enveloppe du dôme s'enfla et s'affaissa. On entendait sous terre un bruit énorme, trépidation sonore, grondement subsonique.

Kaph restait impassible. Un séisme ne fait pas peur à un homme qui est mort dans un séisme.

Pugh, livide, terrifié, ses cheveux noirs hérissés, lança :

« Martin est dans le Fossé !

– Quel fossé ?

– La grande ligne de faille. L'épicentre sismique de la région. Regarde le sismographe. »

Pugh s'escrimait contre la porte coincée d'une armoire qui se trémoussait encore.

« Où allez-vous ?

– A sa recherche.

– Martin a pris le jet. Les aéroglisseurs ne sont pas sûrs en cas de séisme ; on en perd le contrôle.

– Pour l'amour de Dieu, tais-toi ! »

Kaph se leva et dit de sa voix blanche habituelle :

« Mieux vaut ne pas partir maintenant à sa recherche. C'est prendre un risque inutile.

– En cas de signal d’alarme, appelle-moi par radio. »

Ayant ajusté le casque de sa combinaison, Pugh courut vers le sas de sortie. Libra, ayant relevé ses jupes en loques, exécutait une danse du ventre sous les pieds de Pugh et jusqu’à l’horizon rougeoyant.

Dans le dôme, Kaph vit l’appareil démarrer, trembler comme un météore dans le jour rouge sombre et disparaître au nord-est. L’enveloppe du dôme frémissait, la terre toussait. Au sud, une cheminée vomit avec lenteur une bile noire gazeuse.

Une sonnerie stridente retentit et une lumière rouge jaillit sur le tableau central de contrôle. Sous le voyant rouge Kaph put lire : « Combi-II, appelez-moi », message sous lequel étaient gribouillées les initiales de Martin, A. G. M. Sans couper le signal, il tenta de contacter par radio Martin, puis Pugh, mais ne reçut aucune réponse.

Lorsque s’apaisèrent les échos du séisme, il se remit à l’œuvre et acheva le travail de Pugh, ce qui lui prit environ deux heures. Toutes les demi-heures, il essayait de contacter Combi-I puis Combi-II, mais ne reçut pas de réponse. Le voyant rouge s’était éteint au bout d’une heure.

C’était l’heure du dîner. Kaph mit une portion à cuire et mangea. Il se recoucha.

Les secousses avaient cessé, mis à part quelques faibles tressaillements à intervalles espacés. Le soleil présentait à l’ouest son immense globe aplati, rouge pâle. Il n’avait pas l’air de baisser. Le silence était total.

Kaph se leva et se mit à circuler dans le dôme solitaire, encombré d’un fouillis de choses à moitié emballées. Toujours le silence. Il mit la première musicassette venue sur l’appareil. C’était de la musique pure, électronique, sans harmonies, sans voix. Le morceau s’acheva. Toujours le silence.

La tunique de l’uniforme de Pugh, à laquelle il manquait un bouton, était jetée sur un tas d’échantillons de minéraux. Kaph la fixa un moment.

Toujours le silence.

Rêve d’enfant : Je suis le seul être vivant au monde. Dans le monde entier.

A faible hauteur, au nord du dôme, un météore clignota.

Kaph ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, mais resta muet. Il se précipita vers le mur nord et scruta l’atmosphère rouge gélatineuse.

La petite étoile approcha, se posa. Deux silhouettes brouillées se

dessinaient dans le sas à air, à l'entrée duquel Kaph accueillit ses deux compagnons. La combinaison de Martin était recouverte d'une sorte de poussière ocre rouge qui lui donnait l'aspect verruqueux de la surface de Libra. Pugh le tenait par le bras.

« Il est blessé ? »

Pugh se débarrassa de sa combinaison et aida Martin à dépouiller la sienne.

« Traumatisé, dit-il sèchement.

– Un rocher est tombé sur le jet, dit Martin, s'attablant, avec de grands gestes des bras. Mais je n'y étais pas. L'appareil était garé et je fouillais dans la zone de poussière de carbone quand j'ai senti le terrain faire le gros dos. Alors je me suis dirigé vers de jolies roches ignées anciennes que j'avais repérées d'en haut ; on pouvait s'y tenir facilement, assez loin du surplomb de la falaise. A ce moment, j'ai vu ce morceau de planète tomber sur l'appareil, c'était impressionnant, et puis je me suis rappelé que les réservoirs d'oxygène de rechange étaient dans l'engin, alors j'ai pesé sur le bouton d'alerte. Mais je n'ai pas reçu de réponse, comme toujours en cas de séisme, j'ignore donc si la radio a transmis mon signal. Tout continuait à sauter autour de moi et des rochers tombaient de la falaise. La rocaille voltigeait, et la poussière était si dense que je ne voyais pas à un mètre. Je commençais à me demander comment je ferais pour respirer au petit matin quand j'ai vu ce vieil Owen surgir dans le Fossé en bourdonnant dans toute cette poussière et cette pierraille comme une grosse affreuse chauve-souris.

– Tu veux manger ? dit Pugh.

– Et comment ! Et toi, Kaph, t'es-tu bien tiré du séisme ? Pas de dégâts ? Ce n'était pas une grosse secousse en réalité, hein ? Que dit le sismo ? Le bon vieil épïcéntré Alvaro. Là-bas, c'était du quinze degrés Richter... destruction totale de la planète.

– Assieds-toi. Mange. »

Lorsque Martin eut commencé à manger, sa logorrhée s'épuisa. Il ne tarda pas à se diriger vers sa couchette, toujours placée dans le coin isolé où il l'avait installée lorsque Pugh s'était plaint de ses ronflements.

« Bonne nuit, le Gallois à un poumon, lança-t-il.

– Bonne nuit. »

Et Martin se tut. Pugh opacifia le dôme, baissa l'éclairage jusqu'à ne plus laisser qu'une lueur jaune plus faible qu'une flamme de bougie, et s'assit, muet, immobile, replié sur lui-même.

Silence.

« J'ai terminé les calculs. » Pugh remercia Kaph d'un signe de tête. « J'ai reçu le signal de Martin mais je n'ai pu vous contacter ni l'un ni l'autre. »

Pugh dut faire un effort pour répondre. « Je n'aurais pas dû y aller. Il lui restait deux heures d'oxygène même avec un seul réservoir. Il aurait pu être sur le chemin du retour quand je suis parti. Ainsi nous étions tous isolés les uns des autres. Sans contact. J'étais épouvanté. »

Le silence retomba, ponctué maintenant par les longs ronflements feutrés de Martin. « Vous aimez Martin ? » Pugh regarda Kaph avec colère. « Martin est mon ami. Nous avons travaillé ensemble, c'est un brave homme. »

Il se tut. Au bout d'un moment, il ajouta : « Oui, je l'aime. Pourquoi m'as-tu posé la question ? »

Kaph resta muet, le regard posé sur Pugh. Son visage avait l'expression d'un homme qui vient d'avoir une révélation ; sa voix aussi avait changé.

« Comment pouvez-vous... comment faites-vous ?... »

Pugh ne pouvait lui répondre. « Je ne sais pas. Question d'habitude. Je ne sais pas. Bien sûr chacun de nous est seul. Que peut-on faire d'autre que de tendre la main dans la nuit ? »

L'expression étrange de Kaph s'éteignit, comme consumée par sa propre intensité.

« Je suis fatigué, dit Pugh. C'était un sale boulot que de le rechercher dans toute cette poussière noire, cette saloperie, avec ces gueules qui s'ouvraient et se fermaient dans le sol. Je vais me coucher. Le vaisseau nous transmettra un message vers six heures. » Il se leva et s'étira.

« C'est un clone, dit Kaph. La seconde Équipe d'Exploitation qu'ils vont nous amener..

– Vraiment ?

– Un dodécaclone. Il est venu avec nous dans la *Passerine*. »

Dans la faible lueur jaune de la lampe, les yeux de Kaph semblaient regarder, au loin, ce qu'il redoutait : le nouveau clone, cet être multiple dont il serait exclu. Seul fragment préservé d'un ensemble détruit, n'ayant pas l'expérience de la solitude, ne sachant même pas comment on s'y prend pour témoigner de l'amour à un autre individu, il allait affronter l'autarcie absolue d'un dodécaclone ; pauvre garçon, c'était beaucoup lui demander. Pugh, en passant, lui mit la main sur l'épaule.

« Le chef ne t'imposera pas de rester ici avec un clone. Tu pourras retourner sur Terre. Ou bien, puisque tu es Pionnier du Cosmos, tu iras peut-être plus loin avec nous. Tu peux nous être utiles. Nous avons le temps d'y penser. »

La voix calme de Pugh faiblissait. Il se tut. Légèrement courbé par la fatigue, il déboutonnait sa veste. Kaph le regarda et vit ce qu'il n'avait encore jamais vu : il vit Owen Pugh, l'autre, l'étranger, qui tendait sa main dans la nuit.

« Bonne nuit », marmonna Pugh, s'enfonçant dans son sac de couchage ; il était déjà à moitié endormi si bien qu'il n'entendit pas la réponse que lui fit Kaph au bout d'un instant : il rendait à Pugh, dans la nuit, sa bénédiction.

Traduit par JEAN BAILLACHE.

Nine Lives.

© Ursula K. Le Guin, 1969,1975.

Originally appeared in *Playboy Magazine* ; substantially revised ; only authorized translation reprinted by permission of the author

© Presses Pocket, 1978, pour la traduction.

Poul Anderson : SUPERSTITION

La combinaison de la sorcellerie avec le voyage cosmique n'est pas nouvelle ; on la trouve déjà dans le Somnium de Kepler, qui fut publié en 1634, après la mort de l'astronome. Mais elle n'a pas été fréquemment employée depuis lors dans le domaine de la science-fiction. On peut pourtant en trouver un reflet un peu déformé dans Le prisonnier de la planète Mars, de Gustave Le Rouge, paru en 1908. En acceptant la sorcellerie comme une utilisation jadis empirique de dons parapsychiques, Poul Anderson a de toute évidence voulu conférer à la sorcellerie le trait caractéristique des sciences physiques, à savoir que les mêmes causes produisent les mêmes effets sous des conditions identiques. Fritz Leiber avait déjà bâti sur cette idée le dénouement de Conjure wife (Ballet de sorcières). Anderson, pour sa part, place son récit dans un cadre différent : celui d'un monde postatomique où la sorcellerie a pris la place des sciences que nous qualifions d'exactes, et qui sont discréditées dans le monde qu'il dépeint. Il en résulte l'opposition suggérée par le titre, opposition qui ne se résout pas dans le sens que l'on aurait attendu chez l'auteur.

SI audacieux soit-il, tout accomplissement n'est en définitive qu'une adaptation à la réalité. Mais la réalité change sans cesse et ne se laisse pas emprisonner dans le cadre fini d'un système, si bien que toute adaptation est vouée finalement à l'échec. C'est pourquoi nous vivons dans le paradoxe tragique que toutes les organisations, qu'elles soient d'espèces biologiques ou de sociétés humaines, finissent par se détruire de par leurs propres propriétés.

OSKAR HAEML, *Betrachtungen über die menschliche Verlegenheit.*

En s'avancant parmi les profondes ténèbres, Martin les entendit psalmodier dans les ruines. Au-dessus de lui, les étoiles aux froideurs d'acier piquetaient la nuit infinie ; à droite et à gauche, le plateau s'étendait, inégal, de part et d'autre de la route, et le croissant bas de la lune scintillait, accrochant sa lueur aux buissons de sauge et aux arbres rabougris, ainsi qu'aux flancs glacés des lointaines montagnes. Il vit des torches flamboyer dans les coques vides qui avaient été des maisons, et son cœur se mit à battre au rythme étouffé des tambours.

L'équinoxe était proche et les Utes, selon leur coutume, étaient venus faire « médecine » sur les hauteurs. Martin eut un geste respectueux envers la cérémonie. Elle lui était tabou ; la Base nourrissait bien les Indiens pendant leurs danses et partageait la faveur de leurs dieux, mais elle avait ses propres rites.

Les sabots de sa mule éveillaient des échos dans le silence du printemps froid. L'herbe poussait, bousculant les grandes plaques de ciment, rongéant la chaussée ; un jour, il n'y aurait plus là qu'une piste creusée d'ornières. Mais la Base résistait.

Sa barricade de barbelés se dressa devant lui quand il eut contourné l'énorme mégalithe officiel. L'éclat soudain des ampoules électriques l'aveugla. Quatre mousquetaires vêtus de la tunique de cuir et des pantalons bleus, et coiffés du casque d'acier des Gardiens de l'Ordre, se tenaient à la grille. Au-dessus s'étalait le panneau :

SERVICE ASTRONAUTIQUE.

DES ÉTATS-UNIS

BASE DU COLORADO

Il avait été astiqué à neuf récemment et orné de crânes de vaches, pour le protéger.

« Halte ! » Les hommes abaissèrent leurs fusils à pierre. L'un d'eux, un jeune, que rendaient nerveux les masques démoniaques des Utes, toucha une patte de lapin ; il se détendit en voyant que ce n'était qu'un humain qui s'approchait à dos de mule.

Martin tira sur les rênes et leur laissa voir sa combinaison grise de spacionaute. Il était grand et maigre, avec un visage aigu et des cheveux bruns et gras. La peinture de guerre spacionautique décrivait des courbes et des angles compliqués sur son front.

« Capitaine Josiah Martin, au rapport pour le vol de Mars, dit-il.

– Oh !... oh ! en effet, mon capitaine. » Le caporal de garde le reconnut et lui fit un salut maladroit. « Comment cela va-t-il en ville ? »

La pensée de Martin se reporta à Durango, en bas, dans la plaine poussiéreuse, aux trains de chariots venus d'aussi loin que le Mexique, le Canada, la Californie et le Wisconsin, à l'unique et poussif chemin de fer que ses sorciers spécialistes avaient bien du mal à maintenir en marche, à l'aéroport, avec ses rares avions religieux à réacteurs, aux magasins, aux tavernes et aux forges, à toute l'activité grondante d'un terminus de la ligne interplanétaire. Il songea à sa maison, à Ginny,

aux enfants, et aux nuits vides qu'ils auraient jusqu'à son retour. S'il revenait... Un jour, quelqu'un ferait une erreur, l'enchantement ne serait plus assez puissant, et il retomberait en flammes sur la terre, ou se perdrait à jamais parmi les étoiles.

Mais il était un initié de l'Ordre et cela suffisait.

« Comme ci, comme ça, répondit-il à haute voix. Rien de nouveau, ici, à la Base ?

– Deux petits garçons indiens ont essayé d'entrer. Trop jeunes pour savoir le sens du tabou. Nous les avons rendus à leurs parents pour la purification rituelle et une bonne fessée.

– Les Indiens ne donnent pas la fessée à leurs enfants, fit Martin, l'air absent. Mais la purification devrait suffire à leur inculquer une bonne peur. Je ne pense pas qu'ils aient fait de dégâts ?

– Rien de grave. Ils se sont approchés jusqu'à un mètre de l'usine, alors le Vieux a sacrifié un chien, rien que par précaution. » Le caporal ouvrit la grille. « Bonne chance, mon capitaine. Donnez le bonjour aux filles de Mars de ma part. »

Le spacionaute entra. Devant lui s'étendait le terrain, une étendue énorme de ciment bordée de bâtiments en ruine. Les plus anciens étaient presque abandonnés – selon la tradition, ils avaient abrité des employés, du personnel de sécurité, des personnages importants, et autres ésotériques, autrefois, au temps de la superstition. Le rituel était très simplifié, à présent ; il fallait moins d'initiés, tellement on avait vidé de ces géants de verre et d'acier, ou tellement on en avait abattu pour fabriquer les petites huttes qui suffisaient dans les temps modernes.

En passant devant le casernement et le mess, Martin vit un homme de corvée qui disposait un bol de lait à l'intention des Braves Gens, et il fit un signe d'approbation.

Les blockhaus entourant les fosses de départ n'avaient pas changé. On les avait bâtis pour résister, uniquement. Il remarqua l'énorme coque d'un Élément Un, reposant sur sa base, les flancs étincelant sous les projecteurs. Des mécas s'affairaient tout autour, procédant aux dernières vérifications et aux ultimes enchantements, rafraîchissant le puissant signe de l'Aigle gravé et peint sur la coque.

La nef nucléaire proprement dite, *Phobos*, paraissait une naine à côté de l'Élément Un, de la bouche duquel elle dépassait, tel un petit poisson d'acier à demi avalé par un requin.

Martin contourna le terrain jusqu'à la tour de l'astrologue. C'était un des rares bâtiments anciens encore en usage, une immensité jaillissante, dont la base, en briques de verre, luisait, verdâtre, sous la

lumière. Il mit pied à terre au-dehors, remit sa mule à un employé et entra dans le hall.

La fille du comptoir à journaux lui adressa un sourire :

« Salut, capitaine. Qu'est-ce que ce sera, ce soir ?

– Oh !... comme d'habitude. Vingt dollars. Je ne pense pas avoir besoin d'autre chose que d'une chance normale, pour ce voyage. »

Il signa le bon et prit le jeton. Une bonne partie de la paie des spacionautes passait en sacrifices.

Le sorcier du bureau de l'expéditeur prit son corban et le fit entrer. Il se lava les mains, se prosterna devant le planétaire et dansa sept fois à contresens autour, en psalmodiant les lois de Kepler et les éléments des orbites de la Terre et de Mars. Les planètes en miniature tournèrent en scintillant dans le silence, à part le faible bruit de leur mouvement d'horlogerie, qui faisait comme un rire lointain.

Martin se prosterna encore une fois et sortit à reculons, puis il monta à l'étage. Le labo de l'astrologue était au premier ; une demi-douzaine de jeunes apprentis, sérieux sous leurs robes zodiacales, calculaient les routes Terre-Étoiles pour l'année à venir, sur un gros calculateur. Leur chef, le commandant Savage, contemplait par la fenêtre le terrain astronautique.

« Oh !... bonsoir, capitaine. » Il se retourna. Il y avait une trace d'inquiétude sur son visage barbu. « Vous êtes en retard.

– Le chemin de fer était en panne en travers de la route, s'excusa Martin. J'ai dû attendre qu'ils le remettent en marche.

– Hum... oui. J'en suis content.

– Pourquoi... qu'aurais-je pu faire d'autre ?

– Certains de nos gars sont téméraires. Ils auraient contourné le train. Il ne leur serait même pas venu à l'esprit qu'une Puissance eût pu mettre l'engin en panne à cet endroit même pour entraver la circulation. »

Martin hocha la tête. Les spacionautes apprenaient la prudence.

Naturellement, la Puissance avait pu agir ainsi dans un but malveillant, mais tout aussi bien bienveillant. Peut-être ce retard lui avait-il évité un accident. Dans l'ensemble, il valait mieux accepter les signes selon les valeurs reconnues.

Savage consulta la pendule.

« Vos présages sont tout juste passables, mais il n'y a pas lieu de vous inquiéter. Vous partirez à minuit, si le temps se maintient. Il faudra que je m'en assure près de l'homoncule ; il y a une vague de

froid qui monte de Wyoming et vous savez comme un brusque coup de vent peut gâcher un départ. » Il alluma une cigarette de ses doigts tachés de jaune.

« L'équipage habituel, je pense ?

– Euh... pas exactement. Vous aurez Dykman et Peralta aux machines, comme avant, mais une nouvelle sorcière et...

– Qu'est-il arrivé à Juliet ? »

Savage eut un sourire un peu exaspéré.

« Qu'est-ce que vous croyez ? Dans deux semaines, elle s'appellera Mrs. Roberts.

– C'est peut-être l'amour qui fait tourner le monde, gouailla Martin, en tout cas il rend bien difficile de conserver une bonne sorcière. »

– Heureusement que Colorado Sprin Coven vient de diplômé honorablement une nouvelle jeune fille, alors je lui ai fait prêter serment en vitesse avant qu'une autre équipe s'empare d'elle.

– Valeria Janosek, dix-huit ans.

– Dix-huit ? C'est un peu vieux pour une sorcière débutante.

– Elle a commencé tard. Si je comprends bien, ses parents sont des immigrants de la Thalassocratie des Grands Lacs, ou du Royaume du Michigan supérieur. Des Croyants Antiques, c'est pourquoi le Coven a dû attendre qu'elle ait douze ans pour la persuader de se convertir. Mais elle a bien la Puissance, et elle devrait fournir trente ans de bons services.

– Zut ! Si elle n'est pas répugnante, elle ne restera pas aussi longtemps célibataire. Bon. Le Seigneur donne et le Seigneur prend. Roger ne sera pas subrécargue ?

– Non, je regrette. Son garçon était malade et, pour le guérir, il a dû faire retraite. Pas de vol dans l'espace cette année. Vous avez un nommé Philip Hall.

– Un parent du Patron ?

– Son neveu. » Savage se tourmenta la barbe d'un air malheureux. « J'ai peur qu'il vous cause des ennuis. Il était étudiant à Boulder... une bonne institution de physique, mais vous savez que c'est un foyer de Croyants Antiques. Il a l'air d'avoir assimilé certaines de leurs idées folles... »

Martin déclara d'une voix dure :

« Je le surveillerai. Une fois en vol, je suis l'autorité suprême.

– Attention, quand même. Il est de la famille Hall. Et on ne se

montre pas brutal avec un neveu du Patron du Colorado.

– J'ai une nef et une cargaison et cinq vies à préserver. Ce n'est pas une bleussaille qui viendra mépriser le règlement, tant que je suis capitaine. »

Savage tira sur sa cigarette et regarda vers la nuit électrique. Il avait bien tenté de décourager le jeune homme, mais l'influence de la famille...

L'Ordre disposait du pouvoir spirituel, et la Base était le siège de l'Ordre. Mais le Patron avait les canons et la cavalerie. Un jour, il y aurait lutte entre les pouvoirs temporel et spirituel.

Savage espérait que ce ne serait pas pendant le temps de sa vie.

Il étudia le plan de vol avec Martin. Il n'y aurait qu'un bond bruyant et de courte durée jusqu'à la Roue du Ciel ; là, une brève préparation, puis l'accélération, et le circuit en orbite pendant des semaines jusqu'à Mars. Tous les essaims de météores connus étaient hors de la route, mais on n'avait jamais une sécurité absolue.

Ils se rendirent dans la pièce sombre où gisait l'homoncule. Des yeux bleu pâle d'idiot dans une tête enflée les fixèrent. Savage accomplit les rites indispensables et une voix épuisée leur dit que la tempête n'arriverait pas avant une heure trente. Puis : « Allez-vous-en. Ne m'éveillez pas. » L'être se replongea dans l'inconscience.

Après avoir réglé les détails indispensables, Martin se rendit à la chambre des instructions. Son équipage s'y trouvait, et il se tint un moment sur le seuil, à en examiner les membres.

Il connaissait les mécaniciens : le blond et solide Dykman, et Peralta, le petit brun, de bons spacionautes, très calmes. Le lieutenant subrécargue Philip Hall était un élégant et mince jeune homme, aux cheveux clairs et frisés, au visage pâle et tendu. Quant à la sorcière 1/C. Valeria Janosek, elle était plus saisissante.

Martin s'était attendu à voir la structure habituelle, frêle et tremblante, les yeux avides des truchements de la Puissance. Valeria, elle, était splendidement bâtie, elle avait les pommettes hautes, le nez droit, les yeux noisette, un maintien réservé, mais une crinière rougeoyante lui retombait sur les épaules. Elle demeurait calme sous les regards admiratifs de ses coéquipiers.

Ou la Puissance était extrêmement faible en elle – et Savage avait juré qu'il n'en était pas ainsi – ou elle la maîtrisait si bien qu'elle pouvait se permettre d'être une personne humaine en toute intégrité, en même temps qu'une Covenaire. Si tel était le cas, elle constituait un

idéal ; les crises d'hystérie des sorcières courantes étaient un des plus gros risques des voyages dans l'espace. Mais une belle fille, sans nerfs, avait peu de chances de rester longtemps célibataire.

Tant pis. On ne peut pas toujours gagner.

Martin se rendit au bureau ; les autres se levèrent.

« Au nom de Dieu Tout-Puissant et des Puissances auxquelles il a jugé devoir confier notre galaxie... je vous salue, psalmodia-t-il. Nous sommes réunis ici pour recevoir nos instructions avant de nous aventurer au-delà du ciel jusqu'à Mars. Que personne ne reste parmi nous qui n'a pas les mains et le cœur propres, qui a mangé des mets interdits ou accompli des actes défendus, et qui n'est pas en paix avec les Esprits Élémentaires. Mais l'homme et la femme qui sont propres et convenables, ceux-là auront la protection des Puissances entre les étoiles et sur tous les mondes, et même jusqu'à la fin du temps. Sondez vos âmes, vous tous voyageurs de l'espace, assurez-vous que vous êtes prêts, que vous portez vos talismans, que vous avez fait vos sacrifices et que vous n'êtes coupables d'aucune transgression pour laquelle vous n'ayez pas fait pénitence. »

Ils accomplirent soigneusement les rites, sacrifiant un coq noir apporté par un technicien, et en répandirent le sang dans le bol de la sorcière. Martin sentit le mépris du jeune Hall ; le garçon parvenait à peine à effectuer les mouvements et à prononcer les répons. Valeria lançait également des regards inquiets sur le jeune homme.

A la fin de la séance, ils vérifièrent leurs fétiches et leurs tatouages.

« Tout est en ordre, Capitaine, dit-elle en saluant sèchement Martin.

– Alors, venez. La Roue du Ciel nous attend. »

Ils se détendirent, se serrèrent la main et fumèrent une dernière cigarette ensemble. Martin s'approcha de Hall qui contemplait le terrain par la fenêtre.

« Premier voyage, n'est-ce pas, fils ? demanda-t-il.

– Oui, mon capitaine, dit Hall, avec gêne.

– Cela n'a rien d'effrayant. Tout est en ordre, tous les mots ont été prononcés et tous les démons bien enchaînés. Tout ce que vous avez à faire, c'est de vous occuper de notre tabac à l'aller et de la drogue-gan martienne au retour. »

Il y avait une pellicule de transpiration sur le front du jeune homme.

« Vous êtes *sûr* que tout est en ordre ? Et le... l'aspect pratique du voyage ? Ces mécas connaissent-ils bien leur affaire ?

– Fichtrement bien, fils. Tout a été vérifié, jusqu'au moindre joint, et chacun des hommes avait à sa portée le tome voulu des Livres pendant qu'il travaillait. Tenez, on va jusqu'à remplacer les soupapes à hydrazine après chaque départ, rien que par principe, qu'elles aient l'air endommagé ou non, et cela malgré les prix qu'exigent les artisans de Durango. »

Hall réprima un frisson en contemplant le monstrueux Élément Un.

« Nous sommes obligés de partir avec ça ? Alors que le moteur nucléaire est si simple et sûr ?

– Nous fonctionnons au moteur nucléaire à partir de la Roue du Ciel.

– Pourquoi pas de la Terre ? »

Martin croisa deux doigts pour conjurer le sort.

« C'est tabou, dit-il brusquement. Vous n'avez donc pas appris votre *Ars Thaumaturgica* ?

*« Longues et cruelles malédictions
à qui use d'atomique combustion
avant d'être en sûreté par-delà l'atmosphère :
yeux brûlés et cheveux ignifères
mortelles maladies parmi toutes nations
et des monstres au bout de trois générations ! »*

Hall hocha sèchement la tête :

« Je sais, capitaine. Je *suis* un initié, mais savez-vous *pourquoi* on a fait cette règle ?

– Certes. C'est un exemple élémentaire des principes de sympathie. Le soleil et les étoiles sont du ciel. Il y a des réactions nucléaires dans le soleil et dans les étoiles. Donc les réactions nucléaires sont du ciel. C. Q. F. D.

– Vous avez déjà entendu parler de radioactivité ? »

Martin croisa de nouveau deux doigts.

« Qui donc en est ignorant ? Mais il vaut mieux ne pas parler de ces choses, fils.

– Non, fit amèrement Hall, n'y pensez même pas. N'essayez pas de concevoir une fosse de départ qui permette en toute sécurité d'utiliser la décharge atomique. Continuez suivant la méthode ancienne, parce

que nous avons peur d'apprendre quoi que ce soit de nouveau.

– Ils ont essayé des tas de choses, à l'Age des Ténèbres. Je pense qu'ils ne connaissaient pas les rites appropriés. Alors, naturellement, les Esprits Élémentaires se sont déchaînés. Et nous avons connu la guerre, la famine, la peste, la faillite... Nous autres modernes sommes plus avertis. » Martin éteignit sa pipe et consulta sa montre.

« Il est l'heure, mes amis. »

A la porte, un sorcier 3/C lui remit son exemplaire du *Manuel et Éphéméride de l'Astrogateur*, avec sa reliure de cuir ouvragé et ses tables de logarithmes enluminées. Il le mit respectueusement sous son bras et prit la direction du *Phobos*.

L'Élément Un flamboya, le tonnerre gronda dans la nuit du plateau et les Utes s'empressèrent de faire médecine « bonne-chance ». Il y avait entre eux et l'homme blanc des relations magiques étroites, aussi bien que des rapports commerciaux. Leurs danses assuraient le retour des saisons chaque année (ou, d'après la théorie en usage à la Base, permettaient à la Terre de se maintenir bien sur son orbite). Les astronefs de l'Ordre ramenaient des produits utiles qui ne poussaient que sur Mars ou Vénus – telle la drogue-gan qui, mêlée dans la bonne proportion aux peaux de serpent et aux herbes de cimetière guérissait la Maladie Saignante que l'imprudence des anciens avait déclenchée.

La nef s'élança dans le ciel sur un trait de flamme. A trois cents kilomètres d'altitude, l'Élément Un, épuisé, retomba. Le *Phobos* gagna encore cent kilomètres grâce à l'énergie acquise, puis Martin déclencha une faible poussée nucléaire pour se mettre en orbite autour de la Roue du Ciel.

L'Élément Un redescendait vers la Terre. Son parachute blanc s'épanouissait en corolle sous les étoiles indifférentes et il s'abaissait lentement selon une ligne que les vents stratosphériques ne permettaient pas de calculer. La Base aurait pu le suivre à l'aide du radar ou grâce à l'homoncule, mais elle ne s'en souciait pas ; on ne disposait ni d'hommes ni d'équipement pour aller le rechercher, aussi avait-on pris d'autres dispositions. En approchant du sol, l'Élément Un déclencha une fusée étoilée, juste avant d'écraser les sauges sous sa masse.

Un berger Navaho aperçut la fusée et se mit à pousser des jurons exaspérés, mais il connaissait les us, aussi avertit-il son chef le lendemain. Le chef n'en fût guère satisfait, lui non plus, et il procéda en personne à l'inspection de l'Élément. Oui... la chose portait bien le signe de l'Aigle, avec la malédiction du tonnerre pour quiconque

omettrait de la ramener à la Base. Le chef rassembla hommes et chariots, puis il fit un voyage de cent kilomètres, en traînant cet objet difficile à manier. Son peuple même bénéficiait de ce que l'Ordre apportait sur la Terre, mais il n'aurait jamais pris cette peine s'il n'avait pas eu la certitude que la désobéissance signifiait la ruine, des troupeaux inféconds et la maladie dans les huttes.

Le *Phobos* accosta en souplesse à la Roue du Ciel et s'y cramponna. L'équipe de la station interplanétaire vint pomper la masse de réaction dans ses réservoirs. La station manquait de main-d'œuvre, aussi Martin dut-il accomplir sa part des cérémonies : un rite magique au cours duquel on déplaça le livre de la Nef sur la carte, de la Terre à Mars, tandis qu'on récitait les équations d'une orbite de 135°. Le reste de l'équipage avait quartier libre.

En scaphandre, Hall et Valeria firent le tour de la Route du Ciel. Le cercle rayonnant de la station tournait, lourdement et sans bruit ; il leur avait donc fallu chausser les bottes qu'un sorcier avait magnétisées en prononçant des incantations. L'endroit était chargé de *mana*, et si l'on ne prenait pas soin d'avoir toujours un pied solidement campé, on était expédié dans l'espace.

Immense et splendide, la Terre était suspendue sous leurs regards, avec une aurore boréale autour du pôle Nord tout blanc, avec ses nuages et ses ouragans, avec les masses sombres de ses continents. Sous leurs pieds, la Roue tournait, leur montrant à présent les étendues désolées de l'hémisphère oriental. Ils distinguaient les vastes déserts sans vie, comme des taches lépreuses auprès des terres verdoyantes et brunes où la malédiction n'avait pas porté.

Le reflet de la Terre teintait de bleu le visage de la jeune fille, mais elle n'en était pas moins jolie. Derrière la vitre de son casque, elle regardait, frappée d'admiration et de stupeur.

« Cela valait la peine, finit-elle par dire, cela valait la peine de vivre en Coven, rien que pour venir ici.

– Était-ce tellement pénible ? demanda Hall.

– Non, les gens du Coven sont corrects – les filles sont un peu étranges, elles ont des transes, parfois, mais sans intention méchante. Pourtant, certains rites m'effrayaient. Et puis habiter ce château sur le Pic de Pike, avec toutes les chauves-souris... » Sa voix se brisa, elle avait un peu peur. « Je ne peux rien dire de plus. »

Hall reprit d'une voix lente, pour ne pas la vexer :

« Je ne vois vraiment pas pourquoi vous êtes entrée parmi les Covenaires. On m'a dit que votre famille appartenait aux Croyants Antiques.

– Oui, cela m’a fait horreur de leur faire de la peine. Mais le sergent recruteur m’a montré quelques enchantements... et *il avait raison* ! Il m’a expliqué l’esprit moderne. Je... » Elle le regardait, comme pour le supplier de la comprendre. « Je ne voyais pas comment continuer à vivre dans le passé, en me cramponnant à des superstitions surannées. C’était tellement inutile. Je voulais participer aux travaux du monde.

– Vous croyez vraiment que cette... thaumaturgie... est quelque chose de nouveau ?

– Oh ! non, bien sûr. Nous avons des cours d’histoire. Ils nous disaient que ç’avait été le Premier Moyen, ce qui avait fait de l’homme un homme. Mais pendant les Ages des Ténèbres, les gens se sont égarés. Ils ont cru que les machines pouvaient tout faire et... Il n’y en avait que quelques-uns qui maintenaient la tradition de la vérité, des Covenaires secrets, des docteurs es sorts en Pennsylvanie, des prêtres du vaudou à Haïti... Le monde dans son ensemble a dû découvrir dans la souffrance que ses croyances étaient erronées ; alors ils en sont revenus au Premier Moyen. »

Hall se mit à parler d’une voix précipitée :

« Vos faits sont exacts, Valeria, mais votre interprétation est erronée. Voici la vérité : même à l’âge de la science, il restait toujours un fond d’ignorance et de déraison ; l’homme qui pilotait un réacteur plus rapide que le son emportait souvent un porte-bonheur, et ainsi de suite. Quand vint la Guerre et que la civilisation se fut écroulée, les gens instruits – concentrés dans les villes – furent les plus atteints ; les campagnards arriérés survécurent en grand nombre. Ajoutez-y la réaction antiscientifique et vous aboutissez tout naturellement à l’acceptation générale de la croyance à la sorcellerie. Depuis lors, il a suffi de développer cette croyance, de la rendre rationnelle... mais c’est toujours de la superstition !

– Phil ? Vous ne parlez pas sérieusement !

– Bien sûr que si ! » La colère qui l’habitait depuis dix ans éclata. « Je suis on ne peut plus sérieux, et je dirai ce que je pense, au prix de ma vie, s’il le faut !

– Mais comment... Phil, vous ne *comprenez* pas ?

– Si. D’ailleurs, je préfère m’en rapporter à ce que je vois de mes yeux plutôt que de me fier à la parole des autres. Il y a à Boulder un laboratoire scientifique à peu près complet : pas uniquement ces manuels à tout faire qui ont remplacé la science de nos jours, mais des connaissances fondamentales, l’histoire et la philosophie même de la science. J’ai étudié tout ce que j’ai pu. J’ai fait certaines expériences et elles ont réussi...

– Naturellement, elles ont réussi. » Elle écarquillait les yeux d'étonnement.

« Pourquoi pas ? La magie ancienne était puissante.

– Bon sang ! *Ce n'est pas de la magie !* C'est... c'est la nature même des choses ! »

Elle hocha la tête, secouant ses longs cheveux dans son casque :

« Les choses sont ce qu'elles sont. Je ne vois pas pourquoi vous vous montez à ce point. Il est dans la nature des choses qu'un circuit oscillatoire émette des ondes radio, de même qu'il est dans la nature des choses qu'une danse pour la pluie amène la pluie.

– Mais imaginez que la danse ait lieu et qu'il ne – pleuve pas ?

– Eh bien, c'est qu'il y aura eu une influence contraire, évidemment.

– Voilà ! » Sa voix se fit dure. « Vous vous garantissez toujours, vous expliquez n'importe comment. Il n'y a aucune méthode qui permette de prouver la fausseté de vos idées sur la magie... elles n'ont donc pas de valeur. »

Elle eut un sourire moqueur, mais amical.

« Imaginez que votre circuit radio ne marche pas ?

– Alors c'est qu'il y a quelque chose de détraqué.

– Tout juste ! Alors, quelle différence ?

– Simplement celle-ci : je peux trouver ce qu'il y a de détraqué et le réparer.

– Si une danse de pluie échoue, le sorcier en chef fait un examen, il trouve ce qu'il croit contraire, il faut amende, et il organise une nouvelle danse. Tôt ou tard, il découvre un moyen et la danse réussit. Quant à vous, lieutenant Hall, je ne crois pas que vous réussissiez à réparer votre radio du premier coup non plus ! »

Il la regarda d'un air un peu farouche :

« J'ai déjà subi tous ces arguments. Il n'y a qu'une façon de combattre tout cela. Pendant ce voyage, je vais vous prouver qu'il n'est pas besoin de recourir à la magie pour que le parcours s'effectue en sécurité. »

Elle était figée de stupeur. La Roue du Ciel tournait lentement dans le silence et dans le froid.

« Non, finit-elle par dire, si vous mettez la nef en danger, il faudra que je vous dénonce. »

Il lui dit, d'un ton presque implorant :

« Vous êtes trop... vous êtes une fille trop bien pour vivre avec des chouettes et des chauves-souris, ou pour assister à ces sabbats dégoûtants. Je veux y mettre fin pour... vous, comme pour tous les autres vivants. »

Elle ne répondit pas, mais elle s'écarta de lui. Derrière elle était la Terre, vaste, meurtrie, menaçante.

Peut-être n'était-ce que le résultat de l'hérésie de Hall, mais Valeria avait un pressentiment funeste sur ce voyage. Elle feuilleta ses livres et sacrifia un cafard – la nef ne pouvait pas emporter d'animal plus gros ; elle avait même dû laisser chez elle son Siamois familial – mais la vérité lui demeura cachée.

C'était là l'ennui de la seconde vue, songeait-elle sombrement. On ne pouvait jamais s'y fier, c'était plus un art que de la thaumaturgie. Un pressentiment sombre pouvait aussi bien constituer une prévision authentique qu'être le résultat d'une mauvaise digestion. Les Esprits Élémentaires les plus sauvages et les plus fantasques étaient ceux qui présidaient à l'Écoulement du Temps.

Et c'était une responsabilité terrifiante pour d'aussi jeunes épaules. C'était plus que des vies et une cargaison ; la nef même était sans prix. Il fallait aux artisans dix années pour remplacer une nef disparue.

Ce n'était pas la première fois qu'elle maudissait l'avidité des Ages des Ténèbres. S'ils n'avaient pas absorbé des fleuves de pétrole, épuisé les minerais, englouti le charbon, les hommes ne seraient pas obligés à présent de se déplacer à cheval et en char à bœufs, pour aller chercher les rares matières premières. S'ils avaient conservé les forêts et les sols et les eaux, le monde ne serait pas une mince pellicule de civilisation, une réunion de quelques souverainetés en lambeaux dans l'hémisphère occidental, à deux doigts de la sauvagerie et de la famine. S'ils n'avaient pas déchaîné le tonnerre nucléaire, il n'y aurait pas les Cratères Maudits encore hantés par la mort, ni la Maladie Saignante, ni les générations de monstres.

Bon... ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Une de leurs superstitions et non des moindres avait été que l'homme était tout-puissant et avait toujours la ressource d'échapper aux conséquences de ses propres actes. A l'âge moderne incombait la tâche de reconstruire.

Elle endossa son uniforme, la robe noire et le bonnet pointu, prit une branche de saule fourchue à la main, et parcourut la longueur du *Phobos*. De la petite cabine des commandes où se tenait le capitaine Martin, en alerte, elle alla vers les quartiers encombrés, avec les couchettes cachées derrière les rideaux, vers le compartiment du

gyroscope, les générateurs d'eau et d'air, la chambre des machines.

A une accélération d'une unité de gravité, la Terre s'éloignait – et Mars était une étoile rouge sombre près du Soleil aveuglant.

La baguette resta immobile jusqu'au moment où elle entra dans la chambre des machines. Alors la baguette se tordit entre ses mains. Elle éprouva la tension étrange et inconsciente de la Puissance qui montait, elle y abandonna son âme, elle laissa la baguette agir librement. Quand elle reprit ses esprits et vit les yeux inquiets des mécaniciens, elle eut l'impression de nager dans une rivière sombre et tumultueuse.

« Fuite possible de neutrons ici, dit-elle en montrant la paroi arrière sur laquelle tremblaient les aiguilles des instruments. Ce n'est pas immédiat, mais vous feriez bien d'y parer tout de suite. »

Peralta poussa un soupir de soulagement et ouvrit une bouteille d'eau sacrée – de l'oxyde de deutérium. Valeria prononça les enchantements pendant que Dykman disposait une plaque de renforcement. Elle s'adaptait exactement. On y versa l'eau sacrée : les neutrons rebondiraient en arrière en s'y heurtant.

« Tout va bien, dit la jeune fille en souriant. Par ailleurs, la nef est en bon ordre. » Elle ne parla pas de ses pressentiments.

« Que pensez-vous de notre subrécargue ? demanda Dykman.

– Eh bien... Il a l'air... d'un chic type. »

Déraisonnablement, envers toutes les preuves, elle pensait que c'était le garçon le plus sympathique qu'elle eût encore rencontré.

« Je me le demande, Valeria. Je n'aime pas parler contre un compagnon de voyage... mais, bon sang...

– Ce que nous voudrions savoir, dit brutalement Peralta, c'est si ses opinions ne risquent pas d'être dangereuses.

– Oh !... il vous a parlé, à vous aussi ? Non, je ne pense pas. Il a droit à ses croyances, justes ou erronées.

– Oui, mais si je comprends bien la théorie, la croyance a son importance... un effet de sympathie. Ses opinions pourraient avoir l'effet d'annuler nos enchantements. »

Une colère inexplicable s'empara d'elle, et elle répondit froidement :

« C'est moi seule qui en suis juge.

– Oh ! oui, bien sûr, dit Peralta. Je ne voulais pas vous offenser ; je désirais seulement connaître votre opinion professionnelle.

– Vous la connaissez maintenant. » Elle sortit fièrement.

La nef vibrait autour d'elle, fonçant dans la nuit étoilée vers l'espace désert. Elle éprouvait un sentiment dévorant de culpabilité. En toute sincérité, il était tout à fait possible que la contre-croyance eût un contre-effet ; un des professeurs de Coven avait émis l'hypothèse que c'était la raison pour laquelle la magie avait si mal fonctionné aux Ages des Ténèbres.

Mais elle n'en était pas certaine. Et le soupçon le plus léger aurait suffi pour que le capitaine donnât l'ordre de jeter Hall par le sas.

Elle le vit sortir de la cale et s'arrêta. Son visage s'illumina comme celui d'un enfant :

« Où étiez-vous passée ? demanda-t-il.

– Je faisais mon service. Et vous aussi, j'imagine. »

(Pourquoi son cœur se mettait-il à battre ?)

« Il faut que je retourne ce tabac à tous les quarts, autrement il moisirait. Je voudrais bien que nous ayons de bons fongicides.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Hein ? Oh !... des produits chimiques qui tuent les moisissures.

– Mais la moisissure est une malédiction, protesta-t-elle. Une malédiction des Puissances noires. C'est pourquoi le soleil et l'air frais empêchent la moisissure. »

Il eut un sourire un peu gauche.

« Comme vous voudrez. Mais dans le temps, ils saupoudraient leurs récoltes...

– Je sais. Et de cette manière, ils protégeaient les espèces les plus faibles, au lieu de développer des variétés capables de résister. Et ils mangeaient et buvaient eux-mêmes les poisons, sans même avoir la preuve irréfutable que cette quantité était sans danger pour eux.

– Il y a eu des fautes commises, convint-il. Mais rien qu'on n'eût pu corriger avec le temps. Et les hommes se répandirent sur la Terre ; et chaque homme – pas seulement les sorciers, les prêtres ou les Patrons – se déplaçait avec une machine au lieu d'un cheval ; et Mars et Vénus furent colonisées ; et la nature devint l'esclave de l'homme. »

Valeria frappa du pied.

« C'est ce qu'ils croyaient ! Ils croyaient pouvoir l'enchaîner la nature, leur mère, et même leur propre nature. Ils croyaient pouvoir se battre, miner, creuser les sols, et se reproduire sans limites... la science ne pouvait manquer de résoudre les problèmes soulevés... oh ! non. Ils pensaient que l'homme était la race élue et exempte de la loi naturelle...

– Pas du tout ! coupa Hall, avec dans les yeux la flamme des apôtres. C'était précisément en comprenant les lois de la nature qu'ils pouvaient arriver à la dominer. C'est notre âge qui a de nouveau sombré dans l'ignorance.

– En d'autres termes, les lois de la physique sont les seules lois de la nature ?

– Mais... oui. En définitive, les phénomènes se ramènent à... »

Elle pivota et s'en alla dans la coursive, sa robe noire flottant derrière elle. Quand elle eut trouvé le sanctuaire de sa couchette, elle ferma le rideau et s'allongea pour pleurer.

Elle ne savait pas pourquoi. Mais la Puissance qui régit l'intérieur du cœur humain a des raisons étranges.

S'étant mis en orbite, le *Phobos* coupa sa propulsion et se laissa porter par le bras invisible du Soleil vers la planète Mars.

L'absence de pesanteur était chose insolite, comme dans une chute ininterrompue, et Hall fut très malade avant de s'y habituer. C'était également nouveau pour Valeria, mais une sorcière possédait suffisamment le contrôle d'elle-même pour ne pas en être troublée. Néanmoins Martin remarqua son humeur sombre.

Il ne s'en tourmenta guère. Les Covenaires du sexe faible étaient des êtres spéciaux, et elle était supérieure à la plupart de celles avec qui il avait voyagé. Par définition, une sorcière était une harpie arrogante ou une fille maigre parvenue au nadir lamentable de l'adolescence ; leurs frustrations et les tensions des forces dont elles se servaient les rendaient à peu près impossibles à vivre.

Il y avait toujours de petits travaux à effectuer à bord, des bricoles de réparation et d'entretien. On avait volontairement construit la nef de façon à occuper les hommes. Il y avait aussi des distractions, des livres et des jeux. Il se trouva que Hall était un excellent joueur de poker.

Martin s'aperçut qu'il avait de l'amitié pour ce garçon. Hall prenait soin de ne pas parler de l'influence de sa famille et de ne demander aucune faveur spéciale. Il était parti dans l'espace, poussé par le seul désir de voyager. S'il se montrait de temps en temps boudeur et réservé, c'était son droit.

En réalité, le seul grief qu'on pût lui faire, c'était d'avoir absorbé toute cette superstition à Boulder. Il ne ferait jamais un vrai spacionaute tant qu'il n'aurait pas oublié tout cela.

Il était de coutume que le capitaine instruisse et entraîne dans l'art

de naviguer les jeunes officiers. Hall était bon élève, surtout en mathématiques. Comme mécanicien, il était excellent. Mais pour les rites...

Au bout d'une semaine, Martin avait décidé d'aborder le problème de front.

Ils se trouvaient dans la chambre de pilotage, bourrée d'instruments et de commandes, avec un périscope pour inspecter l'extérieur. Hall venait justement de démonter le radar et de le remonter sous les yeux du capitaine – ce qui n'était pas une mince affaire, à la gravité zéro.

« Vous réussirez, fils, dit Martin.

– Mais n'est-ce pas dangereux ? demanda Hall. Je veux dire de rester sans radar pendant qu'on est en orbite ?

– Et pourquoi donc, au Nom des Ténèbres ? Vous ne vous servez du radar que pour approcher d'une Roue du Ciel, voilà tout.

– Mais les météores... Écoutez, autrefois les nefs avaient un radar oscillant couplé à un appareil d'auto-pilotage. Quand le radar repérait un météore qui approchait, il déclenchait les tuyères et se déroutait.

– C'était vrai en théorie, dit sèchement Martin. Mais en pratique il est impossible de détecter un météore suffisamment à l'avance pour calculer efficacement son orbite. Alors la nef faisait des écarts inutiles, épuisait sa masse de manœuvre, et parfois n'en conservait pas assez pour la décélération. Les routes de transit rapide, comme la nôtre par exemple, pour le moment, économisent le temps, mais gaspillent le carburant. Peut-être ne vous rendez-vous pas compte de la faiblesse de notre marge de sécurité. Par conséquent, il est beaucoup plus pratique de s'en rapporter à la prédiction de la sorcière pour être averti des heures à l'avance. »

Hall éclata. Son poing s'abattit sur le bras du fauteuil d'amortissement. Comme il avait négligé de passer la jambe autour du support, il partit en tourbillonnant en l'air. Martin éclata de rire, l'empoigna et le fit redescendre.

« Du calme, mon garçon, lui conseilla-t-il.

– Mais... bon sang de sort ! Vous n'allez tout de même pas me dire que votre vie est entre les mains d'une femme qui pique des transes hystériques ?

– Ne médisez pas de vos compagnons, dit sévèrement Martin. Après tout, les probabilités sont en notre faveur. J'avoue que la prescience ne marche pas toujours, mais en tout cas, les chances de se faire couper en deux par un roc errant sont très faibles.

– Je sais, je sais. Mais je sais également qu'avec un calculateur

électronique nous pourrions établir un système de pilotage-radar qui ferait vraiment l'affaire. Et personne ne se donne la peine de chercher !

– Affaire d'économie. Disons que les erreurs de précision nous coûtent une nef par siècle. Dix ans de travail de la part d'artisans spécialisés. Dans les conditions actuelles, avec la rareté des outils de précision, il faudrait peut-être trois ans pour construire un tel calculateur pour *chaque* astronef... indépendamment du temps et du mal qu'il faudrait dépenser pour les recherches préliminaires. Or, on en a besoin dans d'autres secteurs.

« Par la faute de ces fous des Ages des Ténèbres, l'humanité ne subsiste que grâce à une faible marge. Un jour, nous reconstruirons et reconstituerons des réserves, mais en attendant, il nous faut lutter avec ce que nous avons de matériel. D'ailleurs, d'ici là, on comprendra tellement bien les conditions de la prescience que votre calculateur ne sera plus indispensable. »

Les yeux bleus du jeune homme se chargèrent de colère :

« C'est vous qui le dites ! Vous et vos croyances imbéciles ! Qu'est-ce qui a fait sortir l'homme des cavernes ? La magie ? Des divagations subconscientes identifiées à la révélation et à la prescience ? Fichtre pas ! Ce fut le fait de travailler, de comprendre et de dominer le monde réel !

– Naturellement. Mais, moi aussi, j'ai étudié l'histoire. Les premiers hommes qui ont fait la carte du ciel étaient les astrologues de Babylone. Les Grecs ont fait progresser la géométrie parce que les nombres et leurs relations étaient choses sacrées. Les alchimistes ont découvert des tas de choses sur la matière. Les sorcières d'Europe guérissaient l'hydropisie avec des peaux de crapaud, et les hommes-médecine d'Amérique du Sud ont découvert la quinine.

– Là n'est pas la question ! Cette nef n'aurait pas été construite par... par la magie ! Elle ne pouvait être conçue que par une science débarrassée de la superstition.

– Écoutez, fils, reprit Martin, tous les ans, les Utes font « médecine » pour que la Terre reste sur son orbite, et la Terre y reste. Ayez un peu de bon sens.

– Mais c'est un raisonnement *a posteriori* Dans l'ancien temps, ils n'avaient pas de ces danses et la Terre...

– Mais si. Il y a toujours eu des tribus soi-disant arriérées, des docteurs en sorcellerie, des sorcières ; il y a toujours eu un rituel, si réduit fût-il.

– Et les âges avant l'apparition des hommes ?

– On en a discuté. Personnellement, je tends vers la théorie de la volonté divine. Dieu a donné à l’homme l’intelligence et, en conséquence, lui a confié des tas de responsabilités.

– Mais...

– Écoutez. Quelle est l’épreuve de la vérité... la seule que nous puissions faire ? N’est-ce pas l’application même d’un concept ? Selon qu’il donne ou non les résultats qu’on en attend ?

– Oui, naturellement, mais...

– Donc : la Base est tabou pour les non-initiés. En fait ils risqueraient de tripoter... disons un réservoir d’hydrazine et de nous faire tous sauter, jusque chez Satan.

« Ensuite : je danse autour du planétaire en récitant des équations astronomiques. Résultat : je les sais par cœur.

« Ensuite : il est tabou de se servir de décharges atomiques sur la Terre. Mais vous devriez savoir que ces décharges risquent d’être mortelles.

« Ensuite : l’Élément Un porte un symbole du destin. Cela force quiconque le retrouve à nous le rendre. Or, nous ne pourrions pas construire un Élément Un pour chaque départ... Il *faut* que nous le récupérions !

« Bref... les gens accomplissent dans l’ensemble les rites et respectent la Loi, et ils observent les tabous. Cela leur donne un sentiment de sécurité ; nous n’avons plus une telle proportion de nervosité et de possession démoniaque – de psychose, diriez-vous – que dans les Ages des Ténèbres. Cela maintient l’ordre chez les hommes, l’ordre nécessaire à la société pour qu’elle fonctionne sans recours à toute la police et au gouvernement arbitraire du passé. Cela empêche les gens de s’attirer des ennuis : ils ne sont peut-être pas au courant de l’existence des radiations, la plupart étant illettrés, mais ils savent qu’il est interdit de s’approcher des Cratères de Malédiction. Ils croient au docteur-sorcier, et leur croyance aide considérablement à leur guérison.

« En somme, fils, la magie opère. Vous assistez à son œuvre tous les jours de votre vie. »

Hall se pencha triomphalement. Il frappa de l’index la poitrine du capitaine :

« Ha ! ha ! Je vous tiens, à présent. Vous avouez que la seule valeur des rites est d’ordre purement pragmatique.

– Non pas. Je vous fais seulement remarquer qu’ils ont en effet une valeur pragmatique, une utilité quotidienne... ce qui est plus que vous

ne sauriez dire de la plupart des concepts des Ages Ténébreux. En outre, il y a la question de la loi naturelle. Par exemple, si nous avons une sorcière à bord de chaque nef, ce n'est pas uniquement pour nous rassurer, bien que la confiance en soi ait son importance, mais... »

Hall se leva violemment et s'enfuit par la porte. Martin le suivit du regard, avec un froncement de sourcils inquiet.

Loi de l'Analogie... Brûlez la photo d'un homme, et l'homme meurt à moins qu'il n'ait des contre-enchantements. Croyez que vous êtes doué de double vue et, bien souvent, cela deviendra vrai. Croyez que vous êtes à bord d'une nef avec un groupe d'hommes condamnés par leur propre folie, et il se peut très bien que vous précipitiez la catastrophe.

Martin savait ce qui se passerait s'il envoyait le neveu du Patron hors du sas. Mais il savait aussi ce qui risquait d'arriver s'il ne le faisait pas. Sombrement, il mit en balance les possibilités.

Philip Hall fonça le long de la coursive, à bout de souffle. Le tonnerre de son cœur noyait le bruit des ventilateurs, sa solitude infinie se perdait dans sa colère.

Aveuglement !

Il avait toujours existé, ce courant immémorial de superstition depuis l'Age de la Pierre. Ne brisez pas les miroirs. Ne passez pas sous les échelles. Portez une patte de lapin. Clouez un fer à cheval au-dessus de votre seuil. Revenez en arrière si vous croisez un chat noir. Peut-être le capitaine avait-il raison, de son point de vue, peut-être l'homme, par nature, avait-il tendance à se cacher dans l'ombre, peut-être la raison n'était-elle qu'une mince membrane que la première poussée de peur suffisait à déchirer.

La science s'était anéantie et en avait été discréditée. Rien d'étonnant que les chauves-souris se soient remises à voleter autour des sorcières, que les Covenaires se soient de nouveau réunis sur les lieux élevés, rien d'étonnant que la race soit retournée à ses premières croyances.

Mais au nom de Dieu, à présent les hommes avaient reconstruit ; réduite et affaiblie, la civilisation n'en existait pas moins. Comment auraient-ils pu rebâtir l'héritage de leurs ancêtres s'ils n'avaient pas l'esprit rationnel de ces puissants morts ? Ils ne seraient jamais que des Barbares tant que personne ne soulèverait le voile de nuit qui enténébrait leurs cerveaux.

Il vit Valeria qui flottait près de sa couchette, le regard vide, perdu. Privée de pesanteur, sa jupe flottait autour de ses jambes minces. La

colère se durcit en lui, se cristallisa.

« Valeria », dit-il.

La tête rousse se tourna vers lui, elle eut un petit sourire étonné :

« Oh... bonjour, Philip.

– A quoi pensiez-vous ?

– Peu importe. » Une rougeur monta à ses joues pâles.

« J'ai peur... » Il chercha ses mots. « ... J'ai peur de m'être querellé avec le capitaine.

– Vous devriez faire attention. Je ne peux pas contrebalancer sans arrêt votre influence.

– Quelle influence ? » Il eut un sourire amer. « Je ne cherche à convertir personne, si c'est ce que vous voulez dire.

– Non. C'est votre... état d'esprit. J'ai eu des rêves atroces. J'espère que ce ne sont pas des présages.

– Et c'est ma faute ? Je suis désolé. Je... je ne veux pas vous causer de tourment.

– Bah... peut-être cela ne vient-il pas de vous. Peut-être que nous avons une passe de mauvaise magie. Il m'arrive de souhaiter n'être jamais entrée au Coven. La vie n'est pas toujours facile. »

Il serra les poings, pris de furie.

« Ce n'est pas juste, marmonna-t-il. J'en ai vu assez, de sorcières... de pauvres gosses effrayées, torturées par leurs propres nerfs en désordre... et maintenant *vous*.

– Il y en a toujours dont la tâche est pénible, répondit-elle gravement. Même dans les temps anciens auxquels vous êtes si romantiquement attaché, il devait y avoir des êtres que leurs occupations usaient. » Elle lui prit timidement la main.

« Ne vous faites pas de chagrin pour moi, Phil. La sorcellerie comporte ses propres compensations.

– Vous avez l'intention de toujours...

– Oh ! probablement pas. Je finirai sans aucun doute par me marier. Si je trouve l'homme qu'il faut. » Elle ne le regardait pas.

« Et voilà un exemple du ridicule de la chose. Pourquoi une incidence purement biologique, comme la virginité, déciderait-elle de votre capacité d'avoir la Puissance ou non ?

– Autant demander si cela a une influence sur ma capacité d'avoir ou non des enfants. »

En chute libre, comme maintenant, il avait l'impression de vivre un rêve... et dans un réveil l'attira brutalement à lui et l'embrassa.

Il la sentit se raidir. Leur lutte les projeta contre les parois, d'où ils rebondirent avec force. Elle tenta de lui griffer les yeux ; il la lâcha, terrifié par sa sauvagerie. Elle s'éloigna de lui en flottant, frissonnante et pleurante.

Il s'accrocha à un montant et se tendit vers elle :

« Je suis navré, dit-il, je ne savais pas... »

Le visage caché dans les mains, elle répondit :

« C'est la peine de mort pour cela... s'attaquer à une sorcière... pendant qu'on est en orbite... »

Ses forces le trahirent, il resta suspendu, l'âme à nu.

« Non, dit-il. Pas pour... je ne vous ai pas...

– Je suis désolé, répéta-t-il. C'est... Valeria, voulez-vous m'épouser ? Quand nous reviendrons sur la Terre, voudrez-vous être ma femme ?

– Espèce d'idiot *s-s-s-superstitieux* ! siffla-t-elle. Espèce d'idiot maladroit ! »

Sa fierté se congela soudain en lui.

« Allez-y, dit-il sombrement. Je ne tiens pas à me cacher derrière vous. Allez-y, signalez-moi. J'imagine que le règlement exige que vous le fassiez. »

Elle fit un signe affirmatif. Elle pleurait toujours entre ses mains.

« C'est vrai. Mais je... ne peux pas. Allez-vous-en ! Allez-vous-en et laissez-moi tranquille ! »

Il était au milieu de la course quand il l'entendit hurler.

Ils se rassemblèrent dans la chambre de veille, quatre hommes qui tentaient de dissimuler leur frayeur et qui la regardaient fixement.

« Vous êtes sûre ? » demanda Martin.

Valeria avait les yeux rouges. Elle parlait d'une voix monotone.

« Oui. Il n'y a pas à se méprendre sur ce genre de prévision.

– Un essaim de météores, fit Martin. Un essaim de météores sur une orbite de collision, à une heure de distance. »

Le silence s'épaissit entre eux.

« Pouvons-nous l'éviter ? demanda Peralta.

– Oh ! oui, dit la fille, sans manifester de joie. C'est un gros essaim, mais un quart d'heure à pleine accélération nous tirerait hors de sa route.

– Et alors, il faudrait nous remettre en orbite, dit Martin. Nous n'aurions plus une masse de réaction suffisante pour freiner sur Mars. »

Dykman se tourna maladroitement en l'air. Ses petits yeux clairs se fixèrent, brûlants, sur le visage de Hall.

« C'est votre faute, lui dit-il, c'est vous qui nous avez attiré cela.

– Je n'ai jamais... » Hall leva les bras comme pour parer un coup.

« Oh ! si. Vous et vos superstitions. Elles ont annihilé nos enchantements d'esquive. Il y a bien peu de chances pour que ceci arrive par accident, n'est-ce pas, capitaine ?

– Bien peu, en effet, bien peu.

– Par le sas ! » s'écria Peralta.

Hall sentit la cloison bien ferme derrière son dos. Il leva les poings et dit entre ses dents :

« Parce qu'une femelle hystérique se figure que nous sommes en danger, vous voilà prêts à tuer un homme. Eh bien, venez-y, essayez ! »

Martin s'exprima d'une voix blanche.

« Taisez-vous. Valeria, est-ce que cela modifierait nos chances, si nous l'exécutions ?

– Non, il est trop tard, à présent. »

Martin la contempla pendant un long moment.

« Est-ce la vérité, ou essayez-vous de protéger ce garçon ?

– C'est moi la sorcière, ici ! explosa-t-elle.

– Bon, bon. Je vous crois. Nous sommes tous dans le bain. D'ailleurs ce pourrait n'être pas la faute de Philip. Il a pu se produire une erreur à la Base ou c'est un sorcier étranger, ou... Valeria, n'y a-t-il rien que nous puissions faire ? »

Elle resta immobile toute une longue minute. Cela leur parut un siècle.

« C'est une vieille comète avec une orbite à longue périodicité, finit-elle par dire. C'est pour cela qu'on ne l'a pas encore rencontrée. » Ses yeux se fermèrent et son visage se tendit sous l'effort. Sa voix semblait provenir d'une distance de plusieurs années-lumière. « Il y a une centaine de météores de la taille d'un gros rocher, et un nuage de

poussière cosmique. Nous pouvons éviter les gros...

– Mais les graviers ! Ils peuvent percer plus de trous dans la coque que nous ne saurions en boucher.

– Peut-être pourrais-je me charger du gravier », dit-elle.

Hall se laissa ouvrir une veine par elle. Elle lui préleva du sang comme elle l'avait fait pour les autres. Le reste de ses préparatifs fut accompli en secret ; il perçut une odeur d'herbes âcres et il l'entendit psalmodier en une langue qu'il ignorait.

« Bouclez vos ceintures », dit le capitaine.

Il conduisit la fille dans la chambre de pilotage et l'amarra dans un fauteuil amortisseur. Ses cheveux roux lui flottaient autour du visage ; elle ne semblait plus la même. Elle avait les mains tachées de sang, elle tenait une baguette d'ivoire et la déplaçait avec une précision surprenante chez un être qui avait les yeux fermés.

« Prenez votre place », murmura-t-elle.

Martin boucla sa ceinture et posa les doigts sur les commandes. Des pensées sans lien lui traversaient l'esprit : Ginny et les enfants, un arbre dans leur jardin, une soirée d'adieu qui avait réuni tous leurs amis. C'était un monde vaste et plaisant que le sien, et il était dur de le quitter pour les ténèbres inconnues.

Elle prononçait son incantation : *Abaddon, Sa-miel, Belzébuth, Bélial. O vous tous, grands esprits cornus, venez-nous en aide.*

« Les gyroscopes, souffla-t-elle. Alpha, zéro zéro trois... Bêta, un zéro deux... Gamma, inchangé... préparez-vous pour une poussée à demi-puissance... » La nef pivota sur les axes gyroscopiques « *Allez-y !* »

Un bruit de tonnerre, des cris. Une main puissante les plaqua dans leurs sièges. Puis le silence et la chute.

Martin appliqua les yeux au périscope. Il vit un des météores, à des kilomètres de distance, accrochant des reflets de soleil à sa surface inégale. Le caillou disparut rapidement, comme un éclair silencieux.

« Alpha, cinq zéro un... Gamma, zéro trois trois... poussée à quart de puissance de dix secondes... Allez ! »

Un brouillard devant les millions d'étoiles, comme des millions plus infinis de petits éclats. Pas plus gros que l'ongle du pouce, mais animés d'une telle vitesse...

« Nous sommes dégagés de l'essaim, fit la voix monotone de la sorcière. Sur cette orbite, nous ne risquons plus d'en rencontrer. Mais...

- Les petites pierres. Je sais, Valeria. Pouvez-vous les contourner ?
- Allez-vous-en », dit-elle.

Il se dégagea et sortit de la cabine le plus silencieusement possible. Il referma la porte. Elle entamait une nouvelle incantation.

Peralta, Dykman et Hall tournèrent les yeux vers lui à son entrée. Ils avaient les traits tirés.

« Vous pouvez vous arracher de vos sièges si vous voulez, les gars, leur dit-il. Nous sommes sur une route en dehors des gros blocs.

– Mais les petits... le, gravier ? fit Dykman.

– Cela dépend de Valeria. J'en ai vu une belle quantité. Normalement, je pense que nous devrions être touchés par un millier d'entre eux. Il n'y en a pas de très gros, mais leur vitesse relative atteint plusieurs kilomètres par seconde. »

Ils se libérèrent et restèrent suspendus comme des poissons dans un bocal. Peralta avait pris son nécessaire de rebouchage ; il pourrait réparer une douzaine de fuites. Il était inutile d'endosser les scaphandres, qui ne renfermaient que deux heures d'air.

Hall prit la parole, d'un ton haché :

« Capitaine... comment pouvez-vous *savoir* qu'il y a un essaim, là ? »

Martin cligna les paupières.

« Mais je les ai vus. Dans le périscope.

– Vraiment ? Ou bien avez-vous vu ce que vous vous êtes persuadé de voir, par auto-hypnotisme ? »

Il y eut un nouveau silence. Hall transpirait. Il s'essuya et les gouttes de sueur flottèrent autour de lui.

« Vous... fit Peralta en se préparant à bondir.

– Cela suffit ! » aboya. Martin.

Il y eut un craquement ressemblant au tonnerre. Ils ne virent pas l'éclair avant qu'il n'ait passé. Deux trous aux bords fondus se faisaient vis-à-vis, de part et d'autre de la chambre. Il y eut une odeur d'air brûlé.

Peralta vira, colla une plaque adhésive sur chaque trou et vit que les plaques se gonflaient sous la pression interne. Une autre explosion retentit dans la coursive. Il partit à la recherche des fuites.

« Maintenant, y croyez-vous ? » demanda gentiment Martin.

Hall se cacha les yeux.

« Deux coups, fit Dykman. Deux coups qu'elle n'a pas pu parer.

– Mais elle en a paré des quantités, dit Martin. Tenez bon. Dans deux minutes, nous aurons franchi le nuage, morts ou vifs. »

Peralta revint. Ils attendirent. Personne ne regardait Hall. De temps en temps, la coque résonnait comme un gong, sous le choc oblique de particules qui avaient perdu trop de leur vélocité pour la pénétrer.

Le subrécargue leva les yeux et regarda dans le vide.

« Il... semble... que je me trompais, dit-il.

– C'est bon, dit Martin. Vous êtes jeune, Philip, et il est naturel que vous vous trompiez. Tous ces romans historiques – la restauration de Hoover, le duel d'Eisenhower contre Hitler, les sorciers atomiques et les femmes nues de Las Vegas... j'ai eu moi aussi de ces idées romanesques, dans le temps.

– Des tromperies ?

– Oui, au sujet de l'efficacité de la science.

– Mais elle s'applique, je l'ai vérifié !

– Bien sûr. Le *Phobos* en est la preuve. Mais la superstition, c'était ceci, fils : que la science pouvait tout comprendre, tout faire, et tout rendre bon. Je me demande comment ils ont pu entretenir une croyance aussi bizarre, même en leur temps. Je me demande comment quelqu'un qui contemple la Terre de nos jours peut encore y croire. Si vous prétendez qu'un concept vrai est celui qui s'applique, alors votre idée que « la science est tout » était fausse... tous les cratères radioactifs, toutes les maladies de mutation, tous les monstres nés de la femme le prouvent ! »

Ils attendirent.

Valeria entra. Il fallait l'absence de gravité pour qu'elle eût la force de se mouvoir. Elle paraissait ne plus avoir de chair sous la peau.

« Nous sommes en sûreté. » Ils l'entendaient à peine. « Je... les enchantements... ont détourné les pierres. Nous les avons à présent dépassées. »

Ses yeux se révoltèrent ; elle flotta, inerte. Hall poussa un cri indistinct et alla vers elle.

Martin, Peralta et Dykman retournèrent à leurs postes, pour remettre la nef en orbite vers Mars.

« Cela coûte un terrible effort, mais je serai complètement remise dans quelques jours », dit Valeria.

Hall lui étreignit la main. Ils étaient dans la chambre de veille où seuls les signes cabalistiques les surveillaient.

Il cherchait ses mots. Il n'est jamais aisé d'avouer qu'on s'est trompé. En principe, il n'y parvenait pas encore.

Mais... Il tenta de sourire :

« Ne vous tourmentez pas à mon sujet, dit-il. Maintenant, je crois que vous pouvez tout faire.

– Oh ! non. Seulement quelques petites choses. » Elle croisa deux doigts.

« C'est suffisant, suffisant pour nous tirer d'affaire. Je suis surpris de ne pas m'en être rendu compte plus tôt.

– Les Covenaires n'agissent pas au grand jour. La magie est d'autant plus efficace qu'elle a lieu en privé. Alors tout ce que vous avez vu, ce sont les danses, la médecine, les cérémonies publiques. Vous n'avez jamais vu un homoncule qui sait ce qui se passe à plusieurs centaines de kilomètres. Vous n'avez jamais vu deux sorciers échanger leurs pensées sans se parler, ou... ou une sorcière prévoyant les points de danger et écartant les météores. »

Il avança le menton, d'un air entêté.

« Je ne suis pas encore convaincu qu'il n'y ait pas trop de superstition dans le monde. J'ai mes doutes quant à la plupart des rites. Mais je suis prêt à avoir l'esprit ouvert à leur égard et à chercher des preuves dans tous les cas.

– Cela suffit. Vous ferez un bon spacionaute. »

Elle baissa les yeux et se serra dans le creux du bras de Hall.

« La télépathie, la précognition, la psychokinésie, la psychosomatique... on ignorait presque complètement tout cela, dans l'ancien temps, dit-il pensivement. Peut-être qu'il faut la croyance aux rites pour concentrer les pouvoirs de l'esprit. Peut-être que ce qu'il fallait à l'homme, c'était l'occasion de donner à ces pouvoirs libre cours et de les étudier à la lumière de la logique qu'avait mise au point l'âge de la science. »

Valeria eut un rire très doux : « Très bien. Si cela doit vous faire plaisir, si vous trouvez cela plus scientifique, de donner de tels noms à la magie, allez-y. Cela n'en reste pas moins la magie ! »

Il resserra son bras autour de la taille de la jeune fille. Elle soupira sans protester. Devant la magie la plus ancienne de toutes, ils ne pensait pas qu'elle resterait sorcière très longtemps.

Traduit par BRUNO MARTIN.

Superstition.

© Fiction House, 1956.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

John Novotny : A MALIN, MALIN ET DEMI

Le petit récit que voici se fonde sur une idée aussi simple qu'originale : nous possédons tous ce qu'on aurait appelé, en d'autres temps, des pouvoirs magiques ; ou, plus exactement, chacun de nous possède son pouvoir magique personnel. Cependant, rares sont ceux qui ont découvert le leur. Au moment de cette découverte, certains pourraient être tentés d'abuser de ce pouvoir. Mais en ce cas...

LAURA fit son entrée dans l'appartement sur le coup de neuf heures du soir, tous charmes dehors.

« Hello, Jesse, fit-elle d'une voix douce. Je ne sais pourquoi, mais je m'étais imaginée que vous aviez renoncé.

– Vous me sous-estimez, Laura, dit-il en lui ôtant son manteau. Et vous vous sous-estimez par la même occasion. Vous n'avez jamais été plus en beauté.

– Merci, Jesse, sourit-elle en acceptant une coupe de Champagne. En effet, je me sens en pleine forme. Je suis prête à disputer dix rounds, s'il le faut.

– Votre réflexion est déplacée, mon cher ange, dit-il, blessé. Vous me donnez l'impression que je suis un mufle qui ne sait pas se tenir. Je ne prétends pas qu'en d'autres temps... mais maintenant j'ai changé mes batteries.

– Bravo, s'exclama Laura en applaudissant gaiement. Ne me dites pas quel rôle vous jouez ce soir. Ce sera bien plus drôle de deviner. »

Un délicieux repas froid les attendait et ils soupèrent aux chandelles. Plus tard, ils s'installèrent auprès de la baie vitrée qui donnait sur le fleuve, tout en buvant de la Bénédictine.

« Vous vantez tellement l'article, Jesse, fit Laura dans un murmure. Il y a des moments où j'aurais presque envie de donner au diable son dû.

– C'est bien ce que j'escompte, répondit-il sur le ton de la conversation.

– Oh ! s'étonna Laura. Vous vous attendez à ce que je succombe, à ce que je me donne à vous par bonté d'âme ?

– Par bonté ou par noirceur, comme vous voudrez, ajouta Jesse.

– Je vous souhaite bien de la chance.

– Je vous en remercie. Et maintenant répondez-moi : si vous vous trouviez entièrement nue devant moi, je pourrais bien prétendre, à juste titre, que j'ai gagné la partie ?

– Auriez-vous l'intention de me déshabiller de force ?

– Non, très chère. Je ne vous toucherais pas, déclara-t-il en souriant.

– Je reconnais, dans ces conditions, que votre prétention serait assez justifiée, admit Laura. Maintenant, puis-je savoir à quel moment vous attendez de moi que je me transforme en strip-teaseuse ?

– Ce ne sera pas long, répondit Jesse. Pour hâter votre décision, laissez-moi vous montrer quelques cadeaux que j'ai préparés à votre intention. »

Jesse se retint de manifester de l'impatience tout en la conduisant vers les deux penderies. Il ouvrit l'une d'elles et désigna du doigt les fourrures accrochées à l'intérieur.

« Je peux choisir ? demanda Laura.

– Elles sont toutes à vous, répondit-il. Passez-les en revue. »

Elle pénétra à l'intérieur de la penderie et Jesse eut un sourire. En esprit il repassa les événements de la semaine précédente.

Une semaine plus tôt, Jesse Haimès était à une terrasse de café, en train de siroter mélancoliquement un scotch ; il reposa le verre sur la table d'un geste décidé et se pencha vers son ami :

« Je t'assure, Tom, ce n'est pas faute d'avoir fait des efforts. Dieu sait que j'ai tout essayé ! J'ai joué le gentleman, le grand frère, le don juan. J'ai été patient, impatient, persuasif.

– Généreux ? s'enquit Tom.

– A profusion, souligna Jesse. J'ai même été jusqu'à lui acheter un caniche.

– Et, malgré tout cela, Miss Laura Carson reste inviolable.

– Dégoûtamment inviolable, confirma Jesse.

– Prenons un autre verre, suggéra Tom en faisant signe au garçon. A moins que tu n'aies beaucoup de travail cet après-midi ?

– Non. Nous avons juste un déménagement en perspective. Nous

transférons la comptabilité dans un autre bureau.

: -Alors un verre est tout indiqué. »

Ils restèrent assis, attendant leurs consommations et sondant l'abîme de frigidité que représentait Miss Laura Carson. Sous les yeux de Tom, Jesse alluma une cigarette. Au moment où il s'apprêtait à jeter son allumette dans le cendrier, Tom allongea le bras en faisant claquer ses doigts.

« Abracadabra », dit-il, et le cendrier disparut.

Jesse resta bouche bée, puis eut un sourire contraint.

« Joli. On peut savoir comment tu as fait ?

– Ce n'est rien. Juste un petit tour de passe-passe, dit Tom d'un air faussement modeste. Bien sûr, d'habitude je ne fais pas ça en public. Mais on a comme ça de ces envies quelquefois...

– Je ne savais pas que c'était ton dada.

– Ce n'est pas un dada. C'est un pouvoir magique, fit Tom en riant.

– Si tu faisais revenir le cendrier ? déclara Jesse.

– Je ne peux pas, avoua Tom. Je suis capable de faire disparaître de petits objets. Mais je n'ai aucune idée de l'endroit où ils peuvent aller. »

Jesse fronça les sourcils, mais se contenta car le garçon s'approchait pour les servir. Il attendit que l'homme se fût éloigné, puis se tourna vers, Tom :

« Tu ne vas pas me faire croire que ce truc est sérieux ? » demanda-t-il en montrant le centre de la table..

Tom fit signe timidement que oui.

« Tu ne vas pas essayer de me faire avaler ça !

– Pose ta paille sur la table », fit Tom.

Jesse sortit de son verre le petit tube et le posa à l'endroit indiqué. Tom fit claquer ses doigts en direction de la paille.

« Abracadabra », dit-il.

L'objet disparut.

Jesse contempla longuement la place où la paille s'était trouvée, puis il appela de nouveau le garçon.

« Deux autres scotches, commanda-t-il, et un cendrier. »

Le garçon apporta les boissons et le cendrier, tout en surveillant la table et ses occupants d'un air soupçonneux, puis il s'en fut.

« Je ne pense pas, répondit Tom. C'est un vieux type qui m'a

expliqué, autrefois, que chaque homme avait un pouvoir magique qui lui est propre. Lui, il était capable de changer l'eau en whisky. Un truc qui avait son utilité.

– Alors, moi aussi j'aurais un pouvoir magique ? interrogea Jesse rempli d'excitation.

– Je te l'ai dit, chacun en a un, répondit Tom. Tu viens d'assister à la démonstration du mien.

– Et comment découvre-t-on celui que l'on possède ? »

Tom haussa les épaules.

« Je suppose que la plupart des gens ne le découvrent jamais. Moi, je m'en suis juste aperçu par hasard.

– Peut-être que le mien est le même que le tien, suggéra Jesse.

– Essaie voir », fit Tom en avançant vers lui le cendrier.

Jesse prit une profonde inspiration, fit claquer ses doigts et prononça la parole voulue. Rien n'arriva au cendrier.

« Est-ce que je me suis trompé dans un détail ? » demanda Jesse, espérant contre toute attente.

Tom secoua la tête.

« Technique parfaite, dit-il. Résultat négatif.

– Alors je suppose que mon pouvoir est différent, murmura Jesse. Bon sang, comment faire pour le trouver ?

– N'en fais quand même pas une maladie, ça n'est pas si important. A moins que ce ne soit le truc de l'eau et du whisky, bien sûr. »

De nouveau, ils appelèrent le garçon et Jesse eut bientôt devant lui un grand verre d'eau. Le résultat fut tout aussi négatif qu'avec le cendrier.

« Pas de veine, dit Tom. A ta place, je ne me tracasserais pas. Comme je te l'ai dit, je me sers à peine de mon pouvoir. C'est plutôt embarrassant quand les gens posent des questions. Tu n'as qu'à oublier tout cela. »

Jesse hocha la tête. Au moment où ils se séparèrent, quelques instants plus tard, il dit à son ami :

« C'est bien la première fois, depuis des semaines, que j'ai été capable de penser à autre chose qu'à Laura Carson ! »

Quelques instants plus tard, Jesse était installé à son bureau lorsque sa secrétaire entra.

« Je vous apporte votre courrier, Mr. Haimès. »

Jesse adressa un sourire à la brune élancée qui se tenait devant lui.

« Merci, Carol. »

La jeune femme sortit. Jesse surveilla sa retraite, puis, précautionneusement, retira sa main qui était restée cachée sous le bureau. Cette main tenait un chapeau et il regarda celui-ci dans l'expectative.

« Abracadabra », murmura-t-il.

Mais aucun lapin ne se matérialisa.

Après tout j'aime mieux ça, se dit-il. Je n'aurais pas été particulièrement ravi d'une telle faculté.

Sa secrétaire revint sur ces entrefaites.

« Oui, Carol ?

– Mr. Wigmann demande s'il peut prendre, pour les bureaux de la comptabilité, les deux armoires métalliques qui sont parmi les meubles en surplus.

– Bon, je vais voir ça avec vous. »

Ils se rendirent tous deux dans la pièce où étaient entreposés les meubles. Ils découvrirent dans un coin les deux armoires métalliques. Celles-ci avaient environ un mètre de profondeur et deux mètres de hauteur. Elle ne comportaient pas d'étagère, ayant été destinées à servir de penderie. Jesse ouvrit la porte de l'une d'elles et regarda à l'intérieur.

« Il faudra que Wigmann s'occupe de faire poser des étagères, dit-il en refermant la porte. Il n'aura qu'à en commander et... »

A ce moment-là, il s'interrompit et regarda l'armoire, puis sa secrétaire. Une idée saugrenue lui venait à l'esprit, tandis qu'il se rappelait vaguement une scène dans un vaudeville qu'il avait vu autrefois.

« Carol, fit-il avec hésitation. Pourriez-vous... euh... je sais que ça va vous sembler bizarre... »

– Oui, Mr. Haimès ?

– Eh bien, voilà : pourriez-vous entrer un moment à l'intérieur de cette armoire métallique ? »

Carol eut un sourire.

« A l'intérieur de... de l'armoire ?

– C'est cela. A l'intérieur de l'armoire.

– Je ne comprends pas.

– Selon toute probabilité, déclara Jesse, il n'y aura rien à comprendre. Et si c'était le cas, je vous expliquerais plus tard.

– Je l'espère », fit Carol sans cesser de sourire.

Elle retroussa légèrement sa jupe et monta dans l'armoire.

« Je vous remercie », fit Jesse.

Il referma la porte et recula de quelques pas en arrière. Puis il regarda l'armoire avec détermination.

« Abracadabra », prononça-t-il d'une voix suffisamment étouffée pour que Carol ne pût pas entendre.

Puis il ouvrit la porte de l'armoire, avec un sourire qui se voulait rassurant – et manqua de perdre la respiration en s'apercevant que le meuble était vide.

Machinalement, il se précipita vers l'autre armoire et ouvrit la porte de celle-ci.

« Ne vous inquiétez pas, car... Oh ! Dieu du ciel ! »

Carol se trouvait effectivement dans l'autre armoire, découpée dans l'encadrement de la porte. Du premier coup d'œil, Jesse avait pu s'apercevoir de deux choses : Carol était entièrement nue – et elle était profondément en colère.

Jesse regarda ailleurs, puis se disant : « Au diable ! » la regarda de nouveau.

« Qu'avez-vous donc fait de vos vêtements ? demanda-t-il.

– Ce que j'en ai fait ! » proféra Carol d'une voix menaçante. Elle descendit l'armoire sur la pointe des pieds nus. « Depuis mon porte-jarretelles jusqu'au ruban de mes cheveux ! Ma parole, vous vous surpassez ! »

Elle alla s'affaler dans un des fauteuils qui faisaient partie des meubles de surplus.

« Vous feriez mieux d'expliquer cette comédie, continua-t-elle. Je vous le conseille. Ce qui se passe chez vous est une chose, et ce qui se passe au bureau en est une autre. J'ai toujours insisté pour que les deux ne soient pas mélangées...

A ce moment elle s'interrompt, regardant bouche bée l'armoire qu'elle venait de quitter.

« Ça alors ! Mais ce n'est pas celle dans laquelle je suis... Je vous préviens, expliquez-vous ! Expliquez-vous ou sinon je vais crier. »

Elle ouvrait déjà la bouche. Jesse n'eut que le temps de bondir vers

elle pour y plaquer sa paume.

« Je peux tout expliquer ! » fit-il hâtivement.

Il sentit Carol se détendre et retira sa main.

« C'est bon, dit-elle. Allez-y. »

Jesse regarda les armoires, puis de nouveau Carol.

« A vrai dire, fit-il, l'air malheureux, je ne peux pas. »

Carol ouvrit de nouveau la bouche.

« Attendez, je vous en supplie ! supplia Jesse. Je veux dire que je ne sais pas comment cela s'est passé. Il semble en fait que ce soit dû à mon pouvoir.

– Ah ! oui. Votre pouvoir ? fit Carol en haussant les sourcils. Voyez-moi ça ! Espèce de vicieux ! Et puis-je vous demander ce que vous avez l'intention de faire maintenant ? »

Elle se balança dans son fauteuil en le faisant tourner sur lui-même.

« Ici, on serait plutôt un peu à l'étroit, non ? fit-elle avec concision.

– Mais, Carol, je... vous...

– Je vous l'ai dit, chez vous c'est une chose, au bureau c'en est une autre. Et si vous... »

A ce moment-là, retentit la voix de Mr. Wigmann :

« Mr. Haimès ! Mr. Haimès ! »

Tous deux sursautèrent et Jesse se leva d'un bond.

« Je suis ici, cria-t-il. Attendez-moi !

– Oh ! je peux venir si vous voulez et...

– Non ! hurla frénétiquement Jesse. Attendez un moment. Je... je débarrasse des choses qui encombraient les armoires.

« Très bien », répondit Wigmann.

Ils entendirent ses pas tandis qu'il allait et venait dans le bureau à côté

« Rentrez dans cette armoire, murmura Jesse à l'adresse de Carol.

– Jamais de la vie ! répondit-elle en murmurant de même. Allez vous faire...

– Carol », implora Jesse. Il se pencha vers elle et l'embrassa sur les lèvres. « Je vous augmente de dix dollars par semaine. Je vous emmène au Stork Club le soir que vous voulez. Je vous achète une nouvelle robe. »

Carol se radoucit.

« Mr. Haimès, ce ne sera pas nécessaire.

– Mais si, mais si, insista-t-il. J'ai commis un impair. Vous l'avez dit, le bureau c'est le bureau. Je vous promets de m'en souvenir. »

Elle lui jeta ses bras nus autour du cou et l'embrassa. Puis elle se recula en souriant :

« C'est bon, je vais dans l'armoire. »

Comme elle lui tournait le dos pour y pénétrer, Jesse se permit de tapoter le postérieur impertinent de Carol, puis il referma la porte sur elle.

« C'est bon, Wiggy, vous pouvez venir, cria-t-il. J'ai fini. »

Mr. Wigmann entra dans la pièce et s'approcha des armoires.

« Excellent, parfait, fit-il. Trop aimable à vous de vous être donné ce mal, Haimès. Vous êtes en nage ! Vous savez, j'aurais pu attendre.

– Je vous en prie, ce n'est rien, dit Jesse, lui barrant la route.

– Mais l'intérieur...

– Il n'y a plus rien, elles sont entièrement nues, déclara Jesse, tout en s'étrangeant sur le dernier mot. Vous commanderez les étagères. »

Il poussa Wiggy vers la porte, lui serra la main et propulsa le petit homme dans le hall. Puis il se dirigea vers le téléphone et composa un numéro.

« Allô ! Miss Devins ? Ici Jesse Haimès, annonça-t-il. Non, inutile de déranger le patron. C'est à vous que je veux parler. J'aurais un service à vous demander. Mon club est en train de monter un spectacle de revue et il nous manque une tenue de femme, le trousseau complet. Carol est occupée en ce moment, cela ne vous ennuerait pas de vous en charger à sa place ?... Merci, vous êtes gentille-Quelle taille ? Oh ! comme pour Carol, par exemple. Alors, si vous voulez bien prendre note de chaque article : une robe, une combinaison... »

Quand il eut fini, il retourna dans la pièce de débarras et libéra Carol.

« Ne vous en faites pas pour vos vêtements, dit-il. J'ai commandé tout ce qu'il vous faut.

– Qui s'en occupe ?

– Miss Devins.

– Bonne idée. Elle a du goût et elle est consciencieuse. Elle en a bien pour une heure. »

La main dans la main, ils retournèrent au bureau de Jesse.

Trois jours plus tard, il avait terminé l'aménagement entrepris par lui dans son appartement : deux armoires encastrées dans une cloison côte à côte, leurs portes pareilles à celles de n'importe quelle penderie. Il rangea ses outils avant de procéder au test final. Il prit une poupée qu'il avait achetée dans un magasin de jouets et la plaça dans l'armoire numéro un. Il arrangea soigneusement les plis de la petite robe, puis se releva, ferma la porte et recula.

« Abracadabra », dit-il, avec un geste négligent des doigts. Il se rendit à l'armoire numéro deux, l'ouvrit et eut un sourire : à l'intérieur, se trouvait le petit corps de plastique, dénudé.

« Et maintenant, murmura Jesse, au tour de Miss Laura Carson. »

Il venait maintenant de refermer la porte sur Laura, sans que celle-ci, absorbée par la contemplation des fourrures à l'intérieur de la penderie, se fût méfiée. Vivement, il recula d'un pas et leva le bras.

« Abracadabra ! »

La chambre était silencieuse, mis à part le bruit de fond de la musique douce que jouait l'électrophone de Jesse. Il alla ouvrir la seconde armoire : Laura s'y tenait. Bien que préparé depuis longtemps à cet instant, Jesse ne put s'empêcher d'avoir le souffle coupé.

Son corps était parfait, sans failles, une symphonie de douces rondeurs. A la lumière des bougies, sa peau brilla comme de l'ivoire tandis qu'avec des mouvements gracieux, elle sortait sans sourciller de la penderie. Ses longs cheveux noirs recouvraient de façon tentatrice des épaules exquises. Jesse dut nouer ses mains derrière son dos. Très calmement, Laura marcha jusqu'au centre de la pièce, puis se retourna pour regarder les deux portes.

« Vous voici nue », dit Jesse d'une voix rauque.

Laura se contempla.

« On ne peut plus nue, en effet. »

Un éclat de rire secoua son corps et Jesse fut obligé de desserrer sa cravate. Laura se dirigea vers la baie vitrée ; le clair de lune la baigna. Jesse défit son col de chemise.

« Vous êtes vraiment très à l'aise, remarqua-t-il. C'est à croire que rien ne vous surprend. »

Laura hocha la tête :

« Apparemment, vous avez découvert votre pouvoir magique, c'est tout. »

Jesse qui commençait à se déshabiller s'arrêta net.

« Possible, dit-il, décidé à ne pas perdre l'avantage, en tout cas les

choses se sont passées comme prévu.

– Admettons, dit Laura. Pourtant, faites-moi un plaisir.

– Oui ?

– Allez donc chercher ce tisonnier et tenez-le à bout de bras. »

Perplexe, Jesse se dirigea vers la cheminée, ramassa l'ustensile et le tint comme elle le lui demandait. Laura leva l'index, le pointa vers le tisonnier. Horrifié, Jesse vit alors celui-ci s'avachir, mou comme du chiffon, et pendre lamentablement au bout de sa main.

« Vous voyez, Jesse, dit Laura, vous ne pourrez jamais rien contre moi. Il y a longtemps que j'ai découvert *mon* pouvoir magique. »

Traduit par DANIEL MEAUROIX.

A trick or two.

© Mercury Press, Inc. 1957. Reproduit d'après *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

R. A. Lafferty : SITUATION INHABITUELLE A SUMMIT CITY

La solitude de télépathes isolés dans notre monde non-parapsychologique a été évoquée par de nombreux auteurs de science-fiction. Wilson Tucker en a tiré la substance de son roman Wild talent De son côté, Alfred Bester a brossé minutieusement dans The demolished man (L'homme démoli) le tableau, d'une société future où les télépathes, bien qu'en minorité, sont suffisamment nombreux pour se constituer en une sorte d'élite. Mais il fallait R. A. Lafferty pour imaginer une société qui serait à la fois : 1. uniquement composée de télépathes et, 2. la nôtre.

ET d'ailleurs, comment communiquons-nous, Sumner ? demanda Fenwick. On dirait bien que ces deux types ont quelque chose de nouveau à dire sur la communication.

– A cela près qu'ils sont incapables de le communiquer, railla Sumner. C'est tout le problème lorsqu'on permet aux savants et autres amateurs d'avoir des opinions sur les processus de pensée. Nous communiquons au moyen de mots, Fenwick, et pas grâce à de quelconques ondes rêvées par ces cerveaux ondoyants. Ils prétendent que même les signes conventionnels devraient leur signification à la télépathie.

– Mais Hegeman et Bott-Grabman jouissent d'une réputation considérable – j'ai oublié dans quel domaine au juste. Selon eux, la parole ne serait qu'une conversation, ou un index auquel nous aurions recours, et nous ne pourrions pas transmettre plus de cinquante pour cent de notre pensée si nous étions limités aux mots.

– Qu'ils s'occupent de leurs oignons, répondit Sumner. Ils ne connaissent rien à la communication du langage.

– Ils ne minimisent pas seulement l'importance du langage, fit Fenwick, mais aussi celle des symboles, des conventions, des suppositions, de toutes sortes de choses... Ils racontent que tout cela ne transmet presque rien en soi. Ils disent que sans ces ondes personnelles, familièrement appelées du nom de télépathie, nous n'aurions aucun moyen de reconnaître notre propre visage dans la glace, même si nous le regardions douze fois par jour tous les jours de

notre vie. Ils vont jusqu'à dire que le parallélisme des idées générales – que nous connaissons sous le nom de conscience – ne serait pas possible sans la réception de l'écho de nos propres ondes.

– Je te dis que ces types n'y connaissent rien, Fenwick.

– Mais Bott-Grabman a eu un cas frappant : une femme qui parlait italien mariée pendant trente ans à un homme qui parlait arménien. Aucun des deux n'a appris le langage de son époux, mais ils se comprennent parfaitement l'un l'autre. »

C'est alors que tout arriva, mais sans bruit, et sans avertissement. Le changement opéra sur tout le monde dans la ville. Les ondes personnelles de Fenwick furent perturbées tandis qu'il poursuivait, et cela fit une différence :

« La femme, je ne sais plus maintenant lequel était la femme, je crois que l'un des deux était une femme et que l'autre était un Arménien – leurs prénoms étaient ambivalents, ou plutôt inconnus de moi. De quel genre est Morvan ? A quel point Renentlas est-il arménien ? Il ne serait pas incompatible que ce fût l'autre qui parlât Haïk.

– Haïk, aïe, aïe, aïe ! Quelle chance qu'ils ne se soient pas compris, ils auraient divorcé au bout d'un an. Tu es exorbitamment impliqué, Fenwick.

– C'est toi, colosse contorsionné, s'emporta Fenwick. Et je ne dis pas ça temporellement, vieux sermonneur de Sumner. »

Cela mit Sumner en rage et ils en vinrent aux mains.

« Nous devrions arriver à nous comprendre, même un rien », fit Sumner en martyrisant l'oreille de Fenwick (mais ils ne pouvaient pas du tout, ils étaient absolument incapables de se comprendre mutuellement).

« Tu veux dire que nous devrions nous comprendre un brin ? demanda Fenwick en fracturant les reins de Sumner. Évidemment que je veux dire un frein ; cette pièce de harnais à laquelle est fixée la bride. Ce n'est pas une chose qui va dans la bouche d'un cheval, Sumner. Lequel de nous deux est Sumner ? Je voudrais bien te voir en mettre un dans la bouche d'un cheval.

– A mon j'en parlerai cheval », dit Sumner (à moins que ce ne soit Fenwick). En réalité, c'était le parleur qui parlait. « J'en parlerai à mon cheval, mais tu as choisi le mauvais cheval. C'est mon opinion inconséquente. »

Ils se battirent, et ils avaient été amis.

Le même soir, à quelques kilomètres de là dans la ville, un Arménien d'un certain âge étranglait l'Italienne qui était sa femme depuis trente ans.

« Tout d'un coup, on aurait dit qu'elle ne faisait que baragouiner », disait-il.

Presque en même temps, un gros homme en colère se jetait sur un petit crieur de journaux et lui flanquait un grand coup de poing en pleine figure.

« Vous m'avez vendu un journal des tranchées, accusa-t-il le garçon.

– C'est le même que celui que vous avez tous les soirs, balbutia l'adolescent en sang. Vous flanquez des coups de poing aux gens, attendez que mon frère arrive, il va vous bourrer le pif-paf-pouf. Ce sont les mêmes lettres, ce sont les mêmes mots.

– Je sais bien que ce sont les mêmes mots. Pourquoi je ne peux pas les lire, alors ? Ça doit être écrit dans une langue des tranchées. »

Il flanqua un autre coup dans la figure du crieur de journaux et s'en alla. Que voulez-vous qu'il fit, alors que le vendeur de journaux lui vendait un journal qu'il ne pouvait pas lire ?

Deux hommes se tenaient sur un échafaudage à trente étages de hauteur. Ce n'est pas l'histoire des deux Irlandais sur un échafaudage. L'un de ces hommes était Irlandais, l'autre Danois.

« Laisse un peu glisser la corde, fit le Danois. Hah, je t'ai dit de la laisser glisser ? Non, halte ! Je veux dire ti...

– Tu veux que je la laisse aller pour de vrai ? demanda l'Irlandais. Je suppose que c'est ce que veut dire « halter », mais je voudrais bien que tu laisses tomber le vocabulaire danois. »

Il la laissa filer pour de vrai. Il dégringola du haut des trente étages. Et se tua.

« Ce gars m'a compris tout de travers, dit le Danois. Il n'avait encore jamais fait ça. J'essayais de lui dire... » Mais la chute tua aussi le Danois.

Des caillots se formaient dans les artères de la ville.

« Tu vois pas la différence entre le vert et le rouge, coco ? demandait un policier à un honnête citoyen automobiliste.

– Bien sûr que si, et on peut pas dire que ton nez soit vert, répondit l'honnête citoyen tandis que sa femme se tordait de rire à cette plaisanterie.

– Alors, pourquoi n’obéis-tu pas aux signaux lumineux ? demanda le policier.

– Pourquoi ? Ils ont commencé à donner des ordres, maintenant ?

– Quand c’est rouge, ça veut dire qu’il faut s’arrêter.

– Quand c’est rouge, pour moi, ça ne veut pas dire qu’il faut s’arrêter, répondit l’honnête citoyen. Même s’arrêter ne veut pas dire qu’il faut que je m’arrête. Vous commencez à obéir aux ordres des feux rouges et tout d’un coup vous vous retrouvez en train d’obéir aux cancrelats. Pourquoi est-ce qu’ils n’inventent pas un truc pour que toutes les voitures n’essaient pas de traverser le carrefour en même temps ? C’est comme ça que ça fait des embouteillages.

– Pourquoi est-ce que tu ne klaxonnes pas, John ? demanda à son époux la femme de l’honnête citoyen. Tout le monde est en train de klaxonner. »

L’honnête citoyen se mit à klaxonner.

Les choses commencèrent à se gêner lorsque le soir tomba. La police ne pouvait rien faire. Il n’y avait plus maintenant aucun moyen de distinguer un policier de n’importe qui. Les magistrats ne pouvaient pas délivrer de mandats. Et puis, d’ailleurs, quelle sorte de mots mettez-vous sur un mandat ? Que veulent-ils dire si vous les y mettez ? Et comment auraient-ils la même signification pour quelqu’un d’autre ?

Le courant s’éteignit dans des quartiers entiers. La confusion la plus totale régnait dans les centrales électriques et les sous-stations. Qui se rappelait la différence entre un conjoncteur, un disjoncteur et un interrupteur ?

« Finissons-en avec cette discussion et rentrons dîner à la maison », disait un homme à sa femme. Elle lui donna un coup qui lui fit voir trente-six chandelles.

« Pourquoi as-tu fait ça ? lui demanda-t-il en levant les yeux sur elle depuis le trottoir.

– Je ne permettrai jamais à un homme de me parler de la sorte, répondit-elle.

– Mais je voulais seulement dire...

– Comment pourrais-je savoir ce que tu veux dire ? Tu mériterais d’être fusillé. Tu n’as pas le droit de me parler comme ça.

– Mais je suis ton mari.

– Je ne sais pas de quoi tu veux parler. Je ne sais pas ce que ça veut

dire.

– Je n'en sais rien non plus. J'ai l'impression d'avoir toujours dit ça. »

Ils s'éloignèrent dans deux directions opposées.

Puis tout se détraqua complètement. Les incendies firent rage et la variole se déclara. Chaque fois que quelque chose de fondamental est un tant soit peu bouleversé, des murs de brique compacte prennent feu et des gens trois fois vaccinés contre la variole se mettent à y succomber avant que vous ayez eu le temps de compter jusqu'à mille.

Comment voulez-vous éteindre des incendies lorsque vous ne pouvez pas distinguer les pompiers de n'importe qui, ou faire la différence entre les voitures des pompiers et les autres véhicules ? Comment un pompier s'y prendra-t-il s'il ne pige pas les ordres ? Pourquoi tout le monde ne se tait-il pas puisque personne ne comprend rien à ce qui se dit ?

« Je suis le maire de la ville, fit un homme devant une scène de carnage. Abordons le problème résolument.

– Qu'est-ce qu'il dit ? demanda un membre du comité.

– Je ne sais pas, répondit le maire. Ça fait longtemps que je dis ça. Cherchez les mots dans le dictionnaire. Ça nous renseignera peut-être.

– Le temps des mots est passé, fit le chef de la police. Il est revenu, le temps d'agir. On dirait aussi que j'ai toujours dit ça...

– Que voulez-vous dire par agir ? demanda le directeur de l'Administration des Eaux et Forêts.

– Voilà ce que je veux dire, répondit le chef de la police en se mettant à bourrer de coups le directeur des Eaux et Forêts.

– Abordons le problème de front, dit le maire.

– Sur quel front ? » fit le directeur des Eaux et Forêts.

La réunion se dispersa sans ajournement. Ils n'avaient abouti à rien.

« Pour quel journal avez-vous dit que vous travaillez, jeune homme ? demanda le professeur Hegeman au journaliste.

– Pour le *Sun* de Summit City. J'écris des articles scientifiques, ainsi que je n'arrête pas de vous dire. Mais je ne perds pas mon temps, ici. Vous jetez tous les deux suffisamment d'éléments dans la conversation pour me fournir de la matière pour plusieurs mois.

– C'est le journal dont l'édition de ce soir était plutôt bizarre, Hegeman, dit le professeur Bott-Grabman. Nous en avons parlé ensemble.

– Je ne l'ai pas vue, répondit le journaliste. C'est ça ?

– Il n'y a pas grand chose à voir, dit Hegeman. Trente-neuf pages blanches, et rien que le titre du journal sur la première page avec quelques mots en gros caractères : SI VOUS CROYEZ QUE VOUS POUVEZ FAIRE MIEUX – VENEZ ESSAYER. LE RÉDACTEUR EN CHEF. Voilà ce qu'il y a d'écrit.

– Il y a quelque chose qui ne va pas ! hurla le journaliste. Il vaudrait mieux que je rentre !

– Je pensais que vous étiez venu pour un article, fit Bott-Grabman.

– C'est vrai. C'est la chose la plus importante sur laquelle je sois tombé depuis longtemps, mais il doit y avoir quelque chose qui ne va pas au journal !

– Probablement n'y avait-il pas beaucoup de nouvelles aujourd'hui, et le rédacteur. n'avait-il pas envie de pisser beaucoup de copie, fit Hegeman. Il y a des jours où je me sens apathique et où je n'ai pas non plus envie de faire grand chose.

– Ma radio ! s'écria le journaliste. Laissez-moi écouter s'il se passe quelque chose d'anormal en ville.

– Vous ne recevrez rien ici, dit Bott-Grabman. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point nous sommes bien protégés. C'était nécessaire pour notre expérience de ce soir. Allons, oubliez tout le reste ! Nous ne sommes pas d'humeur à répéter deux fois la même chose, nous autres. Nous allons essayer de vous fournir de quoi faire un article, mais vous vous faites une fausse idée de ce sur quoi nous travaillons.

– Tout le monde dit que vous faites des expériences avec la télépathie, dit le journaliste.

– Eh bien, pour ce qui concerne le stade actuel, nous faisons des expériences *sans* elle, pas *avec*. Je vous prie de noter une chose : c'est que nous avons toujours été télépathes.

– Tous les deux, le professeur Hegeman et vous-même ?

– Eh bien, évidemment, tous les deux ! Vous pensez que l'un de nous deux serait un monstre ? Je suis tellement dégoûté par les gens, depuis quelque temps, que j'hésite à poursuivre mes conférences. « Serons-nous jamais télépathes ? » nous demandent ces moutons à la tête pleine de laine... « Vous l'êtes déjà », leur dis-je patiemment. « Alors » pourquoi ne le savons-nous pas ? » redondent-ils. « Ce que je me demande, c'est si vous savez seulement sur quelle extrémité de

« votre individu il faut mettre votre chapeau », leur réponds-je, et cette façon de parler me les aliène parfois. « La télépathie consiste à penser à distance, mais vous ne pouvez pas penser à distance si vous êtes parfaitement incapables de penser. La plupart d'entre vous ne sont même pas capables de penser d'un bout de leur cerveau à l'autre, leur expliqué-je, vous ne pouvez pas projeter ce que vous n'avez pas, espèce de pécaris chevrotants. Et malgré tout, leur dis-je, il parvient à s'en échapper un peu de vous. » Je leur raconte tout ça, mais je suis incapable de le leur faire comprendre. Je n'ai pas la manière, avec le public.

– Non, c'est vrai, professeur Bott-Grabman, répondit le journaliste. C'est pourquoi je prends un tel intérêt au fait de leur traduire votre pensée. Si je comprends bien, certaines personnes douées ont déjà le sens de la télépathie – dans une certaine mesure. Ce que vous devez faire, c'est d'en donner au public une vraie démonstration.

– Nous avons essayé, jeune homme, répondit le professeur Hegeman. L'existence de la télépathie devrait être aussi facile à démontrer que celle d'un arbre. Mais comment prouver l'existence de quoi que ce soit à des gens qui ferment les yeux et se fourrent les mains sur les oreilles ? Nous avons essayé de démontrer cette simple chose jusqu'à en devenir tout bleus – ou plus précisément : jusqu'à ce que je devienne tout bleu et que Bott-Grabman prenne plutôt une teinte cendrée. En désespoir de cause, nous offrons ce soir et cette nuit une petite démonstration. Ça devrait distraire. Et peut-être cela en convaincra-t-il quelques-uns. Lorsque l'existence de ce sens aura été prouvée au public, nous serons mieux à même de nous consacrer à son développement.

– Alors, vous émettez des ondes..., commença le journaliste.

– Non. Nous paralysons les ondes, dit le professeur Hegeman avec fermeté. Nous brouillons toutes les ondes personnelles de tous les individus dans toute la ville.

– Et d'une façon ou d'une autre, cela mettra en évidence la télépathie latente des gens ? demanda le journaliste.

– Tout au contraire, jeune homme, répondit Bott-Grabman, cela va complètement inhiber toutes les manifestations télépathiques dans toute la ville. Nous opérons à rebours. »

Les premières unités de la Garde Nationale arrivèrent à Summit City vers dix heures cette nuit-là. Les comptes rendus émanant de ces lieux avaient alarmé le gouverneur et tout son entourage. La police étant étrangement impuissante à juguler les batailles et les meurtres

qui éclataient partout, l'exécutif prit des mesures rapides.

Les gardes commencèrent à mettre de l'ordre dans la ville, mais cela ne dura pas longtemps. Ils n'arrivèrent jamais au cœur de la ville. Ils commencèrent à débloquer. Leurs premiers rapports avaient été très clairs. Puis ils devinrent confus. Ils étaient bientôt complètement incohérents.

« Peux pas aller de l'avant. Par où c'est, l'avant ? Comment distinguer les gardes des gens ? Ce qui ne va pas, c'est qu'on n'arrête pas de se tirer dessus. Est-ce que c'est une déviation par rapport à nos instructions de départ ? Indiquez-nous une méthode de nous distinguer les uns des autres... » Tel fut le dernier rapport que devait envoyer le colonel cette nuit-là.

« Ce type est fou, dit le gouverneur à son assistant. Les gardes n'étaient pas en uniforme ?

– Ils l'étaient lorsqu'ils sont partis d'ici », répondit l'assistant. Le gouverneur renonça à sa garde et fit appel à l'armée. Dans l'heure, les Commandos de la Zone Centrale se dirigeaient vers Summit City.

– Ce n'est donc pas l'existence de la télépathie que vous mettez en évidence ce soir ? interrogea le journaliste. Qu'est-ce que c'est, alors ? Je ne vous comprends pas.

– Nous essayons de démontrer l'absence de télépathie, répondit Hegeman. Supposez que les membres d'une tribu vivent pendant des générations dans un roulement de tonnerre qui produirait toujours le même son, sans la moindre interruption. L'entendraient-ils ?

– Je n'en sais rien, répondit le journaliste. Je suppose qu'ils l'entendraient, d'une certaine façon ?

– Le remarqueraient-ils ?

– Ils pourraient ne pas s'en rendre compte.

– Mais si ce son dominant s'interrompait tout d'un coup, le remarqueraient-ils, alors ?

– Ils remarqueraient certainement une différence.

– Jeune homme, les mots ne transmettent pas la moitié de nos pensées. Ils ne sont que des indicateurs, des indices, de petits appuis, des raffinements. *Mais nous ne pourrions pas communiquer* par le seul moyen des mots. Essayez donc ! Je crois que les habitants de Summit City sont précisément en train d'en faire l'expérience – s'ils n'ont pas renoncé à cette tentative. Les uniformes, les signaux n'ont plus de sens pour eux. Ils sont coupés de la compréhension directe. Il ne leur reste plus que les mots, et ils ne peuvent communiquer grâce à eux.

– Alors, avec quoi les gens communiquent-ils, professeur Hegeman ?

– Avec quoi sentez-vous ? Avec le nez que vous avez dans le milieu de votre figure. Avec quoi voyez-vous ? Avec les deux billes de loto qui se baladent sur le devant de votre tête. Avec quoi parlez-vous ? Avec la langue amorphe qui se trouve dans votre bouche et avec votre cavité buccale. Mais avec quoi *communiquez-vous* en réalité ? Avec votre cervelle, espèce de petit bête qui n'en avez guère ! Les mots et les gestes ne sont ajoutés que pour faire bonne mesure. »

Le général Gestalt arriva en hélicoptère alors que ses commandos commençaient à entrer dans la ville. C'était un homme amer qui comptait essentiellement sur lui-même. Il avait peu de rapports avec autrui.

C'est ce qui fit toute la différence.

Il regarda se désintégrer ses hommes, comme ses gardes s'étaient désintégrés. Il découvrit qu'ils étaient incapables de comprendre ses ordres et que leurs réponses n'avaient aucun sens pour lui.

« Du gaz qui rend fou ? se demandait-il. Des émissions d'ondes subliminales de confusion ? Des bactéries amollissant le cerveau ? Non, ç'a été trop subit... Ça vient bien de quelque part. Il me faut un relevé. Et si on ne peut pas en obtenir une triangulation, ce qui nous reste de mieux, c'est un chien de chasse. Il y en a un de la meilleure espèce. »

Le général Gestalt prit le caporal Bazar par le cou et le souleva de terre.

« Mon gars, c'est vous qui avez le meilleur nez à flairer les ennuis de toute l'unité, fit le général. Je vois bien que vous ne comprenez pas un mot de tout ce que je vous raconte, mais ça n'a pas d'importance. Vous vous retrouvez toujours au milieu des pires ennuis, et plus vite que n'importe lequel de mes hommes complètement percutés. Très bien, vous allez me guider...

« Non, pas là, mon gars. Ils ne font que casser des carreaux et se tirer dessus. Menez-moi au cœur du problème. Nous ne cherchons pas des ennuis de seconde main, n'est-ce pas ? Venez avec moi dans l'hélico. »

Le général traîna le caporal dans l'hélicoptère.

« Et maintenant, mon garçon, nous n'avons pas envie de nous retrouver en bas, au milieu de ces petits problèmes ; c'est un simple dérivé. Vous avez toujours eu du nez pour l'authentique. Nous devons

trouver le Centre du Problème. Regardez-moi, mon gars, même si vous ne comprenez pas ce que je raconte. Allons là où nous pourrions trouver les ennuis en gros. Ça va vous plaire. Flairez ! Pointez... Nez ! »

Le caporal ne comprenait rien à ces paroles, mais il avait vraiment le meilleur nez de toute l'unité pour ce qui était de se retrouver toujours en plein milieu des pires ennuis. Il leva le nez et le général dirigea l'hélicoptère dans la direction indiquée. Ils se posèrent près d'un laboratoire isolé à la périphérie de la ville. Ils sortirent de l'hélicoptère. Le caporal suivit son nez et le général suivit le caporal.

« Je suis de nouveau calme, jeune homme, disait le professeur Hegeman. Écoutez, ce n'est pas difficile : nous avons toujours été télépathes. La télépathie est une chose tellement constante en nous que nous ne la reconnaissons pas. Mais il faut que nous la fassions reconnaître largement avant de pouvoir l'amener à un stade plus significatif. Tout le monde est télépathe. Tout le monde l'a toujours été. C'est de cette façon que nous communiquons entre nous. Oh ! les mots et les accessoires nous aident bien un peu. Bott-Grabman croit que ça va jusqu'à cinquante pour cent, je pense que c'est beaucoup moins. Nous aurons une bien meilleure idée de la proportion exacte après l'expérience de ce soir.

« Grâce à nos inhibiteurs, nous avons provoqué ce soir une situation inhabituelle à Summit City. Pendant un certain temps, et dans ces conditions spéciales, personne ne sera plus télépathe. Les habitants de la ville devraient éprouver des difficultés à communiquer entre eux, en ce moment. Peut-être en conçoivent-ils une certaine frustration. »

Le caporal fit irruption dans la salle, suivi du général. L'œil amer du général évalua immédiatement la situation.

« Arrêtez ce satané machin ! ordonna-t-il. Ça rend les gens dingues ! »

Ils l'arrêtèrent. L'expérience était terminée. En ville, les gens se comprenaient de nouveau – enfin, comme d'habitude...

Ils se mirent à éteindre leurs incendies et à panser leurs blessures. Les cas de variole redevinrent des urticaires d'origine nerveuse et les gens s'accommodèrent du mieux qu'ils purent de cette curieuse situation.

Mais les morts ne revinrent pas à la vie.

Le professeur Hegeman avait la figure toute bleue. Le professeur Bott-Grabman était d'une teinte qui tirait plutôt sur le cendré. Ils venaient d'être condamnés à mort pour crimes contre l'humanité et cette sentence les ennuyait.

« Mais l'expérience fut une réussite, protestait sans cesse Bott-Grabman. Ce fut un triomphe. Nous ne réalisons pas nous-mêmes à quel point la dépendance populaire de la télépathie était totale. Sans cela, nous aurions utilisé un inhibiteur moins fort. Je vous demande de nous libérer, de sorte que nous puissions poursuivre nos travaux. Un large champ d'expérimentation s'ouvrira aussitôt que l'acceptation des faits se sera instillée dans le public imbécile. De grandes choses nous attendent.

– Ça, c'est bien vrai, fit le juge. Vous allez tous les deux vous embarquer sans tarder pour ce qu'un humoriste mordant a un jour baptisé *le plus grand de tous les voyages* : la mort. Vous êtes condamnés pour les quatre cents morts que vous avez provoquées, et pour les milliers de cas de folie occasionnés par vous.

– Mais ça a marché ! Nous sommes disculpés ! Tout le monde est télépathe ! s'écria Hegeman. Vous comprenez certainement cela, maintenant ?

– Si j'étais vraiment télépathe, peut-être pourrais-je lire dans vos deux esprits tordus et comprendre dans une certaine mesure votre inhumanité, répondit le juge. Mais, n'étant qu'un homme, j'en suis incapable. Je ne peux que prier pour que votre perversité et votre méthode secrète de destruction périssent avec vous.

« Qu'on les emmène ! »

Traduit par DOMINIQUE ABONYI.

A Spécial Condition in Summit City.

© Jerry Carr, 1972.

© Librairie Générale Française, 1979, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ANDERSON (Poul). – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances scandinaves. Est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après des études de physique – financées par la vente de ses premiers récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948 – s'est consacré à une carrière d'écrivain. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître 34 romans, 15 recueils de récits plus courts, 3 livres ne relevant pas de la science-fiction et 2 anthologies, en plus de ses récits dans les différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine de la science-fiction, anime beaucoup de ses récits ; ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action, qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of Time (La Patrouille du temps, 1955-1959)* met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *The High Crusade (Les Croisés du cosmos, 1960)* exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques » (de la science-fiction), ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers. Poul Anderson continue à être un des plus actifs parmi les auteurs américains de science-fiction, gagnant de nouveaux *Hugos* et des prix *Nebula*. Il ajoute à son cycle de l'« histoire future », dans laquelle les récits construits autour de Nicholas van Rijn et surtout de Dominic Flandry constituent des éléments unificateurs.

APOSTOLIDES (Alex). – Né en 1923, Alex Apostolides a signé un petit nombre de récits dans des magazines des années 50, le plus souvent en collaboration avec Mark Clifton. Il paraît ne plus s'intéresser à la science-fiction.

BRADBURY (Ray). – Aux yeux du non-spécialiste, Ray Bradbury est l'écrivain qui, plus que tout autre, a longtemps personnifié la science-fiction contemporaine. C'est par un chemin curieux qu'il est arrivé à cette situation. Son enfance paraît avoir été marquée par une peur de

l'obscurité beaucoup plus prononcée que chez la plupart des écoliers, ainsi que par un intérêt précoce pour les contes de fées et les récits d'aventures. Ceux qui l'ont connu pendant son adolescence le décrivent comme le boute-en-train du fandom de Los Angeles. Né en 1920, il décida vers l'âge de dix-huit ans qu'il deviendrait écrivain, mais les premiers récits qu'il soumit à divers magazines spécialisés furent d'abord refusés ; de tous les grands auteurs de la science-fiction « classique », il est pour ainsi dire le seul qui n'ait pas été révélé par John W. Campbell Jr, le rédacteur en chef d'*Astounding*. Il vit en revanche ses nouvelles publiées dans *Weird Tales* et *Planet Stories*, puis dans des périodiques tels que *The New Yorker*, *Colliers*, *Esquire* et *The Saturday Evening Post* : après Robert Heinlein, il fut un des premiers auteurs de science-fiction publié hors des magazines spécialisés, et ce précédent devait prendre ultérieurement une importance considérable. Après 1946, ses récits commencèrent à retenir vivement l'attention par leur originalité : plusieurs de ses nouvelles se déroulaient sur un décor commun (la planète Mars, telle que Bradbury la rêvait, et non telle que l'astronomie la révélait) et elles furent réunies en 1950 en un volume qui consacra définitivement la réputation de leur auteur, *The Martian Chronicles* (*Chroniques martiennes*). *The Illustrated Man* (*L'Homme illustré*, 1953), recueil composé de manière semblable, puis *Fahrenheit 451* (1953), son premier roman, connurent un succès presque aussi vif. Il se confina depuis lors pratiquement dans un unique thème fondamental – la dénonciation insistante des méfaits possibles de la science – qu'il développait sur un style volontairement simple mais sur un rythme narratif dont la lenteur et la densité, obtenues en partie par l'emploi de répétitions et de retours, étaient minutieusement élaborées. L'esprit critique, chez Bradbury, ne va jamais très loin ; mais le style et le sens poétique sont ses atouts majeurs d'écrivain. C'est sans doute la raison pour laquelle les critiques non-spécialisés l'ont remarqué, lui plutôt qu'un autre, parmi les auteurs de science-fiction contemporains. En mai 1963, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra un numéro spécial. Depuis cette date, Bradbury a notablement ralenti son activité d'auteur de science-fiction, écrivant du fantastique, de la poésie et des scénarios (pour le théâtre et le cinéma aussi bien que pour la télévision).

BRUNNER (John). – Né en 1934, Brunner a été un des auteurs les plus précoces de la science-fiction anglaise, vendant son premier roman à dix-sept ans à un éditeur de son pays, et sa première nouvelle à *Astounding* à dix-huit ans. Depuis lors, il s'est consacré à une carrière littéraire, bien qu'ayant exprimé à plusieurs reprises son amertume devant les difficultés que rencontre celui qui a décidé de ne vivre que de sa plume. Après avoir écrit plusieurs romans qui se rattachent plus

ou moins au genre du *space opéra*, il s'est surtout consacré à des récits où ses préoccupations psychologiques et sociales se fondent sur des extrapolations de caractères actuellement discernables de nos collectivités. Il s'attache en général à montrer au lecteur l'ensemble des forces en jeu dans les sociétés qu'il décrit. Pour cela, il recourt soit à la multiplication des points de vue narratifs, soit à une édification particulièrement méticuleuse des décors. Il fait rarement la leçon, et ne cherche pas à transmettre un message unique : la part du pessimisme et de l'optimisme, dans sa vision, peut varier d'un récit au suivant. En 1964-1965, il fit paraître *The whole man* et *The squares of the city* (*La ville est un échiquier*), qui marquèrent le tournant définitif de sa carrière. Le premier roman présente un télépathe contrefait qui réussit à s'assumer progressivement, tandis que le second met en scène deux hommes politiques d'Amérique latine qui règlent leurs comptes à travers une partie d'échecs dont les coups se répercutent, grâce à des techniques de perception subliminale, sur le destin de leurs partisans respectifs auxquels ils ont attribué le rôle des pièces et des pions. *Stand on Zanzibar* (*Tous à Zanzibar*, 1968) présente un sombre avenir où la Terre est surpeuplée jusqu'à l'étouffement, en utilisant des techniques empruntées à John Dos Passos. *The jagged orbit* (*L'Orbite déchiquetée*, 1969) considère les interactions entre des complexes industriels, commerciaux et autres dans un avenir où la violence publique est devenue courante. Des raisons de santé ont contraint John Brunner à ralentir son activité après 1975.

LAFFERTY (Raphaël Aloysius). – Né en 1914, R. A. Lafferty donna à Judith Merril (dans *The year's best S. -F.*, 11^e série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, célibataire, ingénieur électricien, corpulent. » S'étant mis tardivement à l'activité d'écrivain, Lafferty a rapidement montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does anyone else have something further to add ?* (*Lieux secrets et vilains*

messieurs, 1974) offre un bon recueil. R. A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de rationalisation de la démente.

LE GUIN (Ursula Kröeber). – Née en 1929, fille d'un anthropologiste puis plus tard épouse d'un professeur d'histoire, Ursula Le Guin étudia les langues romanes, présentant une thèse sur *Les Idées de la mort dans la poésie de Ronsard* en 1952. Elle est venue relativement tard à la science-fiction, son premier roman notable étant *Rocannon's world* (1966), récit d'un savant échoué sur une planète primitive, important par l'esquisse du décor galactique sur lequel elle allait développer beaucoup de ses récits ultérieurs. Parmi ceux-ci, *The left hand of darkness* (*La Main gauche de la nuit*, 1969) gagna les prix *Hugo* et *Nebula* de l'année et imposa définitivement Ursula Le Guin parmi les auteurs principaux du genre. Ce roman met en scène un ethnologue qui visite une planète très froide dont les habitants humanoïdes sont ambisexués. En plus du soin avec lequel le décor était brossé, ce fut le style de l'auteur, aisé, fluide et profondément évocateur, qui attira l'attention. Comme *The left hand of darkness*, *The dispossessed* (*Les Dépossédés*, 1974) remporta les prix *Hugo* et *Nebula* ; ce récit allégorique au thème social est placé dans le même décor galactique que les deux autres romans précédemment mentionnés, mais son action est la plus ancienne chronologiquement. Dans ce roman, Ursula Le Guin oppose un monde bâti sur le capitalisme à une société anarchique sans prononcer de jugement absolu. Parmi les autres romans d'Ursula Le Guin figure la trilogie de *Earthsea* (*Terremer*, 1968-1972), qui raconte l'ascension d'un magicien dans une sorte d'archipel planétaire, sur une planète où la magie obéit à des lois déterminées. En 1979, Susan Wood a fait paraître un volume réunissant des essais écrits par Ursula Le Guin sur différents thèmes du fantastique et de la science-fiction, *The language of the night*.

LEIBER (Fritz). – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années 20, et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber Jr naquit en 1910 et découvrit très tôt le théâtre de Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint une licence de philosophie en 1932, essaya divers métiers dont celui de prédicateur religieux et celui d'acteur dans la troupe de son père. Débuts en 1939 dans *Unknown*, l'excellente mais éphémère revue de fantastique que John W. Campbell Jr dirigeait parallèlement à *Astounding* et où il publia les premières aventures héroïques du Grey Mouser et de Fafhrd (*Le cycle des épées*, *Le livre de Lankhmar*). En même temps paraissaient dans *Weird Tales* des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1940) sur « les êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin il passa au

roman avec *Conjure wife* (*Ballet de sorcières*, 1943) puis *Gather, darkness !* (*A l'aube des ténèbres*, 1943) et *Destiny times three* ; dans ces deux derniers livres, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En 1945, il devient co-rédacteur en chef de *Science Digest* et s'arrête d'écrire. De 1949 à 1953, il signe une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Coming attraction* (1951) et *The Moon is green* (*La lune était verte*, 1952). Cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression, il se met à boire, et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin il quitte *Science Digest* en 1956 et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time* (*La Guerre dans le néant*, 1958) et *The Wanderer* (*Le Vagabond*, 1964). Fritz Leiber est peut-être, avec Theodore Sturgeon, l'auteur le plus original de sa génération : son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être incompris dans le passé et ce n'est que depuis les années 60 qu'on lui rend pleinement justice. Le numéro de juillet 1969 de *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a été consacré.

MACDONALD (John Dann). – Né en 1916, John D. MacDonald fit des études commerciales et passa plus de cinq ans dans l'armée américaine avant de se mettre à écrire. Bien qu'ayant signé quelques romans et un certain nombre de nouvelles de science-fiction, dans *Astounding* notamment, il s'est surtout consacré au roman policier, s'imposant comme un auteur aussi prolifique qu'adroit dans ce domaine.

MATHESON (Richard). – Né en 1926, il a gardé de ses études de journalisme le goût des effets de choc et du style à l'emporte-pièce. Il s'imposa dès son premier récit, *Born of Man and Woman* (*Journal d'un monstre*, 1950) et produisit en quelques années une série de nouvelles à la frontière de la science-fiction, du fantastique et de l'insolite où l'essentiel n'est pas dans le sujet traité, mais dans le climat de malaise proprement indicible où il plonge le lecteur grâce à des procédés d'écriture très raffinés, utilisant souvent l'ellipse et la narration à la première personne. Il a aussi écrit des romans noirs dont le plus connu est *Someone is bleeding !* (*Les seins de glace*, 1955) et deux romans de science-fiction : *I am legend* (*Je suis une légende*, 1954) et *The Incredible Shrinking Man* (*L'Homme qui rétrécit*, 1956). Le second a été adapté à l'écran sous le même titre par Jack Arnold (1957), le premier par Sidney Salkow (*L'ultimo uomo della terra*, 1961) et par Boris Sagal (*The Omega Man*, en français *Le Survivant*, 1971). Richard Matheson est lui-même devenu scénariste pour la télévision et le cinéma, signant notamment dans ce dernier domaine des adaptations d'Edgar Poe mises en scène par Roger Corman : *House of Usher* (*La Chute de la Maison*

Usher, 1960), *The Pit and the Pendulum* (*La Chambre des tortures*, 1961), *Tales of Terror* (1962), *The Raven* (*Le Corbeau*, 1962). En littérature son succès croissant lui a ouvert la porte des magazines non spécialisés comme *Playboy*, et la qualité de sa production est allée diminuant. Il s'est de plus en plus distancé des périodiques de science-fiction, et restera sans doute avant tout comme un auteur des années 50.

NOVOTNY (John). – Entre 1954 et 1958, John Novotny – dont la signature apparaissait également dans des périodiques comme *Esquire* – écrivit une dizaine de nouvelles pour *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, nouvelles en général imprégnées d'une fantaisie agréablement impertinente. Il semble avoir ensuite abandonné le genre.

SAINT-CLAIR (Margaret). – C'est là son vrai nom. Il lui est arrivé d'utiliser quelques pseudonymes, dont Idris Seabright et Wilton Hazzard. Elle est née en 1911 et a écrit depuis 1946 des récits de science-fiction où l'accent est généralement mis sur l'action et le jeu des thèmes plutôt que sur la psychologie. *Sign of the Labrys* (1963) met en scène un groupe de personnes paranormales qui deviennent les derniers survivants – ou presque – de l'humanité. Dans *The Dolphins of Altair* (1973), elle met en garde contre les dangers qu'il y a à assimiler des extraterrestres intelligents à de simples animaux en se fiant à leur seule apparence.

SILVERBERG (Robert). – Né en 1936. De son passage à l'université de Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Keats). Débuts en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de deux cents titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles signées de pseudonymes), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix *Hugo* décerné au « jeune auteur le plus prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour la jeunesse, vulgarisation scientifique et historique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'État d'Israël, *If I forget thee, O Jerusalem*. Il revient à la science-fiction en 1965 et joue un rôle important de la « nouvelle vague » comme critique de livres à la revue *Amazing*, président des *Science Fiction writers of America* (1967-1968) et anthologiste (*New dimensions*, à partir de 1971). Ses œuvres les plus importantes sont surtout des romans : *Thorns* (*Un jeu cruel*, 1967), *The man in the maze* (*L'Homme dans le labyrinthe*, 1968), *Nightwings* (*Roum, Perris, Jorslem* ou *Les Ailes de la nuit*, 1968-1969), *The world inside* (*Les Monades urbaines*, 1971), *Son of man* (*Le Fils de l'homme*, 1971), *The book of skulls* (1972). Les rééditions récentes de plusieurs de ses livres comportent des introductions originales de Silverberg, lesquelles font connaître les

modes de pensée d'un auteur qui a su passer de l'état de polygraphe à celui d'écrivain authentique. Elles portent aussi, sur leur couverture, un jugement d'Isaac Asimov : « Là où Silverberg va aujourd'hui, le reste de la science-fiction suivra demain ! » En avril 1974, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* consacra un numéro spécial à Robert Silverberg. Robert Silverberg exprima à plusieurs reprises son désir de s'éloigner définitivement de la science-fiction. Mais en décembre 1979, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* commença à publier en feuilleton son plus récent roman, *Lord Valentine's castle*.

SIMAK (Clifford Donald). – En marge d'une carrière journalistique au cours de laquelle il a notamment été rédacteur en chef d'un quotidien de Minneapolis, Clifford Simak – qui est né en 1904 – écrit de la science-fiction depuis une cinquantaine d'années. Sa première nouvelle, publiée en 1931, ainsi que ses récits des années suivantes, se rattachaient au genre du *space opéra*. Progressivement, l'accent se déplaça, dans ses nouvelles aussi bien que dans ses romans, d'une action spectaculaire et superficielle vers l'évocation de thèmes plus profonds. Parmi ceux-ci, l'accord entre l'homme et le milieu se manifeste à travers une fréquente exaltation de la vie rurale et de la communion avec la nature. En outre, il est souvent revenu, avec bonheur, sur le thème de la fraternité entre l'homme et les extra-terrestres, entre les humains et les robots, et même entre les humains et les animaux, *City (Demain les chiens)*, recueil de nouvelles écrites entre 1944 et 1952 et ordonnées en une narration suivie, marquant le tournant dans la manière et les préoccupations de l'auteur. Dans *Time and again (Dans le torrent des siècles)*, 1951, il plaide pour une fraternité entre l'homme et ses créatures, en l'occurrence les androïdes. *Way Station (Au carrefour des étoiles)*, 1963) résume avec une netteté particulière l'art très nuancé et la générosité de Clifford D. Simak, lequel s'est également attaqué à des interrogations métaphysiques dans *A choice of Gods (A chacun ses dieux)* en 1972. On a parfois reproché à Simak de se parodier lui-même dans certains de ses récits ultérieurs. Cependant, des romans comme *Shakespeare's planet (La Planète de Shakespeare)*, 1976) et *A héritage of stars (Héritiers des étoiles)*, 1977) apparaissent comme des prolongements valables de ses récits antérieurs. Clifford Simak a le mérite de s'inspirer d'un message – fondamentalement, celui de la fraternité et du respect des valeurs humaines – sans se regarder complaisamment pendant qu'il délivre ce message. Simak a remporté deux *Hugos* : en 1959 pour la nouvelle *The big front yard* et en 1964 pour le roman *Way station*. En 1977, il a reçu le titre de *Grandmaster* décerné par les *Science Fiction Writers of America*, devenant le troisième auteur ainsi honoré (les deux premiers avaient été Robert A. Heinlein et Jack Williamson).

SUTTON (Lee). – Cette signature n'est apparue qu'une fois depuis

1950 dans les périodiques spécialisés, et on présentait à cette occasion l'auteur comme exerçant les fonctions de bibliothécaire et de professeur d'anglais. En 1955, Lee Sutton avait déjà signé un roman pour jeunes lecteurs, *Venus boy*.

WOLFE (Bernard). – Né en 1915, diplômé en psychologie de l'Université de Yale en 1935, fut quelque temps un garde du corps de Léon Trotski au Mexique. Il se fit remarquer dans les milieux littéraires en rédigeant en collaboration avec le clarinettiste de jazz Mezz Mezzrow l'autobiographie de ce dernier, *Really the blues (La Rage de vivre, 1946)*. Dans le domaine de la science-fiction, il apparut dans *Galaxy (Self portrait, 1951)*, puis publia en 1952 le roman *Limbo* dont le thème central est la mutilation volontaire. Depuis lors, ses incursions dans le domaine de la science-fiction ont été peu nombreuses.

1 N.A.F.A.L. : initiales de Not As Fast As Light; littéralement Pas Aussi Rapide Que La Lumière. (*N.d.T.*)